N° 832 44e Année Tome CCXLII 15 Février 1933

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

Pierre RICHARD

MA CLASSE ET MOI

volume in-16. Prix.. 15 fr.
a été tiré 10 exemplaires numérotés, sur papier pur fil Lafuma.................. 45 fr

J. SEGOND
Professeur à la Faculté d'Aix

LA VIE DE SPINOZA

volume in-16. Prix.. 12 fr.

André GODARD

Les Règnes de Dieu
LE VERBE FAIT HOMME

volume in-16. Prix.. 15 fr.

Louis ELBE

LES POSTULATS SPIRITUALISTES DEVANT LA SCIENCE MODERNE

volume in-16. Prix.. 12 fr.

O. SCHEID
Agrégé de l'Université

LES MÉMOIRES DE HITLER ET LE PROGRAMME NATIONALSOCIALISTE

volume in-16. Prix.. 12 fr.

A.-B. MARFAN
de l'Académie de Médecine

FIGURES LAURAGAISES

volume in-16. Prix.. 12 fr.

F.-A. CAZALS ET GUSTAVE LE ROUGE

Les derniers jours de Paul Verlaine. Nombreux documents et dessins. Avec u préface de MAURICE BARRÈS de l'Académie française. Vol. in-8° écu 20

EDMOND LEPELLETIER

Paul Verlaine, sa vie, son œuvre (*La Légende de Paul Verlaine. Enfance. Plais rustiques. Verlaine employé. Débuts littéraires. Le Parnasse contemporain. La Bon Chanson. Arthur Rimbaud. Croquis londoniens. Voyages. Procès en Belgique. La Pris de Mons. Professeur et Cultivateur. Sagesse. Coulommes et Vouziers. Hôpitaux et G nis. Dernières années*). Avec un portrait en héliogravures et un autographe. V in-8° 20

ARTHUR RIMBAUD

Les Illuminations. Vol. petit in-18 6

Poésies. Vol. in-16 10

Une Saison en Enfer. Vol. petit in-18 5

Vers de Collège. Introduction et notes par JULES MOUQUET. Vol. in-16 10

Vers et Proses. Revus sur les manuscrits originaux et les premières éditions, mis ordre et annotés par PATERNE BERRICHON. **Poèmes retrouvés.** Préface de PAUL CLAUD Vol. in-8° écu (Bibliothèque choisie) 25

A CONSULTER :

Marcel Coulon. La Vie de Rimbaud et son Œuvre (*Historique. Ses or nes, son père et sa mère, l'enfance, Rimbaud collégien. De Mazas à « Ma Bohême ». G tation du « Bateau ivre ». Le « Bateau ivre » et les Cénacles. Rimbaud et le mén verlainien. Chansons dernières et premières « Illuminations ». Rimbaud et Verlaine Belgique. Londres et le drame de Bruxelles. « Une Saison en Enfer ». L'Homme semelles de vent. En Arabie, en Abyssinie. Épilogue*). Avec de nombreux docume inédits ou ignorés. Vol. in-8° 15

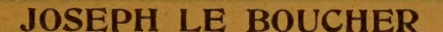
sabelle Rimbaud. Reliques (*Rimbaud mourant. Mon frère Arthur. Le dern voyage de Rimbaud. Rimbaud catholique. Dans les remous de la bataille* (passages cen rés). Avec un portrait d'Isabelle Rimbaud. Vol. in-16 12

BIBLIOTHÈQUE - CHARPENTIER

FASQUELLE ÉDITEURS

11, rue de Grenelle, PARIS

JOSEPH LE BOUCHER



LE GRAND TESTAMENT

PRÉFACE DE MAURICE MAETERLINCK

Voici le livre que j'aurais voulu écrire.
MAURICE MAETERLINCK.

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* . . . . 12 fr.

10 exemplaires sur Hollande, numérotés. . . . . 60 fr.

GABRIEL FAURE

LES RENDEZ-VOUS ITALIENS

LA MORT DE WAGNER A VENISE

DEUX FRANÇAIS A GÊNES : MICHELET ET FLAUBERT
SUR LES RIVES DU TRASIMÈNE
GŒTHE A PADOUE — BARRÈS A NAPLES, ETC.

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. . . . . 12 fr.

15 exemplaires sur Hollande, numérotés. . . .60 fr.

VERS
UNE LITTÉRATURE SYMPHONIQUE

Ceux qui soutiennent que l'art dépérit ont souvent le tort de l'avoir cherché où il ne peut se trouver. Ils oublient qu'il surgit toujours d'une nécessité profonde, que les circonstances soient favorables ou non; à certaines époques, un contact réel existe entre cette nécessité et le public; à d'autres, ce contact n'existe pas, pour des raisons qu'il n'est guère possible d'expliquer d'une façon rationnelle, et l'art doit se cacher sous la protection d'une minorité d'adeptes.

Sophocle, Botticelli, Cervantes, Molière sont des noms qui rappellent l'auréole presque légendaire des époques où les tendances artistiques réelles étaient soutenues par l'accord conscient d'un peuple. La dernière de ces époques, — assez rares, d'ailleurs, dans le passé — où l'art véritable était aussi l'art officiellement reconnu, s'est terminée par la Révolution Française. Le monde bourgeois, surgi de cette révolution, tourmenté par des problèmes bien différents, a perdu tout contact réel avec l'art. Presque toutes les grandes œuvres d'art du dix-neuvième siècle, comme celles de Stendhal, de Flaubert, de Manet et de son Ecole, ont été créées en opposition à l'opinion publique, contre l'esprit apparent de l'époque. Depuis plus d'un siècle et quart, l'art est graduellement devenu un sujet d'intérêt vivant pour une minorité seu-

lement, tandis que, pour l'amusement de la majorité, des succédanés inoffensifs ont dû être inventés : romans à la mode, pièces du Boulevard, Salon des Artistes Français et films cinématographiques fabriqués à Hollywood.

Puisque l'art a cessé d'être une réalité vivante pour cette majorité, les œuvres qui, de nos jours, trouvent une reconnaissance spontanée, ne représentent pas notre esprit artistique réel; et les œuvres vraiment représentatives de cet esprit sont loin d'être reconnues ou ne sont reconnues comme telles que par une minorité d'initiés. Le succès apparent n'étant pas le vrai et le vrai n'étant pas le succès officiel, tout événement artistique d'une importance véritable est nécessairement clandestin.

De nombreuses confusions ont surgi de ce désaccord. Elles n'ont été atténuées qu'en apparence par un snobisme qui pousse à l'admiration aveugle de tout ce qui est nouveau, qu'il s'agisse d'œuvres de charlatans ou d'œuvres d'artistes. Car si les snobs ont, malgré eux, fourni à l'artiste authentique des possibilités de devenir célèbre de son vivant, ils ne lui ont pas fourni la moindre facilité pour se faire comprendre.

Les tendances artistiques, présentes et futures, ne peuvent plus aujourd'hui être perçues à la surface des choses, comme aux époques où l'art paraissait « populaire »; c'est en dessous d'une apparence trompeuse qu'elles pourront être découvertes par ceux pour qui les choses artistiques constituent encore une réalité vivante.

§

Tout en me rendant compte des dangers qu'implique une classification, — qui doit paraître d'autant plus arbitraire que nombre d'autres, aussi justifiées, pourraient être adoptées — je tenterai de partager les œuvres d'art en général et les œuvres littéraires en particulier

en deux groupes distincts : celles construites sur un seul plan et celles construites sur deux ou plusieurs plans.

J'entends par « œuvres à un seul plan » celles dans lesquelles la représentation, la description artistique est un but en soi, sans autres mobiles. Les peintres hollandais du dix-septième siècle, sauf les exceptions importantes de Rembrandt et de Vermeer, sont des représentants significatifs de ce groupe. Toutefois, la plupart des tableaux peints depuis cette époque jusqu'à Cézanne (y compris la peinture impressionniste) doivent être comptés dans cette catégorie. En musique, on ne saurait guère trouver un représentant plus typique que Schubert. Verdi, surtout dans ses œuvres de jeunesse, serait aussi caractéristique. En littérature, on pourrait ainsi établir une lignée partant d'Homère, d'Hérodote et des poètes lyriques de l'antiquité passant par Saint-Simon, Balzac, Dickens, Tolstoï jusqu'à l'Ecole dite naturaliste dont Zola serait le chef. Le dénominateur commun de toutes ces œuvres est leur dessein exclusif de décrire, que ce soit par une histoire, une mélodie ou des couleurs et contours. Saisir les événements fugitifs de la vie et les présenter sur un seul plan, est leur fin unique.

Les œuvres à plusieurs plans considèrent la description non pas comme un but en soi, mais comme un moyen. Leurs mobiles intimes consistent à vouloir présenter des structures « symphoniques », tandis que les autres se bornaient à la « mélodie ». Des peintres caractéristiques de ce groupe sont à peu près tous les artistes du moyen âge, puis Le Greco, Rembrandt (surtout dans ses œuvres de vieillesse), Poussin, Cézanne et son Ecole. En musique, je risquerais de compromettre ma chance d'être compris si j'ajoutais d'autres noms à celui de la grande figure de Bach. Quant à la littérature, les choses sont loin d'être aussi claires. La tendance vers l'art à plusieurs plans existe dans nombre d'œuvres de grands écrivains. Mais elle se manifeste quelque peu timide-

ment, sans une profession de foi nette. Elle se trouve dans Shakespeare, dans Racine, dans certaines parties de l'œuvre de Gœthe, de Stendhal, de Dostoïewski, de Proust aussi, bien que son cas soit trop spécial pour être typique sous ce rapport. La tendance est bien plus nette chez les poètes lyriques tels que Baudelaire, Mallarmé, Stefan George. Néanmoins, jusqu'à ces derniers temps, aucune conscience précise de ces tendances ne s'était discernée en littérature. Le réveil de cette conscience (et l'importance qu'elle pourrait prendre dans les développements futurs) est le sujet même de cette étude.

I

Avant de continuer ces recherches, il convient de réfuter deux objections qu'on pourrait soulever au sujet de mes méthodes. Premièrement, il faut admettre qu'en réalité les divisions ne sont que rarement aussi marquées que ma classification les a fait paraître. En fait, certains éléments du deuxième groupe se trouveront mêlés au premier et réciproquement. Personne de nous n'ignore qu'un contrepoint se trouve à l'occasion dans la musique de Verdi et que parfois Balzac va au delà du conte pur et simple. Déterminer, par le dosage des éléments, le caractère ultime de chaque œuvre, seule la sensibilité individuelle pourra y parvenir; ce caractère sera même, en certains cas, susceptible d'être discuté. Je crois, néanmoins, avoir établi les grandes lignes d'un dualisme réellement existant, tout en reconnaissant qu'il ne sera pas souvent possible de trouver des oppositions aussi nettes que celle de Potter d'un côté et du Greco de l'autre, ou celle de Schubert et de Bach.

Deuxièmement, il est sous-entendu qu'en appliquant à une branche d'art des expressions techniques appartenant à une autre, je me rends compte de ce que cette pratique a de dangereux : c'est toujours plus ou moins

au sens figuré qu'elle doit être comprise. En parlant d'effets symphoniques ou de contrepoint en peinture ou en littérature, j'entendrai que ces termes soient placés entre des guillemets invisibles. Chaque forme d'art a ses lois propres, créées par ses nécessités internes et particulières. Bien qu'un génie puisse les renouveler ou modifier, ces lois n'en existent pas moins et diffèrent essentiellement de celles qui régissent d'autres branches d'art. Ainsi il pourrait nous venir à l'idée de comparer un roman à une symphonie ou à un tableau de Cézanne. Tout en cédant à une tentation naturelle d'appliquer, au figuré, les termes techniques d'une forme d'art à une autre, nous ne devons pas oublier qu'une telle comparaison ne peut être poursuivie jusque dans les nuances techniques qui sont particulières à chaque forme d'art. Par contre, je maintiens que notre comparaison devrait nous amener à découvrir maints rapports de nature essentielle sinon de détails techniques.

§

La musique a toujours occupé une position privilégiée parmi les arts. Elle est la seule branche d'art capable de se passer de l'intermédiaire d'un « sujet » visible ou logiquement intelligible et se base uniquement sur les sons; son caractère purement abstrait, qui, néanmoins, est le caractère véritable de tout art, n'a jamais été mis en question. Cependant l'abstraction, quelque mélodieux que soient les moyens par lesquels elle se manifeste, n'est accessible qu'à un nombre restreint. Par conséquent, la musique a toujours été le domaine réservé à une minorité sélectionnée, même dans les périodes où l'art paraissait « populaire ». Cela n'empêche pas qu'un grand nombre de gens soient capables de se rappeler ou de siffler les airs faciles d'une opérette ou d'un opéra, ou même le thème d'une symphonie. C'est

là une question de mémoire, non pas de compréhension et de sensibilité musicales; compréhension et sensibilité qui semblent être réservées à un groupe déterminé doué d'un don naturel particulier : aux musiciens. Les musiciens du monde entier représentent une franc-maçonnerie dont les membres communiquent entre eux, à travers les frontières nationales, à l'aide d'un langage secret qui est la musique. Ils se reconnaissent immédiatement, non pas par une poignée de main particulière ni par des signes ésotériques, mais par leur capacité naturelle d'approcher des œuvres ou des problèmes musicaux d'une façon très spéciale qui, tel un code secret, crée un moyen de communication parfaitement intelligible pour eux, inintelligible pour les non-initiés. Les musiciens ne cacheront pas que, de leur avis, la vraie compréhension de la musique est limitée à cinq pour cent en moyenne des auditeurs d'un concert.

Le dualisme que nous avons tenté d'établir a existé en musique depuis le dix-septième siècle. Néanmoins, la musique, vu son caractère particulier, a permis la coexistence paisible des deux tendances : de la mélodie, à un seul plan, et du contrepoint, construit sur plusieurs plans. Le seul point de vue qui semble compter pour le musicien est la qualification d'une œuvre musicale en tant que musique qu'il entend implicitement être de la bonne musique. Il goûtera le lied de Schubert aussi profondément que la fugue de Bach. Les deux jouissances ne présenteront pas une différence d'espèce et n'en présenteront guère une de qualité, unies qu'elles sont par le charme, commun à toutes les deux, d'être intrinsèquement musicales. C'est bien rarement qu'un musicien difficile dira : « Reger m'intéresse, évidemment, mais c'est du Chopin que je préférerai toujours entendre ». Ou bien : « Je reconnais que Verdi est un musicien remarquable, mais il m'ennuie profondément. Il me faut du Beethoven. »

Ces cas étant rares, il n'a jamais existé en musique une lutte entre les deux tendances, ni même des préférences successives pour l'une ou l'autre d'elles. Leur dualité a pu être incidemment admise; mais son importance a été considérée comme secondaire jusqu'à nos jours. La superstructure de thèmes la plus compliquée de Bach étant pour le vrai musicien chose aussi facilement compréhensible que les éléments simples d'une mélodie de Schubert, il se sentira toujours attiré par la qualité musicale qu'il retrouve chez tous deux, et il jugera négligeable leur différence indéniable de caractère.

§

Les grands peintres de l'ère chrétienne n'avaient, jusque vers 1500, d'autre but que de créer des structures harmonieuses exprimant une idée par les moyens picturaux de la couleur et du contour. Ce mot « structure », comme je l'entends ici, ne signifie pas une chose purement technique, telle que le serait la « construction » d'une pièce de Sardou ou même la « composition », qui ne constitue que ce minimum d'équilibre indispensable à toute œuvre qui prétend ne serait-ce que ressembler à une œuvre d'art. La construction et la composition se rapportent à l'*exécution*, la structure à la *conception*.

« L'événement n'est ni fugitif ni d'une acuité émotive; il est là, impassible, extemporel, un fait indestructible... Et tandis que la tragédie se révèle à nous par l'action, sa puissance est inhérente à Sa seule présence plastique qui est comme une force émanant de l'intérieur. »

Ainsi Richard Offner, le grand critique d'art, décrit une Crucifixion de Piero della Francesca (1). Il poursuit son étude en examinant les moyens par lesquels cet effet symphonique de majesté éternelle a été obtenu :

(1) Préface du catalogue Carl Hamilton, New-York, 1929.

un système complexe coordonnant des triangles, des diagonales, des juxtapositions, — issu en partie d'une tradition puissante, en partie du génie personnel de l'artiste.

Des profanes, égarés par le déplorable rationalisme du dix-neuvième siècle, sont souvent enclins à méconnaître la culture artistique et le raffinement pictural inhérents aux œuvres de ces peintres du moyen âge. Confondus par des tendances postérieures, ils admettront avec condescendance un certain «charme curieux» dans ces œuvres anciennes et ne sauront pas voir leur beauté intrinsèque, la valeur étonnante de ces efforts d'un art suprême pour exprimer une idée par sa transposition en une structure picturale. Dans la majorité des cas l'idée est religieuse; la structure et son esprit n'en ressortent pas moins puissamment dans les sujets profanes ou semi-profanes. L'harmonie absolue réalisée entre l'idée et sa représentation induit l'observateur superficiel à perdre de vue la beauté de la structure et à critiquer, en sa logique simpliste, une anatomie « fautive » ou une perspective stylisée.

Une controverse s'est engagée sur cette question : Les artistes du moyen âge ignoraient-ils l'anatomie et la perspective intentionnellement ou étaient-ils incapables de résoudre ces problèmes, comme on l'a supposé sans discussion pendant le dix-neuvième siècle? Pour qui examine la question impartialement, il sera contraire au bon sens de soutenir que Cimabué était maître en anatomie et perspective et qu'il dédaignait délibérément de se servir de cette science, de même que Matisse et Picasso prennent des libertés en anatomie dans leurs tableaux, tandis que leurs dessins révèlent leur connaissance parfaite des proportions du corps humain. Par contre, il est probable que ces problèmes d'anatomie et de perspective, auxquels une importance exagérée a été attribuée plus tard, paraissaient bien secondaires aux

artistes du moyen âge, absorbés par leur objet de créer une structure artistique en réalisant la fusion harmonieuse d'une idée et de la représentation picturale d'un fait, — l'idée constituant un plan de l'œuvre et le fait constituant un autre plan. Certains d'entre eux auraient pu être plus « réalistes » s'ils avaient cru pouvoir atteindre ainsi la réalisation de leur dessein artistique. Il faut croire qu'ils n'en voyaient pas la nécessité, et leur œuvre semble prouver qu'ils avaient raison.

Lorsque les peintres ont abordé les problèmes d'anatomie et de perspective, ceux-ci ont été probablement considérés comme une curieuse innovation, mais certainement pas comme pouvant constituer un but en soi. Plus ils sont devenus un but en soi par la suite, plus la « structure » a perdu de son importance. On voit, par conséquent, la peinture perdre graduellement son caractère « multi-plan » et devenir « uni-plane ». Le désir d'imiter la nature, de créer des personnages, des arbres, des animaux, aussi semblables que possible à ceux qui existent dans la nature, prédomine de plus en plus, remplaçant l'ancienne transposition artistique d'une idée. Cette tendance de la peinture vers une imitation exacte correspond à celle de la littérature « uni-plane » à simplement « conter une histoire ». En ce sens, les peintres « narrateurs » sont des artistes comme Ruisdael et Potter, tandis que les tableaux dits « à sujet » (tels que « La fête de grand'mère » ou des scènes historiques) si chers au dix-neuvième siècle, n'ont aucun rapport avec notre division et représentent simplement une méconnaissance des fins véritables de la peinture, une mode ridicule dont l'absurdité se trouve, à l'occasion, contrebalancée par la force artistique d'un Delacroix.

Il convient de remarquer que ma classification est de caractère et non de qualité. L'élément artistique, qui transpose le sujet dans un monde des symboles, se retrouve dans les ouvrages descriptifs (uni-plans) comme

dans les ouvrages symphoniques (multi-plans). L'œuvre descriptive, bien que le plan spirituel lui fasse défaut, est, elle aussi, plus qu'une reproduction littérale ou photographique. Sinon, elle ne pourrait être une œuvre d'art. Puisque je ne considère que des œuvres d'art véritables, ce n'est pas une hiérarchie, c'est une antinomie que je cherche à établir. La préférence pour les œuvres de l'une ou de l'autre classe dépendra des goûts personnels.

Je ne crois pas exagérer en disant que la peinture, à partir du seizième jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, représente une évolution presque ininterrompue, parfois brillante, du genre uni-plan; cette évolution est caractérisée par une perfection croissante dans la reproduction des formes de la nature, avec un désintéressement correspondant de la « structure », de l'idée, du caractère transcendant des autres plans.

Toutefois, si les peintres qui ont interrompu cette évolution ne sont pas très nombreux, ils sont d'une importance remarquable. Le fait même de leur apparition, à des époques, en des lieux où il fallait le moins s'y attendre, semble prouver que le courant souterrain de la peinture à plusieurs plans ne s'est jamais complètement tari. Ils surgissent, imprévus, tels des souvenirs de possibilités oubliées : Rembrandt, Vermeer, Le Greco, Poussin, Daumier, pour ne citer que les plus importants. Leur caractéristique commune est l'incompréhension qu'ils trouvaient chez leurs contemporains, que cette incompréhension prît, selon l'époque, la forme d'une opposition violente, d'une méconnaissance indifférente ou d'une courte vogue suivie d'oubli.

L'invention de la photographie a porté le coup mortel à ce grand mouvement de peinture uni-plane. Entrer en concurrence avec l'action automatique d'une lentille, devait paraître d'une futilité évidente aux artistes véritables. Toutefois, la première réaction a été beaucoup

moins révolutionnaire qu'elle ne parut alors. Les peintres impressionnistes n'ont fait que tourner leur attention vers les aspects inaccessibles à la lentille de l'appareil photographique. Ils inventèrent la peinture de la lumière et de ses nuances, et accentuèrent l'importance de la couleur aux dépens du contour. L'effet parut déconcertant aux contemporains; ces peintres, néanmoins, n'avaient fait qu'appliquer de nouvelles méthodes à la grande tradition de la peinture uni-plane, et il paraît douteux que cette Ecole eût jamais acquis sa gloire méritée, si deux faits plutôt accidentels ne lui étaient pas venus en aide : la résistance acharnée que lui opposa le public d'une époque qui avait déjà perdu tout contact réel avec l'art, et le nombre étonnant de grands peintres qu'elle produisit presque simultanément et dont les noms sont restés inséparables de l'idée d'Impressionnisme.

Pour bien se rendre compte que les peintres impressionnistes, loin d'être affranchis de leurs sujets, en étaient, si possible, plus dépendants que leurs prédécesseurs, il suffit de se rappeler que Monet — ou un de ses élèves — ayant commencé à peindre un paysage ensoleillé à dix heures du matin, ne pouvait guère, s'il voulait rester fidèle à ses principes, continuer son travail que jusqu'à onze heures, le déplacement du soleil ayant modifié la distribution de lumière et d'ombre, dont sa peinture devait donner un instantané artistique. Il devait reprendre le travail le lendemain à dix heures, à condition qu'il y ait du soleil; sinon, il devait attendre des jours, des semaines peut-être, avant de pouvoir terminer son tableau. Ce n'était pas une idée, ce n'était pas ce qu'il y avait d'éternel dans ce paysage qu'il cherchait à peindre; c'était un événement passager dont il cherchait à décrire « narrativement » en couleurs, sur un seul plan, un aspect fugitif, exprimé par une distribution particulière de lumières.

La véritable révolution d'avoir rompu avec la tradi-

tion pour retourner aux « valeurs éternelles », à la peinture à plusieurs plans, est due à Cézanne.

De grands mouvements artistiques ne sont pas créés par la fantaisie d'un individu; cet individu ne fait que transposer en réalité visible ce qui est déjà vivant en des lieux différents à un moment déterminé. Ainsi Degas, Van Gogh, Toulouse-Lautrec ont également réalisé des œuvres multi-planes et il serait futile de discuter de questions de priorité entre chacun d'eux ou entre eux et Cézanne. Tel est le privilège spirituel de l'art : Une divinité étrange est susceptible de créer une même nouvelle idée artistique simultanément dans l'esprit d'un Moscovite et d'un Néo-Zélandais qui n'ont jamais entendu parler l'un de l'autre et qui mourront peut-être sans avoir entendu parler l'un de l'autre. Cézanne ayant été le peintre le plus conscient de cette Ecole, il ne sera que juste de le considérer comme le représentant du groupe entier.

Son attitude, tout en étant intimement liée à ce courant souterrain qui n'avait jamais cessé de couler sous la surface du courant « uni-plan », n'en était pas moins d'une nouveauté surprenante à son époque. Son dessein n'était pas de reproduire l'aspect passager des choses, d'en « conter l'histoire ». Il ne s'attachait pas à une heure particulière de la journée pour peindre un paysage. Choisissant un sujet qu'il désirait peindre, il commençait par le décomposer en ses « éléments » qu'il recomposait ensuite selon son système propre, pour atteindre à une structure où l'idée jouait le rôle principal.

Il pourrait m'être objecté que ce procédé est celui que tout artiste suit, ou devrait suivre, en créant une œuvre d'art. Cela peut être vrai, mais il y a là une question de proportions. Et la façon de recomposer propre à Cézanne est si subjective que tout le procédé a pu sembler avoir été inventé à nouveau par lui. Ouvrant ainsi des possi-

bilités illimitées, il a donné une base de justification aux tentatives parfois fantaisistes de la peinture contemporaine.

Sans les confusions régnant de nos jours, il ne serait pas nécessaire d'insister sur un point qui devrait être évident. L' « idée » qui domine cette nouvelle peinture ne pourra jamais être extra-artistique, telle que le serait une tendance doctrinaire : personnelle, nationale, sociale ou didactique. Elle doit être intra-artistique et aussi purement abstraite que le thème musical d'une symphonie. Elle correspondra, en quelque sorte, au sentiment religieux qui domine chez les peintres du moyen âge et qui, sous une forme plus raffinée, continue à dominer la « structure » du Greco. Ce sentiment religieux a cessé d'être une réalité vivante et n'a pas été remplacé par une autre aspiration spirituelle ayant son caractère d'universalité. Par conséquent, c'est en lui-même ou, ce qui est identique, en l'inspiration provoquée par son sujet, que l'artiste contemporain devra trouver l'idée dominante de sa structure; c'est la fusion plus ou moins complète de l'abstrait et du concret, de l' « idée » et de l' « anecdote » qui déterminera le plus ou moins de réussite de ses efforts.

La perception du « deuxième plan » dépendant de la sensibilité personnelle, ceux qui ont le don de saisir les choses d'art pourront peut-être se passer d'explications, tandis que les autres ne le percevront pas plus pour avoir reçu ces explications. Ils sont relativement rares ceux dont la sensibilité endormie attend, pour s'éveiller, une impulsion du dehors.

De nombreux traits ont été mentionnés pour déterminer le caractère essentiel des œuvres multi-planes; ils ne sont guère que les symptômes d'une méthode particulière choisie par l'artiste pour obtenir l'effet spirituel : ils n'atteignent pas le fond de la question. Ainsi il a été observé que les objets peints par Cézanne ne projettent

pas d'ombre ou que l'ombre, s'il y en a, n'est pas de ce monde. Cela est vrai; mais des personnages sans ombres se trouvent dans les tableaux des peintres anglais dits « pré-raphaëlites » qui n'ont aucun rapport avec Cézanne. Par contre, Rembrandt, à qui Cézanne se rattache par des rapports spirituels multiples, se sert d'effets violents de lumière et d'ombre pour atteindre à ses fins symphoniques. Il faut remarquer ici que la lumière de Rembrandt est tout à fait différente de celle que peignaient les impressionnistes. Pour ceux-ci, « conter » la lumière était un but en soi, tandis que Rembrandt inventait une lumière toute personnelle qui est magie pure, aussi peu de ce monde que les ombres de Cézanne, et dont il se sert, comme d'un moyen important mais subordonné, pour le « contrepoint » de sa peinture, pour une structure symphonique qui a été supérieurement comprise par Paul Valéry (2).

Certaines déformations des visages, certaines simplifications ou « erreurs » anatomiques ont aussi été citées comme des caractéristiques générales. Ces observations sont également superficielles et ne mèneront jamais à un criterium réel. Il est vrai que de telles simplifications peuvent être employées là où l'idée dominante l'exige, ainsi qu'elles avaient déjà été employées par les peintres du moyen âge, mais elles sont loin de constituer une règle générale. On trouvera des déformations dans l'œuvre du Greco, mais on n'en trouvera pas dans celle de Poussin, ni dans celle de Rembrandt, et pourtant la peinture de ces artistes est, pour notre étude, du même caractère quant à ses tendances.

Il importe de se rappeler que la synthèse pratiquée par le peintre « structural » est dominée par des points de vue nouveaux. Il recompose les « éléments » selon l'idée d'une structure symphonique. Dans certains cas, les méthodes qu'il emploie peuvent donner comme résultat

(2) Variété II, « Retour de Hollande », 1930.

un effet superficiellement semblable au « réalisme », à condition que cet effet corresponde à son dessein spirituel. Il suffit de se souvenir ici de certains portraits d'Ingres. Dans d'autres cas, le tableau, sans aucune préméditation de la part de l'artiste, peut bien garder encore un certain rapport avec l'exactitude « photographique », mais l'observateur ignorant le deuxième plan relèvera une maladresse apparente dans le détail. Et dans d'autres cas encore, les nécessités du plan spirituel amèneront l'artiste à produire des effets qui prendront l'apparence de déformations.

Cette indépendance mutuelle de l' « idée » et de l' « exactitude » explique un phénomène de haute importance : nous avons compris pourquoi certains peintres « structuraux » (et non d'autres), parfois certains tableaux du même peintre (et non d'autres) sont admirés par des personnes qui n'ont aucune notion de leurs tendances véritables et qui, dans leur admiration, sont uniquement guidées par la « correction » plus ou moins marquée, mais purement accidentelle, dans la représentation du sujet. Ainsi Rembrandt sera admiré plutôt que Giotto, Ingres le sera plutôt que Le Greco. Une telle pseudo-admiration n'est basée sur rien de réel, puisqu'elle s'adresse à l'apparence accidentelle d'un seul plan et puisqu'elle se manifeste chez des personnes qui ne soupçonnent même pas l'existence d'un deuxième plan. Des auditeurs d'un concert dont l'ouie se trouverait agréablement chatouillée par les harmonies d'une fugue dont ils ne comprennent rien, pourraient être comparés à de tels admirateurs « ingénus ».

Cette compréhension rudimentaire ne doit pas surprendre qui se rappelle que nous vivons à une époque où aucun contact réel ne subsiste entre l'art et le grand public; il n'en paraît pas moins vrai que la peinture à plusieurs plans est en ascendance. Il existe quelque chose dans la profondeur de notre mentalité qui réclame

une superstructure spirituelle. Convaincus que la peinture à plusieurs plans exprime, par un enchaînement de nécessités internes, l'esprit véritable de notre époque, nous sommes induits à croire qu'elle est appelée à continuer son développement pour quelque temps encore; et cette croyance se trouve fortifiée par la constatation de tendances correspondantes en littérature.

§

Ces deux tendances qui ont harmonieusement coexisté en musique et nettement alterné dans l'évolution de la peinture, n'ont jamais été clairement définies en littérature. On a presque toujours cru que le propre de la littérature était, d'une façon absolue, de « conter une histoire ». Qu'il existe la possibilité de réduire « l'histoire à conter » au rôle limité qu'avaient pour Cézanne un paysage provençal ou trois joueurs de cartes, certains grands écrivains l'ont bien senti; des parties significatives de leurs œuvres font ressortir la relativité de l'importance qu'avait pour eux le sujet. Toutefois, ce n'est que dernièrement qu'il a été pris conscience de cette relativité.

Bien que cette notion soit restée incomprise non seulement du grand public mais aussi d'une bonne partie de la minorité susceptible de sentir, j'ose croire que la littérature tend à devenir multi-plane.

Il nous sera plus facile de situer la question en commençant par la poésie lyrique qui ne s'est jamais crue obligée de « conter une histoire ».

Il y a vingt-cinq ans environ, Hugo von Hofmannsthal, dans son « Dialogue sur des poèmes » nous a révélé un dualisme qui n'est pas sans présenter des rapports avec notre antinomie. Il compare des poèmes de l'Anthologie grecque d'une part, à des poèmes de Stefan George, de Hebbel et de Gœthe en son âge mûr de l'autre. Dans les poèmes de l'antiquité, le charme poétique jaillit directe-

ment des situations mêmes qu'ils décrivent, de ce que Hofmannsthal appelle « la pensée »; par contre, les poèmes plus modernes contiennent un nouvel élément mystérieux qu'il nomme une « magie énervante »... « Oui, la pensée est une belle chose... et pour un monde jeune, gisant aveugle encore, elle est la merveille des merveilles... Mais nous autres, nous sommes plus riches en pensées que la plage infinie n'est riche en coquillages. Ce qu'il nous faut, c'est le souffle de l'esprit. »

C'est ainsi que Hofmannsthal pressent le deuxième plan qui élève les poèmes modernes au-dessus du simple charme de la « pensée » qui émane des « histoires contées » par les poèmes de l'antiquité.

Vu sous un angle différent, cet « élément mystérieux » a été défini, peu de temps après, par André Gide dans son article fameux sur Baudelaire (3). Par des phrases qui, elles-mêmes, sonnent comme une pure musique, Gide, en célébrant les qualités musicales de Baudelaire, insiste sur « ce choix certain de l'expression, dicté non plus seulement par la logique, et qui échappe à la logique, par quoi le poète-musicien arrive à fixer, aussi exactement que le ferait une définition, l'émotion essentiellement indéfinissable ».

Il y a un autre point qui importe : par une contradiction apparente, toutes les œuvres à plusieurs plans, précisément celles qui contiennent cet élément « indéfinissable » de « magie énervante », révèlent, comme s'il y avait là une condition essentielle, une perfection rigoureuse de forme. Non pas cette perfection conventionnelle « logique et qui se puisse expliquer », mais une perfection plus profonde, évidemment dictée par les nécessités internes de la « structure ». Et voici l'autre découverte d'André Gide dans le même article : « Baudelaire le premier, d'une manière consciente et réfléchie, a fait de

(3) « Baudelaire et M. Faguet », Nouveaux Prétextes, 1911.

cette perfection secrète le but et la raison de ses poèmes. »

Les ouvrages uni-plans peuvent se permettre d'attacher moins d'importance à la forme, puisque tout en eux semble plutôt accidentel, nullement « éternel ». Par contre, cette force métaphysique « émanant de l'intérieur » qu'Offner avait trouvée dans la Crucifixion de Piero, nous avait été transmise à l'aide d'un système complexe où se combinent des triangles, des diagonales et des juxtapositions. La tache de bleu ou de jaune sur une tasse dans une nature-morte de Cézanne ne pourrait jamais être déplacée même d'un centimètre sans détruire la structure dominée par une idée. Et y a-t-il une chose plus métaphysique en essence et plus rigide de forme qu'une fugue de Bach? Baudelaire a justifié qu'il était un membre de la même famille.

Maintenant que nous avons décelé le même dualisme en littérature, il n'y a qu'un pas à faire pour passer de la poésie lyrique au roman et au théâtre.

Le roman à plusieurs plans fait plus que conter une histoire, si bien contée qu'elle soit. Il conte une histoire, évidemment; mais il la conte à sa façon, comme un tableau de Cézanne représente un paysage ou un être humain, tout en représentant beaucoup plus en même temps. Ici, comme dans les peintures de Cézanne, « l'histoire contée » n'est pas un but mais un moyen. Les faits fournis par ce qu'on appelle la « réalité » sont décomposés et ensuite recomposés d'après des points de vue nouveaux qui sont dictés par une idée dominante. Des détails, des incidents, si bien contés, si bien décrits qu'ils soient, et qui étaient si appréciés pour eux-mêmes dans les romans uni-plans, n'ont ici aucune valeur intrinsèque, à moins qu'ils ne soient englobés, selon leur rapport avec l'idée, en une structure spirituelle qui embrasse le tout.

« Il y a peu de choses qui soient plus profondément

ennuyeuses et inutiles que des descriptions littéraires ». Cette phrase d'Aldous Huxley (4) aurait une valeur générale si quelque chose y était ajouté indiquant qu'il s'agit de descriptions dans des livres à un seul plan. Plus d'un lecteur cultivé s'est déjà demandé, après avoir lu de telles descriptions, si grande que fût leur perfection technique : « A quoi bon? » Par contre, il existe des descriptions nécessaires dans un livre à plusieurs plans qui, n'étant plus un but en soi, sont devenus un moyen subordonné à l'idée qu'elles aident à exprimer à leur façon; tant qu'elles ne dépassent pas les limites de la tâche qui leur est réservée dans la structure, elles sont tout aussi utiles que d'autres éléments servant le même dessein.

Certaines marques superficielles pourraient être relevées dans le roman multi-plan, tout comme l'absence des ombres et la déformation des traits qui avaient été prises à tort pour des caractéristiques véritables des tableaux de Cézanne. Ainsi l'on trouvera probablement que les livres à plusieurs plans traitent surtout de ce qu'on appelle la « psychologie ». Ceci peut être vrai, sans pouvoir jamais constituer un criterium. Il y a tout un monde qui sépare le livre à plusieurs plans du roman dit « psychologique » du genre Bourget. L'analyse psychologique qui n'a d'autre fin qu'elle-même (l'analyse pour l'analyse) n'est qu'un changement d'objet de description. La description d'un aspect, visible, du monde extérieur est remplacée par celle d'un aspect, invisible, de l'esprit humain. Mais le caractère n'a pas changé, il s'agit toujours de description pure et simple, et bien que cette description ait pour objet des sentiments au lieu de choses matérielles, elle n'en reste pas moins un « conte » sur un seul plan.

Ensuite, il y a les mêmes « déformations, simplifications ou erreurs » d'un point de vue réaliste qui avaient

(4) « Those Barren Leaves », 1925.

été « reprochées » à Cézanne et qu'un observateur superficiel pourrait découvrir ici. Parfois de nombreuses pages développent un incident futile en apparence et de la durée d'une fraction de seconde, tandis que des événements qui, dans la réalité visible, s'étendent sur plusieurs années, peuvent être expédiés en trois lignes concises. Le goût banal du lecteur moyen ne s'y trouve presque jamais satisfait par la présence de personnages épisodiques et amusants qui n'ont aucun rapport avec l'idée dominante. Ces personnages, le lecteur moyen les aime tant dans les livres uni-plans, puisqu'ils correspondent aux capacités limitées de son esprit et lui permettent de s'écrier : « Comme c'est charmant ! C'est bien ça la vie ! » Néanmoins, un personnage de ce genre pourrait, à l'occasion, se trouver dans un livre multi-plan. Dans certaines circonstances esthétiques, rien n'y empêcherait sa présence. Les observateurs superficiels, frappés des conséquences fortuites d'une structure essentielle, n'ont pas su saisir la structure elle-même.

Il y a deux autres observations, superficielles en apparence, qui, néanmoins, touchent de plus près le côté fondamental du problème. Il semble être une caractéristique commune à tous les livres multi-plans qu'on ne peut raconter leur « sujet » à qui ne les a pas lus, à moins de remplacer la structure, organisme vivant, par une carcasse d'événements d'un intérêt souvent médiocre et apparemment dénués de toute relation entre eux-mêmes. Une autre caractéristique commune est l'impossibilité de transformer ces livres en films cinématographiques, à moins de présenter au public un spectacle incompréhensible et peut-être ennuyeux.

Ces deux dernières caractéristiques ne représentent, également, que des conséquences; toutefois, ces conséquences ont un rapport direct avec les raisons structurales qui importent.

Le roman à plusieurs plans — et, en l'appelant roman,

nous nous servons, pour simplifier, d'un terme courant pour désigner une forme artistique qui pourrait quelque jour être appelée d'un nom tout différent — le roman à plusieurs plans est dominé par un thème ou par plusieurs thèmes qu'il développe comme le fait une symphonie. Grâce au caractère purement abstrait de la musique, la symphonie peut développer ses thèmes directement, sans avoir recours à un intermédiaire; le roman, par contre, a besoin d'un sujet concret, d'une « action », pour rendre ce développement possible. Mais ce sujet n'existe qu'en raison de sa corrélation constante avec l'autre plan, où il permet au thème, ou aux thèmes, d'évoluer. Il y a interdépendance continuelle des deux plans, les thèmes ayant continuellement besoin de l'action pour pouvoir se manifester, l'action dépendant du développement des thèmes dont le contrôle continu l'empêche de devenir une simple « histoire contée ».

Comme, en pratique, il y aura presque toujours plus d'un thème, bien qu'un thème principal puisse dominer les autres, ces thèmes s'entrecroiseront, créant ainsi un « contrepoint ». Puisque, par les besoins particuliers de la littérature, ces thèmes ne peuvent se passer d'une « action », la structure se trouvera enrichie par les effets qui se produiront chaque fois que le plan des thèmes croisera le plan de l'action sous des angles constamment changeants. Ces angles pourront, au sens figuré, rappeler les triangles, diagonales et juxtapositions de Piero della Francesca. Et l'impression produite par une structure réussie en littérature devrait être celle de ce « fait indestructible », de cette « force émanant de l'intérieur » qu'Offner avait découverts dans la Crucifixion de Piero.

Il est évident que de telles structures demanderont un effort considérable d'analyse préparatoire. D'où l'idée erronée d'une prédominance de la « psychologie ». Mais cette analyse n'est jamais un but en soi, le but étant une *synthèse* selon des points de vue nouveaux, basée sur

une harmonisation continuelle des deux plans, séparément d'abord, puis dans leurs relations réciproques. Il faudra accorder les thèmes entre eux, selon l'inspiration de l'idée, ces thèmes n'étant pas des doctrines inanimées mais des réalités vivantes, tout aussi vivantes que les personnages de l'action. L'action aussi il faudra l'accorder, car, malgré toutes les simplifications admises, malgré tous les raccourcis, justifiés par l'idée dominante, il sera indispensable que le plan d'action soit peuplé d'êtres humains, agissant en humains, non pas en automates ou en créations artificielles. Plus ils seront humains, plus la signification des thèmes deviendra claire par leurs actions mêmes; et plus sera grande la probabilité de réussite de l'accord final et principal, celui des relations réciproques d'un plan à l'autre. L'harmonie résultant de cet accord aura pour fin la fusion continuelle de l'abstraction et de l'anecdote; aux moments les plus heureux cette fusion sera intégrale au point de nous faire oublier que deux éléments hétérogènes ont été entrelacés pour créer une transparence spirituelle insoupçonnée en art uni-plan.

Toutefois, cette qualité « humaine » des personnages du plan d'action ne doit pas être interprétée dans le sens rationaliste de ce mot, comme il s'applique aux œuvres « réalistes » à un seul plan. La superstructure spirituelle, que les œuvres uni-planes ne possèdent pas, modifie forcément le sens du mot « humain », de sorte que les effets produits pourront parfois paraître déconcertants au lecteur non prévenu. Pas nécessairement toujours. Tout comme dans la peinture symphonique, la synthèse atteinte dans le roman « structural » est dominée par des points de vue nouveaux. L'auteur d'un livre à plusieurs plans recompose les « éléments » d'une façon qui n'est pas familière à la majorité. Les méthodes qu'il emploie peuvent, tout comme celles du peintre, varier d'un « réalisme » apparent, en passant par toutes les

étapes intermédiaires, à l'autre extrême où les nécessités du plan spirituel amèneront l'écrivain à produire des effets qui, pour le profane, prendront, à tour de rôle, les apparences trompeuses de maladresse, d'erreur ou de déformation.

La même pseudo-admiration accordée à certains tableaux et à certaines fugues est, par conséquent, le lot de certains livres. De nos jours où l'art, nous ne l'oublions pas, est un sujet d'intérêt vivant pour une minorité seulement, un livre à plusieurs plans peut avoir du succès auprès du public, uniquement grâce à des qualités « amusantes » qui se trouvent accidentellement rattachées au plan d'action; et les admirateurs « ingénus » qui ne soupçonnent même pas l'existence d'un autre plan, se détourneront horrifiés d'un autre livre poursuivant des fins spirituelles toutes semblables qui, lui, ne possède pas cet attrait facile et accidentel du premier plan, qui seul paraît compter pour les non-initiés.

Il semble presque superflu d'insister sur les raisons, tout à fait évidentes maintenant, pour lesquelles le « sujet » de tels livres ne peut être raconté et pour lesquelles de tels livres ne peuvent être « adaptés » pour le cinéma. Le « sujet » étant rattaché au plan d'action, le raconter serait, évidemment, fausser le sens véritable du livre par l'élimination arbitraire du plan spirituel qui est inséparable du plan d'action et d'une importance également vitale. La même raison s'applique à l'impossibilité de l'adaptation pour le cinéma tant que le cinéma métaphysique ne sera pas inventé.

§

Quelqu'un qui ne connaîtrait que la littérature « officielle » pourrait demander maintenant : De tels livres existent-ils? Lesquels?

Il existe de tels livres. J'en connais quelques-uns. Il

y en a peut-être d'autres. Il y en aura peut-être beaucoup d'autres.

On pourrait prouver que cette tendance « multiplane » se trouve même dans des ouvrages d'époques antérieures, ne serait-ce qu'à l'état inconscient. Elle existe puissamment dans l'œuvre du personnage miraculeux qu'on est convenu d'appeler Shakespeare. Ce n'est peut-être que par imagination qu'on a cru récemment la retrouver chez Racine (5); or, que ce soit ou non à l'insu de l'auteur qu'elle apparaisse, ce qui importe c'est cette présence dans son œuvre. Les « Affinités Electives » de Gœthe peuvent servir d'exemple d'une « structure » spirituelle, nette sinon complète; « Torquato Tasso » du même auteur contient clairement un contrepoint d'imagination et d'action; « Pandora » est une pure symphonie. Stendhal est, après Gœthe, le grand représentant de la littérature multi-plane. Véritable précurseur, il manifeste la tendance vers la superstructure spirituelle dans chacune de ses œuvres. La jeune génération ne sera peut-être pas d'accord avec moi si j'inclus le nom illustre de Flaubert dans cette lignée. Malgré les entraves dont ce grand artiste souffrait et qu'il s'était surtout lui-même imposées, je n'hésite pas à appeler « L'Education Sentimentale » une œuvre à plusieurs plans et de la plus haute importance. Si nous nous sommes libérés de ces entraves, ceci ne justifie aucunement l'attitude irrespectueuse prise vis-à-vis de ce puissant créateur et qui est devenue « de bon ton » depuis quelque temps. La tendance multi-plane n'est peut-être pas continuellement en évidence dans l'œuvre de Dostoïewski, mais à certains moments elle s'en dégage, subitement, comme un éclair. Nous la retrouvons toujours, et même consciente, dans des œuvres lyriques, chez Gœthe en son âge mûr, chez Baudelaire, chez Mallarmé et, plus récem-

(5) André Gide : « Baudelaire et M. Faguet », Nouveaux Prétextes, 1911.

ment, dans les poèmes de Stefan George et de Rainer Maria Rilke (6).

Dans le roman contemporain, c'est, évidemment, le nom de Proust qui s'impose. Toutefois, le citer comme un exemple pourrait induire en erreur. Le cas de Proust est unique; seuls ceux qui ne l'ont pas compris essayent d'imiter les formes extérieures de ses procédés artistiques. De plus, la structure de Proust embrasse quinze volumes. Et une prolixité naturelle, en parfaite harmonie, d'ailleurs, avec l'étendue de son œuvre, est une des caractéristiques de son génie. Mais nous avons trouvé que les œuvres à plusieurs plans sont, au contraire, essentiellement concises, strictement attachées aux règles rigoureuses de la forme. Ces rigueurs nous les avons trouvées chez Piero della Francesca, chez Bach, chez Cézanne, tandis qu'un Van Dyck en peignant un portrait, si brillant fût-il, n'avait pas besoin de les respecter dans le même sens. Je préférerais donc appeler Proust plutôt un père spirituel qu'un représentant typique du roman consciemment multi-plan. Et je suis tout à fait d'accord avec Daniel-Rops (7) qui joint le nom de Proust, sous ce rapport, à ceux de Bergson, de Freud et de Pirandello (8), puisque ces quatre auteurs ont en effet ouvert le chemin à la littérature contemporaine

(6) Il y aurait toute une étude à faire pour établir les rapports de cette tendance avec Rimbaud et les Surréalistes qui se réclament de lui et dont les desseins présentent, à travers certaines transformations individuelles, des liens multiples de parenté avec la littérature multi-plane.

(7) *Le Monde sans Ame*, 1932.

(8) S'il est vrai que Pirandello a plus que quiconque révélé au public l'existence des différents plans, il ne faut pas oublier que les plans qui figurent dans son théâtre ne sont pas superposés, mais simplement coordonnés. La dimension métaphysique est presque toujours exclue de sa sphère limitée au problème « Etre et Paraître ». Il tend, semble-t-il, à créer des subdivisions ingénieuses du plan d'action, sans que l'une d'elles soit plus élevée ni plus spirituelle que l'autre. Par contre, Frank Wedekind a été, dans l'art dramatique, le vrai représentant de la structure multi-plane. La spiritualité du deuxième plan ressort toujours dans les pièces de cet auteur si injustement oublié. Rappelons-nous, pourtant, que c'est à Shakespeare que remonte toute tendance de cette espèce en art dramatique.

qui surtout grâce à eux est devenue ce qu'elle est aujourd'hui.

L'influence de ces quatre écrivains signifie essentiellement un acte de libération. Comparable à l'acte libérateur de Cézanne, elle a créé des possibilités qui, auparavant, n'existaient pas. Tout comme l'influence de Cézanne, elle a, incidemment, ouvert la voie à certaines excentricités qui ne doivent pas nous empêcher de reconnaître des résultats positifs.

Sous les réserves que je viens de mentionner, l'œuvre de Proust doit être comptée parmi les plus puissantes de la littérature à plusieurs plans. Mais il sera utile de ne pas oublier que les choses les plus contraires peuvent être prouvées en citant Proust, tout comme en citant Gœthe.

Il aurait été surprenant qu'André Gide dont la sensibilité enregistre les moindres courants spirituels, n'eût pas été tenté d'écrire un livre multi-plan. Il l'a esquissé dans plusieurs ouvrages avant d'en donner, dans « Les Faux-Monnayeurs », la réalisation consciente. Ce n'est pas seulement le double sens du titre qui indique les deux plans; en lui-même, ce double sens pourrait ne paraître qu'un jeu de mots. Mais la juxtaposition du plan où se passent les événements et de celui d'où Edouard les observe, établit un contrepoint qui est développé avec toute la sensibilité artistique de l'auteur.

« Point Counter Point », le titre que trop significatif dans son dogmatisme du livre d'Aldous Huxley, sonne comme un avertissement des dangers qui guettent constamment l'auteur d'ouvrages à plusieurs plans. Nous avons trouvé que la valeur artistique de la structure risque d'être compromise, si les événements concrets du plan d'action sont traités d'une manière trop abstraite, avec des personnages agissant comme des automates et non comme des êtres humains. Huxley échappe à ce

danger si brillamment qu'il tombe, tout droit, dans le danger opposé : il traite les événements abstraits du plan spirituel avec une intelligence dogmatique se rapprochant de ce rationalisme qui, même dans les sciences dites exactes, a été démenti par les dernières découvertes. Huxley met, dans ce livre, une coquetterie continuelle à souligner le plan spirituel. Il applique une logique à peine voilée à ce qui est essentiellement illogique, tout aussi illogique que la qualité « musicale » que Gide admirait en Baudelaire. Le désaccord produit par cette erreur esthétique ne manque pas de laisser parfois une impression pénible. L'excès d'intelligence, l'abus d'érudition et la surabondance de détails brillants (et qui ne cherchent qu'à briller) font parfois douter de l'authenticité artistique dans le développement d'une composition consciemment multi-plane. On ne peut s'empêcher d'y découvrir des tentatives pour solliciter précisément cette pseudo-admiration basée uniquement sur les qualités « amusantes » rattachées au seul plan d'action, ces qualités mêmes qui sont susceptibles de transformer en un « roman à la mode » un livre de véritable valeur artistique, non pas à cause de cette valeur, mais malgré elle.

Sous ce rapport, « Those Barren Leaves », un livre antérieur de Huxley, me paraît bien supérieur à « Point Counter Point ». L'accord harmonieux des deux plans y est beaucoup plus heureusement réalisé. Le beau thème principal : — la variété des réactions réciproques de certaines personnes ou groupes de personnes, — ressort avec clarté. L'auteur s'y est imposé une réserve beaucoup plus grande concernant les événements sur le plan d'action.

Comme la nature de l'auteur l'induit, même ici, à abuser de son érudition et de son intelligence, ce trait devrait être observé, non pas pour établir une doctrine d'autorisations et d'interdictions arbitraires, mais parce que

ce trait est susceptible de discréditer toute la tendance multi-plane en littérature.

Nous avons découvert le malentendu par lequel la « psychologie » a été considérée à tort comme la caractéristique principale des livres à plusieurs plans, non pas comme un de leurs moyens, mais comme leur fin et substance mêmes. Un malentendu tout semblable existe au sujet de l'intelligence. Une croyance puérile s'est développée, selon laquelle de tels livres seraient surtout « intelligents » et « habiles », comme si leur existence était due à quelque tour d'adresse intellectuel destiné à être admiré comme tel, non pas à susciter une émotion profonde. En tant que confirmations apparentes de ce malentendu, les livres de Huxley semblent comporter un certain danger.

Est-il vraiment nécessaire de rappeler qu'à l'aide du seul intellect aucune œuvre d'art n'a jamais été créée ni ne sera jamais créée, qu'elle soit à un, deux ou plusieurs plans? L'intelligence à elle seule suffit pour conclure une affaire, pour faire des remarques spirituelles dans un salon, pour écrire un ouvrage scientifique ou un article de journal, à condition que son sujet soit strictement rationnel. Mais jamais, jamais elle ne créera de l'art. Elle sera d'un secours important pour l'exécution d'une œuvre d'art, même indispensable jusqu'à un certain point, de même que la connaissance de la grammaire, de la gamme musicale et du mélange des couleurs est nécessaire au procédé d'exécution, sans avoir le moindre rapport avec la conception. Et jamais une émotion artistique ne surgira d'une œuvre accomplie par la seule intelligence.

L'émotion étant chose suprêmement individuelle, l'assertion faite par certains que des livres à plusieurs plans n'arrivent pas à les émouvoir, loin d'indiquer que le caractère de ces livres soit non-artistique ou purement intellectuel, prouve tout simplement que ces lecteurs ne

sont pas, ou pas encore, capables d'éprouver cette émotion particulière. Car il ne peut être nié que cette émotion soit d'une sorte neuve et qu'elle présuppose une certaine initiation et culture personnelles. Les émotions suscitées par Schubert, Van Dyck et Dickens sont certainement accessibles à un plus grand nombre, et le seront toujours, que celles dues à Bach, Masaccio (et Cézanne) ou Proust. Mais nier, pour cette raison, l'existence de ces émotions moins accessibles, équivaudrait à une négation de l'existence de certaines planètes parce que l'œil humain n'est pas capable de les percevoir sans avoir recours à une combinaison particulière de lentilles, nommée télescope. Ensuite, il y a l'élément de la disposition individuelle qu'il faut considérer. Bergotte était profondément ému par un petit pan de mur jaune peint par Vermeer, que d'autres, émus par les charmes plus faciles d'un Romney, n'auraient peut-être même pas remarqué. Certaines personnes seront émues par Henri Heine, tandis que Karl Kraus a brillamment démontré combien l'influence de cet initiateur du journalisme a été néfaste au point de vue artistique. Puisque je désire me borner aux seules œuvres d'art, je ne rappellerai qu'en passant les personnes très nombreuses et parfois cultivées que seuls les romans policiers et des feuilletons émeuvent. Et finalement, cette disposition varie non seulement selon les individus, mais, parmi les individus, avec le temps. Le changement d'attitude relativement rapide de quantité de gens et la « découverte » d'émotions qui leur avaient été inaccessibles auparavant dans les œuvres de Wagner, de Manet et d'autres, ne sont que des manifestations significatives, généralement reconnues à présent, d'un phénomène qui constamment se répète. Nous sommes obligés de conclure que même l'instinct d'où les émotions sont supposées jaillir n'est pas d'une stabilité absolue, mais change avec les notions artistiques changeantes des différentes époques.

Il ne sera jamais possible d'établir un criterium de qualité pour des œuvres d'art en essayant de mesurer « l'émotion » qu'elles sont susceptibles de faire naître. Les seuls critères seront d'abord l'authenticité et la profondeur de la vision artistique (parfois nommée inspiration) — qui est surnaturelle et partant absolument indépendante de l'intellect de l'artiste — et, ensuite, la manière de transposer cette vision en forme artistique, — qui n'est dépendante de cet intellect que dans une certaine mesure. Quant aux livres à plusieurs plans, la transposition est quelque peu différente, comme nous l'avons vu, de celle qui produit les livres uni-plans. La variété des livres que j'ai cités et qui, tout en poursuivant une fin semblable, sont dissemblables en apparence, devrait démontrer qu'il ne peut être question d'un « tour d'adresse intellectuel » ni d'un cliché utilisable à volonté. Tout au contraire, le mode de transposition sera forcément très variable. Il variera non seulement selon l'individualité de l'artiste et produira des résultats aussi différents en apparence que le sont des ouvrages de Stendhal et de Wedekind (d'une dissemblance extérieure aussi marquée qu'entre Rembrandt et Cézanne); il devra, en plus, être adapté au cas unique de chaque ouvrage du même artiste, ce qui explique les différentes « manières » de Gide, ainsi que celles de Picasso. Quant à l'inspiration ou conception, qui est l'élément primaire, il semblerait essentiel qu'il existât pour les livres à plusieurs plans, — avant qu'on ne puisse même songer à la transposition — une vision *simultanée* des deux plans et de leur pénétration mutuelle; sinon, même la plus savante des transpositions n'arrivera pas à produire cette fusion harmonieuse de l'abstraction et de l'anecdote, qui, seule, est capable de créer la transparence spirituelle.

Si j'ai tenté moi-même de réaliser de telles structures à plusieurs plans (et si je continue ces tentatives dans

mes livres) je ne suis jamais parti d'un programme technique préconçu. La vision de certaines choses, abstraites et concrètes, que je désirais exprimer d'une certaine manière, s'est probablement imposée par cette nécessité interne qui fait que certaines idées flottent dans l'air à certaines époques pour être saisies par quelques individus. Ce n'est qu'après la publication de « La Ligne de moindre Résistance » (9) que j'ai commencé à définir certaines tendances que j'avais retrouvées dans mon livre et qui correspondaient aux desseins spirituels de tentatives indépendantes, extérieurement dissemblables, d'autres individus. Et je n'oublierai jamais l'émotion profonde que j'éprouvai quand, plus tard encore, je trouvai l'essence de tout ce que j'avais tenté d'accomplir, de tout ce que j'avais vraiment rêvé, merveilleusement esquissée dans un livre qui venait de paraître. Cette émotion, je la dois à Paul Valéry. Si je voulais en reproduire l'intensité, il me faudrait copier et analyser les six dernières pages de « Retour de Hollande » dans « Variété II ». Valéry commence par y interpréter la structure symphonique, que j'ai déjà mentionnée, dans certains portraits de Rembrandt, où, par la combinaison du plan du sujet et du plan de la lumière, « le même tableau porterait... deux compositions simultanées » ; ensuite, passant aux effets correspondants de la musique de Wagner, il affirme que « c'est là construire un art à plusieurs dimensions, ou organiser, en quelque sorte, les *environs* et les *profondeurs* des choses explicitement dites » ; et finalement, il esquisse, d'une manière visionnaire, les possibilités d'étendre ces procédés structuraux à la littérature. Paul Valéry n'aime pas lire des romans ; il ne pouvait savoir qu'indépendamment de lui, des tentatives sérieuses ont été faites depuis des années, pour avancer dans la voie indiquée par son imagination ins-

(9) « Die Linie des geringsten Widerstandes », 1929

pirée. Souhaitons qu'il y ait un excès de scepticisme dans ses paroles finales :

« Je doute, en somme, que la littérature obtienne quelque jour son Nicolas Rameau et son Sébastien Bach... S'ils paraissent jamais, ne soyons pas jaloux de leur destin. Ils auront la vie dure. »

§

Chaque année, des quantités énormes de romans sont publiées dans tous les pays. Ces livres paraissent, ils sont lus, et ils disparaissent. Ils content des histoires, toujours des histoires. Ils sont parfois amusants. Et toute leur multitude additionnée, entassée dans les bibliothèques et dans les librairies, ne représente pas plus une conquête nouvelle en littérature que le perfectionnement du machinisme ne signifie un progrès véritable de l'humanité.

Parfois je devine, prématurément peut-être, chez la minorité sensible, une lassitude grandissante des livres contemporains à un seul plan. Devant ces répétitions continuelles de choses qui ont déjà été exprimées auparavant des milliers de fois avec une perfection égale ou supérieure de détail et de métier, qui ont été exprimées à des époques où elles représentaient des réalités vivantes, tandis qu'elles ne représentent aucune réalité vivante maintenant, — il surgit la même question désespérée qui avait été provoquée par des « descriptions littéraires » : « A quoi bon? A quoi bon? » Plus le métier est habile et la présentation intelligente, plus grand peut être le danger de ces répliques mort-nées. Après avoir lu un nouveau livre particulièrement habile, particulièrement bien accueilli, de cette espèce, un lecteur affiné exprima dernièrement son dédain en s'écriant : « Que les livres ratés des artistes véritables sont beaux! » Le plus grand éclat peut, au point de vue spirituel, être

la plus grave trahison. Je m'abstiens de citer des noms, craignant d'avoir à en citer de trop célèbres.

Chose étrange, même dans ces livres uni-plans contemporains on retrouve parfois des tentatives hybrides d'imiter les livres multi-plans, comme si leurs auteurs sentaient dans leur subconscience que le « conte », après avoir joui d'une faveur exagérée au dix-neuvième siècle, devrait être réduit à un rôle de moindre importance. Il est vrai que ces imitations sont purement superficielles, il ne peut y avoir continuité, puisqu'il n'existe pas de plan spirituel. Mais même ces tentatives puériles ne seraient-elles pas des avertissements prophétiques? Ne révéleraient-elles pas, d'une manière détournée, la tendance véritable de notre époque?

Peut-être le temps viendra, peut-être est-il moins lointain qu'il ne nous semble, où tout lecteur cultivé ne ressentira que la platitude de ces « contes » contemporains à un seul plan. Tout dépendra de l'entraînement futur de l'esprit : dès que le charme complexe du roman multi-plan aura été goûté par une minorité suffisamment nombreuse, cette nouvelle évolution pourra se poursuivre dans des proportions imprévisibles. Une fois qu'un goût de sensations plus élevées est véritablement développé, il est extrêmement difficile de retourner à des jouissances simples. Ceci s'applique à l'art comme à d'autres domaines. L'arithmétique paraîtra un jeu enfantin à qui a étudié l'algèbre et le calcul différentiel. Le bon joueur de bridge aux enchères ne retournera qu'à contre-cœur au whist d'autrefois. Et surtout, pour revenir à un point de vue purement artistique, le cas de Cézanne dont les tendances, nous l'avons vu, correspondent à une nécessité interne de notre époque, ne doit jamais être oublié dans les prévisions du développement littéraire. Si réellement nous avons vu sous son vrai jour le rôle significatif de Cézanne, le moment pourrait venir où tous ceux pour qui la littérature constitue encore

une réalité vivante, ne pourront plus sans un profond ennui supporter de lire, parmi les écrits contemporains, d'autres livres que ceux à plusieurs plans. Il est possible que cette prédiction soit audacieusement prématurée ou même utopique. L'avenir répondra.

Nous nous sommes quelque peu éloigné de notre dessein primitif qui était d'établir une classification de caractère et non une hiérarchie. Cette étude est pourtant loin de vouloir imposer une préférence artistique particulière à qui que ce soit. Par contre, une étude de ce genre ne pourra jamais rester impartiale sans risquer de devenir incolore. Chacun de nous a le droit, presque le devoir d'éprouver des préférences et des aversions. Il n'y a rien de plus fertile que certains préjugés, et plus nous sentons avec force l'esprit de notre époque, plus certains de ces préjugés risquent d'être injustes. Ne nous est-il pas permis de trouver le fameux taureau, si merveilleusement peint par Potter, profondément ennuyeux en comparaison de l'Enterrement du Comte d'Orgaz? Tout en reconnaissant que Zola est un écrivain d'une puissance remarquable, je réclame le droit d'éprouver pour ses romans une aversion aussi instinctive, aussi intégrale, aussi injuste peut-être que celle que m'inspirent les tomates. Notre éclectisme a souvent été trop grand et l'est encore; nous ne pourrons que gagner à le restreindre. Une part suffisante de cet éclectisme nous restera quand même, puisque nous continuerons à goûter un Renoir de la première époque à côté d'un Cézanne, bien que ces deux tableaux représentent au fond des tendances contraires. D'ailleurs, notre préjugé en faveur de l'art multi-plan *contemporain* ne diminuera en rien notre admiration pour certains ouvrages uni-plans d'époques *antérieures*, issus, comme l'œuvre de Frans Hals ou de Saint-Simon, d'une nécessité interne de leur époque : plus une œuvre d'art a des rapports intimes avec l'esprit véritable de son époque (esprit qui, de nos jours,

est secret), plus elle a de chances de durer, d'être, plus tard, de « toutes les époques ». Jamais des périodes où existait un contact intime entre les tendances artistiques véritables et une majorité du public, n'auraient pu atteindre à notre éclectisme. Souvent elles éprouvaient une haine particulière pour l'art de l'époque qui les avait précédées. Louis XIV même, qui n'était certainement pas un connaisseur d'art, mais qui était le représentant bien conseillé d'un goût très déterminé, ordonna qu'on enlevât les tableaux de l'Ecole Hollandaise en les appelant des « magots ». La destruction de quantité de monuments gothiques d'une grande beauté est due à l'enthousiasme intolérant de la Renaissance à son début, qui considérait comme « barbare » toute œuvre gothique. Nous sommes bien éloignés d'une telle injustice pour le passé; qu'on nous laisse au moins le droit de manifester nos préjugés naturels au sujet du présent et de l'avenir.

Tout en étant intimement convaincu que l'avenir en littérature devrait appartenir à la tendance multi-plane, je ne saurais que tenter d'indiquer la voie par laquelle cette conquête, au cas où ma prédiction se réaliserait, pourrait être accomplie.

Voici le seul point où je me permets de m'éloigner légèrement de l'avis de Paul Valéry. Quand il parle de la possibilité d'étendre la structure à plusieurs plans à la littérature, il écrit : « Je dirai seulement sa condition essentielle : l'artifice doit échapper au lecteur non prévenu, et l'effet ne pas révéler sa cause. »

Malgré toute l'admiration due à cette expression parfaite d'une pensée subtile, il me semble que ces mots ne font que décrire l'état où les choses en sont actuellement. Mais est-il vraiment souhaitable que cet état persiste? Tous les écrits à plusieurs plans se trouveraient par là, en dernière conséquence, condamnés à rester perpétuellement cette sorte de cryptographie qu'ils sem-

blent constituer à présent; leur sens secret ne serait intelligible, comme la musique moderne, qu'à une caste restreinte d' « initiés » exclusivement. Le livre à plusieurs plans serait obligé de rester un de ces princes enchantés des contes de fées, transformé en crapaud par une sorcière, ou bien un de ces personnages d'Hoffmann, qui, sous l'apparence de bureaucrates bourgeois, sont des Esprits sublimes dans leur existence véritable. Les princes et les Esprits n'auraient jamais la possibilité d'être reconnus comme tels par un public qui devrait se contenter de ne les connaître que sous leurs aspects de crapauds ou de bourgeois.

Cependant, n'est-ce pas là le destin de toute œuvre d'art représentative, à une époque où l'art a cessé d'être une réalité vivante pour le grand nombre, où il est accessible à la compréhension d'une minorité seulement? N'oublions pas que des minorités peuvent s'élargir. De toutes façons, il ne semble être aucunement utile de les restreindre volontairement. Certes, il ne pourra être question de « populariser » une forme d'art assez complexe, en essayant de disséminer son secret, de nos jours, parmi les masses. Aucun succès réel, soit d'un seul livre soit d'une nouvelle tendance artistique, n'est jamais né de la foule. C'est seulement après avoir passé par les zones spirituelles les plus élevées que de telles tendances peuvent se répandre : Il semble que rien ne doive interdire à une caste d' « initiés » de confier le secret aux plus dignes parmi une minorité sensible qui, s'élargissant graduellement, serait amenée à adopter et à propager le message nouveau.

MAURICE DENHOF.

LA VALLÉE QUI RÊVE

I

LE VAGABOND

Il traversait une chaîne de montagnes au pas de son cheval qui gravissait la pente péniblement, sans s'inquiéter du bruit des éperons démesurés. Le corps jeté en avant pour alléger le poids, il dressait sa figure cuivrée à la moustache rare, à l'air ambigu, à la fois grave et malicieux. Son habillement extravagant lui donnait aussi un aspect équivoque. Couvert d'un petit chapeau de feutre aux bords relevés, il portait un poncho fin aux raies jaunes, sous lequel on apercevait un gilet de velours vert tout fané, qui avait dû appartenir à quelque caballero, et les franges tremblotantes d'une ceinture toute neuve, de soie pourpre. Son pantalon sale et décoloré s'enfonçait dans de hautes guêtres de cuir, criblées de boucles argentées, et, derrière sa selle paysanne capitonnée de peaux velues, on voyait une besace brodée, gonflée de paquets. Bien qu'il ne portât même pas un mauvais morion, ni ne montrât aucune arme, on l'aurait pris pour le soldat des contes qui, roulant par le monde, courant des aventures, conquiert ou dérobe çà et là ce qu'il peut, et met sur son dos ce qu'il dérobe ou conquiert.

La route qui grimpait, blanchâtre, parmi de maigres plantes de romarin, s'enfonçait à peu de distance dans le cœur de l'azur déteint par le vague crépuscule d'automne. Bientôt donc, il se détacha en plein ciel et, tirant sur les rênes, il tendit devant lui son regard.

Là, en bas, presque à ses pieds, l'énorme vallée de l'hacienda, où il avait passé sa première jeunesse, creusait son terrain fertile couvert de bois, de chaumes, de cultures, de vignes, depuis les hauts monts sur lesquels il se trouvait jusqu'à la rivière qui se voyait à peine comme une ligne de vif-argent. Après, sur un large plateau, la ville où il était né, blanche et minuscule, groupait ses maisons autour de l'église haute et peinturlurée qui, avec son clocher en manière de cou, semblait un cheval bleu. Plus au loin, formant une muraille immense, les derniers monts du bord de la mer unissaient leurs cimes aiguës ou coniques et, entre eux, l'un, formidable, déchirait le ciel de sa crête ténébreuse de bois. A l'horizon, enfin, la Cordillère des Andes, lointaine et légère comme une dentelle d'écume, montrait ses versants bleuâtres striés d'argent, ses cônes neigeux d'un blanc uni, sur lesquels un volcan érigeait une plume de fumée imobile qui semblait solidifiée.

Il contemplait d'un regard mouillé la longue vallée pittoresque et variée, entre les collines qui l'enfermaient et parfois la coupaient presque, s'attardant aux maisonnettes des colons, cachées comme des nids dans les futaies, à la grande maison de maître enfoncée au plus profond des prairies. Il observait la ville, petite mais riante, avec les osselets de ses maisons suspendues sur la hauteur, suivant du regard la ligne des toits, la silhouette fantasque de l'église. Il considérait la chaîne des monts arides, mais solennels, fixait le plus grand qui conservait sa couronne intacte : le fameux Huillen, d'où on voyait la mer. Il regardait la dentelle neigeuse de la Cordillère, presque immatérielle dans le lointain, arrêtant ses yeux sur la fumée ténue que lançait le volcan.

Son pays : le Chili ! Sa ville natale ! Le Huillen ! L'hacienda de don José Manuel Herrera... Don José Manuel ! Son patron. Presque son père. Quand sa mère était morte de la variole et qu'il se trouvait désemparé, le

bon caballero, apitoyé, l'avait recueilli dans sa maison pour qu'il le servît en ce qu'il pourrait. En quoi allait le servir le pauvre petit, qui ne parlait pas bien encore et ne savait que s'amuser avec la marmaille du faubourg? Don José Manuel vivait en compagnie d'un garçon, Pacifico, fils naturel d'un de ses amis, qu'il avait aussi recueilli, et d'une vieille boiteuse qui lui servait de cuisinière. Pacifico l'emmenait au magasin de M. Herrera, dont il s'occupait, pour faire peur aux chiens errants, et il ne lui parlait jamais. La vieille l'envoyait faire les commissions et le réprimandait continuellement. Mais le patron s'amusait avec lui. Les soirs, lorsqu'il sortait de son bureau, il l'appelait : « Onofre! ». Il le faisait parler, chanter, grimacer, et il pouffait. Après, une fois grandi, le patron lui avait acheté un beau costume et l'avait mis à l'école. Mais qu'allait-il apprendre, lui si étourdi, si volage? Pendant la classe, il s'embêtait joliment, mais aux récréations il s'amusait avec ses camarades comme un fou. Et ces maudits garnements lui avaient fait commettre ses premières fautes. Chaque matin, ils lui demandaient : « Que nous apportes-tu du magasin? » Et lui ne savait que répondre. Quand il se trouvait dans le magasin, il voyait très loin les caisses du sucre, de la cassonade, des fruits secs. Mais une fois qu'il y était seul, il avait remarqué, avec quelle joie ! que les caisses tentatrices s'approchaient peu à peu, au point d'arriver à sa portée, et que les gourmandises passaient doucement dans ses mains. Le lendemain, il avait su répondre aux camarades, et les polissons l'avaient acclamé : « Vive Onofre! » Il avait continué de les régaler. Mais un jour, Pacifico avait surpris son manège avec les caisses de gourmandises. Il lui avait presque arraché une oreille, mais il ne s'était pas plaint au patron. Quelle chance!

Malheureusement, peu après, le maître d'école l'avait attrapé au moment où il pénétrait dans une maison

voisine pour voler des raisins; il lui avait mis le bonnet infamant de papier jaune, et l'avait envoyé avec l'adjoint à la maison du patron. M. Herrera était alors très occupé : il devait se marier à la ville voisine et il faisait réparer la maison pour recevoir sa fiancée. Il l'avait simplement réprimandé : « Vaurien! Tu es un âne. Reste ici plutôt pour aider les maçons et apprendre le métier! » A la bonne heure! Il enviait ces hommes qui passaient leur vie au soleil, la tête dans le ciel. Avec quel plaisir il s'était mis à travailler! Il charriait des briques sans se lasser, il piétinait le mortier en chantonnant. Les ouvriers s'amusaient de le voir si petit et si courageux. Le soir, ils l'invitaient parfois à sortir avec eux, ils l'emmenaient dans les débits, lui donnaient du vin, et lui il les divertissait avec ses saillies. Une fois, ils l'avaient amené chez des jeunes filles très aimables et très maquillées qui chantaient comme des tourterelles. Il était resté ébloui. Le chant lui plaisait tellement qu'il apprenait tous les couplets et même il en inventait. Mais pour s'amuser ainsi, il fallait avoir de l'argent, et les ouvriers n'en avaient pas beaucoup. Pensif, agacé, il ne savait que faire, quand, un soir qu'il gardait le magasin, il avait remarqué avec surprise que la caisse de l'argent, comme avant celles des gourmandises, s'approchait de lui doucement, et que les pièces se mettaient dans ses mains sans faire de bruit. Les ouvriers l'invitaient maintenant chaque jour, et ils s'amusaient fort. Ils buvaient, jouaient aux cartes, dansaient à s'en peler les pieds, et lui, il accompagnait les jeunes filles dans leurs chants, et il improvisait des couplets. Quel plaisir, Seigneur! Mais Pacifico, qui avait une figure de saint, était malicieux, et, un soir, lorsque lui, Onofre, s'y attendait le moins, il l'avait pincé dans ses caresses à la caisse de l'argent. Cette fois, il l'avait dénoncé au patron. Heureusement, le caballero était alors de très bonne humeur : le lendemain, il devait aller à la ville

voisine pour se marier. Il lui avait donné une paire de gifles, pas plus. Dans la maison tous se pressaient pour les préparatifs de la fête, et, quelques jours après, le salon et le patio étaient noirs de gens; la famille du caballero et tous les riches de la ville attendaient les fiancés. Ils étaient enfin arrivés, les fiancés, accompagnés de nombreux parents de la mariée dans deux voitures et sur des chevaux sans nombre. Ah, la señora! Jeune, jolie, dans un costume bleu ciel, plein de dentelles, elle semblait une sainte image parée. Quelle gaieté, quel vacarme! La fête continuait chaque jour plus animée. On banquetait, dansait, chantait sans cesse. Les musiciens du régiment jouaient nuit et jour. Lorsque le jeune couple réussissait à se retirer, voilà que de joyeuses guitares vibraient sous leurs fenêtres. La sérénade! Et la fête recommençait. Les domestiques le savaient, et ils avaient toujours le salon allumé et la table mise. Les pauvres, ils ne se reposaient pas, mais ils s'amusaient aussi. Ils mangeaient, buvaient comme quatre et, le soir, ils lançaient des fusées. Lui, Onofre, était toujours gai. Ce n'est pas qu'il aimât beaucoup le vin, mais la boisson lui donnait tant d'agilité et on aurait dit qu'elle lui remplissait la tête d'étoiles. Il est vrai que parfois aussi elle lui ramollissait les jambes, et, au moment de servir, il roulait avec le plateau. Mais tous riaient et les richards lui donnaient quelques reales. Seigneur! ce qu'on s'amusait! Lui, il s'était accoutumé à cette vie de plaisir et, la fête finie, il avait continué de lever le coude avec l'argent ramassé. Mais une fois le patron s'en était aperçu et il l'avait secoué comme jamais : « Vaurien! Ça ne te plaît pas de servir? Va-t'en alors à la campagne... »

M. Herrera possédait déjà beaucoup de terres, et il y avait envoyé Pacifico comme administrateur. Un frère de Madame, don Alejo, à la barbe d'or, était resté en face du magasin. Pacifico avait employé le polisson à

construire des maisonnettes pour les colons. Quelle joie de passer son temps au soleil, collé au ciel! Comme il était déjà grand et gagnait assez d'argent, il s'amusait aussi les dimanches aux courses de chevaux ou dans les ranchos où il y avait des filles qui chantaient. Pacifico l'attrapait parfois, mais il ne se plaignait pas au patron. Par malheur, un dimanche, lui qui n'était pas querelleur, il s'était disputé avec un garçon et il l'avait fait tomber de son cheval d'un coup de couteau. Vierge très sainte! Bien attaché, on l'avait emmené en prison. Le patron était très fâché, mais Madame lui envoyait à manger. Il était dans la prison, passant ses journées à tuer ses poux, quand une terrible nouvelle était arrivée à la ville : la guerre avait été déclarée. Sautant de joie, il avait dit qu'il voulait aller se battre. Le patron lui avait donné quelques pesos, Madame une médaille bénite. Et un matin il était parti avec d'autres recrues, portant fièrement son képi rouge. Après, Seigneur Dieu! que de terres ils avaient parcourues, que d'aventures ils avaient eues, que de choses ils avaient vues! Ils avaient pris le train, une file de voitures qui couraient toutes seules. Ils avaient navigué qui sait combien de temps! et débarqué sur une terre pelée où l'on ne voyait même pas d'oiseaux. Et après, marcher, marcher dans le désert sans fin, sous le soleil de feu, penché sous le voile blanc qui couvrait le képi. Et se battre ici, et se battre là, et se battre plus loin encore! Ils gagnaient du terrain, mais combien mouraient sous les balles, ou de soif et de fatigue! Dans une rencontre, il était tombé blessé et on l'avait emmené dans une ville perdue au milieu du désert.

Guéri enfin, il allait s'embarquer pour le Sud, quand la nouvelle avait couru que les troupes se préparaient pour marcher à l'assaut de la capitale ennemie. Hourra! Et, enthousiasmé, il s'était engagé de nouveau. On racontait tant de choses de cette ville et de ses femmes!...

Rien! La ville était jolie, mais elle était comme toutes les villes, les femmes gracieuses, mais comme toutes les femmes... Enfin la paix avait été signée et l'armée était rentrée à Santiago, victorieuse. Quelles ovations et quelle pluie de fleurs! Les gens, affolés, étreignaient les soldats, les hébergeaient. Lui, il avait passé des jours et des jours en fêtes, la tête perdue. Un matin, il s'était réveillé étendu dans la rue : ses médailles avaient disparu et, de son uniforme, il ne lui restait que le pantalon rouge. Heureusement, il avait obtenu une place dans le train. Et un beau matin il était arrivé dans l'hacienda de son patron, étique, bruni, la chemise en loques, mais avec son superbe pantalon couleur de sang. On l'avait reçu en triomphe. « Le soldat! Vive le soldat! » Les patrons lui avaient donné mille choses, la vieille Damiana l'avait logé dans sa maison du Haut de la Vigne. A l'hacienda il y avait bien du nouveau. On venait de bâtir une grande maison pour le maître. On commençait à côté des granges et des écuries. On lui avait donné la direction des travaux, et lui, il s'était mis à l'ouvrage, plus courageux que jamais. Les patrons l'accablaient de questions; les paysans l'entouraient, ébahis. Et lui, il racontait ses aventures, peu à peu : « Il était resté plus de deux ans dans le Nord... Et puis on l'avait blessé... Et puis il avait gagné deux médailles... » Comme depuis son enfance il aimait les vers, il récitait parfois des pièces qu'il apprenait, ou il disait des morceaux de sa propre invention. On l'écoutait charmé, et le patron lui donnait du vin. La vieille Damiana le soignait mieux que son mari. Bientôt, donc, il avait grossi, blanchi, acheté des habits neufs, une navaja, un miroir de poche.

Mais un jour, un passant lui avait raconté qu'à la ville voisine on construisait de nombreux édifices : écoles, casernes, maisons de richards, et qu'on payait bien. Il était resté pensif, mélancolique. Ce n'était pas que l'argent le tentât, mais il pensait que là-bas il pourrait

faire de la belle besogne, voir des choses jamais vues. Et un matin, au chant des oiseaux, jetant sur son dos son baluchon d'effets, il était parti pour la ville sans rien dire à personne. Il s'était embauché dans une grande construction, mais on l'employait comme simple manœuvre, et il ne trouva là rien de nouveau. Découragé, il avait été dans une autre ville, puis dans une autre, et dans une autre encore. Toujours la même chose : il ne trouvait pas ce qu'il cherchait. Il gagnait assez d'argent pour vivre, mais il fallait s'amuser avec les camarades. Le soir, ils se divertissaient dans les débits, et les dimanches ils passaient la journée dans les « maisons vertes » où il y avait des filles qui chantaient. Ah! ce n'est pas que le vin le tentât plus qu'autrefois! Mais il le rendait si gai! Il lui faisait apercevoir, entre des lumières fantastiques, des choses merveilleuses... Ainsi, l'argent ne faisait que passer par ses mains.

Un jour qu'il se trouvait sans travail et en loques, il s'était souvenu de sa terre et de son patron. Il avait pris le train et était rentré à l'hacienda, plus maigre, plus basané et plus misérable que la première fois. Le patron ne s'était pas étonné, l'administrateur avait souri. On construisait le grand chais souterrain. Eh bien! il était là. Et il s'était mis à travailler avec ardeur. De nouveau le patron lui avait donné mille choses, et tous lui posaient des questions. Il racontait ce qu'il avait vu dans les villes ou il récitait les derniers vers qu'il avait inventés. Le patron lui donnait du vin, les paysans l'acclamaient. La vieille Damiana cousait ses habits, lui lavait son linge, et, une nuit où ils se trouvaient seuls, elle s'était jetée à son cou en pleurnichant. Que pouvait-il faire, le pauvre? Il s'était laissé aimer...

Mais le temps passait et ses bonnes résolutions aussi. Un jour qu'il avait entendu dire à l'administrateur que dans la capitale on faisait beaucoup de travaux : grands bâtiments, monuments, il était devenu songeur,

triste. C'est là, oui, qu'on devait construire des palais, là qu'il devait y avoir des choses précieuses! Et le lendemain, au petit jour, il était parti encore sans rien dire. Dans la grande ville, il avait réussi à s'employer comme maçon, mais il n'avait pas non plus trouvé les choses qu'il cherchait, et, comme il se saoulait et manquait au travail, il avait dû bientôt se contenter de besognes plus humbles. Valet, cocher, charretier, boueur, que n'avait-il pas été! Il travaillait avec ardeur, mais trois jours par semaine il se saoulait avec ses amis, dans les débits ou dans les « maisons vertes ». Mais que faire, Seigneur! Ce n'est que comme ça qu'il réussissait à se réjouir et à apercevoir là-bas, entre tant de lumières, les choses qu'il sentait et qu'il ne pouvait trouver nulle part. Le vin était sa perdition, mais aussi son salut. Enfin, un jour qu'il se trouvait en prison pour avoir renversé dans la rue sa charrette d'ordures, il s'était souvenu une autre fois de son patron et de sa terre. Aussitôt libre, il était revenu à l'hacienda plus amaigri, plus tanné, plus loqueteux que jamais. Le patron l'avait encore reçu aimablement et lui avait donné du travail. La vieille Damiana l'avait encore entouré de sa gentillesse, les campagnards de leur admiration. En vain. Après avoir travaillé quelque temps tranquille, charmant tout le monde avec ses contes et ses vers, pour n'importe quoi il s'était senti inquiet, morne, et il était parti de nouveau, à l'aventure... Ainsi, il avait passé sa vie, roulant, roulant, gagnant de l'argent ou peinant dans la misère, travaillant ou se saoulant, sans savoir pourquoi. Il était encouragé par l'espoir vague de trouver un jour, quelque part, des choses jamais vues, comme la pomme d'or que la moitié-de-poulet du conte avait trouvée dans les ordures.

II

LES FEUX DE LA SAINTE CROIX

Dans sa rêverie, il avait descendu la rude côte sans s'en apercevoir, et il avançait sur la route qui pénétrait dans l'hacienda, longeant les cimes des collines proches. L'horizon s'était rétréci. La Cordillère semblait plus basse et la ville avait disparu derrière la chaîne de monts qui coupait presque la vallée. Mais on voyait plus distinctement la partie immédiate du vaste domaine avec ses prairies bleutées, ses gorges sombres, sa rivière scintillante, entre des saules et des peupliers. La maison de maître avait aussi disparu, cachée par les collines voisines. Mais Onofre continuait de la voir, à la distance où maintenant elle se trouvait, dominant les prairies de ses longues galeries blanchoyantes parmi le verger rouillé.

Le jour mourait enveloppé dans les vapeurs parfumées de l'automne. Les hautes sierras de l'horizon, déjà froides, se voilaient d'une brume transparente; le Huillen seul montrait vers le sommet des touches vagues d'un or tiède. Les derniers gazouillements des oiseaux, la fraîcheur des ruisseaux, le parfum des feuilles fanées montaient de la vallée proche, des prairies humides, des gorges boisées, en ondes délicieuses. Le ciel, à peine terni de nuages légers, se mouillait d'un vert liquide, translucide, presque immatériel, d'une douceur déchirante. Et dans l'atmosphère quiète macérée d'aromes, il y avait un calme mélancolique, une paix religieuse, qui gonflaient la poitrine et humectaient les yeux.

Il regardait de côté et d'autre de la route ces terres où il avait vécu ses meilleures années, reconnaissant avec une joie enfantine les plus minimes détails. Le bleuissement de l'heure commençait et le sommet à peine

égayé par de rares fleurettes pourpres, les arbrisseaux qui bordaient la route, les bois profonds des gorges se veloutaient délicatement. C'était une pénombre gris-azurée qui estompait la campagne entière en un vague fantasque de rêve. Il marchait lentement, pénétré du charme ineffable des choses.

Dans l'ombre qui s'épaississait, des lumières scintillantes s'allumaient partout. Comme le ciel n'était pas encore étoilé, on aurait dit que les astres, tombés, fulguraient sur la terre. Il se souvint que cette nuit était celle du 24 mai, où on célèbre la Sainte Croix par des feux et des veillées traditionnels. « Il arrivait un soir de fête : bon présage. » Mais voici qu'un bruit singulier, sinistre, déchira tout à coup le calme embaumé : « Hiaaaach ! »

On aurait dit le hennissement d'un poulain. Mais le bruit avait éclaté en l'air, sur sa tête. « Ave Maria ! Serait-ce quelque oiseau de mauvais augure ? »

Suivant la route qui tournait brusquement, il commença à descendre entre la coupe de la colline et un vallon élevé, couvert de bois. A droite, sur la hauteur, rougeoyait un feu derrière quelques vieux poiriers qui se défeuillaient. « La Bergerie. » Il fit mine de retourner. Mais il pensa qu'il pourrait se mettre en retard. Il continua son chemin au pas de sa monture, respirant avec délices le parfum des feuilles, de la terre, de la nuit, que l'humidité de la gorge rendait enivrant. L'ombre était là plus dense, le silence plus lourd. Mais la route en pente se voyait encore entre les buissons ténébreux, et une source que la colline distillait suspendait dans le calme ses gouttes musicales.

Il gagna enfin la route horizontale sur des sommets moins élevés, et il reconnut la haie de vieux cerisiers qui clôturait la maison du surveillant. La porte de barres croisées était encore entr'ouverte. Il fit que son cheval la poussât de sa poitrine et il tourna vers la petite maison

qui se haussait au bord d'un ravin, sombre d'arbres. Au milieu de l'enclos, un feu de sarments scintillait, crépitant comme un monstre enflammé qui s'efforcerait de s'échapper. Dans la galerie ouverte, Zuñiga, le vieux surveillant, assis sur un tronc de chêne, fumait en silence, rapetissé sous son poncho obscur. Près des piliers, deux garçons au large feutre, l'un avec un collier de barbe, l'autre presque imberbe, suivaient la danse du feu en devisant posément. Par la porte de la cuisine on apercevait, dans l'intérieur éclairé, la maîtresse de la maison et ses deux filles, l'une grande, l'autre encore enfant, dans une agitation continuelle.

Le chien de garde se mit à hurler avec furie. Mais les hommes le continrent.

— Onofre! s'écrièrent les garçons, reconnaissant le cavalier.

L'aventurier salua, portant la main à son chapeau minuscule.

— Comment allez-vous, par ici?

— Tout le monde va bien, grogna le vieux dans la fumée de sa cigarette. Il n'y a rien de nouveau.

— Et vous, Ismael, dit Onofre, s'adressant au garçon à la barbe. Marié, sans doute?

— Oui, je suis marié et je travaille de moitié, répondit Ismael.

La vieille et les filles sortirent précipitamment sur la porte.

— Nous sommes très contents, dit la brave femme, élargissant encore sa grosse figure rose. Dorilà a déjà un mioche.

Onofre regarda la jeune fille, adolescente encore, qui resplendissait de joie, Ismael, en pleine jeunesse, gonflé de satisfaction, et une angoisse étrange lui serra la gorge. Il secoua sa tête de haut en bas en signe de discrète félicitation.

— Et vous, Custodio? demanda-t-il à l'autre garçon, qui s'était mis à attiser le feu.

— Je travaille aussi et je ramasse de l'argent, répondit Custodio, fixant l'homme de ses yeux jaunes de chat. Je viens d'acheter un cheval très joli et très bon coureur.

— Et les patrons? demanda encore Onofre, s'adressant au surveillant.

— Le patron a été malade, murmura Zuñiga sans bouger. Il a été à la capitale voir des médecins. Il va acheter là-bas une maison pour que la señora aille éduquer les petits patrons.

— Ah!

— Et vous? D'où venez-vous, sur une bête si belle?

— Du Sud. J'ai travaillé dans les nouvelles terres qu'on a prises aux Indiens. Il y a beaucoup de travail et on paye bien. J'ai réuni quelques pesos et je suis revenu.

Le sombre surveillant ébaucha un sourire du fond de sa barbe.

— Descendez donc, murmura-t-il d'une voix traînante qui voulait être aimable. Bientôt les autres enfants vont arriver, et aussi quelques voisins, pour célébrer la Croix; Candida est en train de faire un rôti...

Et, s'adressant à sa fille, qui regardait le voyageur, silencieuse :

— Dorila, apporte un verre de vin à Onofre.

La jeune femme se plongea rapidement dans la lumière de la cuisine, faisant briller sa robe claire. Mais Onofre s'excusa : « Non, il n'avait pas soif et ne pouvait s'attarder; il devait parler avec l'administrateur et don Pacifico se couchait tôt... »

Qui l'aurait cru? Le vieux ouvrit la bouche, déconcerté, les femmes sourirent, les garçons rirent franchement. Mais Onofre portait de nouveau la main à son chapeau.

Faisant tourner rapidement son cheval, il disparut dans l'ombre. La cascade qui tombait aux pieds des col-

lines faisait dans le silence un fracas sourd d'orage lointain. La grande vigne qui couvrait les pentes, déjà vendangée, jaunissait à peine dans l'obscurité. La nuit était venue et les feux qui brillaient de tous côtés semblaient plus enflammés, plus cramoisis. Dans le ciel d'un noir de saphir, les étoiles se voyaient clairement bleues.

Il cheminait absorbé, sans entendre le bruit des sabots de son cheval, sans voir les peupliers qui surgissaient des précipices comme des fantômes, quand tout à coup l'étrange croassement qui l'avait surpris sur les hauts sommets vibra de nouveau au-dessus de sa tête : « Hiaaaach ! »

Il leva vivement les yeux et il aperçut un point noir qui courait sur les étoiles.

— La cuca ! pensa-t-il en frissonnant. C'est la cuca.

Mais, d'un des côtés de la route, des voix, des rires arrivaient adoucis et pourtant clairs. Sur une hauteur proche, la pourpre tremblante d'un feu rayonnait au travers des arbres noirs. « La métairie de la vieille Damiana. » Il sourit rasséréné et bientôt il prit le sentier de la maisons, sous l'ombre d'un boldo centenaire.

Autour d'un feu énorme, dont les flammes semblaient roussir le ciel, des hommes, des femmes criaillaient, s'agitaient, tantôt noirs, tantôt rouges, comme des démons : les garçons, les filles de la maison et quelques voisins. Qui allait s'apercevoir de l'arrivée du pauvre diable? Il dut saluer avec des cris pour qu'on le reconnût. Tous les démons coururent alors vers lui, vociférants : « Onofre ! Ah, ah ! Onofre !... » Le vieux surgit de l'ombre de la galerie, rapetissé et tremblotant. Damiana sortit de la cuisine, échevelée et agile comme une jeune fille.

Arcenio, l'aîné des garçons, souriait d'un air réjoui à l'aventurier, lui tapotant une jambe; la vieille le contemplait avec un émoi qui adoucissait son aspect sauvage, et tous, même le vieux qui ne semblait pas très affecté, l'invitaient à descendre de cheval. Onofre se rési-

gna, mit pied à terre et s'assit dans la galerie. Damiana s'empressa de lui servir une grande écuelle qui répandait une vapeur délicieuse. Que faire? Il se mit à manger posément, répondant avec un flegme égal aux questions que tous lui posaient : « Il avait été au pays des Indiens... Et puis... »

— Ce diantre d'Onofre! criait Arcenio riant à pleine gorge.

— Avez-vous connu les Indiens? lui demanda le vieux qui, dans sa jeunesse, était allé dans le Sud.

— Comment ne les aurais-je pas connus! répondit Onofre sans laisser de mastiquer. Ils habitent tout près, et quelques-uns viennent travailler dans les nouvelles haciendas. Ils sont forts et courageux, mais paresseux et hypocrites. Ils aiment parier aux courses et ils sont très habiles pour jouer à la chueca. Ils se régalent avec de la viande de cheval et se saoulent avec du muday, une eau-de-vie de maïs mâché que font les Indiennes.

— Etes-vous allé chez eux? questionna Damiana, un peu troublée.

— Bien sûr! Nous y allions quand nous suivions la piste de quelque animal perdu. Ils sont très aimables chez eux. Ils vous invitent à vous asseoir sur un poncho qu'ils étendent par terre, et ils vous servent des piñons qu'ils tiennent toujours au chaud.

— Et avez-vous assisté à leurs fêtes? demanda Arcenio entre deux rires.

— J'ai vu une partie de chueca fameuse. Qu'ils jouent bien, Seigneur! Presque nus, le chamal à la ceinture, ils donnent de rudes coups à la balle et ils courent comme des renards. Ils jouent un, deux jours sans fléchir...

Serrés autour de lui, ils écoutaient tout stupéfaits, la bouche entr'ouverte; en vain le feu crépitait, joyeux, faisant danser leurs ombres. Damiana fixait le voyageur de ses yeux décolorés, mouillés de tendresse.

— Ce diantre d'Onofre! s'exclama Arcenio, riant de

nouveau. Qu'est-ce qu'il n'a pas vu? C'est un soldat! Il a été à la guerre...

Et, dévisageant le soldat qui suçait ses minces moustaches :

— Comment sont-elles, les Indiennes? Ressemblent-elles aux petites du Nord?

Onofre rit sans bruit, en rendant à la vieille l'assiette propre.

Sans s'arrêter de rire, Arcenio courut à la cuisine, faisant trembler tout son corps pataud.

— Ici, il y a un autre soldat! cria-t-il peu après, du seuil.

Il amenait par les épaules un vieux, rachitique et chauve, qui s'avançait en tremblant, sous son long poncho terreux. Agé de plus de cent ans, mais vigoureux encore et aimant le vin, il assistait à toutes les fêtes et se réveillait ivre, étendu sur les routes.

— Ah! don Jeïma! s'exclama Onofre sans pouvoir se retenir de rire.

— Il s'est battu dans la guerre avec les Goths (1), disait Arcenio. Il les vainquit et les chassa.

Le petit vieux qui avait pris part, en effet, à la guerre de l'Indépendance, murmurait dans la toison de sa barbe patriarcale :

— Les Goths! hé, hé!... Braves, hé, hé!... Les Goths!...

Au milieu du vacarme, Onofre se mit debout. Il s'excusa de ne pas prendre le verre de vin que la maîtresse de la maison lui offrait, et il monta à cheval. Mais les jeunes gens l'entourèrent de nouveau, alarmés : « Comment! Il ne restait pas fêter la Croix avec eux? »

« Non. Il ne pouvait pas. » Et l'aventurier, inébranlable, commanda sa bête.

Damiana, qui était entrée dans la maison, revenait, faisant sonner quelque chose dans sa main.

(1) Sobriquet donné aux Espagnols.

— La clef de la clôture! cria-t-elle à l'homme. Prenez la clef!

Et elle courut derrière lui. En l'atteignant, dans l'ombre du vieux boldo, elle s'accrocha à une de ses jambes passionnément :

— Onofre, ah! Vous ne vous souvenez plus de votre vieille?

L'homme s'esquiva sans répondre. Mais la femme ne le lâchait pas :

— Revenez vite. N'allez pas voir l'autre...

Onofre sursauta. Il éloigna doucement l'importune et éperonna son cheval. Il gagna la route, qui descendait, bordée de hauts peupliers, et bientôt il atteignit la vallée.

La rivière, grossie par les premières pluies, étendait là comme un drap de cristal que l'ombre des peupliers enténébrait. Il ouvrit le large portail de bois qui se formait sur l'eau débordante, et il prit le sentier des prairies.

Longeant la rivière, il traversait une épaisse saulaie presque inextricable dans l'obscurité. L'effluve de l'eau rendait plus aigre le froid de la nuit. Mais le parfum sucré du poleo, qui veloutait les prés, embaumait l'air, et le chant des crapauds s'élevait si serré, si aigu qu'il semblait émouvoir le ciel : les étoiles palpitaient, entre le feuillage noir, comme des cœurs.

III

LA JEUNE FILLE A LA CRUCHE

Il traversa de nouveau la rivière et pénétra, enfin, dans l'enclos de la maison de maître. Tout près, derrière les arbres presque dépouillés du verger, la longue galerie en terrasse semblait suspendue dans l'ombre. Voici la large porte du chais, perceptible dans les murs blanchis. Et

voici, dans le bas, le bâtiment sombre des granges et de la cuisine. Le bâtiment que lui-même avait construit! Il soupira profondément.

— L'autre, murmura-t-il, répétant la mystérieuse parole de la vieille, qui vibrait encore à ses tympans comme s'il venait de l'entendre.

Envahi par les souvenirs, il s'absorba, se transporta dans le passé, et ses yeux s'emplirent d'une lumière extraordinaire, comme s'il était endormi et s'il rêvait. Ce n'est plus la noire nuit d'automne et il ne va plus à cheval par les prés, rapetissé sous le froid. Le soleil palpite au milieu du ciel entièrement bleu. Les collines du vignoble verdoient, le verger est touffu et la prairie en fleur. Perché sur la maison, lui, gaillard, tout jeune, il travaille, enchanté, sifflant entre ses dents. La lumière de midi l'aveugle d'or. La sueur colle ses cheveux à ses tempes. Il a chaud, et la soif lui serre la gorge. Mais voici une gamine qui vient justement de la source, avec une grande cruche sur la tête.

— Une gorgée d'eau, je t'en prie!

La fillette s'approche. D'un geste gracieux, elle prend la cruche et l'élève jusqu'à lui. Se courbant, il l'attrape et boit longuement. Quelle eau délicieuse! Elle sent le myrte du bois, la mélisse de la source. Il rend à la gamine la cruche et il reste immobile à la regarder. Elle doit avoir à peine dix ans, et qu'elle est jolie! Pâle, aux traits fins, aux cheveux bouclés, elle a les yeux très grands, très noirs, très profonds : ils semblent de l'eau dans la nuit. Souriant, il lui demande comment elle s'appelle. Elle s'appelle Doralisa et elle est la fille des métayers des Creusets. Elle parle avec une gravité et une aisance rares à son âge.

— Tu es une jolie fille, lui dit-il en riant. Quand tu seras grande, je demanderai ta main à ton père. Veux-tu?

— Oui, répond-elle, grave et sans hésiter.

— Et tu ne l'oublieras pas?

— Non.

Et la fillette s'en va avec sa cruche sur la tête. Il la suit du regard, réjoui. Il lui semble que le ciel de midi est entré dans son cœur et le saoule d'azur...

— Hiaaaach!

Il leva les yeux, angoissé, comme s'il se réveillait. « Maudit oiseau! Pourquoi le suivait-il?... »

Il traversait le verger squelettique, aux rares feuilles qui tombaient çà et là, comme des larmes. De la maison proche, un chant d'homme arrivait monotone, allongé. Il se glissa le long des écuries et pénétra dans la cour de la cuisine. Une bande de chiens se jeta contre son cheval, hurlant rageusement. Maïs il les appela par leurs noms, et aussitôt les animaux se calmèrent.

Dans la galerie sombre de la maison principale, la silhouette d'un homme s'agita :

— Qui vive?

— Moi, patron, Onofre Vera.

L'administrateur s'avança, parlant d'une voix réjouie: « Onofre! D'où venait-il si bien monté?... »

« Il venait du Sud. Il avait travaillé... »

Pacifico rit discrètement. Mais un homme étrange, coiffé d'un bonnet de feutre, qui était appuyé contre un pilier, lança un éclat de rire bruyant.

— Ah, le compère Nico! s'exclama Onofre, reconnaissant le fou chanteur qui servait de bouffon.

— Et pourquoi es-tu parti l'année dernière? lui demanda Pacifico, changeant de ton. Le patron t'offrait une métairie, des bœufs pour travailler, le patron qui t'a élevé et qui t'aime comme un fils... Quelle idée d'aller toujours à l'aventure!

— Ce doit être mon étoile, monsieur, murmura l'aventurier d'une voix brisée, mais maintenant je reviens pour rester et réclamer au patron ce qu'il m'a promis.

— Que Dieu t'entende, répliqua Pacifico. Descends. Veux-tu un coup de vin nouveau?

— Merci beaucoup. Je ne bois plus. Voici plus d'un an que je ne bois plus.

L'administrateur pouffa encore. Le fou lança un nouvel éclat de rire.

— Et le patron? demanda Onofre, sans y faire attention. Est-ce vrai qu'il est malade?

— Il est déjà guéri. Dimanche dernier, il est venu de la ville avec les enfants... Mais descends donc. Va manger quelque chose à la cuisine.

Poussant son cheval, Onofre s'approcha de la cuisine et avança sa tête par la porte éclairée. Assis autour du feu allumé sur le sol, la vieille gouvernante cousait, penchée sur son ouvrage, la cuisinière et sa fille faisaient griller du blé dans une écuelle, le mari somnolait, secouant sa tête ébouriffée.

— Que Dieu vous garde! Doña Casilda, doña Goya, don Crispin! Rien de nouveau?

— Onofre! s'écrièrent les femmes sans laisser leur place. Dieu vous garde! Rien de nouveau.

Mais Crispin, qui était saoul, se leva comme il put et s'approcha du voyageur en chancelant.

— Si, il y a quelque chose! lui dit-il, lui mettant les mains sous les yeux. Regardez donc! J'ai une fille, Margara, vous la connaissez. Elle est grande déjà et jolie fille. Mais celle-ci (il désigna sa femme du coude) l'a louée chez les demoiselles Herrera, les sœurs du patron. Et nous autres, nous sommes là, abandonnés comme des Maures sans Dieu... Regardez donc! Comment allons-nous fêter la Croix? Nous n'avons que des morveux!

— Eh! grogna la cuisinière, s'approchant à son tour du visiteur. Margara est bien où elle est, les demoiselles l'aiment beaucoup, elles lui font de petits cadeaux, et nous autres, nous sommes pauvres...

— Ça se peut! cria Crispin. Mais demain même, je vais aller la chercher.

— Quelle pitié! s'exclama Gregoria, souriant à Onofre.

Mais Crispin, furieux, lui donna une poussée qui la fit reculer en vacillant.

Immobile sur son cheval, Onofre regardait le tumulte, silencieux, sans oser s'en aller.

— Chrétiens! cria enfin la gouvernante. Qu'est-ce que c'est que ça? C'est ainsi que vous recevez les visiteurs? Rentrez donc, Onofre, venez souper.

Ils se turent, confus. Mais Onofre tira sur le frein de son cheval.

Que la nuit était noire, que l'air était glacé! La galerie du chais souterrain s'apercevait à peine dans l'obscurité impénétrable. Le fou chantait encore là-haut, dans la maison principale. Il prit l'allée de peupliers où les vieux arbres se renversaient, immobiles, sur le ciel étoilé. Les sabots du cheval s'enfonçaient dans les feuilles mortes qui exhalaient un arome doux, humide, délicieux. Il traversa la rivière dont les eaux débordantes se glissaient troubles, sans refléter le scintillement fou du ciel; seulement, dans les mares de la rive, quelques étoiles s'entortillaient parmi les roseaux. Il pénétra dans la large vallée qui s'ouvrait entre les pentes couvertes de bois arrondis. La noirceur des arbres se piquait çà et là d'étincelles vertes phosphorescentes. Il tourna vers une gorge, prenant le chemin des monts. Merveille! Le bois était là, criblé de points scintillants, comme des petites étoiles tombées parmi les feuilles mortes. Que de vers luisants! On aurait dit que la nature célébrait aussi la Sainte Croix. Le vagabond soupira vers le prodige. « Ce bois!... Il avait travaillé là aussi et quelles belles poutres il avait coupées! Ce bois!... »

Assailli par les souvenirs, il s'absorba une fois de plus, se transporta dans le passé. Et une fois de plus ses yeux s'emplirent d'une lumière extraordinaire, comme si de nouveau il dormait et rêvait. Quelle belle matinée de printemps! Le bois semble soupirer dans l'air doré. Parmi les arbres verdoyants, les grives chantent, faisant des

roulades, les loicas voltigent, gonflant leur poitrine couleur de sang. D'invisibles insectes tendent de branche en branche des fils ténus et lumineux. L'air est lourd du parfum épais des boldos, des culens, des fleurs de quilas. Perché sur un vieux chêne, il coupe, lui, il coupe à coups de hache un rejet superbe. Il travaille de bon cœur, mais sans l'ardeur d'autrefois. Les années et la vie aventurière ont brisé son courage, flétri ses traits. Il a chaud et la soif lui brûle les lèvres. Mais voici une jeune fille qui sort justement du fond du bois, avec une cruche sur la tête.

— Une gorgée d'eau, je vous en prie.

La jeune fille s'approche et d'un geste gracieux lui tend la cruche. Doralisa! Elle doit avoir déjà vingt ans, mais elle conserve la candeur de l'enfance. Comment avait-il pu l'oublier au point de ne pas même demander de ses nouvelles quand il venait à son pays?

— Vous souvenez-vous? lui dit-il en lui rendant la cruche.

Elle le regarda de ses yeux si larges, si noirs, si profonds :

— Oui.

— Et tiendrez-vous votre promesse?

— Oui.

— Ah! s'exclama-t-il, remué. Je ne croyais pas...

Et il saute de l'arbre pour baiser ses pieds nus. Mais elle s'éloigne déjà, silencieuse, grave, avec sa cruche sur la tête...

— Hiaaaach!

Il regarde autour de lui, surpris de se trouver dans l'ombre. « Oiseau du diable! Quel malheur lui annonçait-il? »

Il grimpait sur la pente, entre les arbres profonds. En haut, sur la colline, la maison des Creusets se détachait noire dans un halo de clarté rouge.

« ...Ce matin-là, ils n'avaient pu parler davantage.

Mais le lendemain, ils avaient causé et s'étaient entendus. Joyeux, il la suivait partout, et, au travail ou dans les fêtes, il bavardait avec elle. Les gens avaient commencé à murmurer, mais le patron lui avait offert une métairie, des bœufs pour travailler de moitié. Enthousiasmé, il s'était alors risqué à parler au père de la jeune fille. Le vieux l'avait écouté sans broncher, mais ensuite, crachant de biais : « Avec quoi allez-vous vous marier, vous qui ne possédez pas même un réal ? » Il n'avait su que répondre, et ce jour même, il était parti sans rien dire, comme toujours. Maintenant, il retournait réclamer au patron ce qu'il lui avait promis et parler encore avec le vieil insolent. N'avait-il pas à présent un réal pour se marier? »

Il arrivait au sommet. Un murmure de prières plaintif, continu, venait de la maison proche. Il gagna l'enclos, embrasé d'un grand feu qui crépitait joyeusement. Dans la galerie, quelques hommes agenouillés se groupaient contre la porte éclairée. Il descendit de cheval, prit sa besace et s'approcha sur la pointe des pieds, pour ne pas faire sonner ses éperons.

La pièce, à peine rosée de clarté, était pleine de campagnards agenouillés : hommes en poncho et aux figures basanées, quelques-uns imberbes montrant leur origine indienne, femmes aux cheveux peignés en longues nattes, couvertes de châles de couleur, enfants négligés. Ils priaient dévotement, tournés vers le fond. Là-bas, contre le mur de terre, on voyait une table où une croix recouverte de branches de mayo s'élevait entre deux cierges allumés, ornée de fleurs pourpres de copihues, et piquée de petits oiseaux en pâte qui, parmi les tons chauds des feuilles et des fleurs, blanchoyaient comme des colombelles. La Croix de Mai qui servait aussi pour couronner l'airée dans les battages!

D'un côté de l'étrange autel, Doralisa, à genoux, pâle, vêtue de noir, dressait son visage gracieux; de profil,

ses mains unies, elle ressemblait à une de ces petites saintes qui prient dans l'ombre des vieilles estampes. De l'autre côté, près du haut lit matrimonial, la mère, âgée et grosse, s'inclinait sous son lourd châle foncé. Prosterné devant la croix, l'aïeul aux cheveux longs, tout rasé comme les campagnards de jadis, dirigeait les prières selon l'ancienne formule presque oubliée, un grossier chapelet dans les mains. Sa voix fatiguée résonnait lamentablement :

— Si le démon me tentait
Au moment de mon trépas,
Je lui dirais : fuis, démon;
Le jour de la Sainte Croix
J'ai dit : Jésus, mille fois.

Et tous, hommes, femmes, enfants, répondaient en chœur :

— Jésus, Jésus, Jésus, Jésus... jusqu'à terminaison d'une dizaine du chapelet.

Immobile, le cou tendu, Onofre regardait et écoutait ravi. La vision de la femme qu'il adorait au milieu de cette cérémonie à laquelle il avait assisté tant de fois, le remplissait de souvenances attendries. Et la conscience du bonheur qui lui souriait le gonflait d'une joie aiguë, presque douloureuse. « Ah! Enfin, il avait trouvé ce qu'il cherchait tant! Qu'est-ce qui pourrait maintenant l'empêcher d'être heureux? »

Mais un adolescent brun et souple, Peyuco, le plus jeune des enfants de la maison, se leva avec une agilité comique d'entre les gens agenouillés.

Un soupir de soulagement gonfla toutes les poitrines, et les assistants se levèrent, à leur tour, dans un joyeux tapage. Les enfants sortirent en se bousculant pour sauter le feu. Les hommes qui étaient dans la galerie entrèrent lentement. Peyuco et les gamines de la maison s'empressèrent de remplir les verres et les cornes à une énorme cruche pleine de vin qui se dressait près

de l'autel, et ils les distribuèrent aux invités. L'agitation devint alors plus intense, la conversation plus animée. Quel plaisir de se mouiller le gosier après deux heures de prière incessante! Mais bientôt des sons vibrants de guitare se firent entendre, et de nouveau le calme régna. Une vieille moustachue et ses deux filles chantaient ensemble :

— Vive la Croix du beau Mai,
Croix que porta Jésus-Christ !
Vivent tous les invités
Et les maîtres du logis !

Un vague murmure d'approbation accueillait chaque strophe, et quand les guitares se turent, un brouhaha de compliments remplit la chambre. Dehors, les cris des enfants, qui sautaient le feu, éclataient comme des pétards.

IV

FATALITE !

Se glissant entre les gens, Onofre s'approcha du groupe que formaient, près de l'autel, la maîtresse de la maison, Doralisa, l'aïeul. Un peu troublé devant le regard de surprise des vieux et le silence de la jeune fille, il salua d'une voix hésitante. Torturant son chapeau dans ses mains, il répondit ensuite à l'interrogatoire obligé, en phrases plus rapides, plus hachées qu'auparavant : « Il avait été dans le Sud... Et puis... »

Les gens qui s'étaient rassemblés autour de lui le regardaient attentivement, étonnés de le voir si élégant, avec ce poncho neuf, ce gilet de velours, cette ceinture de soie. Doralisa le fixait sans sourciller, comme un enfant qui voit une lumière dans les ténèbres.

— Et le maître de la maison? demanda Onofre, déjà tranquille.

— Il est allé à la ville parler avec le patron, et il n'est pas encore revenu, répondit l'aïeul.

— Le patron a dû le retenir, ajouta la mère, bien qu'elle comprît que la cause de ce retard devait être l'eau-de-vie de la ville.

Onofre hocha la tête, convaincu. Et, montrant sa besace brodée, qu'il cachait sous son poncho :

— Je vous apporte quelques petites choses, murmura-t-il, quelques petites choses que font les Indiens.

Il tira de la besace un grand paquet et déplia un cache-nez de laine brune, aux dessins triangulaires superposés, blancs, verts, rouges, les mêmes de l'ancienne poterie, que les indigènes durent prendre du plumage de certains oiseaux. Il passa à l'aïeul le précieux objet.

Après un instant d'hésitation, le vieillard reçut le cadeau en remerciant de la phrase obligée : « Que Dieu vous le paye! »

L'homme sortit un autre paquet tout petit, et fit briller une broche d'argent avec un large disque ciselé de motifs semblables à ceux du tissu. Il la tendit à la maîtresse de la maison.

Protestant de tant d'amabilité, la brave femme se rapetissa toute, mais sans laisser d'avancer la main.

Onofre fouilla de nouveau dans la précieuse besace et sortit un collier d'argent formé de chaînons carrés, entre lesquels pendaient de petites lunes décorées de croix. Il le montra à Doralisa et, sans rien dire, il le lui mit au cou. Après, il découvrit des boucles d'oreilles composées d'un double cercle, imitant la forme gracieuse d'une petite calebasse. Il les fit voir aussi à la jeune fille et l'aida à se les mettre. Enfin, il sortit une bague ornée d'un petit disque ciselé et, prenant la main de la bien-aimée, il la lui passa à l'annulaire.

Emerveillés, les gens s'exclamaient, gesticulaient, louant les précieux cadeaux. La vieille et l'aïeul souriaient de satisfaction. Cependant, Doralisa demeurait

sereine, gardant le charme de sa gravité. Parée de ces joyaux barbares, on l'aurait prise pour une princesse indienne, fille de cacique et de captive espagnole. Emu, Onofre aurait voulu se prosterner devant elle, baiser ses pieds nus.

— Je viens parler à votre père, lui dit-il, je viens du pays des Indiens pour parler à votre père...

— Je vous attendais, répondit la jeune fille, l'air distant, comme si elle parlait en rêve. Tous les jours je vous attendais...

Mais voici Peyuco, levant dans sa main une corne pleine de vin. Depuis son enfance, il admirait Onofre. Il lui présenta le verre de son plus aimable geste.

Mais Onofre s'excusa :

— Je ne bois plus, voilà un an que je ne bois plus.

Le garçon arrondit ses yeux et sa bouche :

— Comment ! Vous, si bon pour lever le coude...?

Il lui mit la corne sous le nez.

Le vagabond hésita; le parfum du vin nouveau le retournait. Mais il réagit aussitôt :

— Je ne bois plus. Je n'aime plus boire.

Au comble de la surprise, les assistants le regardaient sans savoir que dire. Mais une voix nasillarde lui répondit de loin :

— Vous aimerez entendre chanter, alors !

— Don Quijada ! s'écrièrent-ils tous, riant et cherchant des yeux le vieux pâtre.

Assis près des chanteuses, Quijada, couvert de son éternel poncho à raies vertes, souriait dans le fond de sa barbe grisonnante, tapotant de son fouet ses guêtres poilues de peau de renard.

Les guitares vibrèrent de nouveau et la fête continua avec plus d'entrain. Les assistants, déjà gais, faisaient un tapage sourd, incessant. Les chanteuses criaient, frénétiques. Au dehors, les gamins qui sautaient le feu braillaient comme des veaux.

Néanmoins, il manquait encore la partie la plus intéressante de la veillée traditionnelle. Personne n'oserait commencer?

Faisant un effort, le pâtre se mit debout, et, chancelant un peu, il s'ouvrit un passage dans les groupes. Il se dressa devant l'autel et, levant sa main décharnée :

— Attention! cria-t-il. Voici une loga (2)!

— Qu'on la dise, qu'on la dise! répondirent-ils tous, joyeux.

Le vieux rusé toussa, allongea son cou, regarda aux poutres et, d'un accent rauque à cause de l'ivresse, il récita quelques vers extravagants, sans doute de son invention, auxquels il ajouta un fragment de l'ancien romancé de *Bartolillo*. Puis il regarda autour de lui, les yeux blanchoyants. Et, d'un ton malicieux :

— Barbiche de bouc,
Corne de taureau!
N'y a-t-il pas un petit coup
Pour ce pauvre loguero?

Au milieu des rires et des cris d'applaudissement, Peyuco passa au loguero un verre débordant de vin. Le vieux le vida d'un trait et, se retournant vers l'autel, il allongea le bras.

— Main sur l'oiseau! s'exclama-t-il, et, d'un geste vertigineux, comme s'il chassait une mouche au vol, il prit une des colombelles en pâte qui ornaient la croix, et il la fit disparaître entre sa barbe et sa moustache.

Quand le tapage se fut calmé, un autre invité, un homme fort et imberbe, se glissa à son tour entre les gens et s'arrêta devant l'autel.

— Querubin, murmurèrent quelques voix amusées.

L'homme regarda l'assistance avec aplomb. Mais, comme les vers n'étaient pas son fort, il se contenta de réciter une des formules courantes. Puis il but le verre

(2) Corruption de loa, louange.

de vin que Peyuco lui tendait et prit un petit oiseau de la croix, parmi le vacarme des spectateurs.

D'autres logueros occasionnels : hommes, femmes et même des enfants, se succédèrent. Quelques-uns récitaient des fragments de vieux romancés espagnols ou des corridos locaux, mais la plupart s'en tiraient, comme Querubin, avec une simple boutade. Tous étaient applaudis et tous gagnaient un verre de vin et une colombelle en pâte.

Pourtant, Onofre, qui était le plus indiqué pour parler en vers, ne bougeait pas. Il savait par cœur les chansons qu'il composait, et il improvisait facilement, mais à présent il voulait dire une loga appropriée à sa situation, jolie, éloquente. Et il demeurait recueilli, agitant nerveusement ses lèvres. Mais les gens, enthousiasmés, commençaient à le réclamer : « Onofre, qu'Onofre parle ! » Il se leva enfin, et, au milieu de l'attention de tous, il récita d'une voix claire :

— Tout le monde me connaît,
Je ne connais pas un chat,
Le Soldat m'appelle-t-on,
Et je suis le Juif-Errant !
Sur un cheval bien paré
Ou sur mes pieds seulement,
J'ai couru le vaste monde,
Comme un chien crevant de faim.
Je suis allé du désert
Au pays des Araucans,
Des immenses Cordillères
A la mer libre et sans fin.
J'ai fait la guerre du Nord,
Cette guerre de géants.
J'ai travaillé dans les villes,
J'ai flâné dans les campagnes.
Je fus soldat courageux,
Maçon de grands bâtiments,
Valet, voiturier, boueur,
Joueur et oisif errant.

Il resta un moment pensif, les yeux baissés, le menton frémissant, mais ensuite, il poursuivit, avec plus d'entrain :

— Aujourd'hui, comme toujours
Plein d'illusions, vaillant,
Je reviens, sage, à ma terre,
Pour moi mère unique et tendre.
Je reviens comme l'aveugle
Qui souffrant mille déboires
S'aperçoit qu'il a chez lui
Ce qu'en vain il cherche loin.
Là est la fleur la plus belle,
La fleur la plus belle du val,
Comme la fleur du copihue
Entre les chênes du bois.
Elle est le bien de ma vie,
Le soleil de mon espoir,
La maîtresse et le trésor
De mon cœur toujours aimant.

Un tapage formidable emplit la pièce, faisant osciller les flammes des bougies. Peyuco, un verre à la main, se précipita vers le loguero victorieux : « Comment allait-il s'excuser à présent? » Etourdi, Onofre tendit le bras, mais aussitôt il se contint. Il prit seulement une colombelle de la croix et revint à sa place. Souriant comme un vieux diable, le pâtre s'approcha et s'assit au côté du Juif-Errant.

— Vous avez couru beaucoup de terres, l'ami, lui dit-il avec l'accent malicieux qui lui était habituel. Vous avez vu beaucoup de choses.

— Quelques-unes, répondit Onofre.

— Et chez les Indiens, vous n'avez pas assisté à quelque machitun (3) ?

— Ce n'est pas facile : les Indiens se méfient des étrangers. Mais une fois j'ai vu une vieille qui, disait-on, était sorcière. Elle avait les yeux tout rouges, comme les chouettes, et elle bredouillait tout le temps.

(3) Fête des machis (sorciers).

— Vous n'avez pas eu peur?

Onofre tordit les lèvres en un geste de dédain.

— Ne le prenez pas mal, murmura le vieux, se rapetissant sous son poncho vert. Je sais que vous avez été soldat. Mais il y a des choses qui épouvantent l'esprit de tous les chrétiens.

Et, montrant ses dents de vieux roquet :

— ...Votre menton ne tremblerait-il pas si un renard-sorcier vous coupait la route ou si une cuca hennissait sur votre tête?

Onofre sursauta. Il regarda avec une certaine méfiance cet homme avisé et beau parleur, qui savait tant de choses mystérieuses, tant de contes étranges.

— C'est un oiseau de mauvais augure, la cuca? lui demanda-t-il d'une voix changée.

— La noire, susurra le vieux, clignant de l'œil. La blanche ne fait pas de mal. La noire est mauvaise : elle annonce la mort ou un autre malheur. Et si elle vous apparaît dans une nuit de lune et vous jette son ombre dessus, là même vous tombez raide mort.

— Ave Maria! s'exclama le soldat sans pouvoir se contenir. Je viens d'en rencontrer une. Elle m'a suivi depuis le haut de la route. Elle a henni sur les collines de la vigne, dans les prairies de la maison du maître, ici dans la montée...

— Hum!

— Mais de qui annoncera-t-elle la mort si elle hennit partout?

— Hum!

— A moins que ce ne soit de tous les gens de l'hacienda.

Le pâtre ne put répliquer. Les chanteuses jouaient un prélude sensationnel, et les gens, comme affolés, reculaient bruyamment, faisant de la place.

— Onofre! s'écria Querubin, levant les bras. Qu'Onofre danse!

Hésitant, le soldat se redressa, regarda la maîtresse de la maison, l'aïeul. Ils souriaient tous les deux, complaisants. Il sauta alors sur ses pieds et, sans penser à quitter ses éperons, il s'inclina vers Doralisa, en lui offrant son bras arqué. Ils gagnèrent l'espace vide parmi les acclamations des assistants :

— Vive le couple! Vive...

La jeune fille, débordante de joie, resplendissait sous ses bijoux. L'homme, qui avait oublié toutes ses appréhensions, souriait avec une fierté de conquérant. Dressé, ils attendaient que le chant commençât pour se lancer dans les premiers pas de la danse traditionnelle.

Mais voici qu'à cet instant de joyeuse attente, de bonheur sûr, on entendit crier d'une manière étrange les enfants qui s'amusaient dans l'enclos, et on perçut le bruit précipité des sabots d'un cheval qui piétinait.

Tous les regards se tournèrent vers la porte. Le maître de la maison, qui s'était tant attardé à la ville, entrait agité. Grand, vigoureux, les jambes molles, la figure congestionnée, il levait ses bras, s'exclamant d'une voix profonde :

— Il est mort, il est mort!

Déconcertés, les assistants le regardaient silencieux.

— ...Il est mort, le patron!

Ils restèrent tous immobiles, muets, comme paralysés par la terrible nouvelle. Mais ensuite tous d'une seule voix éclatèrent en un vacarme sourd, sinistre, interminable : un brouhaha singulier, semblable au chivateo funèbre que lançaient les anciens Araucans en voyant tomber leur cacique, dans la bataille, ou à la clameur de deuil qu'élevaient les vassaux, au moyen âge, en apprenant la mort de leur seigneur.

Immobile au milieu du tumulte, Onofre regardait en l'air comme un imbécile. La nouvelle inattendue l'écrasait, elle renversait ses plans, détruisait tout son bonheur. « Le patron mort, qui était plus que son père, qui

allait lui prêter aide? Les quelques pesos qu'il avait, à quoi lui serviraient-ils? » Sa tête s'inclina, sa poitrine se gonfla et de ses yeux rougis les larmes débordèrent.

— Fatalité! murmura-t-il entre ses sanglots.

Et, retourné, désespéré, il se précipita vers l'autel, il prit la cruche fascinatrice, l'éleva à deux mains et la vida avec avidité.

FRANCISCO CONTRERAS.

(*A suivre.*)

DÉESSE RAISON

—

Toi qui, captive de toi-même,
Sur les plans de ton horizon,
En chants ordonnes le poème
Du vaste univers, ô Raison!

Pôle unique, et de la pensée,
Axe sévère et radieux,
Et seule déité laissée
A l'Homme, orphelin de ses Dieux,

O Maîtresse, ton chaste culte
Exige l'absence d'autels,
Et te parodie et t'insulte
Tout rite, tel qu'aux Immortels

En dédia l'âme civique,
Ou que, crédule, en consacra
Pieusement, la vie antique,
Dans le forum ou l'agora.

Tu n'as jamais brandi la lance,
Coiffé le bonnet d'affranchi,
Et ton visage de silence,
Nul miroir ne l'a réfléchi.

A la farouche symbolique,
Comme au glorieux travesti,
Ton dédain, muette réplique,
Inflige le dur démenti

De ta lointaine indifférence,
Pour tant de joueurs accoudés
Sur cette table, où l'espérance
Les groupe autour d'un coup de dés.

*

Car ta présence ne réclame
Qu'un sanctuaire intérieur,
Où de l'inextinguible flamme
L'esprit soit le secret veilleur.

Autour d'elle, crépusculaire,
Tourne et pullule, par milliers,
Hors du cercle blanc qu'elle éclaire,
L'essaim des spectres familiers :

Larves du sépulcre exhalées,
Fantômes conçus de la peur,
Ronde d'illusions voilées,
Anneau de flottante vapeur,

Enveloppant de leur mystère,
Et des halliers noirs de leur nuit,
L'âpre clairière où, solitaire,
Ta lampe, immobile, nous luit.

Trouant la sylve, dont t'assiège
La frondaison aux mille bras,
Froide et pure comme la neige,
Ta clarté baigne un gazon ras.

Là, sublimes aventurières,
Dont l'aile va se déployer,
Les extases et les prières
N'ont pas de place à ton foyer.

Là, Conseil où tu les installes,
Dans le rayon de ton compas,
Siègent tes lois, dures vestales
Du flambeau qui ne s'éteint pas.

Ta règle mesure l'espace,
Tes calculs devancent le temps,
Parfois ta vision dépasse
La limite même où tu tends.

*

Mais, avant que l'Etre t'avoue
Ce qu'il est, ou fut, ou sera,
En son suprême tour de roue,
La gloire des cieux passera.

Mais, devant la cause première
Au frisson de tant d'inconnu,
Je sens frémir, dans ta lumière,
Un souffle des hauts lieux venu.

Mais, au gouffre ouvert en nous-même,
Il n'est ni lèvre ni paroi.
Et nous te sommes le problème
Dont tu te gardes par l'effroi.

Si donc, pour l'honneur de ton règne,
Il faut, qu'ayant ployé le cou,
Le Poète, en sage, s'astreigne,
O Déesse! à porter ton joug,

Je m'y refuse, et, quand commande
L'appel au combat surhumain,
Pour une conquête plus grande,
Comme le héros néméen,

J'entrerai dans la forêt sombre,
Que tu m'interdis, ô Raison!
Pour en sortir, vainqueur de l'ombre,
Et revêtu de sa toison.

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.

LES DERNIERS JOURS D'ALFRED JARRY

Ce jour-là, 30 octobre 1907, était « jour d'entrants » pour le service hospitalier du Professeur H. Roger, dans le vieil hôpital de la Charité. Ce qui veut dire que, depuis vingt-quatre heures, les malades atteints d'affections médicales, qui légitimaient leur alitement et des traitements non ambulatoires, et qui avaient été « reconnus » à la consultation de médecine fonctionnant à l'entrée de l'hôpital, ou qui avaient été acceptés, d'urgence, par l'interne de garde, avaient été répartis, soit dans la salle dite « Frère Côme », destinée aux femmes, soit dans la salle « Laënnec » où l'excellente et volumineuse Mme Demilleville exerçait une autorité paterne.

Or, donc, comme à huit heures et demie du matin, ayant mis blouse et tablier blancs, j'étais venu serrer la main de cette brave femme, et lui demander ce qu'il y « avait de neuf » dans la rangée de lits, sise à gauche, en entrant dans la salle, qui était dévolue à mes fonctions d'« externe », elle me répondit :

« Vous avez trois entrants; il y en a deux qui ont des certificats d'admission de médecins de leurs quartiers, qui disent que celui que j'ai mis au lit n° 21, c'est une pleurésie, et celui qui est au 30, c'est un rhumatisme; et puis, il y en a un troisième, qui a été amené d'urgence, dans l'après-midi, et qui a été accepté par le service de garde. Il est au 28. Je ne sais pas ce qu'il a, mais il était dans un état lamentable et il n'avait pas mangé depuis au moins deux jours, à ce qu'il paraît. Il était « fait »

comme un « pilon » (1), et cependant on ne le connaît pas ici. »

Quand son tour fut venu, je m'approchai du lit n° 28, où reposait le « pilon » insolite. Il n'avait pas le faciès vulgaire du pilier d'hôpital (quoiqu'il fût bien peu soigné) et sa figure était, ce matin-là, d'une invraisemblable pâleur cireuse, qui soulignait une étrange expression de physionomie, mélange d'abattement et d'absence, sans torpeur.

Il répondait, fort difficilement, aux questions que je lui posais. Il ne savait pas pourquoi il était là; il semblait ne se souvenir de rien...; « telle chose du passé? »..., non, il ne se le rappelait pas, et sa mimique montrait, d'ailleurs, que cela n'avait, pour lui, aucune espèce d'importance et qu'il ne ferait aucun effort pour réactiver ses souvenirs.

Il ne se plaignait de rien, ni de douleur ni de mal de tête, et semblait trouver que toutes ses fonctions étaient normales.

Néanmoins, il avait une fièvre, modérée et irrégulière, une légère oppression respiratoire, un pouls rapide et petit, des pupilles dilatées. L'ayant, non sans peine, fait asseoir (il ne faisait aucune résistance, ...mais à quoi bon tout cela?), l'examen permit de constater qu'il avait un cœur sans lésion, mais agité, et qu'il présentait, en arrière du thorax, dans la fosse sus-épineuse droite, à sa partie interne (dont j'étudiais, depuis longtemps, la valeur sémiologique, et que je devais décrire, quelques mois plus tard, sous le nom de « Zone d'alarme (2), dans la tuberculose pulmonaire »), un ensemble de signes fai-

(1) Un « pilon » est un pilier d'hôpital, qui, sans profession depuis longtemps, et, par contre, porteur d'une quelconque maladie chronique, se sert de celle-ci pour rentrer à l'hôpital quand il est fatigué d'errer de par les rues et les bistros. Quelques jours plus tard, ayant dormi dans un lit, ayant été nourri sainement et régulièrement, ayant été nettoyé, et ayant reçu, gratuitement, vêtements de rechange et, souvent, secours en argent, il sort dudit hôpital... pour y rentrer, dix jours plus tard, dans un autre « bon service » !

(2) *La Presse médicale*, 4 nov. 1908.

sant penser à une zone de condensation pulmonaire, suspecte de bacillose. L'ayant fait se recoucher, pour examiner le ventre et les membres inférieurs, et ayant rejeté les convertures vers le pied du lit, la vue et l'odorat, hélas! me permirent de constater que, malgré ses dires et son espèce de béatitude, le pauvre homme était dans un état épouvantable qui prouvait, ou bien que ses sphincters étaient paralysés, ou bien qu'il n'avait plus de contrôle sur lui-même, ou, enfin, qu'il fallait incriminer ces deux causes à la fois.

L'infirmière, appelée pour porter remède à cette situation, lui fit observer, un peu découragée, qu'elle l'avait déjà nettoyé et changé de linge, une heure et demie auparavant, pour les mêmes raisons; mais il ne se départit pas de son calme souverain. Quand je pus l'examiner à nouveau, je constatai un état du foie qui paraissait, d'après les très vagues renseignements que l'on avait sur lui, et l'odeur de son haleine, devoir être rattaché à de l'éthylisme chronique. Quant à ses jambes, elles semblaient ne plus obéir à sa volonté; en outre, les réflexes tendineux, du tendon rotulien et du tendon d'Achille, étaient abolis, et, fait en apparence paradoxal, le réflexe cutané plantaire avait tendance à l'extension du gros orteil, avec léger éventail (signe de Babinski).

Comme je terminais cet examen, le Professeur H. Roger entra, et la visite commença par la rangée de droite de la salle.

Arrivé au bout de cette rangée, tout le « service » fit demi-tour, pour suivre « la visite » des malades de la rangée de gauche, depuis celui qui était alité au fond de la salle, jusqu'au dernier, qui occupait le premier lit, en entrant, à gauche.

Sur ce chemin de retour, après avoir mis notre excellent et éminent « patron » au courant de l'état de santé des malades entrés et examinés précédemment, et après

lui avoir présenté « l'entrant » du lit n° 21, nous nous groupâmes autour du lit n° 28.

Je lui exposai, alors, que « ce malade » avait été amené la veille, dans l'après-midi, et accepté par l'interne de garde, comme « urgence »; on avait appris que des amis, ne l'ayant pas vu depuis deux jours, s'étaient rendus chez lui, et l'avaient trouvé dans sa chambre, dans un état lamentable, et ne s'étant pas alimenté pendant cette réclusion; on savait, enfin, qu'il était fortement éthylique. Puis je décrivis ce que l'examen m'avait permis de constater.

L'interne ajouta quelques mots pour confirmer mes dires, et exposer au « patron » qu'il s'agissait d'un homme anémié par la misère et le manque de nourriture, et qui, par suite de récents excès alcooliques, greffés sur un état d'éthylisme chronique, avait été pris et de névrite des deux jambes et de confusion mentale, toxiques.

J'avoue que c'était là, aussi, le diagnostic qui me paraissait s'imposer, encore que je fusse gêné et par ce fait qu'il n'était guère délirant, et par l'indolence apparente de sa névrite, et par la tendance au signe de Babinski, et, enfin, par sa légère dyspnée et la présence de la petite lésion pulmonaire; mais, après tout, peut-être avait-il souffert et ne pouvions-nous le savoir par suite de son état mental.

Or, à ce moment, un homme, qui venait d'entrer dans la salle, s'approcha du « patron » et, avec enthousiasme et conviction, lui dit, en substance :

« Mon cher Maître, permettez-moi de me présenter : le Docteur S... Le malade que vous venez d'examiner est un grand écrivain dont vous connaissez, certainement, l'œuvre remarquable. C'est Alfred Jarry, l'auteur d'*Ubu roi*. Je suis son ami et son admirateur. Au surplus, ce n'est pas au Maître qui a écrit et fait jouer cette

pièce puissante : *l'Enquête,* que j'ai besoin de présenter un collègue!!! »

Et, comme le patron le regardait un peu étonné, semblant se demander si Jarry était aussi médecin, le Docteur S... ajouta : « Confrère en littérature. »

Mais le moment était défavorable (le cher Docteur S... ne pouvait pas s'en douter) de venir parler au « patron » de *l'Enquête,* de théâtre, de confrères ès littérature, etc... Car, tout d'abord, ledit patron, dans le fond très modeste, n'aimait guère (on ne sait trop pourquoi, étant donné l'excellence de sa pièce) qu'on lui parlât, dans le service, de ses succès au théâtre. De plus, à ce moment-là, il était encore en état de dédoublement! car, pendant qu'il avait écouté « l'observation » du n° 28, il était évident, d'après sa figure, qu'il pensait encore à la réprimande qu'il avait été obligé de faire, quelques instants plus tôt, à l'un de ses élèves. Et, enfin, il nous le dit le lendemain, il n'avait pas lu ni vu jouer *Ubu roi*! Aussi, après un évasif : « Ah! oui! », passa-t-il, de l'air las et comme dolent que nous lui connaissions, au lit suivant.

Et, pendant ce temps, alors que cet excellent Docteur S... devait penser que tout le monde connaissait les œuvres de Jarry, roupiots, stagiaires, externes, s'étant rapprochés de l'interne [Demange], lui demandaient : « Qu'est-ce que c'est qu'Alfred Jarry? »; cependant que l'interpellé, obligé de suivre le patron, leur répondait : « Mais laissez-moi tranquille! Tout à l'heure! » Et moi-même, qui venais d'apprendre qu'il s'agissait d'Alfred Jarry, homme de lettres, j'ignorais, tout autant que les autres, *Ubu roi,* et je ne le connaissais un peu que parce que, peu de temps auparavant, étant de garde pour mon interne, j'avais eu l'occasion de lire, dans un vieux numéro de la *Revue blanche,* une fantaisie zoologico-macabre de Jarry, sur le « noyé », considéré comme une

entité, bien déterminée, de la faune sous-marine de la Seine!

Le lendemain, A. Jarry était dans un état de prostration assez marqué; sa respiration était encore plus gênée que la veille; ses lèvres étaient livides, son pouls petit et fuyant. Mais, comme on ne pouvait pas soupçonner un dénouement immédiat, et comme il était utile de pouvoir apprécier ses troubles psychiques, ce qui nécessitait de faire, d'abord, « le point » de son état mental dit normal, le patron m'avait chargé, puisque je remontais la rue de Rennes pour rentrer chez moi, de passer chez lui et d'essayer d'apprendre quelque chose sur son compte. C'est ainsi que je fus amené à me rendre au 7 de la rue Cassette et, faute de mieux, à interroger le concierge dudit A. Jarry.

Le brave homme, qui avait un faible pour son locataire, me raconta toute une série d'anecdotes (plusieurs d'entre elles sont connues) qui précisaient bien la parfaite originalité d'A. Jarry. « Tenez, me dit-il, en voici encore une. Il y a quelque temps, il a reçu, de sa sœur, m'a-t-il dit, une somme de 3.000 francs. Eh bien! au lieu de l'employer à se donner du confort — car je vais vous montrer, tout à l'heure, son logement et vous verrez s'il en avait besoin — il m'a expliqué que rien ne pourrait lui donner autant de joie que d'avoir des w.-c. tout à fait modernes; et il a dépensé 1.800 francs à les faire installer! Et le reste a été vite parti! Des imprudences, il en faisait tout le temps, et je lui ai souvent dit qu'il attraperait du mal à aller se promener en vélo, sans pardessus et en espadrilles, alors qu'il pleuvait à verse! Les derniers temps, il s'était absenté pour aller en province, dans sa famille. A son retour, au lieu de lui voir meilleure mine, je l'avais trouvé changé, et, de plus, souvent encore plus bizarre qu'à l'habitude. Et puis, hier, comme il y avait plus de deux jours que

je ne l'avais pas vu à la loge, ses amis sont venus et l'ont emmené à la Charité. »

Puis j'avais suivi ce brave concierge jusqu'au bâtiment du fond, qui était de ces anciennes constructions où les appartemeents avaient une très grande hauteur de plafond. Mais un propriétaire, soucieux de ses intérêts, avait eu l'idée de diminuer cette hauteur en prélevant un logement, très bas de plafond, sur la partie supérieure de chaque étage.

C'est dans un de ces logements, à mi-chemin entre le deuxième et le troisième étage, qu'habitait A. Jarry. La porte poussée, le concierge m'avait fait constater, tout de suite en entrant, l'existence des fameux w.-c. Puis, au bout d'un couloir, étroit et bas, se trouvait la chambre de Jarry, dans un état d'ameublement plus que sommaire, mais parsemée de bouteilles vides!

« Il avait des w.-c. archi-modernes, me fit remarquer le concierge, mais c'est avec cela qu'il s'éclairait »; et il me montra une bougie enfoncée dans le goulot d'une bouteille.

Le lendemain, 2 novembre, comme j'arrivais dans le service, la surveillante me dit, dès mon arrivée : « Ah! vous savez, le 28, eh bien! après votre départ, hier, il a décliné rapidement, et il s'est éteint, brusquement, à quatre heures et demie de l'après-midi. Alors, s'il n'y a pas d'opposition, l'autopsie sera pour après-demain matin; vous y penserez? » Puis elle ajouta : « Dites donc, quand je vous disais, l'autre jour, que ce pauvre homme n'avait autant dire rien à lui; savez-vous ce que j'ai trouvé, en faisant son inventaire, comme on est obligé de faire pour remettre tout ce qu'on trouve à l'économat, à destination de la famille, ou des héritiers, s'il y en a? » Eh bien! en plus de ses vêtements et des pantoufles avec lesquelles il est arrivé ici, je n'ai trouvé qu'une espèce de portefeuille contenant des papiers sans valeur, un porte-monnaie avec 20 fr. 50 dedans, et une

montre en métal blanc! Et c'est tout! Quand même, le pauvre homme, il aurait peut-être mieux fait de rester à Laval, dont il était natif; il aurait, peut-être, vécu plus longtemps! »

Le surlendemain matin, la visite terminée, le service, patron et interne en tête, s'achemina vers la morgue de l'hôpital, vers « Morgagni », comme nous disions, dans les salles, pour ne pas éveiller une triste vision chez les malades.

Lorsque j'eus pratiqué l'autopsie d'A. Jarry, il apparut que ses organes présentaient l'aspect classique de viscères altérés par une intoxication éthylique chronique; enfin il y avait, à l'apex du poumon droit, un foyer déjà un peu ancien, et très limité, de tuberculose pulmonaire chronique, qui correspondait bien à la topographie de la « zone d'alarme ». Ceci fait, restait à pratiquer l'autopsie du cerveau, encore que, comme les troubles psychiques, toxiques, ne sont pas conditionnés, ordinairement, par des lésions encéphaliques objectives, on n'en attendait aucune révélation.

Après l'incision habituelle, d'oreille à oreille (qui fait penser, intérieurement, à un temps du scalp), et après avoir décollé et rabattu, en avant et en arrière, les deux moitiés du cuir chevelu, je commençai à appliquer, tout autour de l'équateur du crâne, si j'ose dire, la succession de coups de marteau qui, fracturant les os du crâne, morceau par morceau, permet d'enlever, comme une coupe, la calotte cranienne. « Merdre et corne gidouille, murmura à ce moment, à mes oreilles, un stagiaire qui, depuis la visite du Docteur S..., avait eu la curiosité de lire *Ubu roi*. Le pauvre Père Ubu n'avait pas prévu cela!!! »

Eh! oui, tristesse des choses d'ici-bas, nous allions voir apparaître, dans sa matérialité, le cerveau de fin lettré où tant de fantaisies burlesques avaient germé!

Or, la dure-mère ayant été incisée, un coup de théâtre

se produisit : nous fûmes surpris de constater, en effet, que le pauvre Jarry avait été enlevé par une méningite tuberculeuse, typique, de par ses lésions caractéristiques, mais qui, cliniquement, avait évolué d'une façon quasi torpide, et, de plus, tout à fait anormale!

Ainsi donc, tout s'expliquait! Jarry, qui était porteur (sans doute sans le savoir) d'une petite lésion pulmonaire chronique, avait dû avoir, quelques semaines auparavant, un fléchissement de sa santé générale; et, en même temps, un de ces refroidissements auxquels l'exposaient ses imprudences à bicyclette (qui déjà, sans doute, lui avaient procuré sa lésion pulmonaire) avait fouetté l'activité de cette dernière... et des bacilles de Koch étaient passés dans la circulation, qui les avait amenés aux méninges, où ils s'étaient fixés, et avaient commencé, sournoisement, leur œuvre de mort!

Ainsi s'expliquaient aussi et l'altération de sa santé générale, depuis quelque temps remarquée par diverses personnes, et certaines bizarreries de caractère et troubles de l'intelligence (2) : tout cela correspondait à la période d'envahissement, progressif et insidieux, des méninges, première période, traîtresse, de la maladie! Puis, les granulations se généralisant, et le névraxe, sous-jacent aux méninges, ayant fini par être altéré lui aussi, étaient apparus : la paraplégie, la paralysie des sphinc-

(2) Paul Chauveau, dans son article de *l'Esprit Médical* du 20 décembre 1932, rapporte, à cet égard, deux témoignages bien caractéristiques, et qui cadrent bien avec cette méningite tuberculeuse que personne, même parmi les intimes d'A. Jarry, n'a soupçonnée jusqu'à présent.

« Il n'avait déjà plus, dans la physionomie, écrit le Dr Saltas, cette vivacité d'expression qu'on lui a connue, ni ce sourire convulsif et brutal qui passait si rapidement du sérieux au comique et donnait si souvent à son visage quelque ressemblance avec un masque japonais... »

« Il déclinait rapidement. M. Herold raconte qu'un soir, sortant du *Mercure*, Jarry lui demanda d'entrer au café avec lui. Il voulait écrire à sa sœur. Sa lettre terminée, il la tend à son compagnon : il craint d'avoir laissé quelques fautes. Celui-ci la prend, y jette les yeux et son cœur se serre. Elle était inintelligible, composée d'informes tronçons de phrases, où certains mots manquaient, où d'autres étaient inachevés... »

« Peu après, M. Saltas le voit dans un « état d'abattement complet »...

Consulter aussi : Paul Chauveau, *Alfred Jarry, ou la Naissance, la Vie et la Mort du Père Ubu.* (Edition du Mercure de France.)

ters, et les troubles cérébraux, plus graves, qui l'avaient cloué au lit et avaient amené son transport à la Charité. Enfin, deux petits foyers, destructifs, de l'encéphale, situés à la partie supérieure de chacune des circonvolutions frontales ascendantes, là où se trouvent les cellules qui commandent les mouvements des membres inférieurs, expliquaient la pathogénie réelle de la paraplégie, qui n'était pas due à une névrite alcoolique des nerfs des membres inférieurs, comme on avait pu le penser, mais à une lésion, destructive, de la corticalité encéphalique (3).

Telle fut la maladie qui enleva Alfred Jarry à l'affection et à l'admiration de ses amis. Si je me suis décidé à en divulguer le secret, c'est, à la fois, pour expliquer les anomalies psychiques des tout derniers temps de sa vie, anomalies qui ont étonné son entourage et qui ne trouvaient pas d'explications, et, aussi, pour éviter qu'il passe, aux yeux des générations à venir, pour être mort d'alcoolisme intensif, alors qu'en réalité cette intoxication n'a fait que délabrer son organisme et permettre, ainsi, son envahissement par la tuberculose.

D[r] STÉPHEN-CHAUVET.

(3) Ce qui faisait comprendre : l'absence de douleurs et la présence du léger signé de Babinski qui m'avaient intrigué.

LA POLICE FÉMININE
ET SON ROLE SOCIAL

—

Depuis la guerre, le désir de réformer et de moderniser la police s'est fait sentir dans tous les pays. En dehors de ses fonctions de répression proprement dites, la police moderne joue en effet un rôle social de premier plan; ainsi elle a sous son contrôle toutes les prescriptions d'hygiène, depuis la déclaration des maladies contagieuses jusqu'à la répression des fraudes alimentaires, la surveillance du travail des femmes et des enfants, etc... Si, en France, on a fait entrer la plupart de ces attributions nouvelles dans des cadres administratifs déjà existants, à l'étranger on a essayé de modifier les bases mêmes de l'organisation de la police sociale, en élargissant son activité préventive et de protection. L'entrée de femmes expérimentées et déjà entraînées au travail social proprement dit a permis dans certains pays non seulement de créer de nouveaux organismes, mais d'orienter d'une manière toute nouvelle et fort intéressante les attributions traditionnelles des polices. L'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, d'autres pays, ont suivi en cela l'exemple de l'Amérique. Le succès de l'expérience, tel que nous avons pu l'observer au cours d'un voyage d'études à Francfort, nous a paru mériter d'être connu du public français.

La police féminine ou « l'assistance de police féminine », terme employé fréquemment, fut organisée en Allemagne en 1925, après un vote de la diète prussienne.

Francfort fut en 1926 la première ville allemande pourvue d'une police féminine.

Actuellement, toutes les grandes villes, Berlin, Hambourg, Cologne, Kœnigsberg, etc. ont adopté des organisations semblables. Conçues dans un esprit entièrement nouveau et réservant une large place à une activité sociale à but préventif, elles ont obtenu rapidement la confiance du public. Celui-ci a su reconnaître la valeur d'une telle activité et rectifier un peu la tendance générale à n'envisager le travail de police que sous le jour répressif. C'est aux femmes que revient l'honneur d'avoir déclenché ce mouvement auquel elles ont apporté une intelligente collaboration pratique.

La police allemande est une police d'Etat. Selon l'organisation de chacun des Etats, les femmes peuvent être attachées : 1° à la police de protection (Schutzpolizei), qui assure l'ordre public; 2° à la police criminelle (Kriminalpolizei), qui s'occupe des affaires pénales, des significations, conciliations, convocations, interrogatoires, enquêtes, etc., jusqu'à la transmission de l'affaire au procureur; ou 3° à la police administrative, qui a dans ses attributions les passeports, autorisations pour les théâtres, etc...

Toutes les candidates aux postes de la police doivent être assistantes sociales diplômées d'Etat et avoir accompli un stage assez long dans les diverses branches d'assistance sociale. Elles apportent, avec la formation particulière de l'assistante, les connaissances techniques nécessaires au travail de dépistage et à la compréhension des tares de tous ordres qu'elles peuvent rencontrer.

Elles doivent avoir vingt-cinq ans au moins et ne pas avoir dépassé la trentaine; une période de transition avait été prévue au début. La circulaire ministérielle sur les attributions de la police d'Etat en Prusse, parue en 1928 (nous ne parlerons ici que de la police féminine de Prusse, qui a d'ailleurs servi de modèle aux autres

Etats), stipule les conditions nécessaires à l'engagement, la formation et à l'emploi des fonctionnaires femmes dans la police. Elle règle, dans son paragraphe 2, les connaissances policières spéciales que doivent acquérir les candidates au cours d'études théoriques et pratiques durant au minimum neuf mois; ces études, comprenant des cours d'urbanisme, d'organisation municipale, de règlements de police, de législation générale, de droit pénal, d'histoire de la criminalité, etc., sont complétées par des stages de dix à douze mois dans des œuvres telles que l'assistance aux mineurs en danger moral, les colonies pénitentiaires, les centres d'éducation, etc.

Après un examen, les candidates sont engagées pour un an en qualité de stagiaires, et touchent 70 % du traitement de secrétaire (Kriminalsekretär). Si elles donnent satisfaction, elles sont nommés secrétaires (Kriminalsekretärin) à traitement complet augmenté d'indemnités diverses allant jusqu'à 220 marks (1.320 fr.). Elles sont par la suite, et pendant quinze ans, augmentées d'environ 200 marks tous les deux ans.

Il est intéressant de noter ici la situation avantageuse qu'on a dès le début réservée aux femmes dans la police. En effet, après deux ans de fonctions, elles peuvent être nommées secrétaires de district (Kriminalbezirkssekretärin) et par la suite commissaires de police. Leurs camarades masculins resteront souvent dix ans ou davantage secrétaires, et ceux qui pourront améliorer leur situation devront faire trois ans d'études complémentaires, dont une année théorique dans une école spéciale de Berlin et deux années de travail pratique, les commissaires de police étant en général pourvus de titres universitaires.

Les femmes n'ont droit aux appellations officielles qu'à partir du grade de commissaire. La Prusse compte actuellement 14 commissaires féminins et un conseiller de police féminin (Kriminalrat) à Berlin. L'ensemble constitue un service entièrement autonome, fonctionnant

indépendamment des autres services. On a adjoint au commissariat féminin quelques fonctionnaires masculins pour certaines enquêtes.

§

Les fonctions de la police féminine sont avant tout des fonctions de police, mais exercées dans un esprit d'assistance et de prophylaxie sociale. Aussi la circulaire ministérielle concernant l'organisation de la police féminine spécifie-t-elle dans le paragraphe concernant l'emploi des femmes que « les fonctionnaires féminins ne devront pas être employés à des fins qui leur feraient perdre la confiance de la population, confiance indispensable à leur activité »; elle précise d'autre part qu' « elles devront exercer une activité préventive et d'assistance dans leurs fonctions de police à l'égard des femmes et des enfants en danger moral (Gefährdetenpolizei) ».

Quelques Etats comme le pays de Bade ou la Saxe ont une police féminine en uniforme pour la protection de la rue. En Rhénanie, elles ont eu droit d'arrestation (Exekutifgewalt) pendant l'occupation. Cependant le principal champ d'activité des femmes s'est trouvé tout naturellement dans la police criminelle et la police s'occupant des femmes et des mineurs en danger moral (Gefährdetenpolizei). Elles ont apporté dans ce domaine des réformes fondamentales.

Ce sont elles qui actuellement instruisent les affaires concernant les enfants jusqu'à 14 ans, et les transmettent ensuite non au tribunal pour enfants comme en France, mais aux œuvres d'assistance. Ainsi l'enfant ne comparaît pas devant le tribunal et on lui évite la condamnation et certaines sévérités d'exécution des décisions de justice.

Ce sont encore elles qui s'occupent des affaires des mineurs de 14 à 18 ans et même de celles des adoles-

cents de 18 à 21 ans. Ces derniers tombent déjà sous le coup du code pénal en général. Le tribunal pour enfants siège alors comme cour assistée d'échevins (Schöffengericht), pour la plupart femmes, et demande à la police féminine de procéder aux enquêtes, convocations, interrogatoires, etc. Il faut remarquer qu'une telle procédure n'est pas rigoureusement légale, mais elle a été jugée particulièrement efficace et est couramment employée.

En résumé, la police féminine, en tant que Gefährdetenpolizei, s'occupe :

de la lutte contre la mendicité des enfants et adolescents;

des enfants et adolescents qui exercent un commerce sur la voie public;

de l'application des lois sur la protection de l'enfance;

de la protection des mineurs en danger immédiat d'abandon physique ou moral;

de la préservation des mineurs susceptibles d'accomplir des actes punissables;

de la protection des enfants, des adolescents et des femmes dans tous les cas nécessitant l'assistance (tels que les vagabonds, les alcooliques, les malades, les psychopathes, etc.).

de l'application de la loi pour combattre les maladies vénériennes;

de la surveillance des cinémas, cabarets, réunions et conférences en application des lois sur la protection des mineurs, ainsi qu'à la surveillance des débits et cafés pour la protection des enfants et des femmes employés.

En ce qui concerne les affaires criminelles proprement dites, la police féminine a dans ses attributions :

l'instruction des plaintes déposées contre des enfants ou des adolescents jusqu'à 16 ans, sauf les cas particuliers où l'autorité compétente estime la collaboration féminine inutilisable;

l'interrogatoire des enfants et des jeunes filles blessés ou témoins;

l'interrogatoire des accusées adultes dans certains cas, en particulier les délits de mœurs (Sexualdelikte), ou lorsque du point de vue social il apparaît plus opportun de faire diriger l'interrogatoire par une femme; toutefois, lorsqu'il s'agit de prostituées professionnelles, ces interrogatoires sont menés par des hommes;

l'interrogatoire des femmes citées comme blessées ou témoins, spécialement dans les cas où elles sont victimes d'un délit sexuel;

les enquêtes concernant la situation personnelle et matérielle des mineurs et des femmes quand il paraît nécessaire de procéder à des démarches discrètes (p. ex. des recours en grâce ou des réductions de peine);

le transfert des mineurs, leur envoi et leur présentation devant le tribunal.

Il existe également une brigade féminine, qui s'occupe spécialement des rafles. Ces tournées se font en général la nuit et ont pour but le dépistage de la prostitution des mineures ainsi que la recherche des enfants évadés ou fugueurs. Les restrictions économiques en Allemagne ont entraîné la diminution du personnel de la police; aussi il n'y a plus à Francfort que 6 femmes détachées dans ces fonctions au lieu de 14 qui s'étaient primitivement spécialisées dans ce travail.

Toutes les femmes appartenant à la police sont munies d'une médaille avec un numéro, pour se légitimer en cas de besoin.

§

Dans l'exercice de leurs fonctions d'attachées à la police, les femmes ont vu s'ouvrir devant elles sans difficultés les portes des hôpitaux, des écoles, aussi bien que celles de toutes les œuvres. Elles y étaient déjà connues et l'ambiance était créée d'avance. Mais elles ont su, avec

infiniment de tact et un sens maternel inné, s'intéresser aux enfants. Elles ont su comprendre et assister les femmes et souvent leur rendre un équilibre moral dans les moments pénibles; elles ont cependant su instruire les affaires avec discernement et sens critique et ont ainsi conquis la population, comme nous l'avons déjà dit,

Les nombreux dossiers que nous avons pu lire révèlent leurs méthodes de travail; en effet, appartenant à la police criminelle, les femmes n'ont pas oublié leur formation technique d'assistante sociale.

En ce qui concerne les délits spéciaux des enfants nécessitant l'intervention de la police (affaires de mœurs, attentats à la pudeur, actes pervers, mauvais traitements, etc.), les femmes ont souvent abandonné la banale et traditionnelle convocation au commissariat, ne fût-ce que pour éviter les témoignages préparés et enjolivés des familles, des voisins et des amis, et pour éviter d'effrayer ou d'exalter l'imagination des enfants mythomanes.

L'assistante de police se rend volontiers à domicile. Elle est discrète et, si elle représente la police, elle est aussi « assistante ». Elle voit les lieux, s'il le faut les chambres, le linge, etc... Elle cause avec tout le monde, simplement; elle revient, s'il est nécessaire, pour continuer à écouter des confidences.

Son apparition à l'école ne fait pas sensation; elle peut prendre à part l'enfant accusé ou témoin sans provoquer de curiosité particulière; elle s'entretient avec lui, l'emmène en se promenant; elle cherche avec lui s'il y a lieu, ou l'oblige à aller chercher les objets volés. Elle poursuit ainsi son enquête jusqu'au moment où les conclusions lui permettront d'orienter l'affaire vers le procureur ou vers les services d'assistance. Dans les cas où les familles refusent que l'enfant comparaisse ou soit entendu par le juge d'instruction, les femmes attachées à la police jouent un rôle important d'intermédiaires et se chargent d'un interrogatoire discret.

Avant de terminer son rapport, l'assistante demande souvent l'avis d'un médecin en ce qui concerne l'enfant dont elle s'occupe, et c'est elle qui fréquemment provoque la mise en observation dans un service spécialisé.

Lorsqu'elle vérifie des plaintes déposées à la suite d'actes anti-sociaux ou d'un comportement anormal, l'instruction psychiâtrique qu'elle a reçue au cours de ses études lui permet de reconnaître très vite si elle a affaire à un psychopathe. Et l'enquête qu'elle poursuit à domicile l'amène à continuer son œuvre de dépistage dans la famille et dans l'entourage. Elle a l'habitude de se mettre en rapport avec les organisations compétentes; des médecins psychiatres nous ont signalé les services que rend quotidiennement la police féminine en dirigeant les familles et les aliénés dangereux sur les consultations, ou en accompagnant elles-mêmes à l'hôpital les malheureux qu'elles ramassent dans la rue. C'est souvent la police féminine qui intervient pour déterminer l'hospitalisation d'urgence prévue par la loi, empêchant ainsi des suites tragiques possibles. Il y a là un champ d'activité pour la prophylaxie mentale et criminelle.

Son caractère officiel permet à la police féminine d'exercer plus d'influence sur les familles que n'en aurait le simple service social, lorsqu'il s'agit par exemple de prendre des mesures préventives, de s'introduire auprès de malades et même d'aliénés dangereux pour éviter des actes graves.

Il existe dans le code allemand un article, l'article 218, qui punit très sévèrement les crimes d'avortement et d'infanticide. La police féminine est chargée entre autres des affaires se rapportant à cet article et les envisage bien plus au point de vue de l'assistance sociale que de la répression brutale. Elle a pu ainsi faire classer discrètement des affaires où il s'agissait simplement de dénonciations calomnieuses, de vengeances ou d'actes mal-

veillants, signaler à la bienveillance du magistrat des situations particulièrement pénibles, faire soigner des femmes malades dans de bonnes conditions et même les aider. Elle a pu dans bien des cas adoucir les rigueurs de la loi et dans le sens même le plus favorable à l'ordre social.

A propos des délits de vols quotidiens (vols à l'étalage, etc.), la police féminine a parfois l'occasion de dépister les cas de vols dus à la misère (Notdiebstahl), si fréquents surtout en raison de la situation économique actuelle de l'Allemagne. Elle peut mettre en valeur le cas social particulier au cours de l'enquête; elle provoque une déposition écrite de la part du prévenu, lui fait écrire son curriculum vitæ, en insistant tout spécialement sur ses conditions de vie, et elle peut ainsi obtenir souvent que la répression du délit se trouve atténuée par l'application de la procédure de l'ordonnance pénale. Ce mode de poursuite évite la comparution personnelle devant un tribunal correctionnel et permet notamment de faire prononcer une peine d'amende relativement légère (minimum 5 marks, alors qu'en police correctionnelle le minimum est de 30 marks). On comprend aisément l'importance de ce résultat.

On n'a encore été appelé à constater aucun accident arrivé jusqu'ici aux assistantes de police au cours de leur service. Il faut bien attribuer ce résultat, pour la plus grande part, à leur doigté et à leur psychologie féminine.

Leur activité a rapproché du public un organisme dont l'utilité, par sa seule tendance répressive, risquait de n'être pas comprise entièrement par la population. Leur travail particulier, guidé par des idées d'assistance, avec une fin d'assistance, nous paraît être une collaboration heureuse à l'activité courante de la police, dont les cadres élargis du point de vue social ne font que s'adapter à l'évolution de notre temps.

En France, depuis la fin de la guerre, des femmes courageuses, des pionnières du service social, ont organisé des œuvres des plus intéressantes et vaincu les grandes difficultés qui s'y opposaient. Elles ont non seulement conquis le public, mais même des administrations. Aujourd'hui déjà, officiellement, le Tribunal, la Préfecture de la Seine et jusqu'à la Préfecture de Police font appel au concours précieux et efficace des assistantes sociales dans le domaine des enfants et des malades physiques et mentaux.

L'Académie de Médecine, saisie par M. le professeur Claude du grave problème de la prophylaxie criminelle, vient de se livrer à une sérieuse étude de cette question. On a pu entendre, au cours de la discussion, M. Paul Strauss, ancien ministre de l'Hygiène et de la Santé Publiques, exprimer le vœu que soient élargis le cadre et les attributions des assistantes sociales, dans l'intérêt supérieur de la sécurité publique. On peut ainsi espérer qu'avant peu les femmes entreront, comme à l'étranger, dans le personnel officiel de la police en y apportant avec leur esprit social leurs méthodes de travail.

GERMAINE BERNHEIM.

MATHILDE ET LES DEUX « FILS DU SOLEIL » [1]

—

XI

OUVERTURE SUR UN AUTRE MONDE

Le ciel est par-dessus le toit
Si bleu, si calme!

C'est un ciel d'été, un ciel d'août, aperçu à travers les barreaux d'une cellule, du fond d'une cour étroite et murée comme un puits.

Mais, dans l'azur, là-haut, quelle merveilleuse paix!

Un peu plus de quatre semaines, déjà, que Verlaine est sous les verrous. En un mois, que de chemin parcouru! L'immobilité du prisonnier n'est qu'une apparence. Chaque heure qui passe l'emporte, à une vitesse vertigineuse, loin du rivage quitté...

La nuit du 10 au 11 juillet, Verlaine l'a passée au « violon » (à « l'amigo », comme on dit familièrement à Bruxelles), tête à tête avec un autre ivrogne. Puis, dans la journée du 11, on l'a transféré, en voiture cellulaire, à la prison des Petits-Carmes. Socialement, moralement, sur d'autres plans encore, qu'il ne pouvait soupçonner, une faille profonde, déjà, le séparait de sa vie antérieure. Mais de l'aventure il ne distinguait que le côté incommode (les poux attrapés à « l'amigo ») et le côté tristement comique, le grotesque pénible : les uniformes chamarrés des geôliers, leurs képis extraordinaires, le

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 829, 830 et 831.

Benedicite, au réfectoire, dit par un adjudant, d'une voix terrible.

Une fois par jour, avec les autres prévenus, il descendait dans la cour pavée, ornée, en son centre, d'un massif de fleurs jaunes. Les prisonniers s'avançaient par sections, chacun portant son seau hygiénique, qu'il devait vider dans les latrines et rincer à la fontaine. Puis, sous l'œil d'un gardien, la promenade commençait. A la queue-leu-leu.

Ils vont! et leurs pauvres souliers
Font un bruit sec,
Humiliés,
La pipe au bec...

Il semble que Verlaine, en ce second stade, ait considéré le décor extérieur de sa chute, beaucoup plus que sa chute elle-même. Il notait les images de son abaissement, mais avait peine à croire que celui-ci fût réel. Ce n'était plus tout à fait le ricanement des premières heures, la raillerie féroce, à l'adresse des gardes-chiourme, mais, suscitée par le spectacle de ses compagnons de geôle et l'étonnement d'être là lui-même au milieu d'eux, une pitié teintée d'ironie. Nulle révolte, au reste : le seul avantage qu'il voyait à ce moment, dans sa condition nouvelle, la seule morale qu'il tirait de son infortune, il les exprimait dans ces vers, d'une résignation moqueuse et pateline :

Fumons philosophiquement,
Promenons-nous
Paisiblement :
Rien faire est doux.



De l'autre côté des grands murs, au pays des vivants agités, le mécanisme de la vindicte sociale était entré en branle dès le lendemain de l'arrestation. Nous devons à M. Maurice Dullaert de connaître aujourd'hui dans le

détail toute la procédure suivie par la Justice belge en cette affaire.

Le 11 juillet, premier interrogatoire de Verlaine par le juge d'instruction t' Serstevens. Le 19, le juge recueille, à l'hôtel de Courtrai, la déposition de l'hôtelier. Puis il se transporte, avec son greffier, chez l'armurier Montigny. De là, il se rend à l'hôpital Saint-Jean, où Rimbaud est en traitement depuis la veille. Il interroge le blessé et saisit son portefeuille. Le même jour, Mme Verlaine mère est entendue. Le 13, le médecin expert examine, à l'hôpital, la blessure de Rimbaud; le 14, il dépose son rapport.

Le 15, expertise d'une autre sorte. Verlaine, cette fois, en est l'objet. Grâce à la correspondance saisie sur sa personne et dans le portefeuille de Rimbaud, la nature du lien qui unissait les deux amis n'était pas douteuse. Néanmoins le prévenu et sa victime s'obstinaient à repousser les accusations d'immoralité. « C'est une calomnie, déclarait Verlaine, qui a été inventée par ma femme et sa famille pour me nuire. » Et Rimbaud : « Je ne veux pas même me donner la peine de démentir pareille calomnie. » C'est alors que, devant ces dénégations, le magistrat crut devoir étayer sa conviction d'une preuve physique. Deux docteurs sont aussitôt requis de procéder à l'examen corporel du détenu, « aux fins de constater s'il porte des traces d'habitudes pédérastiques ». La visite humiliante eut lieu aux Petits Carmes. Le rapport, déposé le 16, fut accablant pour l'inculpé.

Ajoutons, cependant, que la médecine légale, dans son état actuel, repousse comme vain ce genre d'expertise. Nous avons consulté à ce sujet le docteur Charles Paul. L'éminent praticien a bien voulu nous répondre : « Les constatations qui, lors de l'arrestation de Verlaine à Bruxelles, ont pu être faites, n'ont plus aujourd'hui aucune valeur probante, du point de vue médico-légal. »

Durant quelques jours encore, l'engrenage fatal pour-

suit son mouvement. Le 17, la balle est extraite de la blessure. Mme Verlaine mère et Mourot sont entendus. Le 18, nouvel interrogatoire de Verlaine et de Rimbaud. Celui-ci semble avoir regretté sincèrement une dénonciation dont il n'avait pas, tout d'abord, prévu les conséquences cruelles. Il s'efforce d'innocenter Verlaine, jure ne voir aucune raison sérieuse à l'attentat dont il a été victime, la seule explication possible, selon lui, devant en être recherchée dans l'état d'ivresse où se trouvait son ami. Le samedi 19, Rimbaud spontanément se présente au Palais de Justice. Il remet entre les mains du magistrat un document autographe, par lequel, après avoir renouvelé ses dépositions antérieures, il déclare renoncer purement et simplement à toute action criminelle, correctionnelle et civile, et se désister des bénéfices de toute poursuite qui serait ou pourrait être intentée par le Ministère public contre M. Verlaine. Enfin, dans la journée du dimanche 20 juillet, en même temps que la balle, corps du délit, est expédiée par le directeur au juge d'instruction, Rimbaud quitte l'hôpital Saint-Jean et rentre à Charleville. Il n'y trouve pas sa mère, qui est à Roche. Il l'y rejoint, se jette sur une chaise, dans la cuisine, en sanglotant : « Verlaine! Verlaine! » et, dès le lendemain, monte au grenier, son refuge habituel, où il achève *Une Saison en enfer*.

Décidée à demeurer en Belgique jusqu'à l'issue du procès, Mme Verlaine mère avait loué une chambre, chaussée de Wavre, faubourg d'Ixelles. Aux jours et heures réglementaires, elle se rendait à la prison. Que Paul ait pu commettre une faute grave, cela ne lui effleurait même pas l'esprit, car elle était restée, à soixante et un an, tout ensemble légère et profonde, étourdie en ses jugements, fantasque en ses propos, mais indéfectiblement attachée à son fruit : ce fils unique.

Les jours passaient. L'instruction était close. La tentative criminelle et la préméditation écartées, l'inculpé

fut renvoyé devant le Tribunal correctionnel, sous la prévention de « coups et blessures ayant entraîné une incapacité de travail personnel », délit prévu par l'article 399 du Code pénal.

L'affaire vint le 8 août, à l'audience de la sixième chambre. Même en ce jour solennel, Verlaine paraît n'avoir pas encore très bien compris toute la portée désolante de l'événement. Il est comme étranger à son propre cas, se divertit à l'aspect de la salle qu'il trouve « vilaine, étroite et galeuse ». « Au mur d'en face, dit-il, un Christ dartreux pendait. »

Le prononcé du jugement le tire de sa rêverie. Deux ans d'emprisonnement et deux cents francs d'amende : le maximum ! Devant le public, il fait bonne contenance. Mais, dans le vestibule, l'idée brusquement le pénètre que cette sentence qu'il vient d'entendre s'applique à sa personne. Alors, il pleure comme un enfant, ce dont, sous leur bonnet à poil, s'apitoient les gendarmes, jusqu'à le consoler par ces mots : — « C'est pour une fois, ça, mais il y a l'appel, tiens ! »

Et le voici de retour dans sa prison. Non plus simple prévenu, mais condamné.

Quoi qu'on en ai dit, les renseignements venus de Paris furent sans influence sur le tribunal brabançon. Il est vrai que la note du Préfet de police parisien est très défavorable au prévenu ; il y est parlé notamment de sa « passion honteuse pour le nommé Rimbaud » ; Verlaine, en outre, y est représenté comme ayant eu des relations avec des personnages influents de la Commune, qu'il avait lui-même servie. Mais, comme nous l'apprend M. Dullaert, cette note est datée du 21 août. donc postérieure au jugement, lequel est du 8 août. Seulement, ce que M. Dullaert n'ajoute pas, c'est que, la pièce ayant été versée au dossier, les Conseillers de la Cour d'appel l'y trouvèrent. Or, le 27 août, la Cour de Bruxelles confirma.

Certainement, la question des « mœurs anormales » fut prépondérante au procès. Elle domina l'esprit des juges, les raidit contre toute indulgence. N'oublions pas l'époque : 1873.



Certes, ce détenu est un esprit trop littéraire pour que lui échappe l'analogie qui déjà pointe (et que, dans la bohême de ses dernières années, il cultivera) entre son sort et celui d'un ancien poète fameux. Des vers de maître François lui reviennent à la mémoire :

> Je plains le temps de ma jeunesse
> Auquel j'ai, plus qu'autre, gallé...

Et il écrit, avec un morceau de bois, trempé dans l'encre pâle de l'administration pénitentiaire :

> Qu'as-tu fait, ô toi que voilà,
> Pleurant sans cesse,
> Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
> De ta jeunesse?

Mais sincère est ce regret. Nullement feinte non plus la douceur qui s'y mêle. A cela une raison physiologique, d'une importance capitale : le régime de la prison équivaut, pour cet organisme brûlé d'alcool, à une désintoxication forcée. Sans doute, la première phase du sevrage dut être atrocement pénible. Quand le poison est à ce point mêlé à la vie, son usage venant à manquer, il semble que la vie même se retire.

Maintenant, cette période de crise est passée et la détente est venue. Le moral même de l'homme se trouve bénéficier de cette purification physique. Son âme se sent rafraîchie, allégée. L'ascétisme obligatoire, la régularité d'une existence claustrale y préparent déjà les voies à la spiritualité.

Il y aurait du paradoxe, évidemment — et une ironie cruelle, sans parler de l'inconvenance — à pousser trop

loin la comparaison des deux clôtures : la pénale et la monastique. Nous ne savons que trop combien la prison, en général, est un lieu peu favorable à l'amendement de l'être déchu. Mais ici le prisonnier est Verlaine, et c'est de Verlaine seulement qu'il s'agit.

Un autre bienfait de la détention, mais qui, pour Verlaine, fut sensible dès les premiers temps, c'est ce réveil, ce brusque renouveau de la faculté poétique. Voici qu'il a écrit plus de vers en quelques semaines qu'il n'en avait composé depuis des mois. Argument irréfutable, à l'encontre de ceux qui s'imaginent encore naïvement que Verlaine a puisé dans l'alcool une part de son génie.

Mme Verlaine mère quitta Bruxelles au début de septembre. Le 25 octobre, en wagon cellulaire, Verlaine était transféré à la prison de Mons :

> J'ai naguère habité le meilleur des châteaux...

La grille passée, son œil goûte un charme subit à la fraîche peinture des murailles :

> Mais un lait de chaux clair comme une aube qui pleure
> Tendait légèrement la voûte intérieure...

Déjà, derrière le monde visible, il pressent le monde mystique. Il entrevoit que les images peuvent avoir une valeur de signes, et, non moins que les objurgations explicites, peuvent être un appel à l'âme :

> O diane des yeux qui vont parler au cœur...
> Innocence et fierté des choses, couleurs blanches!

Pendant qu'il s'abandonne à cette contemplation, les geôliers prennent livraison des nouveaux arrivants et on le bouscule un peu. Il passe à la douche. On le pousse sous la toise : taille, 1 m. 74. Il est tondu, rasé. Et le voici, bientôt, vêtu de grosse bure verdâtre; aux pieds, des sabots; sur la tête, une casquette de cuir, qui a la forme du chapeau de Louis XI. En outre, il reçoit une cagoule de toile bleue et une large plaque de cuivre en

forme de cœur, le fond verni en noir, avec son numéro, « étincelant comme de l'or plus beau ». Ordre de se couvrir le visage de la cagoule, durant les promenades et les passages dans les corridors et les préaux. Ordre, dans les mêmes occasions, d'accrocher la plaque de cuivre à un bouton de la veste.

La détention à Bruxelles gardait le caractère du provisoire, les teintes que donne aux heures l'espérance de la liberté prochaine. Même la condamnation une fois prononcée, le séjour aux Petits-Carmes participait encore des douceurs de la prison préventive. A Mons, horizon clos, nul rêve d'issue possible avant l'expiration de la peine, avant l'élargissement aperçu tout là-bas, comme une fente de jour bleu à l'extrémité d'un tunnel.

Sur le registre d'écrou, en regard du nom de Verlaine, et à la date de sa libération, le greffier inscrira les notes suivantes :

Métier appris : néant.
Aptitude au travail : idem.

Pourtant, avec les 133 francs 79 centimes qui constitueront sa « masse de sortie », le poète emportera de Mons la plupart des poèmes qui composeront le recueil de *Sagesse*. Mais si, aux yeux du Règlement, cela ne pouvait être considéré comme un travail, il est bien vrai, d'autre part, que Verlaine n'était apte à nul autre. Pour l'occuper, on l'employa d'abord à trier du café. Le soir venu, la lumière éteinte, il tendait l'oreille aux bruits du dehors, qui lui semblaient comme autant de diaboliques appels à une impossible évasion :

L'aile où je suis donnant juste sur une gare,
J'entends de nuit (mes nuits sont blanches) la bagarre
Des machines qu'on chauffe et des trains ajustés.

Au bout de quelque temps, sa conduite étant bonne, il fut admis à la pistole.

Dès lors, il a la permission de lire, d'écrire. C'est à la

prison de Mons que fut composé le fameux *Art poétique*, publié plus tard dans *Jadis et Naguère*.

De la musique avant toute chose...



La Providence a des voies qui ne sont pas toutes impénétrables. Possible que ce qu'on a nommé la conversion de Verlaine ait été moins spontané qu'il ne l'a cru lui-même, quelque peu fomenté, « cuisiné », à son insu, par de pieux complices.

Le poète avait été recommandé tout particulièrement à l'aumônier de la prison de Mons par l'aumônier de la prison de Namur, lequel n'était autre que l'ancien curé de Paliseul, familier des Grandjean et des Evrard, l'abbé Jean-Baptiste Delogne. Cet abbé avait un frère, Xavier, prêtre lui-même, lui-même ancien curé de Paliseul, devenu vicaire général du diocèse de Namur. Un troisième prêtre, que Verlaine avait connu à Paliseul, chez sa tante Louise Grandjean, était le chanoine Lambin, professeur au séminaire de Namur et doyen du chapitre de la cathédrale.

Lorsque le poète, en avril 1873, se rendant de Londres à Jéhonville, s'était, on s'en souvient, arrêté quelques jours à Namur, il avait rendu visite à ces trois ecclésiastiques. Les voir était même alors le principal objet de son escale en cette ville, car il espérait obtenir, grâce à eux, une entrevue avec sa femme.

D'autres prêtres encore, l'abbé Maury, le chanoine Le Febvre, professeur à l'Université catholique de Louvain, s'intéressaient à Paul, qu'ils avaient maintes fois rencontré, lorsque le garçon venait en Ardennes belges, aux vacances. Quelques-uns de ces abbés avaient même donné à l'adolescent des répétitions de grec et de latin.

Demeurée en relations avec tous ces messieurs, la dévote tante Julie Evrard, après l'incarcération de Paul,

comme bien on pense, ne demeura pas inactive. Dès lors, on voit la bonne conspiration se former, dont l'aumônier de la prison de Mons n'est que l'agent d'exécution, installé dans la place. Il s'agit, à la faveur du sort qui l'accable, de ramener Paul dans les chemins de l'Eglise. Nous parlons ici sans ironie; car, si notre devoir d'historien nous ordonne de ne pas taire les circonstances extérieures de cette conversion, nous nous hâtons d'ajouter qu'elles ne suffisent point à l'expliquer. Le drame est en dehors de ces manèges. Il se joue dans l'âme du pénitent.

Epuisons donc toutes les conditions matérielles du fait, restant entendu que l'essentiel de l'événement leur échappe.

Durant sept mois, à partir de la fin d'octobre 1873, l'aumônier multiplie ses visites au prisonnier, sans résultat appréciable. Le poète est somnolent, « découragéotté ».

Cependant, dès novembre, il écrit à Lepelletier :

Je fais *des Cantiques à Marie* (d'après le Système) et des Prières de la Primitive église.

« Le Système », entendez le procédé nouveau dont il parlait déjà en mai 1873, dans une lettre adressée de Jéhonville au même Lepelletier :

Ce sera très musical, sans puérilités à la Poe.

Ainsi le morceau :

Je ne veux plus aimer que ma mère Marie

ne serait qu'un « exercice » littéraire; il aurait été composé avant la foi, sans foi? Mais que sait-on? Que savons-nous si la foi ne sourdait pas déjà dans les profondeurs, à une époque où Verlaine n'en avait point conscience? Autre chose est le cadre préconçu, le « système », autre chose le ton d'une poésie, son accent, qui dérivent des sources lointaines.

Un jour de mai 1874, le directeur de la prison entre dans la pistole 112. Il est chargé de communiquer au détenu le jugement par lequel le Tribunal civil de la Seine, le 24 avril précédent, a prononcé la séparation de corps entre les époux Verlaine. La garde de l'enfant est retirée au père. Le poète, en pleurant, s'effondre sur son lit. Le directeur lui donne une tape sur l'épaule et s'en va. Deux heures plus tard, Verlaine fait mander l'aumônier, le prie de lui apporter un catéchisme. L'aumônier remet entre ses mains le catéchisme de persévérance de Mgr Gaume. Les pages sur l'Eucharistie transportent le prosélyte. L'aumônier, avec une douce joie, surveille, dirige ces progrès. Peut-être, d'une plume diligente, informe-t-il ses amis de Namur que l'heure est proche.

Un certain petit matin de juin, Verlaine, après une « nuit douce-amère passée à méditer sur la Présence réelle », se jette hors de son lit et se prosterne en larmes aux pieds du petit crucifix de cuivre fixé au mur de sa cellule. A l'aumônier appelé par le gardien, le prisonnier annonce sa « conversion ». Mais l'homme de Dieu n'est plus si pressé de hâter une maturation qui lui semble maintenant assurée :

> Votre main, toujours prête à la chute du fruit,
> Patiente avec l'arbre et s'abstient de poussées...

La confession est remise à plus tard. Ce grand jour arrive enfin. Le bon prêtre aide le néophyte dans ses aveux et, entre autres questions, lui pose celle-ci, d'un ton calme : « Vous n'avez jamais *été* avec les animaux? »

> De cette époque, écrit Verlaine, dix-neuf ans plus tard, date à peu près tout *Sagesse.*

Cependant, par intervalles, son dépit, sa fureur contre sa femme, légalement séparée de lui désormais, se réveillaient tout à coup. Le 8 septembre 1874, il envoie à Lepelletier le miraculeux poème : « Jésus m'a dit... » qu'il fait suivre de ces mots un peu affligeants : « Et

c'est absolument *senti*, je t'assure. » A ce chef-d'œuvre de la poésie chrétienne était jointe une diatribe contre Mathilde : « Il faut que cette *petite masque* ravale son crachat... » Les obsessions charnelles, non plus, malgré l'état de somnolence dans lequel il était habituellement plongé et qui lui faisait confondre entre eux les quantièmes des jours, ne le laissaient guère en repos. Alors, il se délivrait de ses hantises en les couchant sur le papier. C'est ainsi que furent écrits, entre deux effusions mystiques, quelques-uns des poèmes licencieux publiés, en 1889, dans *Parallèlement*.

Devons-nous, à cause de telles défaillances, révoquer en doute la sincérité des sentiments religieux de Verlaine et dire, avec Lepelletier, que la conversion du poète n'a été qu'une « fumisterie » ? Loin de nous si sotte pensée. La vérité est plus simple : Verlaine avait recouvré la foi, mais il n'avait pas cessé d'être un pécheur.



Par delà les contingences vulgaires, les gestes, les mots ridicules, et sous la carapace de limon que forme autour de l'âme repentie le lourd passé du vieil homme, essayons maintenant de glisser un regard. Que valent les témoignages des tiers, que valent même la correspondance personnelle ou les mémoires postérieurs de l'intéressé, auprès de ce document unique : *Sagesse*, à la fois confession tout humble et soupir d'extase, gémissement et cantique du pauvre pèlerin?

Mais la foi est aujourd'hui si rare que ceux qui ne nient point qu'elle puisse illuminer certains cœurs ont, par un autre excès, tendance à la confondre avec la sainteté. Gardons-nous de cette équivoque. C'est mal comprendre ce qu'il y a de profondément catholique dans l'auteur de *Sagesse* que de l'appeler, comme le fit Mme de Noailles : « Bon Saint Verlaine ». Si Verlaine exhale une

odeur, c'est souvent une odeur de bouc (de bouc sacré dionysiaque, je me hâte de le dire), bien plutôt qu'une odeur qui justifie sa canonisation. Il n'a du saint ni les vertus évangéliques élevées à la hauteur des plus grandes forces, voire d'une énergie terrible, ni la persévérance, la constance inaltérables.

Sagesse n'en est pas moins une œuvre d'une parfaite orthodoxie, car la foi qu'elle confesse est la foi des simples et des petits enfants, la foi du catéchisme. Et surtout *Sagesse* repose sur ce postulat, qui, entre tous les attributs de Dieu, est considéré par les Conciles comme l'un des plus essentiels : la miséricorde infinie du Créateur.

Nous n'irons pas jusqu'à prétendre que les fautes commises sont, de ce biais, les plus sûres introductrices auprès du Père. Cependant, dès l'instant que la contrition, l'appétence de l'absolution, sont des chemins qui mènent à Dieu, il n'est pas absurde de penser que le péché est en quelque sorte indispensable à notre salut. Il est vrai que l'Eglise a pris soin d'empoisonner la source de notre existence avec le dogme de la chute, le péché originel, à lui seul, suffisant à nous placer, dès notre premier souffle, dans l'état de dépendance convenable à l'égard du Souverain juge. Ni les mérites ni les œuvres, en effet, ne parviendraient à nous laver de cette souillure, à moins que nous ne fléchissions le genou devant le Tout Puissant, auquel il appartient de faire, dans son infinie bonté, « le geste qui pardonne ». Ainsi le Juste est par avance maté. Il était coupable avant que de naître. L'aventure scandaleuse de Job, ce Juif têtu, ne se renouvellera plus, dans le sein de l'Eglise romaine, non qu'il ne puisse arriver qu'un Juste appartenant à la communion catholique soit frappé par le sort de coups imprévus, mais, même en ce cas, il a perdu le droit de se plaindre. La destinée de tout homme n'est-elle pas d'expier?

Comme corollaire à cet état de subordination dans le-

quel le Juste lui-même se trouve à l'égard de la miséricorde divine, rappelons que le péché d'orgueil est, selon la vue catholique, le pire de tous : celui qui valut au Mauvais Ange d'être précipité. Réciproquement, l'humilité est, au Tribunal de Dieu, l'attitude la plus recommandable à l'accusé, c'est-à-dire à toute créature. Ni l'énormité du crime, ni la plus basse cote d'ignominie, ne sont d'aucun empêchement au pardon (car la mansuétude divine, étant infinie, déborde toujours la faute, est incommensurable avec elle), mais le plus petit manque d'humilité peut faire obstacle à la remise du péché. Ce qu'on nomme la contrition parfaite n'est pas seulement un regret sincère et raisonné (le raisonnement est l'une des armes de Satan, et tenu comme tel en suspicion), mais une humiliation totale, une absorption complète de l'âme dans le repentir, dans la douleur d'avoir offensé Dieu. Et, par un renversement subit, cette posture écrasée, abîmée devient, grâce au sacrement de la pénitence, un principe d'exaltation, d'assomption : l'âme arrachée à la boue est projetée vers le Ciel.

Eu égard à tout cela, il faut reconnaître qu'une religion comme la religion catholique offrait à un homme tel que Verlaine, parvenu au degré d'abaissement où le voilà descendu, un extraordinaire secours. Or, cette religion était la sienne, celle dans laquelle il était né. Non seulement il en avait reçu le Baptême, non seulement il avait été initié, enfant, à quelques-uns de ses mystères, mais peu d'années auparavant (quatre ans tout au plus, à la veille de se fiancer), il avait déjà, dans une heure de crise, recherché l'appui des sacrements, de la confession, entre autres, comme le voyageur perdu dans le désert et mourant de soif se traîne, en quête du point d'eau. Donc, il y avait là une pente du cœur. Pli de l'éducation; empreinte aussi, peut-être, de l'hérédité.

Mais, quand nous aurons noté encore ces prédispositions, nous aurons dit bien peu de chose. La branche du

compas qui tourne autour d'un point fixe a beau tracer des cercles concentriques de plus en plus étroits, elle sera toujours séparée du centre, à moins que, cessant son évolution, elle ne s'accole à l'autre branche et ne trouve son repos au même point. Ainsi de nous, qui ratiocinons ici comme le diable, ou comme les théologiens.

Faute de pouvoir nous prosterner nous-même et communier ainsi pleinement avec l'auteur de *Sagesse*, du moins émerveillons-nous de ce que son aventure, en cet instant, a de prodigieux. Nombreux étaient, en 1874, dans le « château » de Mons, les détenus dont les homélies de l'aumônier avaient pu adoucir les peines et qui chantaient le *Gloria*, à la chapelle, en chœur. Et avant et après cette date, à Mons et dans toutes les prisons de la terre, combien ont-ils été, les déchus, les infâmes, dont on peut dire que la religion a versé un baume sur leurs sanies brûlantes ! Cependant, Verlaine, dans cette tourbe, fut le seul choisi. Par une conjugaison miraculeuse de la prière et de la poésie, de lui seul monte un murmure d'adoration que l'incrédule lui-même, pour peu qu'il soit sensible, écoute avec un frémissement. Et quelle leçon pour tous les tièdes, tous les croyants installés commodément dans leur foi ! Quel soufflet encore, aux littérateurs de l'époque, pour qui Verlaine, en ces années, est « mort et enterré » ! Dans une petite ville de Belgique, au fond d'une maison cellulaire, un disparu, un oublié, dont, passage Choiseul à Paris, personne jamais ne prononce plus le nom, trace d'une écriture enfantine, sur un cahier d'écolier, les plus beaux poèmes catholiques de la littérature française, les plus profonds, les seuls vraiment mystiques peut-être, si la foi se mesure, non point tant à l'éloquence de son affirmation doctrinale, qu'à la force rayonnante du sentiment intérieur, à la ferveur, à l'intensité de l'imploration :

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour,
Et la blessure est encore vibrante,
O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour!

Il n'est donné qu'à de rares croyants, fussent-ils les plus grands pécheurs, d'abdiquer tout amour-propre, d'acquérir douloureusement l'intime conviction de leur indignité devant Dieu. L'aisance avec laquelle la plupart des fidèles en prière, j'entends les plus exempts de pharisaïsme, soutiennent le regard du Très-Haut, prouve combien ce qu'ils nomment leur foi est chose toute formelle, mécanique, illusoire, autant dire nulle. La supériorité de Verlaine, à ce moment, dans son abjection (et cette abjection, en un sens, l'y aide), c'est qu'il parvient à courber sans le rompre cette espèce de bois inflexible dont est faite la personne humaine : le *soi-même.* Il dépouille l'écorce, met à nu l'aubier, livre au souffle divin la tige tremblante :

Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,
Toutes mes peurs, toutes mes ignorances,
Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,

Vous connaissez tout cela, tout cela,
Et que je suis plus pauvre que personne,
Vous connaissez tout cela, tout cela.

Mais, ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.

Le climat d'une foi pareille, si peu « cartésienne »[1], si instinctive, si naïve, il faut, pour le retrouver, remonter de cinq ou six siècles en arrière.

Rien donc d'étonnant à ce que le poète ait rejoint, par un mouvement naturel qui n'a rien d'une froide imitation, le chemin des allégories primitives :

Bon chevalier masqué qui chevauche en silence,
Le malheur a percé mon vieux cœur de sa lance...

De même, la dévotion à Marie, l'une des formes les plus ardentes de la foi médiévale, s'épanouit ici de nouveau dans sa fraîcheur première. Ce culte a toujours eu

deux aspects : d'abord, le culte de la Mère de Dieu, de Notre-Dame des Sept Douleurs,

> Toute la charité ruisselle
> Des sept blessures de son cœur...

Ensuite, le culte de la Vierge. Cette deuxième face se montre également dans *Sagesse*. Elle correspond, chez le poète, à un sentiment déchirant. Verlaine, en effet, est un débauché. En outre, un pervers, un vicieux. D'où cette nostalgie de la pureté, ces mains tendues désespérément, dans un élan, une supplication de tout l'être vers ce qui est l'antipode de lui-même : la Rose mystique, la Tour d'Ivoire,

> Marie immaculée, amour essentiel.

Enfin, comble de pathétique, miracle des miracles : l'âme pécheresse est à tel point absorbée en son repentir, identifiée avec lui, qu'elle en vient, sans dérailler, à formuler elle-même la réponse qu'appelle la situation, je veux dire les paroles d'encouragement que Dieu, penché de si haut sur elle, ne peut manquer de lui adresser. Nulle inconvenance à cela. Dès lors que sont remplies toutes les conditions requises d'une contrition parfaite, Dieu n'est-il pas tenu au pardon? Dieu n'est-il pas lié par sa miséricorde? Dieu surtout a besoin d'amour. Perpétuellement offensé, il a besoin d'être entouré, consolé, glorifié par les âmes pénitentes. Et si, dans cette réconciliation, la fusion de la créature en son Créateur est absolue, n'est-ce pas lui, l'Eternel, qui parle par la bouche de l'homme?

D'où le sublime dialogue en huit sonnets, dont le premier commence par ces mots :

> Mon Dieu m'a dit : « Mon fils, il faut m'aimer... »

Ici le commentaire s'arrête. Il n'est que de relire et de méditer. Ceux qui croient en seront fortifiés dans leur foi. Ceux que la grâce n'a pas touchés, mais qui,

du moins, connaissent les béatitudes que la haute poésie procure, diront, s'inclinant avec nous : « Grand Verlaine ! »

EPILOGUE

Ah! tuez mon esprit et mon cœur et mes sens!...
Pitié, Dieu pitoyable!...

Verlaine sortit de prison le 16 janvier 1875. Quand, par un matin pluvieux, après la levée d'écrou, la « lourde » de la geôle s'entr'ouvrit pour lui livrer passage, il trouva, sur le trottoir humide, sa mère qui l'attendait.

Amendement : probable...
Caractère : faible

disait, en regard du nom de l'hôte qui s'éloignait dans la brume, le registre de la maison. « Probable » signifie espoir teinté de doute. Mais dans quelle proportion? Le registre ne l'indiquait point. Et la porte se referma.

A la vérité, Paul et Stéphanie ne s'acheminaient pas seuls vers la station. Deux bonnets à poils encadraient le prisonnier libéré. Verlaine, étant expulsé de Belgique avec quelques compatriotes, fut reconduit par les gendarmes jusqu'à la frontière française, sa mère toujours l'accompagnant, vieille brebis innocente, mêlée, en wagon, au troupeau suspect.

Le soir du même jour, les deux voyageurs arrivaient à Fampoux. L'oncle Julien Dehée, la cousine Victorine reçurent avec bonté ce parent qui avait durement expié ses fautes et qui semblait transformé, purifié.

Le poète resta un mois à peine dans ce havre de grâce. Dès février, il vint à Paris dans le dessein d'y rencontrer l'avoué de Mathilde. Il espérait de cette entrevue quelque arrangement, car le jugement de séparation l'avait condamné à payer à son ex-conjointe une

pension de 100 francs par mois, représentant sa contribution à l'entretien de l'enfant dont la garde lui était enlevée. Peut-être espérait-il encore davantage : que Mathilde enfin reconnût ses torts à elle, et lui demandât pardon... L'avoué ne le reçut même pas.

Rebuté, rejeté vers sa foi toute neuve, il prend le train pour Chimay. Quoique l'accès du territoire belge lui soit interdit, il passe la frontière, se présente à la Trappe, bien décidé à se faire moine. Hélas! une semaine de retraite préparatoire suffit à ébranler les résolutions du postulant. Ouf! vivement Paris! Que n'avait-il pris un aller et retour!

Rimbaud!... Ce n'est pas de ce jour seulement que Verlaine resonge à lui. Toutefois l'épreuve de la vocation avortée attise ce souvenir. Du moment que sa femme le repousse, qu'il ne se sent pas appelé par Dieu à prononcer des vœux perpétuels, dirai-je qu'il retourne à son vomissement? Non, pas si vite! Il reste ferme dans sa croyance retrouvée, voire même dans son repentir. Mais l'une et l'autre, il voudrait maintenant les faire partager à son ami. N'est-ce pas naturel? Il lui écrit donc : « Aimons-nous en Jésus. » Cette transposition, ce déversement d'un infâme amour en l'amour divin a quelque chose qui répugne. Mais il faut admettre que les deux sentiments, chez Verlaine, étaient également sincères. Delahaye a charge de faire parvenir la lettre édifiante. Car Verlaine ignore où est Rimbaud, et Delahaye, qui le sait, a défense de le dire.

Rentré, après le drame de juilet 1873, à Roche, Rimbaud y était demeuré jusqu'à l'automne. En août, ayant achevé *Une Saison en enfer,* il avait envoyé le manuscrit à l'imprimeur Poot, 37, rue aux Choux, à Bruxelles. Une douzaine d'exemplaires d'auteur lui furent remis, qu'il distribua à quelques personnes. Un exemplaire aurait été envoyé à Verlaine, à Mons. Le prisonnier l'avait-il reçu? En novembre de la même année, Rimbaud s'était

montré à Paris. Mais l'épilogue tragique de sa fugue avec Verlaine était, au Quartier, la fable des brasseries. On lui tourna le dos. Que lui importait! La littérature ne l'intéressait plus. Il ne brûla point, comme on l'a cru longtemps, les exemplaires d'*Une Saison en enfer :* il négligea seulement de verser à Poot le prix convenu, abandonna l'édition. A Paris, où il connut alors la misère, il avait lié connaissance avec Germain Nouveau, un poète de vingt et un ans, originaire de Provence. Ensemble ils étaient partis pour l'Angleterre. Encore un « drôle de ménage ». Mais Nouveau n'était pas Verlaine. Il n'avait pas non plus la poche aussi bien garnie que « le vieux ». Les deux jeunes gens s'étaient vite séparés. Toute l'année 1874, Arthur l'avait vécue à Londres, donnant « pour le pain » des leçons de français. En janvier 1875, il était revenu dans les Ardennes, mais bientôt, ayant persuadé à sa mère qu'il devait maintenant apprendre l'allemand et obtenu d'elle un viatique, il s'était rendu à Stuttgart. C'est là que l'avait rejoint, en février, la lettre édifiante.

Cette lettre, lui écrivait son ancien compagnon, je l'ai méditée pendant six mois. L'autre accueillit le prêche avec des sarcasmes. « Mince de méditées! » s'écriait-il. Depuis lors, dans sa correspondance avec Delahaye, il n'appelait pas Verlaine autrement que « le Loyola ». Pendant des semaines il interdit à l'ami commun de révéler à Paul le lieu de son exil. Mais Paul insistait, suppliait. Un jour, enfin, arriva ce consentement plein de mépris : « Ça m'est égal! Si tu veux, oui, donne mon adresse au Loyola! »

Verlaine aussitôt accourt à Stuttgart, « un chapelet aux pinces... Trois heures après, on avait renié son Dieu et fait saigner les 98 plaies de N.-S. ». Ainsi raille Rimbaud dans une lettre à Delahaye. Le même Delahaye a conté comment, un soir, au clair de lune, pendant une promenade hors de la ville, sur les bords de la Necker,

les deux forcenés s'étant pris de querelle, une lutte terrible s'engagea, dans laquelle Verlaine eut le dessous. Demeuré sans connaissance sur le terrain du combat, il fut ramassé, le lendemain, au petit jour, par des paysans, qui le transportèrent dans leur cabane et pansèrent ses blessures.

Nous en savons assez aujourd'hui sur les mœurs des deux hommes pour que ce drame, demeuré longtemps obscur, ait perdu de son mystère. En un lieu écarté, sous les sapins, Paul, éméché, passant des discussions théologiques à d'autres ébats, aurait risqué vers son ami quelque geste trop tendre. Rimbaud l'aurait repoussé brutalement, et son poing (ce poing énorme, sur lequel nous le voyons appuyer son menton dans *Le coin de table* de Fantin-Latour) aurait, cette fois, cogné dur. Si crapuleuse que soit la scène, une tristesse puissante s'y mêle, lorsqu'on songe à la qualité des acteurs et lorsqu'on réfléchit que ce devait être là leur dernière rencontre : ce corps à corps d'ivrognes au creux d'un ravin ! Dès lors, l'imagination se plaît à transfigurer l'épisode. Une sorte d'horreur sacrée plane sur le tableau : deux poètes s'affrontant comme deux boucs, ou comme deux aegipans, à la clarté de la lune...

Verlaine ne resta que deux jours et demi à Stuttgart. Il ne devait jamais plus revoir Rimbaud. « Sur ma remonstration, dit celui-ci, Verlaine s'en est retourné à Paris, pour, de suite (*sic*), aller finir d'étudier *là-bas, dans l'Ile.* » Entendez en Angleterre. Il me semble que Rimbaud se flatte ici beaucoup. La conduite de Verlaine, à partir de cet instant, n'est point de celles qu'un simple conseil d'ami suffit à déterminer. J'y vois une véritable révolution morale, aussi grave que l'avait été, dans la prison de Mons, la révolution spirituelle, j'entends le retour à la foi. Les quatre années qui vont suivre seront marquées par une seconde tentative de Verlaine pour vaincre les fatalités qui l'entraînaient, le contrai-

gnaient aux pires désordres. Comme à l'époque de la *Bonne Chanson*, il voudra réformer sa vie. Naguère il avait cherché un soutien dans l'amour régulier. Mais un amour d'une autre espèce, inavouable, avait tout balayé. Maintenant, rejeté par celui-là même qui l'avait perdu, Verlaine courageusement, désespérément, allait tâcher encore à remonter la pente, en s'appuyant cette fois sur Dieu.

La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.



Le poète débarque à Londres au milieu de mars. Il se rendit dès son arrivée dans un office de placement pour professeurs et précepteurs et sollicita un emploi au pair. Une semaine plus tard, il recevait un avis de l'Agence, on lui offrait une place de professeur de français et de dessin, dans une école, à Stickney, près Boston (Lincolnshire).

Quelques semaines après son arrivée, Verlaine écrit à Delahaye :

J'ai besoin atrocement de calme... C'est avec une espèce de férocité que je lutte à terrasser ce vieux Moi de Bruxelles et de Londres, 72-73, de Bruxelles, juillet 73, aussi et surtout.

Mais ni la tâche journalière, ni les courses à travers champs, ni son application à s'enfoncer en de pieuses lectures, ni l'expansion de son âme dans la prière ne parvenaient toujours à détourner sa pensée — et sa chair — de certains souvenirs.

Aussi bien j'écoute
Des sons d'autrefois.
Vipère des bois,
Encor sur ma route?

Le 29 avril 1875 il écrit à Delahaye :

Si tu as des nouvelles de Stuttegarce (*sic*), ou d'autres lieux, fais savoir!

De même en septembre, en octobre, en novembre, il s'informe encore de Rimbaud. Cependant quoiqu'il se montre anxieux de recevoir indirectement de ses nouvelles, il est vrai que lui-même, depuis son départ de Stuttgart, a toujours pris soin de cacher son adresse à son ami. Delahaye, leur intermédiaire, est prié de la garder secrète. C'est que Rimbaud, après la séparation qui suivit, s'était mis en tête d'extorquer des subsides à Verlaine. Il joignait même à ses requêtes, transmises par le canal de Delahaye, des menaces pour le cas où Paul refuserait. Mais Paul ne céda pas...

C'est alors que Rimbaud quitte Stuttgart, en avril. Il traverse à pied le Wurtemberg et la Suisse, arrive fourbu à Milan, où il est recueilli, 2, place du Dôme, par une vieille dame charitable. Bientôt, il repart en direction du Sud, mais, frappé d'insolation sur la route de Brindisi, il est rapatrié par les soins du Consulat de France à Livourne. Quelque temps, il végète à Marseille parmi les débardeurs des quais, et rentre à Charleville en octobre.

Dès son retour, il adresse à Verlaine de nouvelles demandes d'argent, et cela par des voies différentes. Mais, de son côté, Verlaine ne cessait de faire tenir à Rimbaud, par les soins du fidèle Ernest, homélies et remontrances. Rimbaud en accusait réception à Delahaye en ces termes :

Reçu le Postcard et la lettre de V... il y a huit jours... Je ne commente pas les dernières grossièretés du Loyola, et je n'ai plus d'activité à me donner de ce côté-là...

Dans le même mois, Verlaine écrivait à Delahaye :

Vidons la question Rimbaud. D'abord, j'ai tout fait pour ne pas me brouiller avec lui. Le dernier mot de ma dernière lettre à lui fut : « Cordialement ». Et je lui expliquais

en détail mes raisons arithmétiques de ne lui pas envoyer d'argent. Il a répondu : 1° des impertinences agrémentées d'annonces obscures de chantage; 2° par des comptes d'apothicaire, où il m'était démontré que c'était une bonne affaire pour moi de lui prêter la somme en question. Sans compter une missive absolument écrite en charabia d'homme soûl, où j'ai cru démêler qu'il mettait à ses lettres futures cette condition que je devrais « casquer », sinon zut. En un mot, spéculation sur ma sottise ancienne, sur ma coupable folie d'il n'y a pas encore longtemps de ne vouloir vivre que par lui et son souffle... Je commence enfin, et ce n'est pas sans mal, à saisir tout le côté profondément « gâteux » de mon attitude de ces deux années passées à Bruxelles et à Londres (1)...

Enfin, le dimanche 12 décembre 1875, Verlaine adressait à Rimbaud une lettre qui devait être la dernière (1). Tout en s'efforçant encore une fois d'entraîner son ami dans les chemins de la religion, il ne manquait pas de lui signifier la résolution qu'il avait prise de ne plus lui envoyer d'argent :

Etant donné, et d'abord mon besoin de réparer un tant soit peu, à force de petites économies, les brèches énormes faites à mon menu avoir par notre vie absurde et honteuse d'il y a trois ans — et la pensée de mon fils, et enfin mes nouvelles, mes fermes idées, tu dois comprendre à merveille que je ne puis t'entretenir...

En dépit de ses sarcasmes, Rimbaud dut sentir qu'il y avait positivement quelque chose de changé dans le cœur de son ami, car cette lettre demeura sans réponse. La rupture, cette fois, était consommée.

Durant trois ou quatre années encore, Verlaine, grâce aux renseignements fournis par Delahaye, continuera de suivre par la pensée « l'homme aux semelles de vent ». Et tantôt il le raillera de ses aventures, en des vers grimaçants tels que ceux-ci :

(1) Lettre publiée dans *Figaro* (2 avril 1932) par son actuel détenteur, M. Armand Lods.
(1) *Ibid.*

...j' m'embêt' pluss' euq' jamais; mais c'est négal :
J'ai promené ma gueule infecte au Sénégal
Et vu Cinq-Hélèn' (zut à Badingue!) un' rud' noce!
Mais tout ça n'est pas sérilleux : j' rêve eud' négoce...

Tantôt il s'apitoiera sur sa destinée :

La malédiction de n'être jamais las
Suit tes pas sur le monde où l'horizon t'attire...

Et la poésie qui alors s'exhalera de son âme profonde se terminera en oraison :

Dieu des humbles, sauvez cet enfant de colère!

Mais on sait le cas que Rimbaud faisait des poésies religieuses de Verlaine. Celui-ci lui avait envoyé l'admirable suite de sonnets qui est ce qu'il y a de plus beau dans *Sagesse:* « Mon Dieu m'a dit ». Le manuscrit en fut retrouvé à Roche par la sœur de Rimbaud, Isabelle. Où cela? Dans les latrines.



Au printemps de 1876, Verlaine quitta Stickney pour Boston; puis il accepta, peu après, une place de maître-interne dans une pension, à Bournemouth (Hampshire) sur la côte méridionale, en face de l'Ile de Wight. Il y demeura jusqu'au mois d'août 1877. En octobre de la même année, il entrait en qualité de professeur à l'Institution Notre-Dame de Rethel (Ardennes).

Verlaine, à cette époque, n'avait pas encore perdu l'espoir d'une réconciliation avec sa femme. Il se disait que la vie régulière qu'il s'était imposée était un témoignage si irrécusable de son repentir, un gage si éclatant de son ferme propos, que Mathilde, à la longue, ne pouvait manquer d'en être impressionnée, touchée, voire même frappée d'admiration. C'est qu'il savait, lui, quels efforts sanglants il avait dû déployer dans cette lutte inégale avec les puissances obscures. Que valaient contre

une telle preuve les rancunes et les préventions? N'envisageant la question que de son point de vue propre, il ne comprenait point qu'on pût l'incriminer toujours. Il eût plutôt compris qu'on le félicitât. Ensuite, n'avait-il pas expié? Bien plus, il était croyant, cet homme. Ses torts, ses péchés, il les avait confessés. L'aumônier du « château », là-bas, les avait absous, donc effacés. Ils étaient comme s'ils n'avaient pas été. Bien plus encore : Mathilde, quoiqu'elle fût une honnête bourgeoise, une bonne petite femme d'intérieur, et sage, et rangée, Mathilde était irréligieuse, ou si détachée de la religion! D'où Verlaine était enclin à penser que c'était lui, le pécheur, qui était dans la vraie voie, lui, le monstre de naguère, le pourceau d'autrefois, qui était le plus près de Dieu. En quoi il est fort possible, au reste, qu'il ne se soit pas trompé.

Mais Mathilde voyait les choses autrement et, sur le plan terrestre, on ne peut l'en blâmer. Des circonstances trop horribles avaient accompagné la dissolution du ménage et la rupture dernière du lien conjugal. Il est commode, après coup, de charger l'épouse outragée, de parler d'insensibilité, de mesquinerie. Parlons plutôt de prudence. Le poète suppliait :

> O ma sœur, qui m'avez puni, pardonnez-moi!

et ailleurs :

> Les chères mains qui furent miennes
> Toutes petites, toutes belles...
> Faites le geste qui pardonne!

Ou encore il chantait :

> Ecoutez la chanson bien douce
> Qui ne pleure que pour vous plaire,
> Elle est discrète, elle est légère :
> Un frisson d'eau sur de la mousse!

Et même ce « frisson », il n'avait pas manqué de le faire parvenir, par l'intermédiaire de Charles de Sivry,

à « la Princesse (charmante) », ainsi qu'il lui avait envoyé tous les premiers poèmes de *Sagesse*.

Ces poésies sont « divines », certes. Pourtant, gardons-nous bien de voir dans leur « divinité », qui est d'ordre esthétique, une garantie morale. N'allons pas de leur beauté tirer un argument de plaidoirie contre Mathilde, et dire : « Elle devait pardonner dès l'instant que Paul était un grand poète et qu'il implorait son pardon en termes admirables d'une humilité merveilleuse. » Le raisonnement serait faux. Non que ces implorations poétiques de Verlaine ne fussent absolument sincères. Nous entendons bien, au contraire, qu'elles exprimaient ce qu'il y avait de plus profond dans son âme. Mais, d'abord, ces perles pures, le plongeur en lui-même ne parvenait à les atteindre, il ne les remontait de l'abîme qu'à de rares heures privilégiées. Ensuite ces joyaux reposaient, chez l'homme, sur un lit de vase où, au moindre remous, ils risquaient de s'engloutir. Hélas! une existence est composée d'une multitude de moments, et les promesses de Verlaine (il en avait tant fait!) ne pouvaient inspirer aucune confiance. Il eût fallu, pour reprendre la vie commune avec Paul, que Mathilde fût folle — par amour ou par sainteté. Or, elle était une petite personne très raisonnable. Médiocre, si l'on veut. Mais les médiocres, eux aussi, ont droit à la tranquillité.

Reste la question du fils né de cette union malheureuse. Après l'histoire Rimbaud, le drame de Bruxelles, la prison de Mons, faut-il s'étonner que la garde de l'enfant ait été, au procès, retirée au père? Faut-il s'étonner que la mère et la famille de celle-ci, considérant l'exercice de leur droit comme l'accomplissement même de leur strict devoir, aient écarté toute ingérence de Verlaine dans l'éducation du petit Georges, et cela avec une rigueur qui devait aller se resserrant, plus le garçon avançait en âge? Soustraire l'enfant à l'influence d'un homme qui, sans doute, avait des talents, mais qui n'en

était pas moins un ivrogne et un débauché de la pire espèce, telle était la vue courte et probablement bonne de Mathilde. Telle fut sa volonté suivie.

Quant à la faculté de voir son fils, accordée au père par le Tribunal, il est inexact qu'elle ait été contestée à Verlaine, comme celui-ci l'a prétendu. La vérité, c'est que lui-même, après quelques visites, entraîné par une nouvelle passion vers de nouveaux désordres, négligea d'user de son droit (1).

Mme Delporte conte que, en 1877, le poète, d'un café voisin de la rue Nicolet, lui envoya, par un commissionnaire, un extravagant billet, dans lequel il la priait de lui rendre un dessin, œuvre de son père, et, en même temps, de remettre son fils au porteur. Mathilde remit le dessin, mais garda l'enfant. Elle ajoute qu'une cousine de Verlaine, sa cousine Victorine Dehée, de Fampoux, l'avait engagée à ce méfier de Paul. Celui-ci aurait dit aux Dehée, lors du séjour qu'il fit chez eux, à sa sortie de prison, qu'il essaierait d'enlever son fils « pour se venger ».

Dans l'été de 1878, Verlaine, qui se trouvait à Paris, en vacances, sut par Charles de Sivry que le petit Georges venait d'être gravement malade.

Il écrivit à ma mère, conte Mme Delporte, dans ses *Mémoires* inédits, pour qu'on lui permît de voir son fils. Mes parents répondirent qu'il pourrait venir et serait reçu. On lui fixait le jour et l'heure. Mon petit Georges, hors de danger, était encore alité; ma mère le reçut auprès du lit de l'enfant; mon père monta aussi le voir. On ne lui parla guère que de Georges; mon nom ne fut pas prononcé, et aucune allusion ne fut faite au passé. Il partit heureux, demandant à venir encore une fois avant son départ, permission qui fut accordée. Quelques jours après, il revint et causa longuement avec mon excellente mère, lui racontant combien il était heureux à Rethel, au milieu de braves prêtres doux

(3) Plus tard il songera à le revendiquer, mais à une époque où, socialement, sa déchéance semblait irrémédiable.

et gais. Enhardi par le bienveillant accueil de ma mère, il lui confia son espérance de revenir habiter un jour cette maison hospitalière, qu'il avait quittée dans un jour de folie, qu'il avait tant maudite dans ses lettres à son ami Lepelletier. Les temps étaient changés. Que n'aurait-il pas donné pour reprendre la vie commune! Ma mère, touchée de ce repentir et de ces regrets et de l'affection qu'il disait avoir pour moi, crut ne pas devoir lui enlever toute espérance, nous étions tous deux si jeunes encore, plus tard on verrait...

Au fond, ma mère ne désirait pas un rapprochement; tant de fois nous avions vu Verlaine doux et repentant et retomber bientôt dans son terrible vice! Mais elle ne voulut pas le décourager de la voie honnête où il venait d'entrer (1).

Durant son séjour à Rethel, Verlaine écrivit quelquefois à ma mère, qui lui répondit, pour avoir des nouvelles de son fils; il envoya à Georges quelques petits cadeaux, un album de photographies, un livre anglais illustré...

C'est à l'époque où, à Rethel, le soir, dans sa petite chambre ornée de « crépons japonais » et de « deux tailles-douces représentant la Vierge et saint Joseph », l'étrange professeur, après avoir corrigé les copies de ses élèves, pousse le verrou de sa porte et, tirant d'une armoire les cahiers de son labeur secret, y trace les signes d'un langage mystérieux, des phrases disposées en lignes inégales, des syllabes qui se font écho, tout un système d'incantation, par lequel ses douleurs se ravivent et cependant se bercent, elles-mêmes transposées en musique :

Et j'ai revu l'enfant unique; il m'a semblé
Que s'ouvrait dans mon cœur la dernière blessure,
Celle dont la douleur plus exquise m'assure
D'une mort désirable en un jour consolé...

Mais, brusquement, dit Mme Delporte, Verlaine « cessa d'écrire à ma mère, parut oublier qu'il avait un fils et

(4) Mathilde écrit mal, mais ce n'est pas le style ici qui importe.

nous n'entendîmes plus parler de lui ». Elle ne dit rien de la visite que, en 1879, Delahaye, envoyé par Verlaine, fit au 14 de la rue Nicolet, pour y plaider une dernière fois la cause de son ami, en vue d'un rapprochement conjugal. C'est le beau-père qui reçut l'ambassadeur. Il ne lui cacha point que « certaines choses demeurent irréparables ». Toutefois, il est possible que Mathilde ait ignoré cette entrevue, M. Mauté ayant jugé préférable de ne pas l'en informer.

O Jésus, vous voyez que la porte
Est fermée au devoir qui frappait...
Je n'ai plus qu'à prier pour la morte,
Mais l'agneau bénissez qui le paît !...

Seulement, ce que Verlaine lui-même, à cette date de 1879, dissimule, c'est que « la vieille folie » était déjà en route. Il avait recommencé à boire, et à Rethel, dans l'Institution où il enseignait, il s'était pris d'une affection trop tendre, pour un élève de dix-sept ans, Lucien Létinois. C'était un garçon grand et dégingandé, comme l'*Autre*, l'ami perdu. En vérité, avec son teint mat, la pâle doublure, combien pâle ! d'une terrible face cramoisie, disparue à l'horizon des mers.

FRANÇOIS PORCHÉ.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Œuvre complètes de Montaigne. Essais, Livres I et II. Texte établi et présenté par Jean Plattard, Editions Fernand Roches, 4 vol. — Pierre Villey : *Les Essais de Michel de Montaigne* (Collection : Les Grands Evénements littéraires), Edgar Malfère. — François Tavera : *L'idée d'humanité dans Montaigne*, Libr. Honoré Champion. — Michel de Montaigne : *Journal du Voyage en Italie par la Suisse et l'Allemangee.* Introduction et notes d'Edmond Pilon. Illustré de huit hors-texte, Les Œuvres représentatives.

A son propre dire, Michel Eyquem, sieur de Montaigne, naquit, au château du même nom, le dernier jour de février 1533. Le quatrième centenaire de sa naissance surviendra donc peu de temps après la publication de la présente chronique. Nous souhaitons vivement, sans beaucoup l'espérer, que les spécialistes du XVIe siècle commémorent ce centenaire en nous fournissant quelques précisions sur les actes et quelques lumières sur la personne du philosophe.

Nous ne connaissons guère, en effet, de l'esprit et des gestes de Montaigne, que ce qu'il a bien voulu nous en révéler lui-même. Il se complut, il est vrai, à s'étudier tout particulièrement et regretta souvent, nous affirme-t-il, de ne pouvoir, par révérence pour ses lecteurs, se peindre dans son entière nudité; mais, en fait, sa méthode d'introspection le conduisit à nous découvrir les états successifs de son existence morale bien mieux que les événements de sa vie matérielle. Or, celle-ci influa profondément sur la première; dans l'impuissance où nous restons de la pénétrer étroitement, comment dessinerions-nous d'une manière positive la psychologie d'un homme entre tous sujet à l'incertitude et à la contradiction?

Pour nous retracer des images réelles de cette vie matérielle, les érudits se sont-ils livrés, au cours de ces dernières

années, à des recherches assidues? Aucune publication n'est venue nous le confirmer. Un tel travail eût apporté, sans nul doute cependant, de féconds résultats. Il eût fallu l'effectuer parmi les minutes notariales de Vélines, La Mothe-Monravel, Bergerac, Périgueux, bourgades et villes voisines de Saint-Michel et Bonneface, paroisse originelle de Montaigne, puis dans le riche fonds des archives départementales de la Gironde; celles-ci concentrent, méthodiquement classées, les liasses, remontant jusqu'au xv[e] siècle, de cent notariats bordelais. Quiconque se fut donné la peine d'explorer ces liasses y eût probablement retrouvé les actes commerciaux des Eyquem primitifs, marchands de salaisons et de vins, leurs actes familiaux aussi, enfin les actes administratifs de ceux d'entre eux qui occupèrent les fonctions de jurats et maires de Bordeaux.

Si, dans ces mêmes archives et dans les archives communales de la grande cité girondine, subsistent encore les Registres du Parlement et les Registres des délibérations de la Jurade, des investigateurs avisés, en les dépouillant patiemment, nous eussent renseignés sur les problèmes judiciaires et les affaires municipales que Montaigne traita, à des époques différentes, soit revêtu de la robe rouge de conseiller, soit affublé de la robe mi-partie de maire. Ainsi le personnage nous apparaîtrait-il sous les aspects significatifs de sa double magistrature; ainsi nous expliquerions-nous plus clairement des pages demeurées obscures des *Essais*.

La tâche à accomplir par les chercheurs reste, comme on le voit, considérable. On n'a pas encore dressé, à notre connaissance, une généalogie définitive de la famille Eyquem, *juive peut-être d'origine*, particularité qui tendrait à expliquer l'intérêt que Montaigne témoignait, au cours de son grand voyage de 1580-1581, aux synagogues et aux rabbins. On ignore à peu près tout des ascendants et des proches de l'écrivain. Des faits qui comptent dans la carrière de ce dernier, son élévation, par exemple, à la dignité de gentilhomme de la chambre des rois de France et de Navarre, n'ont été ni datés ni circonstanciés. Les lettres de provisions de ces charges doivent cependant figurer parmi les pièces de la Maison du Roi ou de la Chambre des Comptes. On se

demande, d'autre part, à quel moment et à la suite de quelle importante négociation, le subtil gascon reçut le collier de l'ordre de Saint-Michel dont il tirait tant de fierté. Le brevet de cette distinction royale n'aurait-il donc été transcrit dans aucun des registres affectés à cet emploi?

Des relations et des amitiés de Montaigne, on n'a étudié jusqu'à l'heure présente, ce semble, que les plus aisées à mettre en lumière, celles en particulier, qu'il entretint avec le chancelier de L'Hospital, Blaise de Montluc, Guy du Faur de Pibrac, La Boétie, Mlle de Gournay, etc...; on n'a guère tenté, par contre, de démêler le mystère de ses rapports avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, Marguerite de Valois, les maréchaux de Biron et de Matignon (1) et autres personnages de qualité connus de lui en des conjonctures diverses et nommés dans les *Essais* ou dans la *Correspondance.*

De même, on a laissé dans l'ombre les particularités de son commerce avec Diane d'Andouins, comtesse de Guiche, la belle Corisande, à laquelle il dédia le petit volume des poésies posthumes de La Boétie; avec Louise de La Bérandière, baronne d'Estissac, dont le nom figure, dans les *Essais*, en tête du chapitre : *De l'affection des pères aux enfants;* avec Diane de Foix, comtesse de Gurson, dédicataire du chapitre : *De l'Institution des enfants;* avec Marguerite d'Aure de Gramont, dame de Duras, louée par l'écrivain aux dernières pages du livre II de son œuvre; avec Anne de Vienne, comtesse de Lafayette, nommée à la fin du Journal du Voyage en Italie. Bien que vivant le plus souvent à la cour, ces gentes dames formaient le groupe des amies de terroir de Montaigne. Plus sociable qu'il ne le voulait paraître, le philosophe les connut soit dans son voisinage, soit au cours de ses pérégrinations de malade à Bagnères et à Chaudesaigues. La première et la quatrième appartenaient à cette puissante famille de Gramont qui régentait le Béarn; la deuxième possédait les terres d'Estissac, de Montault, de Montelar et de La Borde en Périgord; la troisième la seigneurie de Gurson proche du fief de Montaigne; la cinquième les comtés de Pontgibaud et de Lafayette en Auvergne. A toutes Montaigne manifeste des

(1) M. Labande a cependant publié, en 1916, dans la *Revue du* XVI*e siècle*, une *Correspondance de Montaigne avec le maréchal de Matignon.*

sentiments de tendresse respectueuse. Ne serait-il pas intéressant de savoir en quelles circonstances il se lia d'affection à elles et si, par leurs qualités intellectuelles et morales, elles se montraient dignes de sa prédilection? L'une, Mme d'Estissac, maîtresse d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, est surtout connue pour avoir enrichi d'un rejeton adultérin la lignée de son époux, Louis, baron d'Estissac; l'autre, la belle Corisande, pour avoir témoigné beaucoup de dévouement à Henri IV, son amant. Des autres, on n'a rien appris de positif, ce semble.

Les biographes de Montaigne, et le meilleur d'entre eux, Paul Bonnefon, se sont bornés, le plus souvent, à emprunter aux *Essais* la matière de leur travail sans essayer d'ajouter un détail quelconque aux indications éparses dans le texte de ce maître livre. Seul, le Dr Payen, en quelques opuscules, nous apporta-t-il des documents importants.

En somme, les *Essais* sont restés, à travers le temps, la proie de commentateurs plus épris de philologie que d'histoire, plus désireux de préciser les sources d'inspiration de leur auteur que de situer celui-ci dans son milieu social, plus soucieux de fixer ses doctrines philosophiques que d'examiner ses actions et d'analyser ses sentiments. Nous ne songeons nullement à incriminer ces commentateurs d'avoir cantonné leur curiosité dans un domaine restreint (l'un d'eux, le Dr Armaingaud, par exemple, a fait excellente besogne dans son édition critique des *Œuvres complètes de Montaigne*); mais nous souhaitons que Montaigne et les *Essais* attirent l'attention des historiens; ceux-ci combleraient sans difficulté, croyons-nous, les lacunes de la chronologie biographique et littéraire établie par M. Pierre Villey en tête de son excellente édition des *Essais*.

Mais, de longtemps sans doute, nous ne verrons pas les historiens se pencher sur ce livre si souvent énigmatique. A l'occasion du centenaire sus-indiqué, les commentateurs, par contre, ont témoigné de leur habituelle activité. M. Jean Plattard, parmi eux, a commencé la publication des **Œuvres complètes de Montaigne** et mis à la disposition des lettrés, sous la forme de quatre élégants volumes, les deux premiers livres des *Essais*. Spécialisé à l'étude du XVIe siècle, auteur de

bons travaux sur Rabelais, Guillaume Budé, Scévole de Sainte-Marthe et Agrippa d'Aubigné, M. Jean Plattard eût pu rendre hommage à Montaigne en s'efforçant de le mieux pénétrer; mais sans doute est-il de l'avis que l'on rend un bien plus bel hommage à un écrivain en réimprimant ses ouvrages qu'en retrouvant, dans de vieux papiers, des vestiges de son existence, car toute son ambition s'est bornée à dresser un texte pur des *Essais* sans y ajouter les résultats d'enquêtes personnelles. « Mon apport, écrit-il dans son introduction, est minime; il porte presque uniquement sur les emprunts de Montaigne aux écrivains français de la génération précédente. »

M. Jean Plattard s'est donc évertué à compléter de quelques renseignements la thèse de doctorat de M. Pierre Villey sur les *Sources et l'Evolution des Essais de Montaigne*. Il est resté dans le domaine littéraire déjà consciencieusement exploré sans se soucier d'aborder le terrain biographique où, comme nous le disons plus haut, tant de faits demeurent inexpliqués.

La vie de Montaigne qui figure en tête de son travail ne nous fournit, en effet, aucune indication nouvelle. Nous le regrettons. Louons cependant M. Jean Plattard d'avoir avec tant de soin fixé le texte des *Essais*. Celui-ci est emprunté au fameux exemplaire de l'édition de 1588, conservé à Bordeaux et que le philosophe couvrit de ses annotations. Il fait aussi état des versions de 1580 et 1595, cette dernière publiée par Mlle de Gournay, seule dépositaire de la pensée de Montaigne et que les Montaignistes de l'heure présente traitent, à notre avis, avec quelque peu d'impertinence.

M. Jean Plattard, assez embarrassé pour résoudre le problème de l'orthographe de son texte, s'est décidé à adopter la leçon de l'imprimerie Langelier, approuvée, selon lui, par Montaigne. En réalité, Montaigne se souciait fort peu de cette question à laquelle, de son propre aveu, il n'entendait goutte.

En ordonnant aux artisans de l'officine parisienne Langelier, qui imprimèrent son livre en 1588, d'employer « l'orthographe ancienne », il se montrait l'adversaire des novateurs qui préconisaient l'orthographe phonétique et, par suite, on a pu dire qu'il préférait à l'autre cette « orthographe an-

cienne ». En fait, celle-ci était plus voisine de ses goûts sans qu'il lui donnât, à proprement parler, son approbation. M. Jean Plattard nous l'a néanmoins, avec quelque apparence de raison, conservée.

Les annotations de M. Jean Plattard, sauf celles qui contiennent la traduction des textes latins et grecs cités par Montaignes, sont rejetées en appendice. Elles consistent en variantes, éclaircissements historiques ou philologiques, indications de sources, etc... Malgré leur forme succincte, elles paraissent suffisantes. En somme, la nouvelle édition des *Essais* qui nous est offerte, avec sa belle typographie, ses reproductions des titres originaux de 1580, 1588 et 1595, comptera parmi les plus sûres.

Quiconque en fera l'acquisition aura intérêt à y joindre un ouvrage récent de M. Pierre Villey : **Les Essais de Michel de Montaigne,** paru dans la vivante collection : *Les Grands Evénements littéraires,* car cet ouvrage, élaboré par l'un de nos plus doctes Montaignistes, contient l'essentiel de ce qu'un lettré doit connaître de l'une de nos plus fameuses productions intellectuelles. M. Pierre Villey, auteur de la thèse que nous avons précédemment signalée, collaborateur, pour les tomes IV et V, de l'édition des *Essais* dite Edition municipale de Bordeaux, a publié, en outre, à la librairie Alcan, une parfaite réimpression annotée des mêmes *Essais,* et, chez d'autres éditeurs, divers volumes sur les idées pédagogiques et les sources historiques de Montaigne. Il possède donc admirablement un sujet auquel il semble, à travers le temps, avoir accordé sa prédilection.

Dans le nouveau petit volume qu'il vient de lancer, il fait, pourrait-on dire, une sorte de biographie des *Essais,* situant ceux-ci dans la vie morale et la vie matérielle de leur auteur, étudiant les circonstances de leur naissance, de leur développement, de leur publication, de leur succès et de leur destin posthume, les tendances philosophiques successives qui s'y manifestent et les apports personnels de Montaigne dans le domaine de la pensée.

Quand Montaigne, en 1580, publia à Bordeaux, chez Simon Millange, les résultats de son labeur de solitaire, il n'avait point encore accompli toute son évolution morale,

mais il avait conscience déjà d'avoir bâti une œuvre originale en soi et qui ne pouvait être comparée à aucune autre. On ne saurait préciser d'où lui vint l'idée de lui donner le titre d'*essais*. Voulait-il, par ce titre, témoigner de sa modestie, montrer qu'il livrait timidement, à l'appréciation du public, des écrits imparfaits d'apprenti? Comment l'imaginer un instant alors qu'on le voit constater lui-même que son livre est « le seul livre au monde de son espèce ». Pour M. Pierre Villey, ce titre d'*Essais* ne signifie point tentatives, ébauches, comme on pourrait le croire, mais « expériences personnelles ».

La préparation en fut interminable. Il semble probable, au dire de M. Pierre Villey, que l'éducation, le milieu familial, les premières études, le commerce d'un monde lettré à Bordeaux et à Paris, l'influence profonde de La Boétie, préparèrent Montaigne à devenir auteur. Il le devint tout à fait en traduisant et publiant la *Théologie naturelle* de Raymond Sebond pour satisfaire un désir de son père, puis en imprimant les œuvres posthumes de La Boétie. Ayant tâté de la besogne littéraire et de la spéculation philosophique, y ayant trouvé quelque délectation, un peu dégoûté du monde, marié, contraint de gérer les biens périgourdins que lui laissait la succession paternelle, enclin par nature à la mollesse, il se décida à se retirer en 1571 dans son château de Montaigne. Là, dans cet isolement, ayant horreur de toute occupation rustique, ne voulant entendre parler ni de fermes, ni de baux, ni de labourages, ni de constructions, ni de contrats, qu'eût-il fait sans la distraction de la lecture? La Boétie, en mourant, lui avait laissé, par testament, sa bibliothèque. Il enrichit celle-ci de ses achats au point d'en faire une des « belles librairies de village ». Il nous entretient lui-même de la tour, toute constellée intérieurement de maximes, où elle était installée, et du contenu des « pupitres à cinq degrés » où étaient rangés ses livres.

Enfermé comme un farouche sanglier dans cette « tanière » et n'y voulant voir personne, il y fit lui-même, lisant, compulsant et annotant, son éducation d'érudit. Il n'avait pas, ce semble, à l'origine, d'autre dessein que celui de s'instruire et de s'instruire sans « cassement de tête ». Il allait, d'un

livre à l'autre, laissant celui-ci pour celui-là, vite las du compliqué ou de l'obscur, en quête d'un plaisir, non d'une fatigue de l'esprit.

A un moment imprécis de cette studieuse préparation intellectuelle le goût d'écrire ou plutôt le goût de dicter à un domestique secrétaire ses réflexions sur ses lectures, survint en lui. Ainsi naquirent les *Essais*. Montaigne les encombra tout d'abord d'un fatras pédantesque bien qu'il exécrât le pédantisme. En homme de la Renaissance il jouissait d'étaler sa connaissance des écrivains antiques. Il faisait alors besogne de copiste; il recueillait des extraits et les rejointoyait entre eux à l'aide de quelques artifices de style, les imprégnant, de plus, d'un dogmatisme doctrinaire assez peu attrayant.

M. Pierre Villey nous le montre, avec beaucoup d'intelligence, aux diverses étapes de son travail, tout-d'abord assujetti à l'influence de Sénèque, puis, plus tard, épris d'histoire et se dégageant peu à peu, sous l'action de Plutarque, des directions stoïciennes, s'humanisant, accommodant sa morale aux inclinations de sa nature, capté ensuite, après la méditation de Sextus Empirieus, par le pyrrhonisme, construisant l'*Apologie de Raymond Sebond*, le plus tendancieux de ses écrits, passant graduellement de « l'essai impersonnel » à « l'essai personnel » aboutissant enfin à cette religion et à cette peinture du moi où son génie trouvera sa véritable expression.

La philosophie le conduisit-elle réellement, comme on le prétend d'ordinaire, par ses chemins arides et divergents, à cette contemplation et à cet examen minutieux de lui-même, ou bien son tempérament d'épicurien et cet égoïsme farouche dont il fait profession, avec quelque cynisme, tout au long des *Essais*, ou encore la maladie, cette cuisante douleur de la pierre qui lui tenailla les entrailles, la maturité venue, le menaça de mort et l'invita à « se resserrer en soi »? On l'ignorera toujours. Il restait, du moins, convaincu que l'étude de son être particulier pouvait, malgré la « bassesse » de sa vie sans lustre, s'élargir en généralisations, « chaque homme portant la forme entière de l'humaine condition ».

Ce n'est point ici le lieu de retracer les aspects divers de

la morale de Montaigne. Cette morale qui prend pour but définitif l'émancipation de l'homme et la conquête par celui-ci de la liberté, est étudiée avec beaucoup de pénétration dans un ouvrage récent de M. François Tavera : **L'idée d'humanité dans Montaigne** qui relève plutôt de la rubrique philosophique du *Mercure* que de la rubrique littéraire. Cet ouvrage, écrit dans une bizarre langue oratoire, avec des redites sans nombre, dénote d'une connaissance approfondie de l'œuvre et de la vie de l'écrivain et donne des idées maîtresses de ce dernier une physionomie moins traditionnelle, plus frappante que d'ordinaire, plus voisine, croyons-nous, de la réalité.

Ayant à demi construit son œuvre et fourni, en partie, les éléments de cette philosophie de la nature que les libres esprits exalteront dans la suite, Montaigne s'avisa, un beau jour, que se connaître soi-même ne suffisait point. Pour étendre le champ de ses spéculations, il devait désormais connaître aussi les hommes qu'il prétendait conduire vers le bonheur et sauver de leurs servitudes. Il avait déjà préconisé les voyages comme matière éminente d'éducation. Il prétexta sa maladie pour entreprendre une cure aux eaux de Plombières, de Bade et de Lucques, en fait pour réaliser son projet secret de s'initier aux us et coutumes de différentes nations. Le **Journal de son Voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne,** incomplet de ses premiers feuillets et aujourd'hui perdu, a été publié pour la première fois, en 1774, par Meusnier de Querlon et réimprimé successivement par Louis Lautrey et par le Dr Armaingaud.

Aujourd'hui M. Edmond Pilon nous en donne une nouvelle édition illustrée et annotée. Nous devons lui en savoir gré, car ce texte était devenu rare. De plus, le subtil éditeur y ajoute une introduction d'une très belle qualité littéraire; elle constitue une des plus savoureuses productions de son allègre plume et captive si bien l'attention de son lecteur que, dans la suite, le *Journal* lui-même, qui est une sorte d'aide-mémoire, perd beaucoup de son intérêt.

Montaigne quitta son château le 22 juin 1580, en apparence chassé de ce lieu par son mal, en réalité propulsé par sa curiosité des hommes. Il y laissait, sous la garde de Dieu,

son épouse, Françoise de La Chassaigne et sa fille, Léonor, âgée de huit ans, à une époque où la guerre intestine sévissait plus spécialement en Périgord, pays infesté, écrit-il lui-même, d'entreprenants huguenots. Nul remords chez lui d'abandonner ainsi ses proches. M. Edmond Pilon le défend d'être un époux sans amour et un père dénaturé. Pourtant Montaigne témoignait une tendresse relative à Mme de Montaigne à laquelle, se plaignant sans cesse des « épines domestiques », il cédait sans scrupule son fardeau de chef de famille et la gestion de ses biens. Nous ne sommes point attachés, disait-il, parlant d'elle à l'heure du départ, d'une « manière chiennine ». A sa fille, il accordait encore moins d'importance. Il considérait que la conception d'un beau livre était préférable à la conception d'un enfant et il lui tardait qu'un gendre le vînt débarrasser de sa responsabilité d'éducateur.

La plupart des commentateurs du *Journal*, et M. Edmond Pilon lui-même, ont cru que Montaigne s'en alla accompagné de son frère, Bertrand, sieur de Mattecoulon, de Bernard de Cazalis, sieur du Fraîche, son beau-frère, personnage originaire de Pujols (Gironde), comme l'a établi l'héraldiste Pierre Meller, et du sieur du Hautoy, gentilhomme lorrain. En fait, ce dernier paraît n'avoir rejoint les voyageurs qu'à Beaumont-sur-Oise en compagnie de Charles d'Estissac, probablement son ami. M. du Hautoy appartenait à une très importante famille dont les armes nous ont été conservées par d'Hozier.

Montaigne emportait dans son bagage plusieurs exemplaires des deux premiers livres des *Essais*, nouvellement parus; il se proposait de les offrir à Henri III et à divers seigneurs et savants. Il se dirigea donc vers Paris. On ne sait rien de cette première partie de son voyage, fort périlleuse, car il dut traverser la région limousine mise à sac par les bandes du duc de Ventadour et des huguenots liguées. De Paris où le roi le reçut aimablement, il se rendit, on n'a jamais su pour quelle raison, au siège de La Fère, en Picardie. Sans doute quitta-t-il assez vite la capitale pour éviter d'y contracter la peste et une épidémie de coqueluche qui faisaient des victimes par milliers. Devant La Fère il assista à la fin de

son ami le comte de Guiche dont il accompagna jusqu'à Soissons le convoi funèbre.

Peu après, rejoint à Beaumont-sur-Oise par Estissac et Du Hautoy, il partait pour son véritable voyage. Il se disposait à muser de ville en ville, quand une violente crise de colique l'obligea à doubler les étapes et à gagner rapidement Plombières. En cette station thermale, il se soigna à sa mode, fort content de n'y trouver ni médecins ni apothicaires, comme le précise Jean Le Bon, en son *Abrégé de la propriété des bains de Plombières* (1576).

Notre voyageur ne se sentit réellement heureux que lorsque, sa cure terminée, il eut traversé la frontière et pénétré « en pays étrange ». A partir de ce moment on le voit « tout yeux et tout oreilles », avide de tout connaître, familier, sociable, bavard, bien différent de ce qu'il était en son château familial. Il visite les églises, les temples, les synagogues, relance prêtres, moines, rabbins, théologiens et savants de toutes sortes, dispute sur mille matières et enregistre dans son esprit les idées qui lui semblent présenter quelque valeur. Il ne dédaigne ni le bourgeois, ni l'artisan, ni l'hôtelier, ni le domestique. Il a rejeté sa morgue nobiliaire et ne se la rappelle que lorsque, pour lui faire honneur, on lui demande un présent de ses armes que l'on attachera à la façade d'une maison. Les villes et les bourgades, les grandes réunions de peuple, les fêtes n'eurent jamais de promeneur ou de spectateur plus attentif que lui.

Par contre, il s'intéresse peu à la nature et aux œuvres d'art. Les musées et les galeries de Venise, Rome, Florence ne l'attirent guère. Plus volontiers il recueille quelque singularité de gastronomie ou quelque bizarrerie de coutume locale qu'un détail d'architecture. Au cours de cette longue promenade où, sans se plaindre, chevauchant par tous les temps, il fait, chaque jour, des étapes de 20 à 40 kilomètres, il poursuit avec une ardente passion la recherche de l'homme, la découverte des âmes, la quête des mœurs et des institutions.

Avoir manqué d'un compagnon de sa culture, auquel il eût pu communiquer ses impressions, paraît avoir été son seul regret. Ses jeunes compagnons, hors peut-être M. d'Estissac,

étaient des écervelés, plus friands de plaisirs que de science, et desquels il dut se faire le mentor. Il rapporta néanmoins de son séjour en Suisse, en Allemagne, en Tyrol et en Italie, de merveilleux enseignements dont on retrouve les traces nombreuses au livre III des *Essais*.

Le voyage se prolongea pendant une période d'environ dix-huit mois. Peut-être Montaigne n'en fût-il jamais revenu, tant il se sentait gaillard sur les chemins du monde, si les jurats bordelais ne s'étaient avisés de l'élire à la mairie de leur ville et de le transformer, contre sa volonté, en homme public et en homme d'action.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Gabriel Audisio : *Antée,* « les Cahiers du Sud ». — Tristan Tzara : *Où Boivent les Loups,* « éditions des Cahiers Libres ». — François-Paul Alibert : *le Cyclope,* Gabelle, Carcassonne. — Sung-Nien Hsu : *Anthologie de la Littérature chinoise,* Delagrave. — Yves-Gérard Le Dantec : *Frise,* « éditions de la Cigale ». — Francis Yard : *Choix de Poèmes,* Figuière.

Antée, l'éternel thème du rêve ou songe, espoir idéal, ivresse d'infini, rajeunissant ses forces au contact de la terre nourricière, les vérités vécues ou vivantes, et la nature sue et vue alimente les paysages d'âme et d'imagination. Ce grand poème de Gabriel Audisio était impatiemment attendu par les lecteurs d'*Ici-Bas*, datant déjà de 1927. Ce peu de hâte à tirer profit d'avantages avoués par un succès de début remarquable témoigne d'un souci de conscience et du besoin, chez l'auteur, d'une satisfaction plus grande qu'aucune autre, celle qu'on porte en soi. Amère, elle le peut être, parfois le doute y mord, elle torture, et ce mal même qui torture manifeste son importance et excite à des redressements d'autant plus vigoureux, audacieux et rayonnants. C'est le cas de M. Gabriel Audisio : je n'aurais osé augurer des poèmes du présent recueil tout ce qu'ils nous apportent de nouveauté et de grandeur.

Je veux m'affranchir au plus vite de quelques remarques. Si je suis sensible à l'œuvre d'un auteur, il m'est pénible de m'arrêter longtemps à la minutie mesquine des observations que je ne hasarde que pour ne rien dissimuler de mes réac-

tions; mes réserves se voudraient prémonitoires, au plus traînant des regrets, avouant une incompréhension, mais non pas avilies du poids mort des reproches, que, du reste, je ne me reconnais pas en droit de risquer. Contre l'avis commun, je ne regarde pas le critique comme un juge, mais, quand il remplit au mieux sa tâche, comme un homme accoutumé aux plus fortes lectures, conscient de ce qui a été fait, tenté, et des moyens qu'on peut mettre en action, un lecteur en sympathie avec l'auteur, qui énonce et, s'il peut, explique ses joies, avoue l'atonie de sa pensée en présence de certaines réalisations, en recherche et en creuse les motifs, soit qu'ils proviennent de lui-même, soit de l'écrivain. Rien n'est plus aisé ni plus déplaisant, plus outrecuidant et plus vil qu'une épigramme, fût-ce avec l'esprit qu'y sut mettre Voltaire et imiter Lebrun. A mon opinion elle se retourne en fait, même lorsqu'on rit et qu'elle amuse, contre son auteur. Semer des blâmes par application à des principes préconçus, d'une méthode ou d'une prétendue supériorité, de quelque sorte qu'elle soit, m'a toujours fait l'effet d'une insulte toute gratuite de pédant que ni sa science si elle est réelle ni son intelligence toujours bornée et trop souvent infatuée n'y saurait autoriser. Le critique, comme je le conçois, est un ami, un frère, dont le but est de rassurer les inquiétudes, de réconforter par une sincère et réfléchie admiration ou compréhension tout au moins, et de ne pas cacher ce qui lui paraît entacher un ouvrage d'erreurs ou de faiblesses faciles ou non à réparer. Son avis intéresse le lecteur qu'il informe sans parti pris, et l'auteur qui se rend mieux compte s'il a réalisé le dessein qu'il s'est proposé et ouvre les yeux à des défaillances apparentes ou réelles (c'est à lui d'en décider) dont, averti, il lui sera loisible, par volonté, de se départir.

Deux des grands poèmes du recueil nouveau de Gabriel Audisio, *Antée,* dont le titre s'étend à l'ensemble, *Prière au Fou,* sont d'une importance, je crois, considérable. Je prends, pour exemple, le dernier, *Prière au Fou :*

> Il ne faut pas deux hirondelles
> Pour réveiller dans ses corolles

Avril d'un seul coup d'aile et fondre
La neige douce du printemps,
Les flocons blancs des peupliers...

Evocation efficace par ces images non superposées ou énumératives, mais fondues dans un équilibre vrai. Nulle rime, des octosyllabes cadencés non sans souplesse, pas une syllabe indifférente ou vague, dessin précis de l'arabesque mélodieuse. Je poursuis, ne pouvant m'empêcher de citer ceci, qui est parfait, mobile, lumineux :

Connaissez-vous l'oiseau qui vient
Du fond des mers jusque vers vous
Porter la vie et ramener
La renaissance de la joie?
Connaissez-vous l'oiseau d'aurore...

Je m'arrête. Les cinq pages du poème y passeraient. Les cinq pages, non, cependant; il se compose de quatre parties; la première, si simple, fraîche, ravissante, appartient au rêve, à l'enchantement de tous les esprits. La seconde, hélas! retouche terre sans succomber par bonheur absolument à l'élan inverse; je comprends que Gabriel Audisio ait tenu à ne pas cacher les passions basses, les tentations de la turpitude en son âme jeune dévorée d'angoisse; j'apprécie la notation sans artifice ou honte de ces vilenies intimes auxquelles il sut résister ou se reprendre : « Mauvais lieux, dit-il d'un cœur où la pègre tenait conseil... nuits de corolles vénéneuses, nuits des falots de naphte mort, les rats du port avec leurs pestes envahissaient les cargaisons... », expressions et mouvement qui me plaisent, emportent mon adhésion, et j'y applaudirais sans rien restreindre si je ne butais à des redondances de vulgarité voulue, dès lors superflue, ou d'allusions hors de propos : « répondre présent, — les débauchés font place pour le régal de leurs musées »... (le sens m'échappe?) — et ce terme qui lasse et perd sa force d'abjection dans la mesure de son emploi continuel : putain..., ici « putains dans leurs tanières » (et pourquoi ce redoublement de l'*n* dans le mot *tanières?*). Il y a là, pour qui répudie la redondance ou l'éloquence par le haut, insistance voulue dans le bas : « Je ne redoute pas les mots brutaux ou souillés... », je le voudrais

croire avec vous, puisque cela vous serait agréable; vous tenez trop à ce qu'on s'en aperçoive. Je préfère le dialogue rude, avec l'appel de la mer et des choses de la marine, qui forme la troisième partie, et ce retour à la sérénité de la quatrième, l'humble accueil, soleil, oiseau, homme, aurore, on ne sait, de cette heure ailée qui est dans la lumière et ouvre le chemin.

Ce ne sont pas seuls les poèmes les plus développés où se marque la sûreté d'œuvre de Gabriel Audisio; *Antée* tout entier, avec tous les poèmes brefs ou longs qui le préparent ou qui lui font suite, est un ensemble réfléchi, accompli, d'équilibre, d'élan contenu, d'originale beauté. Gabriel Audisio, chantant d'un ton qui s'avoisine par certains côtés, et je suis loin de m'en fâcher, avec celui de Louis Brauquier, cet admirable maître qu'on ne prône que trop rarement, de Jules Supervielle, en possession, lui, du renom glorieux qu'il mérite, et aussi de Jules Romains, s'est ouvert un domaine de méditation d'abord et de possibilités techniques qui est son bien et ne se confond avec celui de nul autre. Je le retrouve plus proche de ce qu'il était dans *Ici-Bas* lorsque j'éprouve le trouble de lire les stances *Sur la mort du jeune Thomaron* et la si belle symphonie d'*Ulysse est revenu*. Mais *Roule, Prière, Miracle,* d'autres, ne sont ni moins émouvants ni moins définitifs et réussis.

D'attitudes et du programme de ses méthodes se dégage M. Tristan Tzara. **Où Boivent les Loups** marque une épuration. Moins analytique et néanmoins tendre que les laisses de *l'Homme approximatif,* les poèmes du recueil nouveau participent davantage du chant ou, plutôt, le chant plus varié jaillit et s'épanche avec une aisance plus souple. Le goût de « l'approximatif » y complique toujours le mystère, mais la simplicité souvent charmante de l'élocution y dessine des arabesques hardies et neuves. Vers la fin seulement, au *Puisatier des Regards,* M. Tristan Tzara rejoint la complexité de ses préoccupations et de ses techniques antérieures, mais en la dominant désormais et l'appropriant avec exactitude à ses desseins.

D'après Euripide, le grand poète François-Paul Alibert qui au juste culte de l'hellénisme allie avec franchise la sagesse plus jeune de ses pensées originales nous présente **le Cyclope** dans la version simplifiée et « modernisée » qui fut représen-

tée au cours de l'été dernier au Théâtre Antique de la Cité de Carcassonne. Par la beauté du vers cet essai appartient à la rubrique des poèmes d'assez près pour que je n'hésite pas à le louer, mais c'est du théâtre, et il ne sied pas que davantage j'insiste. J'aurais aimé présenter, discuter pour une part l'intéressante préface où le poète affirme ses vues sur l'intelligence du théâtre grec et de ses successives adaptations à des conceptions les plus récentes.

De mon domaine dépend moins encore, j'en ai peur, la superbe et copieuse **Anthologie de la Littérature Chinoise des origines à nos jours** que vient de rassembler en langue française M. Sung-Nien Hsu, docteur ès lettres de l'Université de Lyon. Le roman (et ce n'est pas ce qu'elle contient de moins curieux ou de moins attachant), le théâtre, la philosophie y tiennent une place au moins aussi importante que la poésie. Nous sommes avec elle désormais assez familiarisés pour distinguer par le ton, le choix des images de l'une à l'autre de ses époques et entre les œuvres d'un même poète parmi les grands. Le magnifique tableau d'ensemble que nous propose l'anthologie complète à merveille ce qui dès longtemps retient notre admiration, notre curiosité, et la savante étude dont l'auteur fait précéder ses traductions nous aide à comprendre les liens, les relations des œuvres produites sous chacune des dynasties avec les préoccupations, la grandeur, la sérénité, les inquiétudes d'une époque. L'atmosphère de chacune est recréée, et l'intelligence en est d'autant plus assurée. Désormais nous aurons un guide merveilleux dans cette histoire de la littérature chinoise et dans tant de poèmes traduits avec justesse par M. Sung-Nien Hsu.

Ce dizain de courts poèmes et de sonnets, **Frise,** de M. Yves-Gérard Le Dantec ne nous apprend de lui, de son patient et savant métier, des inquiétudes et des élans de son âme, guère plus que ne nous en avaient enseigné *Ouranos* et *l'Aube Exaltée.* Sûreté de la vision, grâce vigoureuse du vers

Une averse d'azur pleut sur la nymphe nue

Ornementale, non sans arrière-écho de signification profonde, la frise est peinte en nuances harmonieuses, réjouit les yeux et enchante le cœur.

Il est bien que de Francis Yard on ait songé à réunir un **Choix de Poèmes.** C'est un de nos meilleurs poètes régionaux. Le Normand, dit dans sa préface Philéas Lebesgue, rêve peu : il observe et il peint, et il lui reconnaît « l'amour du pittoresque, le goût du mot incisif ou coloré, le sens de la mesure et du style. » Du recueil intitulé *Dehors* à celui qui s'appelle *le Roi Octobre et la Danseuse aux mille pieds*, ces qualités de la race appartiennent à Francis Yard, amour sensible du terroir, inspiration quêtée en des sources populaires, rustiques, locales. Sa renommée est grande en sa province; il serait temps qu'elle en dépassât les limites.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jean-Richard Bloch : *Sybilla*, Librairie Gallimard. — Georges Lecomte : *« Je n'ai menti qu'à moi-même »*, E. Flammarion. — Léopold Chauveau : *Pauline Grospain*, Librairie Gallimard. — Pierre-Jean Jouve : *Histoires sanglantes*, Librairie Gallimard. — Edouard Peisson : *Parti de Liverpool*, Bernard Grasset. — Roger Vercel : *Au large de l'Eden*, Albin Michel. — Nicolas Ségur : *Baiser mortel*, Edition de France; *L'Impasse*, Albin Michel. — Jules Mauris : *L'indulgente province*, Les Œuvres représentatives. — Mémento.

Un poème symbolique ou une symphonie (**Sybilla** débute par une « ouverture ») tel est le nouveau roman dont M. Jean-Richard Bloch publie, aujourd'hui, le premier tome et qui portera le titre général de « L'Aigle et Ganymède ». On connaît la fable. Ici, l'oiseau de Jupiter est une femme qui en ravit une autre pour qu'elle prenne part au festin des dieux... Il fait sa proie d'une provinciale, de vieille bourgeoisie française. Mais c'est que Clotilde qui, mariée à un romancier célèbre, encore qu'assez vain, semblait ne devoir vivre qu'une vie médiocre, s'est révélée douée de caractère dans une circonstance tragique. Nous ne sommes pas surpris de son délire quand elle rencontre l'étonnante danseuse Sybilla. Elle admire cette artiste que la nature a comblée de tous les dons, et son admiration est de celles qui, jadis, engageaient tout entier le disciple dans l'amour du maître... Mais Sybilla veut que cet amour se sublimise. Elle est nitzschéenne et *danse* à la façon de Zarathoustra. Elle danse « les mouvements de son âme ». Savez-vous à qui ou à quoi elle me fait penser? A une héroïne de M. d'Annunzio et...

de Paul Adam. M. Jean-Richard Bloch ne serait-il le Paul Adam d'aujourd'hui? Il a, de l'auteur du *Soleil d'Austerlitz,* la fougue, la chaleur communicative, la passion de la vie et du détail expressif, mais aussi le lyrisme et l'enthousiasme utopique ou chimérique. Ce sens du sublime, enfin, que France aurait dit voisin du ridicule. En lisant les pages où il fait Sybilla danser dans un salon la mort de Lénine (ah! comme la révolution est belle aux yeux des snobs quand des pieds blancs la rythment...) je me suis rappelé ce roman d'anticipation où Paul Adam nous montre des socialistes en train de chanter l'évangile des temps nouveaux sur des airs de Wagner... Je retrouve en M. Bloch l'esthète libertaire que fut Paul Adam; mais modifié selon les idées du jour. Quel étrange spectacle, pour un témoin impartial, que celui que nous offrent la plupart des intellectuels de notre époque! Leur individualisme déchaîné (et qui s'acharne à détruire « la morale bourgeoise ») aboutit à cette foi humanitaire, à cette mystique, plutôt, de la civilisation termitière où toute originalité disparaîtra. « Réparer une injustice »; Lénine voulait cela, sans doute. « Rendre l'homme plus digne et plus sain »? Peut-être... à sa façon. Mais : « il ne s'occupe que des forces ». Et ces forces sont matérielles. Que peuvent bien espérer de leur triomphe les serviteurs de l'esprit? Et ces démons d'orgueil dont le dernier venu est M. André Gide? M. Bloch, qui exalte dans son roman la libération du moi, ne s'y révèle-t-il pas, du reste, à travers Sybilla, favorable au communisme? (Voir pages 190, 191, 192.) Le retour à la bête... Peut-être y a-t-il une logique qui veut qu'il en aille ainsi, et que nous revenions à notre point de départ, le cercle fermé, l'expérience en plus?... « On a laissé dix siècles, vingt siècles, aux techniciens des choses de l'âme pour qu'ils commencent [à instruire l'homme]. » Ils ont fait faillite. Qu'ils cèdent la place aux matérialistes... Mais que va devenir, en attendant, Clotilde que Sybilla abandonne après l'avoir révélée à elle-même? Nous le saurons dans un prochain livre. M. Bloch est un thaumaturge, et il dépendra de sa volonté que Clotilde fasse ceci ou cela. Aussi bien, Clotilde n'est-elle pas un être, humainement parlant, mais une projection de sa pensée. Elle ne vit pas ou n'est pas plus réelle

que Sybilla qui incarne le génie, l'abnégation, on ne sait quelle puissance irrésistible... La première partie de l'intelligent et brillant, mais artificiel récit de M. Bloch, est très pittoresque. Il commence le lundi et finit le samedi. Et les chapitres en portent les noms des jours de la semaine, celui du Seigneur excepté. Y a-t-il une raison à cela? Je le crois. Mais « attendons la suite », comme nous le demande l'auteur.

La meilleure veine de M. Georges Lecomte est évidemment la veine satirique. Chaque fois que l'auteur des *Cartons verts* entreprend de châtier les mœurs, inspiré par son horreur des faux-semblants, il réussit une œuvre généreuse, ensemble pleine de chaleur et d'humour et qui comble de satisfaction les moralistes. Le docteur Noël Foudre, le héros de son nouveau roman, **Je n'ai menti qu'à moi-même,** est un vaniteux exaspéré. D'origine provinciale, il revient, après avoir fait ses études à Paris, s'installer dans sa ville natale, avec l'espoir d'y jouer un rôle de premier plan, et dans ce but se laisse accaparer par le clan avancé. Les théories qu'il professe sont en contradiction formelle avec son caractère, et il rate non seulement sa vie publique, mais sa vie sentimentale, par la plus absurde des obstinations dans une attitude d'emprunt. Odieux, certes, il l'est. Mais plus sot, encore, que méchant. Je l'ai dit vaniteux, tout à l'heure. Il est vrai que sa faiblesse lui interdit de se hausser jusqu'à l'orgueil. L'orgueilleux veut être lui-même, contre vents et marées. Le vaniteux joue un rôle, et souffre qu'on lui attribue des mérites qu'il n'a pas. C'est pour recueillir les approbations dont il a besoin que le Dr Foudre se crée une personnalité factice, et il finit piteusement par se trahir en mendiant, au moment de sa mort, les sacrements... M. Georges Lecomte n'abandonne pas son lecteur à lui-même. Fidèle à son rôle, il ne lui laisse rien deviner en portant la lumière la plus crue sur les erreurs du pitoyable Dr Foudre.

Une maison pauvre, en province; les locataires et la concierge de cette maison; la fille de cette concierge : PAULINE GROSPAIN. Nous voilà, dira-t-on, en plein populisme. On serait tenté, il est vrai, d'établir un rapprochement entre le roman de M. Léopold Chauveau et celui de M. Eugène Dabit : *L'Hôtel du Nord.* Mais la réalité, pour M. Chauveau, n'est qu'un

prétexte, ou plutôt il prend avec elle d'aimables libertés. En une suite d'*épigrammes*, c'est un conte populaire édifiant qu'il a écrit, et qui s'achève presque en hagiographie par la mort de son héroïne, un être sincère et bon, de surcroît doué d'une vive imagination poétique. M. Chauveau se révèle sensible, railleur, un tantinet grivois, et, sous une apparente simplicité, épris d'extraordinaire et de merveilleux (Exemple : cette demoiselle Sauvage qui, ayant gagné le gros lot, paye les termes de tous les locataires de la maison...). Ce qui fait l'agrément de **Pauline Grospain**, c'est son unité de ton, et sa sobriété qui procède d'un art fort subtil. M. Chauveau a observé; mais il *stylise*, après avoir opéré un choix parmi ses observations.

Je parlais, dernièrement, de l'intrusion des « accessoires » dans la littérature romanesque, issue du freudisme ou inspirée par la psychanalyse; et voilà que M. Pierre-Jean Jouve semble vouloir tout exprès me donner raison en publiant sous le titre d'**Histoires Sanglantes** une douzaine de récits enveloppés de rêve ou hallucinés dans lesquels on rencontre, pêle-mêle, des gants, des grilles, une serrure de cuivre jaune, un parapluie (je l'attendais, ce parapluie!) et tels autres objets qui prennent, chacun, le caractère d'un symbole... La sexualité joue, d'ailleurs, comme de juste, un rôle considérable dans ces récits; mais il me semble que bien de l'intelligence et du talent y ont été dépensés en vain. M. Jouve, qui attribue au professeur Sigmund Freud une importance égale à celle de Christophe Colomb, ne ramasse guère de trésors transmuables en valeurs littéraires à la suite de ce découvreur d'un nouveau monde. Exception faite pour le premier de ses récits, *La fiancée*, admirable, en vérité, et qui pourrait être d'un réaliste du siècle dernier, ce sont plutôt des documents que des œuvres d'art qu'il nous présente.

On a beaucoup parlé, et généralement avec éloges, du roman de M. Edouard Peisson : **Parti de Liverpool.** C'est l'œuvre, il est vrai, d'un bon conteur, et qui connaît ce dont il parle : la mer et les marins. Il y est question (rien de plus actuel) d'un magnifique paquebot qui, pour sa première traversée, doit battre tous les records de vitesse; mais qui rencontre un iceberg sur sa route, et sombre en plein océan...

Ainsi en advint-il, naguère, du *Titanic*. On prend plaisir à la lecture du récit de M. Peisson; mais on ne laisse pas d'en trouver un peu conventionnelle la peinture des personnages.

Je lui préfère, de beaucoup, **Au large de l'Eden,** par M. Roger Vercel. Moins savant, peut-être, ou didactique, mais en revanche beaucoup plus vivant m'a paru cet autre tableau de la vie maritime qui se double d'un drame — drame tout intérieur — de la jalousie. Deux navires morutiers partent pour pêcher dans le détroit de Davis, au large du Groenland. L'équipage de l'un d'eux, le *Tenax*, se croise les bras, pendant une maladie de son capitaine, Rochard, à qui une canaille a fait croire que sa femme le trompe. La pêche était dure, sans doute. Mais à peine de nouveau sur pied, Rochard force, par son autorité, les mutins à reprendre le travail. Quelle énergie chez cet homme, après quelle détresse sous les cieux du nord! C'est d'un réalisme sobre et d'un pathétique sans déclamation qui révèle un talent viril et sain.

M. Nicolas Ségur nous donne, coup sur coup, deux nouveaux romans, et ce sont encore, comme les précédents, des romans charnels... Dans le premier, **Baiser mortel,** une jeune femme frigide est révélée à elle-même par un gaillard qui la possède en auto et à qui la fatigue amoureuse fait, aussitôt après, lancer son véhicule contre un arbre. Il en meurt incontinent — sans jeu de mots. Elle, d'abord uniquement préoccupée de se dépêtrer de l'aventure sans perdre sa situation mondaine, est peu à peu hantée dans sa chair par le disparu jusqu'à ne plus pouvoir retrouver avec aucun autre homme le frisson qu'il lui a appris... Le second roman, **L'Impure,** paraît inspiré de la fameuse série de *Gringoire* : « Ces messieurs de Buenos-Ayres ». Un comte breton est si noble, si noble — et si désargenté — que sa jeune servante, expatriée avec lui en Argentine, se dévoue à accumuler passes sur passes dans une « casa » ad hoc, de façon à lui rendre son lustre, et le manoir de ses pères. Elle contracte la syphilis, mais son patron l'accepte telle quelle, avec les pesos, et l'épouse. C'est légèrement écœurant...

Ce sont quatre nouvelles, d'une observation forte et subtile, que M. Jules Mauris a groupées sous ce titre ironique : **L'indulgente province.** Je recommande surtout « La ville

heureuse » et « Le triomphe d'Hippocrate ». Je n'exagère pas en rapprochant des contes satiriques de Villiers de l'Isle-Adam ce dernier récit où il est question de deux docteurs rivaux réconciliés par la fuite de leur clientèle vers un troisième larron — un guérisseur — mais qu'on ne saurait accuser d'exercice illégal de la médecine...

MÉMENTO. — Le directeur de « Het Fransche Bock » d'Amsterdam, M. Martin J. Premsela, a bien voulu prendre la peine de me signaler très courtoisement qu'en reprochant à M. Jules Romains, dans ma chronique du 1er janvier dernier, de n'avoir pas fait intervenir d'enfants dans « Les Hommes de bonne volonté », j'ai oublié la promenade du petit Louis Bastide à travers Paris (*Le six octobre*). Je m'excuse de cette omission. Mais cette promenade — d'ailleurs admirablement décrite — n'est, à tout prendre, qu'un épisode, sans prolongement dans les livres qui suivent. Ma remarque que l'on ne voit pas *vivre* d'enfants (au pluriel) dans l'œuvre de notre romancier unanimiste demeure encore, au moins en partie, fondée.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Mandarine, pièce en trois actes de M. Jean Anouilh, au Théâtre de l'Athénée. — *Monsieur de Pourceaugnac,* comédie-ballet en trois actes de Molière, à la Comédie-Française.

Il est bien évident que, si la pièce de M. Jean Anouilh avait été jouée au Théâtre de l'Œuvre comme la première qu'il a donnée, on en apercevrait surtout l'amertume, la hardiesse et la cruauté, mais au Théâtre de l'Athénée, où on nous la présente, elle fait l'impression d'un badinage assez lourd et d'un divertissement sans gaieté, — tant est impérieuse une certaine question de cadre. Il est faux de dire que les œuvres sont ce qu'elles sont. Elles sont ce que les font les circonstances. L'endroit où nous les voyons modifie leur sonorité et, selon le fauteuil où nous sommes assis, ce qui pénètre dans notre cerveau prend une apparence ou une autre. Malheureusement pour **Mandarine,** on ne peut le prendre que pour un de ces ouvrages qui, dans aucun fauteuil, ne sauraient paraître acceptables. Le sujet en est affreux. C'est l'aventure d'une jeune fille que déclasse ignoblement l'amour qu'elle porte à un misérable de la plus basse espèce, à un prostitué dirons-nous, regrettant que certain mot

qui pourrait signifier la même chose n'ait point de masculin. On la voit se perdre sans recours, car, chose singulière, si l'homme est capable de relever une femme avilie et ne s'avilit pas en le faisant, la femme ne peut pas encore réhabiliter un homme tombé. Elle se souille avec lui. Les progrès du féminisme n'y changeront rien. L'homme conservera toujours certains avantages et certaines supériorités, qui lui sont consubstantiels. On ne voit pas qu'il s'apprête à y renoncer dans l'univers mouvant où nous vivons, et les peintures de la décomposition bourgeoise que l'on nous soumet, et parmi lesquelles on peut placer l'ouvrage de M. Anouilh, ne font pas encore prévoir que les sexes rencontrent jamais cette égalité-là.

De cette décomposition, M. Anouilh s'est complu à souligner d'autres traits, dont l'un entre autres m'a paru fort singulier. Il va me falloir, pour le faire sentir, présenter tant bien que mal les personnages de la comédie. Mandarine d'abord. C'est un jeune homme séduisant, qui vit du commerce de son corps. Son père est un bandit patenté, qui est affilié à diverses associations d'escrocs et de cambrioleurs. La jeune fille qui aime Mandarine et qui se propose de le réhabiliter n'est individualisée que par cet amour extravagant, mais elle a un père qui est beaucoup plus remarquable et en qui me semble résider l'originalité de l'ouvrage. Ce personnage essentiellement bourgeois, riche commerçant retiré des affaires (comme si l'on se retirait encore aujourd'hui des affaires ainsi qu'au temps de Labiche) et qui répond au nom de Bille, professe une inclination curieuse pour les voleurs et pour les brigands. Ce sont héros à son regard, et le père de Mandarine, en qui il flaire un aventurier, gagne par ce fait du prestige à ses yeux. Il l'aiderait volontiers dans ses vols, irait jusqu'à l'aider dans ceux-là mêmes dont il serait victime, lui, M. Bille, et par l'effet de ce penchant insolite il favorise le mariage de sa fille avec l'ignoble Mandarine. Ce caractère factice pourrait ne paraître qu'un moyen de comédie assez vulgaire, si l'on n'était frappé de voir descendre au rang de ficelles de vaudeville des raisonnements et des sentiments qui étonnèrent longtemps les plus délicats.

Ce M. Bille, qui s'amuse au récit d'articles où l'on voit des cambrioleurs dévaliser une bijouterie, qui goûte une sorte de volupté à sentir qu'on lui subtilise ses cigares, ne vous fait-il pas songer au jeune homme qui, dans quelque villégiature algérienne, jouissait, il y a une trentaine d'années, en apercevant dans une glace le reflet d'un petit Arabe qui lui dérobait une paire de ciseaux? M'entendez-vous? M. Bille, c'est l'Immoraliste devenu vieux.

On s'attriste Posthume à voir que le temps passe.

Bien plus, c'est l'Immoraliste devenu gâteux.

Que c'est drôle! Quel chemin font les thèmes littéraires! Comme les plus orgueilleux s'abaissent! qu'ils se transforment! qu'ils se dégradent! Et comme cette décomposition fatale laisse apercevoir les ferments qu'ils recélaient! L'immoralisme de M. Bille compte évidemment parmi les principes qui aggravent, qui précipitent cette décomposition bourgeoise dont M. Anouilh nous trace la peinture. Et ne pourrait-on pas dire que *l'Immoraliste* de M. Gide, ce petit livre attrayant, ondoyant, chatoyant, qui il y a trente ans nous charma d'autant plus qu'il ne fut qu'à demi aperçu, ne fut pas pour rien dans l'état où la bourgeoisie contemporaine se trouve mise. Assurément, ce ne fut pas pour le tout. Une petite cause ne saurait avoir de si grands effets. Mais les petites causes ont leur part dans les effets, et l'on ne saurait, après tout cela, s'étonner si M. Gide est bolchéviste.

Voici assurément un étrange commentaire à *Mandarine.* Et c'est ce qui est dommage. Quel prestige aurait à mes yeux cette méchante comédie si je pouvais à quelque détail reconnaître que l'auteur a un peu pensé ce qu'il m'a suggéré! J'ai bien peur que M. Anouilh ne l'ait pas fait exprès — mais, comme dit l'autre, il l'a fait tout de même. (Et chacun se souvient qu'en l'espèce l'autre, c'est Louis Codet, *La petite Chiquette,* p. 54.)

§

Avec cet esprit d'initiative où on la reconnaît si bien, la Comédie-Française a remis à la scène **Monsieur de Pourceaugnac** quelques mois après que le Cinéma s'était annexé

cette comédie. C'est ainsi qu'autrefois elle remonta en hâte *l'Ecole des Femmes* après que Guitry en eut donné des représentations remarquées. Rien ne change, tout se répète.

N'ayant pas été invité à cette représentation, je n'en aurais sans doute point parlé si je n'avais lu dans quelques journaux diverses appréciations qui me parurent singulières. La désinvolture avec laquelle on traitait cet ouvrage de Molière me frappa. Je consens volontiers qu'on ne mette point *Monsieur de Pourceaugnac* sur le même plan que *Tartuffe* ou le *Misanthrope*; je ne veux cependant pas qu'on le traite avec négligence, sinon avec dédain. En entendant de pareils propos, je ressens cette gêne même dont je ne manquerais point de souffrir si je voyais traiter avec mépris quoi que ce soit qui provînt des mains de Rembrandt ou de Léonard de Vinci. Comme s'il y avait quelque chose d'insignifiant chez les maîtres d'une certaine grandeur!

Pour me convaincre du contraire, faute de revoir *Monsieur de Pourceaugnac*, je l'ai relu. Peu de choses m'en étaient demeurées en tête. Un refrain seulement : *La polygamie est un cas — Est un cas pendable*; quelques mots : *Voilà une justice bien injuste*; sans compter diverses visions bouffonnes. Peut-être la lecture en est-elle plus frappante que la vue. J'avoue n'avoir point rencontré de motif à rien critiquer. Le thème de la comédie est d'une simplicité grandiose. Il y a quelque chose de tragique dans la situation de cet infortuné, sur qui déferlent les plus épouvantables calamités sans qu'il puisse jamais discerner les raisons véritables de sa misère. Il ne faudrait pas philosopher beaucoup pour voir là un tableau symbolique de la condition humaine. D'autant plus que les trois scènes où son aventure est contée offrent une sorte d'abrégé des misères de l'homme, qui nous apparait menacé d'abord dans sa santé, ensuite par les femmes, et pour finir par les lois civiles. Que peut-on concevoir d'autre? Est-ce parce qu'il était pressé par le temps que Molière a peint si large en s'attardant si peu aux détails, mais au contraire en traçant sa figure avec une si grandiose généralité? Bénissons alors l'heureuse nécessité d'improviser qui l'obligea, lui que son tempérament et son goût inclinaient déjà aux simplifications nettes, à simplifier davantage encore.

Ce qui déconcerte peut-être nos contemporains lorsqu'on leur offre une représentation de *Monsieur de Pourceaugnac* où l'on restitue autant qu'il est possible les conditions contemporaines de sa création, c'est que rien n'est si étranger à notre goût actuel que la grande comédie-ballet qui fit les délices du siècle de Louis XIV. Ces ouvrages coupés de danses et de chants sont peut-être plus loin de nous (qui ne supportons même plus la comédie mêlée de couplets) que la tragédie grecque ne l'est, avec ses chœurs évoluant et déclamant.

Je ne me hasarderai point à commenter l'interprétation d'un spectacle où je n'ai point assisté. Il me semble cependant que personne moins que M. Léon Bernard n'est destiné à s'introduire dans la peau de M. de Pourceaugnac. Bourgeois-gentilhomme-né, M. Bernard a de la candeur et de la jovialité. Il a l'œil allumé et la trogne rubiconde. Mais si l'on s'en rapporte au texte, il y a sur le visage de M. de Pourceaugnac *une tristesse accompagnée de crainte*, c'est un petit personnage noirâtre et débile, consumé probablement par la constipation, c'est une figure falote et fuyante, poursuivie de cauchemars. Et la comédie où il figure est en effet une projection de cauchemars qui ne manquent pas de lyrisme.

Voilà du moins comme j'ai vu la chose quand un des premiers metteurs en scène de notre temps critiqua devant moi, en quelques mots, la représentation de la Comédie-Française.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Paul Couderc : *Dans le champ solaire*, Gauthier-Villars. — Georges Bruhat : *Le Soleil*, Alcan.

Les deux ouvrages que nous examinons aujourd'hui — l'un et l'autre *de premier ordre* — ont vu le jour il y a quelques mois, et, si nous commençons par le second, c'est parce qu'il embrasse un sujet plus général :

Pendant l'impression de mon travail, écrit Paul Couderc (p. V), a paru un livre remarquable de Georges Bruhat; je le recommande vivement à ceux de mes lecteurs qui désireront approfondir la

description du Soleil, son spectre, sa température et ses zones superficielles.

L'un et l'autre nous reposent des dévergondages de Camille Flammarion, de Charles Nordmann, de l'abbé Th. Moreux, d'Albert Nodon *et tutti quanti*...

En mai 1930, le jeune astronome Paul Couderc publia *L'Architecture de l'univers*, qui fit l'objet d'une de nos chroniques tout entière (1); ce livre rentrait dans une collection où la physique et la chimie avaient été excellemment exposées par mes amis et collaborateurs Henri Volkringer et Albert Kirrmann (2). En juin dernier, nous assistons à l'éclosion d'un « complément naturel », intitulé **Dans le champ solaire** et agrémenté de nombreuses planches, ainsi que d'un très beau spectre en couleurs. Dans cette seconde œuvre, l'auteur prend la même attitude intellectuelle; plaçant en exergue la pensée, toute d'actualité, de Paul Valéry :

Trop de gens pensent que les Anciens avaient tout inventé (*Variétés I*, p. 21).

il ajoute :

Donner à l'astrophysique une place prépondérante, autant pour ses méthodes que pour ses résultats; relier constamment l'étude du système solaire à celle de la Voie Lactée; ne jamais dissimuler les difficultés profondes, les divergences fréquentes entre les solutions proposées, car ces imperfections débarrassent l'astronomie de ce masque de science morte et figée, qu'une littérature facile lui attribue (pp. V-VI).

Quatre chapitres sont consacrés au Soleil, deux aux planètes, aux comètes et aux débris cosmiques; un chapitre classe le Soleil parmi les étoiles; *l'introduction* traite de l'histoire de l'astronomie, et *la conclusion*, des hypothèses cosmogoniques. Ces hypothèses ont fait de grands progrès depuis Kant, « qui commit de graves erreurs en mécanique élémentaire » (p. 202) et depuis Laplace; en particulier, les planètes ont été détachées du Soleil, à la suite d'une collision — ou, plus précisément, d'un demi-choc — subie par lui de la part d'une étoile vagabonde.

(1) *Mercure de France*, 15 août 1930, pp. 148-150.
(2) *Ibid.*, 15 décembre 1929 (pp. 671-676) et 15 juin 1929 (pp. 653-659).

Pour un mathématicien qui se spécialise dans l'astronomie, c'est une lourde tâche que de naviguer sans heurts à travers les méandres de la physique contemporaine; sans complaisance, on peut affirmer que Paul Couderc y a réussi d'une façon satisfaisante; ce n'est que çà et là que nous avons vu poindre quelques divergences de détail, sur lesquelles nous nous sommes d'ailleurs rapidement mis d'accord. Ne pouvant, dans un bref compte rendu, donner une idée de la richesse de cet exposé remarquable, nous nous bornerons à reproduire quelques précisions, encore peu connues, sur la Lune et sur les comètes :

Le terme de *cratère* (pour indiquer les irrégularités de la surface lunaire) est impropre, car il évoque une activité volcanique, à laquelle personne ne croit plus. L'explication la plus légitime est de nature balistique : les cirques sont des trous d'obus (p. 67). Si, quelque jour, la Lune se rapproche trop de nous, comme il se peut, elle se brisera, et ses morceaux s'organiseront en anneau autour de la Terre (p. 76). Le dépouillement scrupuleux des archives météorologiques ne révèle aucune corrélation entre les phases de notre satellite et les caprices du temps, ni pour l'ensemble de notre globe, ni pour telle contrée. Quelle que soit la région consultée, les revirements météorologiques ne sont pas plus fréquents à la Nouvelle Lune qu'au premier dimanche du mois par exemple. Si quelqu'un affirme que les changements de temps coïncident avec les quartiers de la Lune à deux ou trois jours près, il est impossible de nier : car une date quelconque de l'année précède ou suit une phase lunaire à trois jours près (pp. 45-46).

Une comète nous apparaît maintenant comme une masse dérisoire : quelques mètres cubes de pierres passant en essaim près du Soleil, voilà de quoi le ciel se contente pour se parer à nos yeux d'étranges formes lumineuses. Soupesons un modeste aérolithe : nous tenons dans notre main un morceau de comète (p. 189).

§

Georges Bruhat est un de nos plus éminents professeurs de physique, et nous avons signalé, au jour le jour, les diverses rédactions de ses cours en Sorbonne (3). L'astronomie est,

(3) *Ibid.*, 15 octobre 1924, p. 468; 15 mars 1927, pp. 675-676; 15 septembre 1931, pp. 665-667.

pour ainsi dire, à cheval sur les mathématiques et la physique : il s'agit maintenant d'un physicien qui a rédigé un livre, **Le Soleil,** excellent et assez accessible (4), mais qui est plus technique que philosophique. Cette monographie relate complètement l'état de nos connaissances actuelles : données géométriques et physiques, rayonnement, température, rotation, chromosphère, taches, couronne, actions électriques et magnétiques... Comme pour l'ouvrage précédent, nous citerons quelques précisions glanées au cours de notre lecture :

Le diamètre du Soleil est environ le double du diamètre de l'orbite que la Lune décrit autour de la Terre (p. 6). L'importance de la Terre par rapport au Soleil est celle d'un objet de trois grammes par rapport à un objet d'une tonne. Un même objet serait vingt-huit fois plus lourd à la surface du Soleil qu'à celle de la Terre (p. 7). En moyenne, la matière solaire est à peine plus dense que l'eau (p. 8). Le rayonnement solaire provient d'une couche de 150 kilomètres environ. La boule de gaz que constitue le Soleil nous paraît avoir un contour net, bien qu'en réalité, elle ne présente aucune surface de discontinuité (p. 10). Sa brillance moyenne est de 140.000 bougies par centimètre carré (p. 12). Considéré parmi les étoiles, le Soleil est un astre peu lumineux (p. 13). Le Soleil ne sert pas uniquement à nous éclairer : son énergie rayonnante, se transformant finalement en chaleur, maintient la température de notre globe à une valeur compatible avec la vie; c'est elle qui assure la circulation de l'air dans l'atmosphère, par les différences de température qu'elle y crée, et la circulation de l'eau, par l'évaporation des eaux océaniques; c'est elle encore qui, par la fonction chlorophyllienne, permet la végétation actuelle, et a permis les végétaux anciens, qui ont accumulé les réserves de houille (p. 17). La température réelle du Soleil est de l'ordre de 6.500° C (avec une erreur qui ne peut pas dépasser 500°, p. 53). L'étude du spectre solaire justifie l'hypothèse — depuis longtemps admise — de l'identité de composition de tous les corps célestes, et renforce les raisons d'attribuer à des raisons d'ordre spectroscopique l'absence (5) de certains éléments (p. 107). Les dernières déterminations ne semblent laisser aucun doute sur la validité de la théorie d'Einstein (p. 130). La pression à laquelle se produit le spectre solaire est très infé-

(4) Orné de seize belles planches.
(5) Purement subjective (M. B.).

rieure à un dixième d'atmosphère (p. 132). L'atmosphère solaire doit tomber lentement sur le Soleil (p. 141). Certaines protubérances ont une hauteur voisine d'un million de kilomètres, très supérieure au rayon du Soleil; la vitesse du sommet dépasse parfois 100 kilomètres par seconde; on a constaté des arches lumineuses, et des vapeurs de calcium semblaient rentrer dans la chromosphère après avoir décrit l'arche tout entière (pp. 171-173). La couronne solaire n'est pas une atmosphère gazeuse, comme la chromosphère : une atmosphère d'une telle épaisseur créerait à sa base une pression colossale, alors que nous savons que la pression dans la chromosphère est extrêmement faible. D'ailleurs, des comètes ont traversé la couronne sans que leur marche ait éprouvé aucune modification, tandis que les étoiles filantes s'enflamment dans notre atmosphère à des hauteurs où l'air est tellement raréfié que la diffusion de la lumière solaire est devenue négligeable. La couronne est constituée par des particules beaucoup plus légères que les atomes de n'importe quel élément : elle doit être formée par un « gaz d'électrons », seule hypothèse possible (pp. 214-216). Il y a une relation de cause à effet entre l'activité solaire et les variations périodiques du magnétisme terrestre. Plus précisément, ces variations sont dues à l'action de rayonnements émis par les parties actives du Soleil (pp. 218 et 223).

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Georges Gromaire : *Le Socialisme doit-il disparaître?* Figuière. — Nicolas Berdiaeff : *Le Christianisme et la lutte des classes*, « Demain », 15, rue du Four. — Timascheff : *Le sort du Plan quinquennal*, Neue Zurcher Zeitung, Européen, 23, avenue de Messine. — Mémento.

M. Georges Gromaire, qui a déjà écrit un bon livre sur l'*Education démocratique* dont j'ai rendu compte ici, vient d'en donner un meilleur encore, **Le Socialisme doit-il disparaître?** auquel on ne peut reprocher que l'ambiguïté du titre, celui-ci signifiant aussi bien : Le socialisme va-t-il disparaître? que : Le socialisme devrait-il, en bonne justice, disparaître? A cette double question, je répondrai, avec l'auteur, que le socialisme marxiste étant absurde, catastrophique et odieux, devrait, en effet, ne pas vivre, si malheureusement la pauvre humanité ne se nourrissait pas, tout juste, d'absurdités, de désastres et de méchancetés; et, de ce fait, il ne semble pas du tout que le socialisme doive disparaître un

jour, étant lié aux passions d'envie et de haine qui ne seront jamais délogées des bas-fonds de notre âme.

Si souvent, déjà, je me suis exprimé ici sur le caractère antiscientifique et aussi anticivilisationnel du marxisme que je crois inutile de reprendre une démonstration qui traîne partout et que d'ailleurs personne ne conteste; aucun homme, un tant soit peu au courant des choses économiques et sociologiques, n'admet encore la loi d'airain, la concentration croissante des capitaux, le travail manuel unique source de la richesse, et ne conteste, par contre, l'absurdité du fatalisme à coup de pouce obligatoire, qui sont parmi les dogmes principaux du marxisme. Depuis longtemps d'ailleurs le marxisme a cessé d'être une doctrine, ce n'est plus qu'une étiquette de parti, et, s'il n'y a plus de théorie marxiste, il y a, hélas! un parti marxiste, terriblement puissant dans le monde, qui s'est emparé par force de la pauvre Russie où 150 millions de moujiks crèvent de misère en son honneur, et voudrait bien s'emparer de même de nos pays d'Occident. Et il ne faudrait ni sous-estimer ce danger ni surestimer la force de résistance de ceux qui en seraient les victimes. On entend dire, assez souvent, que ce qui se passe en Russie ne pourrait pas se passer en Allemagne, Italie, France ou Angleterre, les habitants de tous ces pays ayant d'autres qualités d'intelligence et de volonté que les pauvres Slaves voués par nature à l'esclavage; une pareille illusion serait très dangereuse; quand une bande de bandits décidés à tout a pris le pouvoir, elle le garde contre tout le monde; avec des autos blindées et des mitrailleuses sur les toits et dans les carrefours, on mate toutes les énergies possibles.

La partie intéressante du livre de M. Georges Gromaire n'est pas tant celle qui se rapporte à la lutte des classes et à la dictature du prolétariat (personne n'ignore ce que serait cette dictature : une plantation d'esclaves : travail forcé sous le fouet contre une maigre pitance sans espoir aucun de sortir de cet enfer), la partie intéressante, dis-je, est ce qui concerne les socialisants, qui, sans être marxistes, font cependant cause commune avec eux par haine des républicains démocrates, libéraux, conservateurs, patriotes, etc., etc. Et cette politique-là apparaîtra certainement aux historiens

de l'avenir comme une pure folie. Il est déjà incroyable que, sur les 10 millions d'électeurs français, on en trouve près d'un million capables de voter pour les purs communistes, et plus d'un million votant pour les unifiés qui ne sont pas moins communistes au fond; mais il est alors tout à fait incompréhensible que 2 millions et plus d'électeurs votent pour d'autres députés qui, de propos délibéré, font le jeu de ces communistes; ces électeurs-là sont le plus souvent des bourgeois bourgeoisants, de petits propriétaires ruraux, de petits patrons industriels, de petits fonctionnaires intéressés au plus haut point à ce que l'Etat nourricier ne perde pas son lait, et ces gens-là votent pour des radicaux-socialistes qui n'ont jamais fait que des sottises, qui, ne remontons pas plus haut que l'armistice, ont paralysé le relèvement économique de la France pendant la législature du Bloc national et ont disloqué le Bloc lui-même aux élections de 1924, qui alors, en deux ans, ont précipité le pays dans l'abîme et se sont jetés aux genoux de Poincaré pour en sortir, qui ont recommencé pendant la législature suivante, 1926-1932, à paralyser le gouvernement et qui, venant de reprendre le pouvoir, recommencent carrément la course aux abîmes, tout cela pour faire plaisir à leurs alliés des deux partis communistes! C'est à se demander d'où vient le vent de folie qui tourneboule ainsi les cervelles de 5 millions d'électeurs!

Encore un livre sur le marxisme, et celui-ci de tout premier ordre, celui de Nicolas Berdiaeff : **Le Christianisme et la lutte des classes.** Berdiaeff est, avec Merejkowski, le penseur le plus original de la Russie contemporaine, tous les deux puissants et surprenants, presque trop pour notre mentalité française éprise de logique et d'équilibre. Son livre porte en dédicace : « A la mémoire de Karl Marx, le maître social de ma jeunesse, dont je suis devenu actuellement l'adversaire idéologique. » Et en effet, Berdiaeff fut autrefois un marxiste convaincu, et l'on peut trouver qu'il lui reste encore pas mal de son ancienne conviction; mais l'étude du christianisme ne tarda pas à lui montrer combien les vues marxistes étaient à la fois étroites et fausses. Karl Marx

ramène tout au matérialisme économique, production ouvrière et heures du travail, mais il y a, tout de même, autre chose que cela sur terre! Il y a d'abord l'homme, qui est une entité spirituelle, et il y a ensuite le péché (Berdiaeff, étant chrétien, ne recule pas devant le mot). Salaires et bénéfices, tout cela importe moins que vertus et vices. Sans une renaissance spirituelle des âmes humaines et avant tout, précise-t-il, de celle des ouvriers, le royaume du socialisme équivaudrait au royaume du bourgeoisisme, c'est-à-dire à l'unique préoccupation de ce bas monde et à la négation de l'au-delà Eternité. Et ceci est hautement vrai. Le christianisme, en ce sens profond, est opposé au socialisme marxiste parce que celui-ci prône la collectivisation et que le christianisme est pour l'individualisation. Et parce que le marxisme ramène tout à la lutte des classes, donc à l'antagonisme violent, envieux et haineux, et que le christianisme recherche au contraire la fraternité des hommes, l'amour, la charité, en donnant à ce nom son vrai sens étymologique et théologique.

Ce n'est pas que Berdiaeff ne soit pas quelquefois repris par son ancien parti pris marxiste; il croit que l'exploitation de l'homme par l'homme est la clé de toute l'histoire humaine, et que les bourgeoisies pratiquent la lutte des classes tout autant que les prolétariats en dissimulant avec hypocrisie leur tactique sous des masques de défense de la société, de la patrie et de la religion. Assurément, on ne peut pas jurer que l'égoïsme et l'hypocrisie ne se rencontrent jamais dans les âmes humaines; toutefois, ce que l'on peut affirmer, c'est que, depuis que l'humanité est entrée dans l'ère de la science (ce qui remonte au moyen âge, et ici qu'on relise le très suggestif article du commandant Lefebvre des Noëttes paru ici même, 1er mai 1932) elle a remplacé l'exploitation de l'homme par l'exploitation de la nature. Ceci n'a d'ailleurs été possible que grâce au capital, et les ignorants qui anathématisent le capitalisme devraient au contraire, s'ils connaissaient la question, être éperdus de reconnaissance envers lui.

En outre, ces mots : « lutte de classe » sont inexacts, puisqu'il n'y a pas de classes au sens propre du mot, comme il

y en avait dans l'antiquité : patriciens ou plébéiens, ou sous l'ancien régime : nobles et vilains; il y a seulement des catégories, les riches et les pauvres, et cela ne revient pas tout à fait au même puisque, aujourd'hui, tout pauvre peut devenir riche, tandis qu'autrefois aucun plébéien ne pouvait devenir patricien; et si les bourgeoisies ont parfois eu des attitudes dédaigneuses ou même malveillantes pour les classes populaires (comme les noblesses en avaient à leur égard, à elles), elles n'ont jamais, ni les unes ni les autres, érigé la lutte de classes en guerre sainte ouvrant le paradis aux vrais croyants.

Il est encore inexact de dire que la dernière guerre fut engendrée par le capitalisme; elle le fut par l'esprit de puissance et de domination, c'est-à-dire l'orgueil; le capitalisme en aurait plutôt détourné l'Allemagne, puisque sa richesse économique s'accroissait mathématiquement par la paix; ne pas voir tout cela est faire preuve d'une singulière myopie. Et c'est d'une bien courte vue encore que de dénier aux classes bourgeoises et nobles le mérite d'avoir produit un nombre considérable de savants, de philosophes, de poètes et d'inventeurs; ces divers génies sont la fleur de certaines conditions psycho-sociales, à commencer tout simplement par le loisir, qui ne seraient pas réalisées dans des états sociaux où toute l'activité serait réduite à la recherche de la pitance quotidienne, comme chez les sauvages plus ou moins affamés ou chez les esclaves plus ou moins fouettés.

Mais toutes ces erreurs de Nicolas Berdiaeff ne sont que le détail, et ne détruisent en rien la très profonde vérité de sa thèse principale. La civilisation humaine est d'essence spirituelle, et toute organisation qui la matérialise ne peut que la détruire à plus ou moins brève échéance. Le christianisme sera toujours l'irréconciliable ennemi de ce matérialisme-la; il n'admettra jamais l'extinction de la conscience, de la liberté et de la raison personnelles de l'homme. Au-dessus de la classe, au-dessus de la race même, il y a l'homme, dans la catholicité de ce mot. Et le problème qui s'impose à l'humanité d'aujourd'hui c'est de spiritualiser et d'ennoblir tous les hommes, surtout les ouvriers, car les bourgeois ne sont pas tombés aussi bas que le dit Berdiaeff; on peut même dire que la civilisation actuelle ne vit que de

ses bourgeoisies, seules capables de sagesse, j'entends épargne, sobriété, tolérance, respect du droit, etc., et cela n'est pas dire que tous les bourgeois aient ces diverses vertus, ni non plus qu'aucun ouvrier ou paysan ne les possède pas, mais cela veut toujours dire que ce sont ces vertus-là, et plus généralement toutes les vertus qui importent au progrès humain. Chaque être, comme le dit Berdiaeff en son langage très haut, porte en lui l'image de Dieu, chaque homme est appelé à la vie éternelle en face de laquelle toutes les haines de classes et de partis politiques semblent insignifiantes et vaines.

Un autre compatriote de Berdiaeff, le professeur Timaschef nous fixe à ce propos sur **le Sort du plan quinquennal** dans un article de la *Nouvelle Revue de Zurich* dont j'emprunte l'analyse à l'*Européen* du 30 décembre.

C'est le lendemain 31 décembre 1932 que s'est achevé le premier plan quinquennal qui, dans son ensemble, s'est avéré un échec. Il a accru, dans une proportion d'ailleurs modeste, la production industrielle de la Russie en conduisant à un profond appauvrissement de l'agriculture. En ce moment même on parle de famine, d'émeutes, de recrudescence de terrorisme, et la situation de la pauvre Russie, après quinze ans de régime communiste, se trouve cent fois pire qu'auparavant.

Jusqu'à l'automne 1930 le gouvernement de Moscou a pu croire que le plan produirait effet. Mais à partir de ce moment c'est-à-dire dès la fin de la 2e année du « quinquenium » il a fallu recourir à des mesures de contrainte violente, ce qu'on appela le trimestre spécial qui fut représenté comme un effort décisif de l'offensive socialiste. On rétablit notamment le salaire à la tâche, ce qui était un démenti à la théorie de l'heure unique de travail et un retour au plus pur capitalisme. Comme à la fin de 1931 on voyait que le travail agricole ne se pliait pas à l'ordre de travail et qu'on ne pouvait pas l'y contraindre, on fit machine en arrière, notamment en permettant (ukase du 20 mai) le commerce avec l'excédent de la production agricole; mais quelques semaines plus tard, 7 août, on revenait aux mesures de violence, et la

peine de mort était portée contre le vol de céréales soviétiques. Pendant les derniers mois de l'année 1932 se succèdent ainsi parallèlement et soubresautamment, les reculs et les avances dans le terrorisme; le 16 novembre on édicte le renvoi contre tout ouvrier qui s'absente de son travail, ne serait-ce qu'une fois sans raison suffisante, et renvoi équivaut à crevaison de faim : la vraie raison de la mesure est la diminution, que l'on cherche, du personnel ouvrier; le chômage, du coup, venait en pays soviétique tout comme en pays capitaliste.

Jusqu'au mois de mai dernier encore, on annonçait un second plan quinquennal pour faire suite au premier; il n'en est plus question et on se contente de demander que pendant le premier trimestre 1933 soient terminés les travaux de 1932. La situation de la Russie est donc aussi triste que possible, le chômage venant de se joindre à la disette et une fermentation menaçante se faisant sentir partout. Il n'y a pas lieu d'espérer d'ailleurs que le bolchévisme soit emporté par cette nouvelle crise; la bande qui tient le pouvoir est trop bien organisée, trop bien armée et trop bien fanatisée pour se laisser faire; ce sont les moujiks et les ouvriers qui, de nouveau, crèveront de misère ou de fusillade; mais pour les spectateurs, la leçon devrait être instructive : quinze ans de régime communiste n'ont produit et ne continueront à produire que misère, famine, massacre et tyrannie.

Mémento. — Dmitri Navachine : *La Crise et l'Europe économique*, préface d'Anatole de Monzie, tome I, *Les Faits;* tome II, *Echanges, production et banques,* Alcan. Cette contribution à l'histoire économique de notre temps sera consultée avec fruit. Le dernier chapitre du premier volume donne une bonne synthèse du remous dans lequel le monde entier a été pris. L'auteur est optimiste. Le rajustement, dit-il, est en train de s'opérer pour le mouvement des marchandises. Il s'opérera également pour les prix. De même l'auteur croit à l'efficacité de plus en plus grande de l'action dirigeante des banques sur le monde financier. — Eugen Relgis : *Humanitarisme et individualisme*, Editions de l'*Endehors*. Quelques pages sur divers penseurs libertaires, principalement slaves. — Presque tous les *Journaux et revues d'économique politique* ont publié, à l'occasion du nouvel an 1933, des vues d'ensemble de l'an écoulé 1932. Ce fut une année de répit relatif,

à la suite de trois années de crise extraordinaire succédant à une accumulation de catastrophes, comme dit M. Benaerts dans l'*Européen* du 6 janvier, et l'année précédente 1931 avait été si mauvaise qu'on pouvait s'attendre au pire pour 1932; heureusement, le pire n'est pas arrivé, en sorte qu'on souffle, comme avaient soufflé nos ancêtres au lendemain de la terreur de l'an 1.000. Néanmoins, l'année 1932 dans son ensemble a été mauvaise : effondrement des prix des matières premières, étiolement du commerce international, aggravation du protectionnisme, restriction de la consommation. Ces derniers mois ont paru quelques indices de relèvement notamment en Belgique, en Tchécoslovaquie et en Grande-Bretagne. Par contre, la situation de la France s'est empirée à la suite des élections de mai. Aucune mesure sérieuse n'a été prise pour diminuer les dépenses publiques; l'intérêt électoral des socialistes et socialisants s'y oppose. Le ministre des finances Henry Chéron avait proposé de faire face au déficit de onze milliards, moitié avec des aggravations d'impôts, moitié avec des économies; les premières sont certaines et ne feront qu'empirer notre situation, les secondes sont problématiques et il faudra très probablement recourir à l'emprunt, si ce n'est à la planche aux assignats. Tout le fruit des anciens cabinets Poincaré et Tardieu aura été perdu en quelques mois. — *L'Animateur des temps nouveaux*, d'accord avec la *Confédération de la Production française* fait campagne contre la semaine de 40 heures. Succès douteux de par l'opposition des socialistes. — *La Revue politique et parlementaire* insère un article très judicieux de l'ancien ministre des finances, Charles Dumont, sur *Les nouvelles surtaxes téléphoniques* : « Au lieu de chercher l'extension des téléphones par le progrès technique, l'Administration des P. T. T. paresseusement, a pensé le faire payer par les gros abonnés, et à leur défaut, par les contribuables. » Donc, déficit et surimpôts en perspective. — *La Revue de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française* étudie dans son dernier numéro le projet de réforme du régime fiscal des successions tel que l'a conçu le gouvernement et demande qu'un tarif spécial et plus doux soit appliqué aux successions de 3 enfants et plus. Il est utile de rappeler qu'en Italie les successions en ligne directe sont exonérées de tous droits. Le régime fasciste, quelque critiquable qu'il puisse paraître à d'autres points de vue, est ici très supérieur à notre régime prétendu démocratique. Notre parlementarisme aurait bien des réformes à réaliser. — Dans la *Bonne Entente*, le docteur Pineau déclare qu'il renonce à l'étiquette de « Socialisme libéral » qu'il avait choisie pour son parti. C'est dommage. S'il y avait une

nomenclature scientifique en sociologie comme il y en a une en chimie, on pourrait, étant donné que le problème social revient à harmoniser capital, travail et talent, se servir des premières syllabes de ces trois mots. Les ventres dorés s'étiquetteraient catrataïstes ou catatraïstes. Les ventres insatisfaits se diraient tratacaïstes ou tracataïstes. Et les cerveaux contents d'eux-mêmes se proclameraient tatracaïstes ou tacatraïstes. Et ce serait très clair. Et surtout très commode pour les bègues. Supposez-en trois se rencontrant et se définissant!

HENRI MAZEL.

GÉOGRAPHIE

Le projet de canal des Deux Mers. — G. Richard, *La culture roumaine et l'Etat roumain* (*Revue intenationale de sociologie*, septembre-octobre 1932). — *L'affaire du Groenland, le point de vue norvégien* (numéro spécial de la revue norvégienne *Samtiden*, juillet 1932). — Mémento.

M. Clément Vautel a soutenu que dans l'enseignement, la géographie ne servait à rien. Il ne soutiendrait pas cette thèse, je pense, hors de l'enseignement. Si la géographie ne peut pas faire beaucoup de bien, elle peut empêcher beaucoup de mal. Les données d'observation et de simple bon sens qui sont les siennes sont de nature à arrêter ou à retarder des visées ambitieuses et malencontreuses. Souhaitons qu'il en soit ainsi pour le transsaharien. Souhaitons qu'il en soit de même pour un autre projet de même acabit, vieux projet remis à neuf et prôné à grands coups de gong, le projet du **Canal des Deux Mers.**

On entend par là un canal maritime creusé, de Bordeaux à Sète, à peu près sur l'emplacement de l'actuel canal du Midi. On sait que celui-ci, construit par Riquet de 1665 à 1680 pour les petites péniches, n'a jamais été très actif; aujourd'hui, il est à peu près délaissé.

Le canal qui le remplacerait serait accessible aux plus gros bateaux de mer. Le projet actuel lui donne, sur 460 kilomètres, une largeur de 145 mètres en surface, de 60 mètres au plafond, et une profondeur de 13 m. 50. Le bief supérieur, long de 64 kilomètres, serait à 126 mètres d'altitude au seuil de Naurouze. On prévoit donc dix grandes écluses, dont deux doubles; leur chute serait en moyenne de 20 à 22 mètres pour chacune (rappelons que les grandes écluses de

Panama n'ont que 9 m. 50). Le canal serait alimenté par les eaux de la Garonne pyrénéenne déviée à Toulouse.

Cet immense travail serait exécuté en cinq ans et coûterait environ 14 milliards de francs-papier. Il serait confié à une Société concessionnaire, mais avec la garantie de l'Etat pour les intérêts du capital engagé : n'oublions pas cela. Pour que cette garantie ne jouât pas, il faudrait que le canal rapportât annuellement 1 milliard de francs. La Société d'études affirme que le canal les rapporterait : elle escompte un passage annuel de 100 millions de tonnes, avec un péage de 10 francs par tonne.

L'évaluation de 100 millions de tonnes est un chiffre astronomique, hors de toute possibilité sérieuse.

Considérons les grands canaux maritimes existant sur les routes les plus actives du globe : Suez et Panama. Dans les meilleures années, ils ne dépassent pas et n'atteignent même pas 30 millions de tonnes.

Ces canaux rendent à la navigation des services hors de toute comparaison avec ceux que pourra jamais offrir le canal des Deux Mers. Panama et Suez, en supprimant le périple de grands continents, épargnent aux navigateurs 10.000 ou 12.000 kilomètres sur les traversées. Le canal des Deux Mers supprime simplement le périple de la péninsule ibérique, soit *dix fois* moins à peu près.

Pour ce médiocre raccourci, il faudrait engager les navires dans un canal à écluses, *cinq fois plus long* que le canal de Panama, *trois fois plus long* que le canal de Suez.

Mais il y a mieux. L'économie de temps serait si faible qu'avec la charge du péage elle se traduirait, pour les armateurs, par des frais supplémentaires que tous, sans aucun doute, refuseront d'accepter. La démonstration a été faite d'une manière lumineuse par M. L. Bertrand, dans un article de *l'Exportateur Français* du 28 avril 1932.

Considérons un cargo de 7.000 tonneaux, filant 12 nœuds, et allant de Southampton à Port-Saïd. Le passage par le canal lui ferait gagner 27 heures en comparaison du passage par Gibraltar. Ces 27 heures se traduisent, en frais de charbon, de nourriture, de solde et d'entretien courant, par une économie de 12.000 francs. Mais le péage du canal coûterait au

navire 70.000 francs. Il gagnerait donc 58.000 francs en passant par Gibraltar.

Le cas est le même pour tous les gros bateaux transitant par le canal, même pour ceux qui iraient simplement de Bordeaux à Marseille. Dans ces conditions, il est à prévoir que pas un grand navire de charge — je dis pas un — ne se présentera aux écluses du canal.

Les bateaux à passagers n'y viendront pas davantage. Les passagers sont des gens pressés. Ils feront ce qu'ils font aujourd'hui : ils traverseront le continent par chemin de fer, en attendant de le faire par avion.

Les promoteurs du canal des Deux Mers se raccrochent parfois à l'*utilité militaire* que présenterait le canal pour le passage de nos flottes de l'Atlantique en Méditerranée, et *vice versa.*

Il faudrait demander, sur ce point, l'avis de Jean Norel. Je ferai simplement deux observations : 1° les bateaux modernes à 30 nœuds ne gagneraient pas une heure sur le tour d'Espagne, à cause des éclusées et de la vitesse réduite; ils en perdraient plutôt; 2° la conception d'un *canal-refuge* pour les flottes ne supporte pas l'examen : rien de commun entre le canal des Deux Mers et le canal de Kiel.

Il faut reléguer le canal des Deux Mers au magasin des accessoires de carton où se complaisent la mégalomanie de certains esprits, et les calculs intéressés de certains autres.

§

J'ai déjà parlé ici de la nouvelle Roumanie avec la sympathie qu'elle mérite, malgré les misères et les souffrances qu'elle traverse, et qui sont de l'ordre social et moral autant que de l'ordre économique. Un article fort intéressant de Gaston Richard, **La culture roumaine et l'Etat roumain,** paru dans la *Revue internationale de sociologie,* condense en un bref raccourci les titres de noblesse, les raisons d'être et les motifs d'espoir de la Roumanie.

La formation de la Roumanie, malgré tous les obstacles matériels, économiques et sociaux, représente une des plus éclatantes victoires de la spiritualité nationale, de même qu'elle oppose un démenti énergique aux théories du maté-

rialisme historique. « Une nation est une âme », disait Renan. L'âme de celle-ci s'est longtemps cherchée sous le talon des oppresseurs turcs, russes, magyars et autrichiens qui avaient écartelé la nation roumaine et en maintenaient les membres dispersés. Si malgré tout la Roumanie a pu naître, c'est uniquement à sa langue et à sa littérature qu'elle le doit. Il n'y a là dedans ni conflit d'appétits, ni création de richesses, ni lutte de classes : aucun des mobiles qui selon Marx expliquent toute l'histoire humaine. « La formation de l'Etat national roumain, dit Gaston Richard, ne s'explique que par la triple histoire d'une langue écrite autant que parlée, d'une littérature susceptible de fixer cette langue dans des monuments durables, et enfin d'un enseignement mettant l'une et l'autre à l'abri des mouvements rétrogrades. » Ainsi ont fini par se rejoindre, non seulement la Moldavie et la Valachie (Munténie), mais la Bessarabie, la Bucovine et la Transylvanie (Ardéal).

Il est évident que cette union n'eût pu se faire sans le grand séisme européen où se sont brisées les anciennes *prisons des peuples*, l'Empire austro-hongrois et l'Empire russe. Mais si ces Empires sont tombés, c'est précisément parce que les forces morales leur manquaient. Aussi les forces matérielles, ainsi que les contingences et les orientations économiques qui leur étaient favorables, n'ont pu les sauver. L'économie ne domine pas tout dans ce monde; le fatalisme historique simpliste pas davantage. « L'histoire, dit Gaston Richard, ne se laisse pas déduire de quelques données schématiques formulées provisoirement par l'anthropologie ou par la science économique : lutte entre races inégales, conflit économique de classes. » Repoussons donc cette « insidieuse doctrine du matérialisme historique » à laquelle nous devons le socialisme marxiste, une des plus grandes erreurs intellectuelles de ce temps, et de tous les temps, car les idées socialistes, comme dit quelque part Flaubert, ont toute la nouveauté du jeu de l'oie renouvelé des Grecs.

§

Cela ne veut pas dire que les luttes d'appétits matériels n'aient aucune importance dans les conflits nationaux. Elles

n'en ont que trop. Le conflit actuel entre le Danemark et la Norvège, à propos du Groenland oriental, le montre bien. Ce conflit-là, heureusement, ne se règle pas et ne se réglera pas à coups de canon. Les Danois et les Norvégiens ne se jettent à la tête que des mémoires de juristes et des articles de revues. La revue norvégienne *Samtiden* a consacré à l'**Affaire du Groenland, le point de vue norvégien,** un numéro spécial fait de six articles rédigés par de savants professeurs d'Oslo.

Il nous est facile, à nous Français, d'être impartiaux en cette affaire. Les Danois et les Norvégiens, peuples sages, sérieux, laborieux, de ceux dont Saint-Lambert disait, en langue du XVIIIe siècle, qu'ils ont « le tempérament vertueux », nous sont également sympathiques. Nous regrettons leur conflit. Nous voudrions le voir se dénouer à l'amiable le plus tôt possible.

De quoi s'agit-il? Le Danemark prétend que le Groenland, cette île immense de 2 millions de kilomètres carrés — quatre fois la France — lui appartient tout entier. La Norvège soutient que le Danemark ne possède effectivement que la côte occidentale et deux points de la côte orientale; le reste n'est à personne; des chasseurs et des pêcheurs norvégiens, installés sur plusieurs points de la côte orientale, prétendent exploiter le sol et la mer à leur guise, pour chasser ou pêcher les bœufs musqués, les ours, les baleines et les phoques, et leur gouvernement les soutient.

Ce qui fait l'intérêt de ce conflit, ce sont les ressources de chasse et de pêche que les Danois, en vertu de leur possession nominale, voudraient accaparer pour eux-mêmes : le Danemark ne cache pas son intention de pratiquer au Groenland la politique de l'*économie fermée.* Les Norvégiens, maîtres du champ d'exploitation depuis un quart de siècle, ne veulent pas se laisser déposséder. Les Danois affirment que les Norvégiens, au lieu de se contenter d'exploiter, massacrent et détruisent tout. La controverse s'envenime et redouble de vivacité. Souhaitons que les Danois consentent à partager avec les Norvégiens les ressources polaires du Groenland. Souhaitons que les Norvégiens se bornent à exploiter raisonnablement, sans ravager. La Cour de La Haye

est appelée à trancher la question, tant au point de vue politique qu'au point de vue économique.

Mémento. — La *Chronique des mines coloniales* qui paraît chaque mois au *Bureau d'études géologiques et minières coloniales* (13, rue de Bourgogne), donne d'intéressants renseignements sur la situation minière de nos possessions et aussi de possessions étrangères : le numéro du 1er décembre 1932 étudie la géologie et les mines de la Gold Coast, riche non seulement en or, mais en manganèse et en diamants.

CAMILLE VALLAUX.

LES REVUES

La Grive : témoignage du docteur H. Beaudier qui soigna Arthur Rimbaud peu avant la mort du poète. — *Revue d'Allemagne :* influence de Rodin sur le poète Rilke. — *Europe :* la jeunesse intellectuelle et la révolution de demain. — *La Revue universelle :* Galliffet, prophète; la princesse de Radziwill; la mort de Moltke; la guerre de 1914. — *La nouvelle Revue :* un poème de jeunesse de Jean Carrère. — Mémento.

Le *Bulletin des Amis de Rimbaud* (janvier), supplément à la belle revue ardennaise : **La Grive,** publie le témoignage ci-après de M. le docteur Henri Beaudier, qui donna ses soins au poète. C'est M. Lucien Hubert (vice-président du Sénat aujourd'hui, hier secrétaire de rédaction (avec nous-même) de la feue revue : *les Essais d'Art libre*), qui indiqua cette source à M. J.-P. Vaillant.

...J'ai à la vérité soigné Rimbaud à Roche. Il était alors atteint d'une affection osseuse que j'ai considérée comme tuberculeuse. Je l'ai vu pendant un mois environ, 4 ou 5 fois. Physionomie froide, glaciale, de temps à autre grimaçant à cause des douleurs vives qu'il ressentait dans la cuisse malade. Les yeux vifs, perçants, interrogateurs, fouillant son interlocuteur. Peu loquace, répondant par monosyllabes secs aux questions que je lui posais. Ses questions, très nettes, catégoriques, ne permettaient pas de s'étendre par des digressions sur des sujets à côté.

Jamais il ne m'a parlé d'autre chose que de sa maladie. Un jour j'ai essayé de l'entretenir de ses poèmes; il m'a répondu par le mot de Cambronne. Une autre fois je lui ai insinué très doucement la possibilité d'une opération libératrice; il m'a répondu simplement, mais avec force : « Non, je m'en fous! » Il était alors très affaibli, amaigri, mangeant à peine, avec une fièvre très élevée, toujours au-dessus de 39°.

Je n'ai jamais assisté à des scènes avec sa mère. Mais quand elle entrait dans sa chambre, sa figure devenait mauvaise, méchante même, et un jour il l'a mise à la porte sèchement, sans cause apparente. Je ne me rappelle pas quel âge il avait, c'était quelque temps avant son départ pour Marseille. Il ne m'avait pas prévenu de ce départ; au contraire, il paraissait content d'être à Roche. J'ai demandé à sa mère quelle raison l'avait poussé à partir aussi vite. Elle m'a répondu brutalement qu'elle n'en savait rien. J'ai appris la mort de Rimbaud quelque temps après, et je n'en ai pas été surpris.

Il avait laissé à sa mère de la monnaie anglaise pour me payer...

§

Un article de M. H. Zylberberg dans la **Revue d'Allemagne** (15 janvier) montre l'influence de Rodin sur le poète Rilke qui, sept années durant, fut son secrétaire.

Un an après le départ de Meudon, le poète, en envoyant au sculpteur ses *Nouvelles Poésies*, lui dit comme il serait fier qu'on découvrît dans ses vers l'influence de son maître. « J'espère qu'on y reconnaîtra combien votre œuvre et votre exemple m'ont forcé à des progrès définitifs, car si un jour on me nomme parmi ceux qui ont suivi dignement la nature, ce sera parce que j'étais de tout cœur votre élève obéissant et convaincu. » Et quand, dans un journal de Vienne, il lit un article sur ses poésies qui décèle en elles l'influence de Rodin, il écrit aussitôt au sculpteur : « Pour la première fois, un critique éclairé y reconnut avec une simple justesse l'influence que votre œuvre et votre exemple exerçaient sur tout ce que j'avais fait pour réaliser lentement un art sans phrase et sans mensonge. »

....

Au contact de Rodin son impatience s'apaise. Il comprend les nécessités d'une discipline sévère, et c'est « la grande reconnaissance » de sa vie. « Il y a autour de mon cœur un silence profond où se dressent vos paroles comme des statues. »

Rodin au travail, c'est pour Rilke l'enseignement primordial. « Si je suis vraiment jeune (en 1903 j'aurai 28 ans, c'est beaucoup...), mais si je le suis malgré cela, je désire qu'un jour il n'y ait rien autour de moi que du travail, et que cela ne cesse jamais... »

Rodin, l'ouvrier, l'artisan patient et lucide, l'a dépouillé de cette fausse rêverie qui n'est que paresse. « Avant tout, le travail. C'est l'espace, le temps, le rempart, le rêve et l'éternité. » L'artiste

ne vit que quand il crée et créer ce n'est que conjurer sans cesse par un effort de transmutation plastique les puissances malsaines du rêve. Rilke l'a compris et, cependant, le travail de chaque jour lui paraît encore rebutant. Il le sent artificiel en lui, le croit contraire à sa nature. Et il prolonge ainsi les heures d'apprentissage chez Rodin et regarde couler devant lui la vie multiple de Paris.

. . . .

Chaque jour, dans la vie de Rodin, est une découverte, un progrès, un anneau dans la création. Rilke surprend auprès de lui une fleur, un animal, un homme, et un monde nouveau s'éveille peu à peu à ses yeux. On pousse parfois plus loin, jusqu'aux musées de Paris, au Jardin d'acclimatation; on va même, c'est un pèlerinage, à Chartres.

. . . .

Avant de connaître Rodin, le poète semblait ignorer les feux de la chair et du sang. Ses héros ne connaissaient de l'amour que la nostalgie, le rêve. Maintenant l'attrait mystérieux des corps s'infiltre en eux. Dans *Leda*, Rilke va jusqu'à peindre l'attitude d'amour, lui qui, dans le *Livre d'Images*, ne savait en donner qu'une impression de rêve, et qui, plus tard, dans son *Malte Laurids Brigge*, reviendra à cet idéal d'amour sans possession. Mais ici où l'attitude de l'amour est si nettement plastique, on est naturellement amené au *Baiser*, à l'*Eternelle Idole*.

Un art « sans phrase et sans mensonge », selon M. H. Zylberberg, voilà ce que Rilke a appris de notre Auguste Rodin.

§

A cette place (n° du 1er janvier, pp. 70 et suivantes), nous avons rendu compte d'un « cahier de revendications » composé de dix témoignages de jeunes intellectuels et des conclusions d'un onzième qui les avait sollicités. M. Nizan, l'un des dix témoins qui collaborèrent au « cahier », traite de cette consultation dans la revue **Europa** (15 janvier). Il intitule son commentaire : « Sur un certain front unique. » Communiste, il accuse M. Denis de Rougemont, catholique, promoteur de ladite consultation, d'une « tentative pour faire pénétrer le brouillard où il n'est pas ». Il proteste : « Nous ne ferons pas le front unique avec n'importe qui. » Il écrit ainsi, jugeant les jeunes hommes qui, en même temps que lui, répondirent à l'enquêteur :

Ils parlent. Ils parlent assez mal. Leur discours est merveilleusement éloigné de la véritable misère du monde. Eloigné comme un jeu. Il y a l'Esprit, le Saint-Esprit, qu'ils désignent avec pudeur par périphrase, il y a l'Etre, les Notions Spirituelles, l'Ame, la Possession de toute la Vie, la Contemplation, l'Intelligence-Epée : une flotte d'Idées s'avance, toutes voiles dehors, une flotte de majuscules. Mais il y a d'autre part le fait que dans toutes les villes de France, des familles de douze personnes vivent dans une seule pièce, le fait que des ouvrières gagnent 1 fr. 10 de l'heure, le fait que certaines municipalités n'accordent pas d'indemnité aux chômeurs qui ont moins de deux ans de résidence dans la ville, le fait que des hommes enfin crèvent, matériellement, avec une grossièreté tout à fait « marxiste » et que ce n'est pas seulement leur « âme » qui crève, mais toute leur vie, tout leur passé, tout leur avenir, avec leur corps. Les nouveaux tenants de l'Esprit arrivent avec des angoisses si nobles, de si beaux cris : quel cœur dans la jeunesse française : elle a autant d'Ame que les vieux professeurs philosophes qui voulaient nous attendrir et nous enfoncer dans le coton sanieux de leurs Idées.

Qu'est-ce qui les meut donc? Ce sont les « penseurs » de la crise générale du capitalisme; ils éprouvent le vide des méditations où s'achève la culture d'une classe : nul avenir que le désordre, que les ruines, les guerres, nulle issue. Le moindre adolescent saisit aujourd'hui que tout dépérit : l'économie, la politique, l'éthique : un monde tout entier, chargé de ses gréements commence à sombrer, et les rats fuient. Comment croire que les vieilles histoires puissent encore sauver le monde? Les vieilles idées lâches des philosophes démocratiques, l'individualisme décrépit de la démocratie bourgeoise, les vieilles idées avachies des anciens conservatismes? Du même mouvement sont repoussées les idées « républicaines » et les idées « réactionnaires », les gens de gauche et de droite, les mal pensants et les « bien pensants ». Bons pour la même charrette. La jeunesse bourgeoise se dresse contre la sclérose de ses pères : il serait naïf de croire qu'elle cesse pour si peu d'être bourgeoise. Les fils de la bourgeoisie secouent l'arbre des ancêtres. Ils sont là, ils veulent « vivre » et se savoir essentiels : leurs pères ont assez vécu pour montrer de quoi ils n'étaient pas capables. Leur tour de garde contre les prolétaires est venu : s'ils n'arrivent pas à temps, tout s'écroule. Ils sont tout prêts, avec des politiques nouvelles, et des économies, et des morales.

§

La Revue Universelle (15 janvier) poursuit la publication des lettres inédites de la princesse Antoine de Radziwill au général de Robilant, qui abondent en renseignements curieux sur la cour de Prusse, de 1889 à 1895. Une de ces lettres en rapporte une, du 2 mars 1891, adressée à la princesse par le général de Galliffet. Elle est inspirée par l'effervescence de Paris où l'impératrice Frédéric, venue engager des peintres à envoyer des toiles à une exposition organisée à Berlin, vit son intention contrecarrée par un manifeste de Paul Déroulède. La lettre du général est intéressante par la vue nette de l'avenir qu'on y remarque :

On a profité chez vous de cet incident pour nous chercher une véritable querelle d'Allemand. La belle affaire! Qu'en résultera-t-il? c'est facile à exposer. On vivait sur une illusion, illusion j'en conviens, mais illusion utile à la paix générale. Aujourd'hui, il n'y a plus d'illusion possible. Je vous l'avoue en toute sincérité, nous n'avons plus qu'un *modus vivendi*, celui de nous préparer, plus et mieux qu'avant, à la guerre, ce qui est aujourd'hui, comme de tous les temps, dit-on, la meilleure manière de conserver la paix. Au lieu de neuf cent millions par an, nous en dépenserons douze, vous en ferez autant et aucun des deux pays ne sera sérieusement disposé à entamer une lutte dont l'issue est au moins douteuse, quoi que puissent dire les augures militaires des deux pays. Mais il n'y a pas de résolutions qui tiennent dans le cerveau des gens dont le cœur est aigri. Donc la guerre éclatera à courte échéance; nous laisserons à l'histoire plus ou moins lointaine le soin de décider quel aura été le coupable. C'est d'ailleurs sans aucune importance; je m'en moque autant qu'on peut le faire de l'autre côté de la frontière. Chacun fera son devoir, mais il y aura un vaincu, en attendant que le vainqueur (ce qui ne tardera pas) soit vaincu par ses difficultés intérieures, et sous ce rapport je suis plus rassuré pour la France que vous pouvez l'être pour l'Allemagne. La fortune est changeante; je ne souhaite aucune guerre, mais si elle éclate entre l'Allemagne et la France, les Allemands trouveront bon que nous agissions comme on se conduit dans un duel à mort.

A la fin du mois suivant, écrivant à propos de la mort du vieux maréchal de Moltke, la princesse conte les circons-

tances de cette mort et arrive à une conclusion bien digne de quelque sottisier :

Il avait encore assisté dans la journée à la séance de la Chambre des Seigneurs, où mon mari l'avait vu et lui avait parlé; le soir il avait bien dîné et, pendant la soirée, il avait commencé avec son neveu sa partie de whist ordinaire. A un beau moment, les cartes lui tombent des mains, il s'affaisse, le neveu et l'aide de camp veulent le mettre d'abord sur un fauteuil; voyant qu'il ne leur répond pas, ils le posent sur son lit, où il pousse encore un soupir... et c'était fini, sans aucun symptôme précurseur, ni faiblesse, ni agonie, une vraie mort de soldat. Il n'y a manqué que le champ de bataille.

Pas une fois, assure la princesse, le jeune Guillaume II « n'a parlé de choses militaires avec le maréchal », ni ne l'a « entretenu d'une possibilité de guerre », ni ne lui a « réclamé un seul conseil pour cette éventualité ». L'épistolière termine sa lettre par ces lignes prophétiques et un vœu qui fut exaucé environ vingt-trois ans :

On prétend, du reste, que nous sommes au calme plat pour le moment et qu'il n'y a rien à redouter. Je suis bien convaincue, en effet, que tous les gouvernements sont résolus à maintenir la paix. Mais sommes-nous à l'abri d'un tapage de Déroulède ou d'un assassinat dans les Balkans? Et il est certain que si la guerre éclate, ce sera un fait de ce genre qui en sera la première cause. L'étincelle qui mettra un jour le feu aux poudres partira de très bas. Dieu veuille nous en préserver longtemps encore!

§

La Nouvelle Revue (15 janvier) commence la publication d'un *Jean Carrère* par M. Henri Austruy, où revit de façon saisissante, en sa jeunesse enthousiaste de beauté, le poète des *Chants orphiques*. Le biographe conte comment Carrère, environ ses quinze ans, sous l'influence d'une lecture de Musset, pensa se donner la mort en avalant un flacon d'encre violette. Le goût détestable du liquide empêcha l'adolescent d'en boire beaucoup. Il écrivit alors ses premiers vers qu'il signa : Jean Ravenne.

La pièce ci-après est une des premières que composa le lycéen d'Agen :

LE FLEUVE

Ses vagues se mêlaient aux flots de l'Océan,
Et tout ce qui restait de ce fleuve géant
Se perdait au milieu de l'onde.
Mais il avait laissé les champs pleins de moissons
Et le bon laboureur vantait dans ses chansons
Cet ami de la plaine blonde.

Heureux ceux qui s'en vont, emportant comme lui
D'immortels souvenirs. Sur leur front aura lui
La gloire qui jamais ne tombe.
Laisserai-je à mon tour une trace?... Hélas! non.
Car je n'aurai jamais que l'oubli sur mon nom
Et beaucoup d'herbe sur ma tombe.

MÉMENTO. — *La Revue de Paris* (15 janvier) : Comte Sforza : « Souvenirs diplomatiques ». — « Promenade au Boulevard en 1836 », par M. Jacques Boulenger. — « Lytton Strachey », par M. Jacques Dombasle.

Les Primaires (janvier) : « La ballade des chômeurs », par M. G. Gratiant. — « Propos d'un Utopien », par M. Régis Messac.

Les Marges (10 janv.) : un bel article de M. Eugène Montfort sur le très regretté Jean Viollis. — « A propos de Mérimée », de M. Maxime Revon; « Les Vierges à la Mer », de M. A. Falgairolle.

Le Génie Français (janvier) : « Intermezzo », poèmes de M. Emile Vitta. — M. Paul Brulat : « Le secret du bonheur », nouvelle. — M. le Lt Lacoste : « Histoire du Régiment des sapeurs-pompiers de Paris ».

L'Esprit français (10 janvier) : « Clartés sur la Poésie », par M. Jean Royère. — Suite de l'enquête : « Patrie et Humanité ». — « Sonnets » de M. Emile Bernard. — Documents sur « Nana », mise en pièce par feu W. Busnach, publiés par M. Auriant.

La Revue hebdomadaire (14 janv.) : Suite des souvenirs d'exil de la grande-duchesse Marie de Russie, relatifs à sa collaboration avec la couturière Chanel.

La Revue des Vivants (janv.) : « Le commandement par l'avion », par M. le colonel Chiavarini. — « Pour une armée vivante », par le colonel XXX. — « Catéchisme de la sécurité », par M. le commandant Decrouez. — « Le cycle de Luc Durtain », par M. Yves Chatelain.

Revue des Deux Mondes (15 janvier) : Correspondance inédite de George Sand et de H. Taine. — Poésies de M. François Porché.

Esprit (1er janvier) : « L'ange sous cloche », un bien curieux poème de M. Fernand Pouey qui chante ainsi :

salue plutôt la dame en vert
il faut saluer la dame en vert
salueras-tu la dame en vert
et j'ai salué la dame en vert
comme un homme l'ange était mort
ah ce salut mon premier remords

matelot petit matelot
sans bateau sur le bord de l'île
dans le vent du soir soulevant
ton chapeau sur le bord de l'eau

On comprend plus aisément *Le Prolétariat,* de M. A. Marc, et *Les fondements humains de la Révolution,* de M. André Ulmann.

La Revue de France (15 janv.) : « Les derniers jours de Wagner à Venise », par M. Gabriel Faure.

Le Crapouillot (janvier) : 3e volume de l' « Histoire de la Guerre », par M. Jean Galtier-Boissière.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Henri Tomasi : *Mélodies* et *Danses de Rêve.* — Roland-Manuel : *Le Diable Amoureux.* — M. R. Désormière à l'O. S. P. : Cantate de Bach orchestrée par M. Ch. Kœchlin. — Deuxième concert du « Triton ». — Concerts divers. — Méfaits du snobisme. — La démission de M. Rhené-Baton.

Le nom de **M. Henri Tomasi** est revenu souvent dans ces chroniques depuis quelques semaines. C'est qu'en effet, aussi bien comme chef d'orchestre que comme compositeur, ce jeune musicien — Prix de Rome de 1927, l'année même où il obtenait son premier prix de direction d'orchestre — ne cesse de montrer des qualités qui le placent au premier rang. Parlons d'abord du chef d'orchestre : c'est en dirigeant les Concerts du *Journal,* puis ceux du poste Radio-Colonial (où il a rendu d'éminents services à la musique française) que M. Henri Tomasi s'est imposé à l'attention des musiciens. On sait, en effet, que le poste Radio-Colonial donne à peu près chaque mois, outre les émissions ordinaires, des festivals auxquels le public peut assister. De plus, M. Tomasi a dirigé récemment l'orchestre Pasdeloup et l'orchestre Poulet d'une manière qui a confirmé l'excellente opinion que s'étaient faite de lui ceux qui suivirent ses débuts; aussi bien les *Quatrième* et *Sixième Symphonies* de Beethoven que

la *Symphonie en mi bémol* de Haydn, aussi bien la *Ronde Burlesque* de M. Florent Schmitt que le *Festin de l'Araignée* de M. Albert Roussel, la *Sérénade* de M. P.-O. Ferroud, le *Chasseur Maudit* de Franck, le *Capriccio espagnol* de Rimsky-Korsakoff, ont trouvé en lui un interprète attentif à rendre fidèlement les intentions des auteurs, et qui sait, avec une fermeté persuasive, imposer à l'orchestre sa volonté. Le relief de ses exécutions accuse une personnalité peu commune, une intelligence et une sensibilité dont l'équilibre confère au jeune chef une autorité qui s'impose à tous. On en a trouvé la preuve dans la manière dont il a conduit le finale (*allegro*) de la *Symphonie en si bémol majeur* de Beethoven : la rapidité du mouvement pris dès le début, et qui est conforme à la volonté de Beethoven, n'a gêné en rien la souple aisance, la sûreté de sa direction.

Nous connaissions déjà la première partie de ses *Danses de Rêve*, extraites du ballet *Don Juan Lépreux* que doit monter l'Opéra : elle avait remporté un vif succès lors de la première audition en 1930, aux Concerts Pasdeloup. M. Tomasi y a joint, cette fois, une *Valse* qui, avec ses amusantes allusions raréliennes, est une page exquise.

Des quatre mélodies que nous entendîmes chez Pasdeloup, *Tristesse, Une goutte de pluie, Par les dunes, Cloches d'aube,* deux ont été inspirées par des poèmes de Francis Jammes, deux par des poèmes de Paul Fort. Elles sont d'une variété propre à faire naturellement valoir les dons divers du musicien. M. Henri Tomasi reste en parfait accord avec ses poètes; aussi bien la ligne mélodique que l'orchestration prolongent et complètent l'image suggérée par le mot. L'instrumentation est d'une transparente plénitude, d'une couleur délicieuse. Mlle Guyla a donné de ces quatre mélodies une interprétation d'une grâce et d'une délicatesse dignes de toutes les louanges.

A l'Orchestre Symphonique de Paris, M. Pierre Monteux nous a fait entendre en première audition, après les *Jeux de Timbre* d'un jeune musicien américain, M. Isadore Freed (une suite orchestrée non sans finesse), un fragment du **Diable amoureux,** l'opéra-comique de M. Roland-Manuel que nous espérons voir bientôt rue Favart. Le petit roman

de Cazotte n'est guère lu de nos jours, et c'est nous qui avons tort : il est délicieux. Cazotte dit l'avoir rêvé en une nuit et écrit en un jour; peut-être M. Roland-Manuel a-t-il, lui aussi, rêvé en une nuit sa partition; pourtant, je gage qu'il a pris grand soin de la composer sans hâte : le fragment qu'il nous a fait entendre est d'un ouvrage achevé, mais dont la perfection n'ôte rien aux qualités de primesaut, de finesse et d'ironie. Comme Cazotte, le musicien doit certainement « avoir écrit pour son plaisir ». Il se trouve de surcroît — toujours comme pour Cazotte — que son ouvrage peut servir « à l'édification de ses concitoyens », si nous en jugeons du moins d'après la *Barcarolle* chantée l'autre jour salle Pleyel par Mme Romanitza.

Le dimanche suivant, ce fut M. Roger Desormière qui prit la baguette. Il conduisit avec un magnifique brio le Choral de Bach, *En toi est la joie,* orchestré par **M. Charles Kœchlin.** Cette orchestration est simplement une merveille et je ne connais rien qui soit à la fois plus original et plus respectueux de la pensée et du style de Bach que l'emploi des cuivres pour l'exposition de cette phrase d'allégresse. Page magistrale, et digne à la fois du maître qui l'inspira et du compositeur de la *Fugue Symphonique* et de la *Course de Printemps* (que nous souhaitons retrouver bien vite au programme d'une de nos associations).

Avec non moins de sûreté, M. Roger Désormière a conduit le délicieux *Tricorne* de M. Manuel de Falla et la joyeuse *Salade* de M. Darius Milhaud, dont la partie vocale a été fort bien exécutée par Mlle R. Mahé, MM. de Trévi, R. Gilles et Etcheverry.

§

Le deuxième concert du **Triton** comportait comme pièces de résistance, quatre petits *Chœurs pour voix de femmes,* d'après des textes allemands du moyen âge, de **M. Conrad Beck,** et trois *Chœurs pour voix de femmes* sur des poèmes de M. René Chalupt, de **M. P.-O. Ferroud.** Le texte choisi par M. Conrad Beck est d'une délicieuse naïveté; celui que M. Chalupt proposait à M. Ferroud est, tout au contraire, d'une

grâce très moderne; pareillement, les deux musiques s'opposent. Affaire de tempéraments, plus encore que de procédés : Conrad Beck et Ferroud sont tous deux des musiciens au sens le plus complet du mot, leur culture est fort étendue et ni l'un ni l'autre n'ignorent aucune des ressources de leur art. J'avoue mon embarras pour définir ce contraste que j'ai, pourtant, si bien ressenti l'autre soir. Il est fort difficile, d'ailleurs, de porter un jugement sur des œuvres comme celles-ci après une seule audition. Je sais seulement que mon désir de les réentendre est certainement partagé par tous ceux qui les ont applaudies au Triton : on a bissé le dernier chœur de Ferroud, *Aviatrices,* et de celui-là, au moins, j'ai pu, grâce à ce *bis,* mieux comprendre les raisons qui, du premier coup, me le firent aimer. Il y a dans cette musique, d'exécution très difficile, des trouvailles fort ingénieuses, une souplesse de rythme et un art du contrepoint remarquables. Et tout cela, qui est beaucoup, est de plus au service d'un tempérament original de musicien-né. M. P.-O. Ferroud nous a donné déjà des ouvrages — comme sa *Symphonie* — qui sont parmi les meilleurs de sa génération. Ces trois nouveaux chœurs sont de la même veine — une veine que nous ne craignons pas de voir tarir.

La deuxième *Sonate pour piano et violon* de M. Bohuslav Martinù — d'une inspiration fraîche et volontairement naïve — un *Concertino* pour flûte, alto et contrebasse de M. Erwin Schuloff — plein de souvenirs de danses populaires fort agréables — et une *Rhapsodie pour violon et piano* de M. Bela Bartok (malheureusement gâtée par un interminable épisode central que rien ne justifie) complétaient un programme exécuté par des interprètes de choix, le quatuor vocal féminin Suzanne Peignot, MM. Moyse, E. Pasquier, J. Delmas-Boussagol, Zoltan Szekely et Geza Frid.

§

Marquons notre reconnaissance à M. Robert Siohan qui, aux **Concerts** qu'il dirige, cette année salle Pleyel, nous a donné une excellente exécution de l'admirable *Requiem* de Fauré. *Amphion,* dont M. Arthur Honegger composa la musique pour le « mélodrame » de M. Paul Valéry, complétait

le programme et a retrouvé le succès qui en avait accueilli la création à l'Opéra. Dans une préalable causerie, M. Paul Valéry a expliqué la genèse de son poème et parlé des rapports de la musique et de l'architecture, que les anciens représentaient par le mythe d'Amphion. On l'acclama et ce fut justice.

Malheureusement, toute l'audition du *Requiem* fut gâtée par les allées et venues des retardataires que n'intéressait évidemment pas la musique de Fauré. Il est singulier, vraiment, que de tels manquements à la bienséance la plus élémentaire soient tolérés dans nos salles de concert. Je le constatais l'autre jour à propos de la reprise de *Pelléas* et force m'est de le redire aujourd'hui : trop de gens ne viennent où l'on fait de la musique que poussés par le snobisme, et pour se montrer. Pourquoi tous ceux qui souffrent de cette muflerie ne se défendraient-ils point, puisque l'administration des théâtres et des concerts semble impuissante à réprimer les outrages à l'art et ne veut donner l'ordre de tenir les portes rigoureusement closes tant que dure un acte ou un morceau? Pour ma part je suis bien résolu à refuser de livrer passage à ceux qui viennent me troubler. S'il y a scandale, tant pis. Quelques malappris ont-ils, oui ou non, le droit de brimer toute une salle, de témoigner aux artistes en scène et aux auteurs leur mépris cynique de l'art et des interprètes?...

...L'autre soir, au concert du Triton, les rentrées après l'entr'acte se sont prolongées durant tout le morceau qui suivit. Pour ne pas perdre une bouffée de leurs cigarettes, des femmes demeuraient dans les couloirs, parlant haut, riant, sans souci du concert. Il y a toujours eu des snobs. Certes, mais ceux d'autrefois gardaient plus de tenue, et, sans doute, étaient mieux élevés. Ces messieurs-dames et ces dames-messieurs d'aujourd'hui ont vraiment besoin qu'on les rappelle au respect des convenances.

Je n'avais point parlé jusqu'ici de la démission de M. Rhené-Baton, chef d'orchestre des Concerts Pasdeloup. L'événement, confirmé, et, assure-t-on, irrévocable, est un symptôme du mal dont souffrent nos associations symphoniques. Ce mal est grave, et si l'on n'y porte énergiquement et promptement remède, il met en péril non seulement les associations elles-

mêmes, mais la musique française. J'y reviendrai quand les « actualités » m'en laisseront le loisir, mais je tiens à n'attendre point davantage pour regretter le départ d'un chef qui, depuis la fondation de ces Concerts, a rendu tant de services, et si éminents.

RENÉ DUMESNIL.

ART

La 44e Exposition des Artistes Indépendants. — Sous prétexte qu'il faut laisser les cimaises aux jeunes, par lassitude aussi de suffire à tant d'autres expositions de groupes et de Salons préparés, la plupart des peintres dont la gloire ou la notoriété s'est fondée aux Indépendants s'abstiennent de figurer à leur réunion. C'est un tort et le dommage en est pour eux. Car l'exposition des Indépendants garde, sans eux, toute sa vitalité. Leurs places y sont prises par des jeunes ardents et doués. Ce n'est qu'après le périple au cours de ces quarante-trois salles que l'on se rappelle les absents. Ce qui incite à penser qu'ils étaient remplaçables.

Cette collectivité nombreuse d'individualités très diverses suscite-t-elle l'espérance d'un moment brillant de peinture sincère et instructive? Oui et non. Oui, parce que la période de bonne doctrine, de l'impressionnisme, donne des résultats. Sans copier, ce en quoi ils auraient tort, les procédés mêmes des maîtres de l'impressionnisme, les jeunes s'inspirent de leur liberté d'esprit en même temps que de leur obéissance à la nature. Au moment de la découverte de la lumière et du ton franc par l'impressionnisme, il a fallu à chacun de ses maîtres inventer sa méthode, ou faire subir aux procédés des devanciers de telles modifications qu'on pouvait se croire en présence d'une technique neuve. Seurat fut le dernier à instaurer une technique lumineuse nouvelle. Mais après l'impressionnisme fondamental, l'impression qu'il fallait innover en technique, dura chez les nouveaux peintres qui ne voulaient pas ressembler extérieurement aux impressionnistes. De là, dans un esprit de réaction, les constructivistes et en aboutissement d'erreurs théoriques et de prétentions scientifiques injustifiées, les cubistes.

Pour le moment, pour ces deux derniers groupes, il y a carence de fidèles.

Cela comporte-t-il une signification? Cela condamne-t-il ces groupes, en apparence périmés? Peut-être que non! Le pointillisme qui les a précédés et qui apportait des ressources de technique est aussi esseulé. L'isolement est-il fâcheux pour le peintre? On dirait que non, à voir la respectueuse admiration qui entoure Signac et l'attention portée à ses envois. Tout le monde s'incline devant l'œuvre, personne n'emploie le procédé. Mais la valeur de la technique demeure acquise.

Qu'en conclure? C'est que les peintres ne veulent plus réfléchir au métier. Après tant d'incursions dans la science, dans l'étude des correspondances, les voici tous à peindre selon la vieille esthétique romantique ou les modes savamment rapides de Monet et de Pissarro.

Les peintres prennent le métier de toutes mains et perfectionnent leur métier propre d'après leurs habitudes. Cela favorise leur personnalité fondamentale si cela nuit à l'aspect de variété extérieure de leurs tableaux. D'ailleurs, les grands mouvements ne se raisonnent pas. Sourdement, des volontés collectives agissent. Les peintres se mettent d'accord avec une époque qui, pour la plupart, leur impose la nécessité d'un second métier. Beaucoup d'entre eux cherchent moins à définir toute leur personnalité qu'à se démontrer bons peintres, et certains, simplement, à leur période de vacances. Au surplus, la variété de leurs envois et le dilettantisme des visiteurs y trouvent leur compte, d'autant plus que beaucoup inclinent à croire qu'il n'y a pas de vérité technique absolue; mais aucun des grands principes d'art ne disparaît et si parfois on n'en aperçoit plus distinctement la trace, c'est qu'elle s'éparpille et, avec la faculté d'observation utile, on la retrouve. En bref, on est fondé à dire que c'est l'influence des premiers grands impressionnistes Manet, Pissarro et Monet qui triomphe.

§

Pour remédier au souci égalitaire de la présentation par ordre alphabétique, les Indépendants, après maintes recherches, se sont arrêtés à motiver tous les ans, par le choix entre candidats, de grandes présentations, par larges panneaux d'une vingtaine de leurs sociétaires élus parmi ceux qui se trouvent prêts à cet effort et les plus qualifiés pour

le tenter. Il n'y a pas de candidats malheureux. Il n'y a que des ajournés qui auront leur tour.

Parmi les favorisés de cette année (et c'est juste), se trouve Maximilien Luce qui exposa pour la première fois aux Indépendants en 1887 et leur est demeuré tous les ans fidèles.

Pendant longtemps il n'a exposé qu'aux Indépendants. A peine, lorsqu'une juste gloire a couronné tardivement son long et bel effort, a-t-il accordé sa participation brève à quelques galeries particulières. C'est un indépendant dans toute la force du terme. Cette année, des paysages de Honfleur jouxtent une baignade aux bords de Seine à claire et pâle verdure. Un souvenir de la guerre revit dans un passage de poilus, à la démarche très observée, en route vers la gare de l'Est.

Au centre du panneau de Leveillé, un agréable portrait de jeune femme tenu dans des gammes sobres et qu'entourent des paysages de Joigny et de l'Yonne. Leveillé est un remarquable aquarelliste et le démontre en quelques quais de ports fluviaux très mouvementés.

Gaston Balande résume sur son panneau la diversité de ses thèmes, évocation de nus d'une émouvante simplicité dans des paysages de pelouses verdoyantes près du fleuve, parmi les grands arbres, des ponts bruyants de foule sur les eaux mouvantes de reflets, des églises notées dans une belle lumière sur leurs terre-pleins populeux, d'un art savant et libre.

Jehan Berjonneau peint de couleurs vives le printemps au Poitou : il y trouve des petites villes pimpantes et baignées de claire lumière. Il traduit, dans leur escarpement sévère, les collines de l'Ardèche aux pâles clartés d'automne. Il peint les portraits des poètes et des conteurs nés en Poitou et qui collaborent avec lui à des livres où revit leurs pays, coins de nature, architectures et passants caractéristiques.

Jules Joets a fondé sa réputation par des portraits corporatifs, conçus dans l'esthétique générale des présentations de multiples portraits de gens de métier, des maîtres hollandais, mais peints avec un exact modernisme dans le décor des salles où se réunissent de coutume les orphéonistes ou les instrumentistes qu'il effigiait, et avec un vif souci de l'exactitude de chaque portrait. Son passage à la peinture

abstraite et conçue en arabesques avait déçu. Le voici revenu à son réalisme très sincère, très concret, avec une tendance à la simplicité dans l'harmonie colorée qui lui donne des portraits de son père ou de sa femme d'une très belle tenue et d'une vraie distinction.

Pierre Wagner montre de nombreux aspects de Douarnenez, de sa rade sillonnée de bateaux, de ses quais fréquentés de marins au repos dont il traduit en lignes justes le désœuvrement momentané et la nonchalante rêverie. Une *maternité* d'allure toute différente intéresse vivement par ce que le peintre lui a su communiquer de charme attendri et par la justesse de la courbe du corps de la jeune mère penchée vers son enfant.

Chapelain-Midy a de bons paysages du Loiret; c'est un harmoniste de valeur. Romanet se plaît à de larges espaces presque panoramiques à horizons de montagne dont il traduit bien l'esseulement et les clartés.

Poncelet est un de nos jeunes peintres capables de grands tableaux ordonnés avec certitude où les personnages vivent, sans emphase, avec intensité. C'est la vie rustique et le travail de la ferme qui, jusqu'ici, lui ont fourni ses sujets. Il se borne ici à des toiles de moindre format : paysages de la vallée de Chevreuse, portrait d'un bon caractère. Carlos Reymond a une belle série de paysages aux harmonies nourries. Antral donne des aspects de ports et de docks vigoureux et presque âpres, d'une intéressante sonorité. Abel Bertram, à côté d'un joli portrait en décor d'une marchande de fleurs, multiplie des aquarelles, la plupart consacrées à un mouvement du modèle nu, cherché dans la grâce et rendu avec prestesse. C'est aussi une série de nus féminins d'un ton aimable qu'expose Tavernier, avec un beau bouquet de roses. Seevagen trouve dans le Morvan et la Bresse des thèmes de paysages bien architecturés. André Planson groupe des femmes de son village dans un agréable mouvement paisible, et évoque des paysages de Provence. Grand-Carteret présente des nus; le Japonais Kono fait preuve d'habileté décorative dans de nombreuses compositions très parisiennes.

§

Comme il est devenu habituel et à juste titre dans les associations picturales, les Indépendants accordent à leurs sociétaires récemment décédés un panneau rétrospectif. Voici celui de Clary-Baroux, qui travailla toute sa vie, pendant toutes ses heures libres, au paysage, à la transcription des sites vers lesquels l'emmenait sa carrière de comédien. Il participa à nombre de tournées dont il se reposait dans la banlieue de Paris, près de la Seine. Il aimait à en peindre, de façon très détaillée, l'atmosphère tendre et les beaux arbres. On a réuni là quelques paysages de Paris, du Morin, une jolie notation prise à Gafsa, en Tunisie. Tout cela est d'un joli art, ému et consciencieux.

Romain Jarosz a été interrompu par la mort vers la quarantaine. Depuis plusieurs années sa personnalité s'affirmait. Il s'était épris du spectacle du cirque, mais ce n'était point à Paris qu'il en recherchait l'éclat et les somptuosités. Il aimait, sur les places des villes de province, l'animation temporaire qu'y allume le passage d'un cirque nomade; il en détaillait les parades, les cortèges, décrivait l'empressement populaire autour des baraques foraines, modelait les couples de lutteurs, tout cela à la chaude clarté d'un jour d'été ou vivifiées par la lumière artificielle. Il était parvenu à une souple maîtrise et à un grand agrément coloré, dont fait preuve cette exposition posthume qui eût pu facilement, si plus de place avait pu lui être donnée, être plus nourrie en belles œuvres.

L'exposition de Larivière, qui fut bon graveur, contient un beau portrait d'Han Ryner.

§

Paul Signac baigne de lumière dorée, safranée, rousse et pourpre dans des miroitements d'eau qui se calme, le décor du port de Marseille. A une heure plus matinale et choisie pour offrir un absolu contraste d'harmonie entre les deux toiles exposées, un port de Barfleur joue dans une dominante d'un vert limpide d'une grande suavité. Urbain est un de nos meilleurs peintres. Il n'en est guère actuellement de capables

d'aborder avec des moyens aussi nouveaux des thèmes aussi variés. Il expose, cette fois, un nu, fait rare dans la série de ses expositions, et ce nu est le plus beau nu qui nous ait été montré depuis plusieurs années. C'est merveille de traiter la chair avec une telle tendresse émue et comme rêveuse, dans un si juste sentiment du ton, mat avec douceur, de l'épiderme. Vallée, que le grand public ne connaît pas assez, un des fidèles sans trop d'intermittence de la technique pointilliste, est un des meilleurs peintres des squares, des parcs, des dimanches clairs de Paris. Charles Guérin a des fruits et des fleurs de sa meilleure facture. René-Juste, des effets de neige observés à Paris, Saint-Germain-des-Prés, en Haute-Alsace sous des ciels magnifiquement limpides. Adrienne Jouclard cherche le mouvement qu'elle décrit si bien, où il se trouve rythmique et nombreux à des scènes sportives. Elle s'intéresse cette année au tennis et à ses acteurs. Charlot a deux paysages clairs de bonne impression. Chénard-Huché un lumineux Sanary. Manzana-Pissarro décrit des villageoises bretonnes en costume local très bien présentées, avec le souci de les douer d'une jolie figure. De Mme Roboa, un départ animé pour une corrida. Raoul Carré délaisse les fauves villages de montagnes, mangés de soleil d'été pour des temps gris et des crépuscules saisis sur le lac d'Annecy ou sur la mer bretonne. Paul-Emile Colin rapporte d'Espagne des paysages savoureux accentués en grands reliefs nobles. Renefer donne d'alertes paysages de la Seine, aux coins séduisants de Conflans ou d'Andrésy. Ysern y Alié, à sa coutume, doue de grâce souple une figure de danseuse et évoque le soleil à un coin de Majorque. Marie-Jeanne Barbey peint des intimités de vie et de paysage breton. Walter Le Wino ouvre un grand port féerique sur une large illumination argentée de l'horizon. Paulémile Pissarro présente un nu de la plus belle qualité et un paysage dans les marais poitevins égayé de silhouettes de baigneuses encadrées dans une atmosphère de paix profonde et d'éclat doux avec une eau qui en reflète la mobile pureté en beaux émaux fluides. Mme Boy peint comme de coutume des Venises regardées comme en rêve. Val, des études de fleurs, de belle tenue.

Cœuret montre de bonnes études d'arbres. Claudot, peintre

du talent le plus précis, a été amené, pour y enseigner aux écoles des beaux-arts chinoises, à un séjour de plusieurs années en Extrême-Orient. Sur sa route, à l'aller et au retour, il a pu effectuer de longues escales, et la fête bouddhique qu'il a notée à Kandy, dans l'île de Ceylan, est tout imprégnée de vraie couleur locale et de savoureuse vérité. Il expose aussi un nu couché, de beau style. Zingg décrit la vallée de la Loire et se souvient de son amour des paysages neigeux qu'il va souvent noter dans son Jura natal. Il y a de fortes qualités d'harmoniste chez Berjole et son clavier est très étendu, du paysage sinon exotique, au moins lointain, à l'étude très détaillée de la rue de Paris, de son personnel de forains, de musiciens et chanteurs ambulants, aux pittoresques remous de midinettes aux heures du déjeuner ou d'éparpillement aux sorties d'atelier. Voici la *môme,* savoureuse étude de demi-nu et de physionomie madrée, et un éventaire de fruits et légumes éclatants, tels qu'on les voit aux boutiquettes d'Espagne. Antoine de Sypiorski s'impose par sa volonté de dessin, sa vigueur d'harmonie, son indifférence aux modes ambiantes et ce qu'il met de pensée dans sa plastique, sans devenir littéraire et anecdotique. Son nu est d'un très beau modelé. Ses paysages empreints de sensibilité. L'un d'eux, peint près de Vianden (duché de Luxembourg), peint le commencement des hautes collines cimées de burgs qui hantèrent l'imagination de Hugo quand il commença de songer aux Burgraves. Le pittoresque est rendu dans son intensité. Esther Dumas, à côté d'un beau projet décoratif, décrit la tristesse d'un paysage de marais en février dans un sentiment très juste. Bertrand-Py, à la fois sincère et vériste, communique une valeur d'intimité profonde à ses portraits et à ses intérieurs. Veillet, d'une excursion en Wallonie, rapporte de bons paysages de Meuse. Bonanomi est un peintre enthousiaste et véridique de l'ensoleillement. Le travail des champs lui fournit des modèles qu'il décrit en pleine clarté, en beau relief, tel son alerte et gracieux portrait de fermière. Un paysage noté à contre-jour est très agréable. Klein-Or, de son talent ferme et nuancé, donne un bon portrait et une remarquable étude de fleurs. Georges Plubel a l'entente du paysage méridional qu'il peint avec souplesse

et vigueur. Il appelle l'ensemble de ses procédés le *spontanéisme*. C'est un impressionniste de talent et qui s'est rendu capable de fixer avec ampleur et précision les minutes rares et éphémères de la lumière. Roger-Schardner nous montre un portrait de femme d'une vie intense et familière presque sculpturalement modelé, puis une allée de grands arbres à Etampes d'une jolie douceur d'accueil et un bouquet de chrysanthèmes dans des gammes bien modulées de blanc. De Rioux, un paysage des Baux intéressant. De Jeanne Ponge, une vue animée de la place de Sèvres et un paysage de Lyons-la-Forêt, au seuil de la forêt normande, du meilleur accent intime et pittoresque. Yves Brayer, le plus récent prix de Rome, apporte la plus vive attention au spectacle de l'Italie vivante et moderne. On connaît ses très curieux portraits de miliciens fascistes et ses passages de prêtres et d'officiers dans les rues de Rome. Une halte à Venise lui permet d'en décrire le marché aux poissons. Un monotype retrace, sous une tente dont un pan se relève, la toilette de musculeux athlètes nomades, en préparation de leurs exercices. Mme Passavant a de grands dons d'évocation du paysage et le sens de son intimité. Elle a le sens de la composition qu'elle a déjà affirmé dans des toiles très ordonnées et bien peintes. Ici, elle montre deux paysages d'Ille-et-Vilaine de beauté claire et simple. Christiane Oliveda possède au plus haut degré le sens de la couleur et aussi du tumulte des harmonies dans les aspects de ports et de rades du Midi provençal, qu'elle aime à traduire et qu'elle peint bien, n'omettant rien parmi la fanfare de tonalités qui joue sous ses yeux et construisant vigoureusement ses fonds. Mme Selmersheim-Desgranges revêt d'éclat des bouquets qu'elle peint d'après la technique pointilliste et auxquels elle donne un beau modelé. Mlle Ginette Signac, une toute jeune peintre, tente déjà les grands efforts, et sa composition présentant un pêcheur apportant sa pêche dans une villa provençale est abondante et ingénieusement distribuée auprès d'un vaste paysage de clarté qu'ouvre le cadre d'une fenêtre sur la mer.

De Mlle Sabiha, un portrait de rare finesse. Ryback imprègne de personnalité des compositions aux tons vigoureux. C'est un caractériste qui ne recule point devant la déforma-

tion, mais toujours pour mieux faire comprendre l'être intime de son modèle. Wenbaum a fait un gros effort. C'est, sous le titre de *Réunion familiale*, une série de portraits et, si l'on veut, la synthèse d'une famille juive de Lithuanie ou de Pologne. Quelques-uns de ces portraits (dans l'agencement logique et plausible de la toile) sont d'une incontestable et amusante vérité ethnique et du caractère le plus plausible. Pour certains autres, le peintre a quelque peu dévié vers la caricature, ce qui nuit à l'unité de son tableau. Mme Moussia Toulman a une nature morte cherchée et réussie dans la difficulté des tons rares, un bon portrait de femme et une pittoresque silhouette de chasseur de café de Montparnasse. Mlle Tirman, de son talent très sobre, modèle un remarquable paysage. Les avions de Mme Pascalis fendent de grands ciels violemment nuageux, dans des tons de cendre accumulés sur des tons de brume grise. Mlle Jacqueline Massé donne un portrait traité avec autorité. Mme Claire Valière a un bon portrait de jeune fille et un bouquet de gueules-de-loup exécuté avec une robuste franchise. Le clair de lune de Mme Trabucco est sensible et exact. Mme Valentini se démontre excellent graveur et agréable peintre de fleurs. Notons des chênes de Corse de Bouchet; des paysages automnaux de grand accent de Roland Chavenon, les paysages du Midi de Roure, les natures mortes de joli ton de Louis Cario, l'*Eve* de Marguerite Crissay, les toits parisiens de Delatousche et les fleurs de Germaine Delatousche, les portraits de femme très fins de Léon Lang. De Gensel, un pittoresque lavoir en Bretagne et une notation de pont à Rouen. De Francisco a le sens du mouvement et de l'ensemble du mouvement. Il existe de lui bien des fêtes foraines au décor moderne de jeux mécaniques très synthétisés au-dessus de la pelouse d'une foule recueillie quoique certainement bruyante. Il note aussi des marchés avec un grand sens de la forme des groupes qui se font et se dispersent sans cesse; sa *Rafale à Deauville* est d'une curieuse exécution.

Le port normand et le paysage de Mme Delgohe-Deniker se revêtent d'une attrayante simplicité. Pierre Villain est un bon peintre des enfants dont il suit les pas et les jeux et aussi retrace les méditatives attentions. Les bouquets de Fré-

déric sont de bel éclat et de forte structure. Retaux est un artiste d'avenir. Ses *Forgerons* en donnent un gage certain. Il y a bien du mouvement, originalement vu et rendu, chez Roubtzoff. Despujols se manifeste par un très bon portrait. Mme Pironin donne un aspect de vieille maison en Bretagne à la fois largement et scrupuleusement rendu et un très sensible paysage de Vendée. Juliette Deshayes interprète fort bien le pittoresque des petites rues qui demeurent au cœur du vieux Paris. Serge-Henri Moreau est le bon peintre des fortifs. Nous avons longuement parlé de l'ensemble qu'il a montré récemment de ces paysages suburbains et de zone, qui l'un après l'autre disparaissent devant le plus grand Paris. Julie Mézerowa a un joli paysage de printemps montagneux.

Un nu de Clément-Serveau indique toute la maîtrise de ce puissant artiste. Emile Compard, après avoir rendu avec tant de talent le décor nouveau de la vie actuelle, passages à toute vitesse d'automobiles, etc..., et fortement indiqué le style tout récent du music-hall, demande des éléments de rêve à Poe et à Baudelaire et en tire de belles visions. Denis-Valvérane est un des meilleurs peintres de l'été provençal. Maillols a de beaux pastels, vivement colorés. Mlle Bourgade montre un beau portrait de femme. Deydier, des bars de matelots de Toulon ou Marseille, chauds et animés. Mme Mad Julliott, des études de la vie des pêcheurs catalans en images très colorées. Madet-Oswald, des coins de Paris. Gaston de Villers, un remarquable portrait. Paul Ramond, un vigoureux bouquet de roses. Streiff, des études de femmes d'un faire hardi et incisif. Gluckmann, un bon nu. Igounet de Villers rapporte de Bretagne une vive nature morte de poissons et peint le Pont Neuf sous un de ces beaux ciels changeants de Paris qui sont de brume percée de flèches d'or. Henri Feschotte évoque de vieilles maisons ruineuses et des paysages du Nord. Constant Le Breton, graveur notoire, peint un portrait et des marines de son solide métier. Pierret donne de la bonne lumière sur les rochers bretons. Delauzières, de très heureux paysages des Charentes. Georges Kohn, de son faire méticuleux, définit avec vigueur des types juifs de la rue des Rosiers. Kotasz, peintre hongrois de talent, décrit une tempête. Plumont nous mène au sud du Nord-Africain. Il expose d'ailleurs, galerie

Marseille, en ce moment, toute une série marocaine et oranaise dont nous parlerons. Andrée Joubert peint avec largeur la mer à Nice et la promenade des Anglais. Jean Chapin a une belle marine. Notons Texcier, Marie Thiré, Harboë, Mlle Camax, Raingo-Pelouse, Biétry, Furby, Commauche, Mme Mireille David, Mlle Desmolles, Yvonne Deguéret, douée d'un sens très aigu de la vie moderne, Suzanne Fegdal, Mme de Heckeren, Mme de Glehn-Thibaut, le portrait de Mlle Florelle de Dreyfus-Stern, Aujame, Bottema, du Marboré, Legrand, René Péan (une ballerine), Yvette Renard, Colette Pettier, Mme de Corini, de curieux soirs de Paris; Mme Tison-Michel, Armand-Vivet, Landstrom (un musicaliste), Parturier, Marc Saint-Saëns, etc...

Il y a très peu de graveurs. Louise Ibels, avec deux belles eaux-fortes, une guingette et un coin du vieux Saint-Ouen, s'impose à l'attention parmi tant de toiles peintes.

La sculpture. — Les rotondes du Grand-Palais permettent aux Indépendants d'offrir à quelques sculpteurs l'occasion de se manifester avec quelque ampleur. Henri Martinet, bon artiste, point encore assez notoire pour son talent, nous montre un petit groupe pathétique: *les Aveugles*, mais surtout il peut aligner sur les stèles qui peuplent sa rotonde de nombreux bustes d'artistes, tous fidèles et expressifs, du sculpteur Pompon, du peintre Paulémile Pissarro, du peintre Marcel Bach, du peintre Marguinaud. Benneteau a un buste d'Albert Lambert et une intéressante figure de danseur. De Robert Bros, un buste du peintre Madet-Oswald, un du peintre Labat. Colla Marini prend son modèle dans le passé et décrit un Villon, pauvre écolier, de masque intéressant, de très bon métier, qui annonce un sculpteur d'avenir. De Carl Longuet, une jeune fille à la Pomme. De Perelmann, un Adam et Eve non sans qualités; d'Hebroni, un enfant dormant de très intéressante facture. Imenitoff, dans des masques de Liszt, de Baudelaire, de Gœthe, a su sensibiliser le document. De Gimond, une *Jeune fille debout*, de bon style.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

L. Dubech et P. d'Espezel : *Histoire de Paris*, 2 vol., Les Editions Pittoresques — Dr Maurice Hanotte, Jacques-Louis Toutain, etc. : *Le Vieux Marly*, 3, rue de Montval, à Marly-le-Roi (Seine-et-Oise).

Une très importante publication est celle de MM. L. Dubech et P. d'Espezel, ouvrage en deux forts volumes sur l'Histoire de Paris.

De même que l'Egypte est un don du Nil, selon le propos du vieil Hérodote, Paris est un don de la Seine, nous disent les auteurs. En effet, la situation géographique et géologique de la capitale a été pour beaucoup dans son extraordinaire prospérité. On sait que le berceau de la ville actuelle fut simplement le territoire, quelque peu augmenté au cours des temps, des îles de la Cité et de Saint-Louis. Peu à peu, sur les rives, aux endroits propices, s'élevèrent diverses agglomérations qui prirent le nom de leurs églises : Saint-Gervais, Saint-Paul, Saint-Merry, Saint-Jacques la Boucherie, Saint-Martin des Champs, Saint-Germain des Prés, etc. Où se trouve actuellement le Pont Notre-Dame, il y avait un pont de bois appelé Grand Pont, reliant la Cité à la rive droite. Déjà Paris était un carrefour de routes; une des plus fréquentées était celle qui reliait Troyes à Rouen. Dès cette époque on peut mentionner de même l'agglomération importante qui s'était constituée autour de l'abbaye de Montmartre. La rive gauche se trouvait plus habitée; la rue principale était à peu près notre rue Saint-Jacques actuelle; les communications étaient assurées pour la Cité par un pont de bois appelé Petit-Pont. Le premier évêque de Paris fut saint Denis dont on connaît la légende. On n'ignore pas non plus les services rendus par sainte Geneviève qui sauva la ville lors de l'invasion de 451. C'est Clovis qui le premier fit de Paris la capitale de ses Etats; puis les Carolingiens le délaissèrent. Il faut arriver aux Capétiens pour le voir prendre plus d'importance. Philippe-Auguste fit beaucoup pour lui; il l'améliora et le fit entourer d'une première enceinte générale fortifiée, dont des bribes subsistent encore. Il dota la ville d'une administration dont on trouvera le détail complet dans l'ouvrage. A partir de cette époque, Paris détient la supré-

matie et sa prospérité s'accroît rapidement. Son Université est célèbre; de nombreux monuments sont élevés de toute part; le commerce et l'industrie s'y développent intensivement. Charles V apporta encore un nouvel éclat à cette prospérité, mais avec son fils Charles VI, le pauvre roi fol, ce furent les calamités de l'occupation anglaise et de la guerre civile. Heureusement vinrent Charles VII, Jeanne d'Arc, Louis XI qui, malgré certaine mauvaise renommée, fut un grand roi. Entre temps, la capitale s'était embellie de nombreux monuments qui font encore notre admiration : Notre-Dame, le Palais de Justice et la Sainte-Chapelle, Saint-Séverin, l'Hôtel de Sens, Cluny, etc. Avec la Renaissance, ce fut une nouvelle époque de prospérité; puis vinrent les guerres de Religion. Sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, avec Sully et Richelieu, l'ordre revint et la ville se reprit peu à peu; de grands travaux y furent effectués, dont deux témoins surtout sont à mentionner, le Pont-Neuf et la place des Vosges. Sous Louis XIV, ce fut la reconstruction du Louvre et divers autres aménagements qui se continuèrent avec Louis XV et Louis XVI. Le premier volume se termine alors et se trouve heureusement complété par une série de plans montrant l'accroissement progressif de notre capitale : époque gallo-romaine, époques de Philippe-Auguste, François Ier et Louis XIII.

Le second volume nous conduit de la Révolution à la période moderne.

Deux chapitres nous remémorent toutes les péripéties de ce grand drame dont les répercussions ébranlèrent le monde. Le premier va de 1789 au Neuf-Thermidor et le second jusqu'au Dix-Huit Brumaire. Après cette période, en somme de destruction, vint Napoléon Ier, qui, malheureusement, ne put mener à bien son projet de faire de Paris la plus belle ville du monde. Il nous reste de ce moment la façade du Palais-Bourbon, le délicieux arc du Carrousel, la colonne Vendôme, la Bourse et l'Arc de Triomphe de l'Etoile qui fut terminé par Louis-Philippe. Rien de très saillant ne se trouve à signaler depuis ce moment. Nous indiquerons toutefois que c'est en 1846 que Paris atteignit son premier million d'habitants.

Puis ce fut sa transformation avec le Second Empire et le baron Haussmann, par l'annexion de onze communes : Auteuil, Passy, Batignolles, Montmartre, la Chapelle, Belleville, Charonne, Bercy, Neuilly, Montrouge, etc.; le percement de belles voies de communication et l'aménagement de jardins comme celui des Buttes-Chaumont. Il faut encore mentionner le siège de Paris et la Commune, qui nécessitèrent nombre de réfections, et nous sommes enfin à l'époque moderne dont les manifestations architecturales sont trop connues pour qu'on ait besoin de s'y arrêter.

Nous n'omettrons pas de complimenter l'éditeur de l'ouvrage, au sujet de son illustration qui est nombreuse et particulièrement remarquable. Nous nous excuserons près des auteurs de n'avoir, ici, faute de place, tenu compte que de la partie surtout archéologique de leur belle publication. Le lecteur y trouvera également un historique précis, concernant les évolutions de la partie administrative de la Ville, et de précieux détails sur la vie quotidienne et les divertissements des Parisiens.

Nous ne pouvons oublier de signaler aux amateurs du passé la publication de MM. le Dr Maurice Hanotte, André Toutain, etc., sur **Le Vieux Marly.** C'est en 1679 que, chassant à Marly, Louis XIV, séduit par la beauté et le charme du site, décida d'y faire construire un château de plaisance qui, d'après les documents, fut une des plus délicieuses créations du siècle. Malheureusement, les dévastations, facilitées déjà par l'abandon dans lequel Louis XV et Louis XVI laissèrent la propriété, ne firent que s'accroître avec la Révolution et l'Empire. C'est à Louis-Philippe que l'on doit la conservation du cadre agreste du Marly actuel. Une pléiade d'hommes courageux décida enfin de sauver et même de remettre en état ce qui pouvait subsister de cette création du grand roi. Sans se rebuter, inlassablement ils firent les démarches nécessaires et parvinrent, avec l'administration des Eaux et Forêts, à remettre un peu d'ordre dans ce chaos. On trouvera, joints à cette publication, deux tracts ou opuscules, dont l'un, racontant des scènes de la vie de Louis XV, nous amuse avec le spectacle des filles du roi, qui croyaient faire œuvre de bonne propagande pour l'époque en fumant

la pipe. On ne peut que féliciter la société du Vieux Marly du succès de son entreprise et souhaiter qu'elle parvienne à sauver, après la réfection des jardins, ce qui peut subsister et se rétablir des constructions si curieuses de Marly-le-Roi.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

A propos du bâton d'El Pendo.

I. — Comme beaucoup de découvertes importantes, celle de l'inscription d'El Pendo, qu'on avait ignorée depuis 1927, acquiert maintenant la célébrité par l'ardeur critique de ses détracteurs.

On remarquera encore sur la pièce en question, écrit M. l'abbé Obermaïer, professeur à l'Université de Madrid, quelques traits incisés... qui appartiennent au groupe des soi-disantes « marques de chasse ». D'aucuns, à l'imagination extravagante, les interpréteront peut-être comme une « écriture paléolithique (1) ».

« D'aucuns » et le verbe au futur, appuyé de « peut-être » constituent un artifice de polémique bien connu depuis les *Provinciales* et pas très courageux. Car c'est de mon compte rendu du *Mercure* (2) du 15 août 1930 qu'il s'agit. Je sais, en effet, par M. Carballo, directeur du Musée préhistorique de Santander et auteur de la publication analysée (3), que c'est à la suite de mon article que M. Obermaïer se précipita chez lui pour examiner le fameux bâton de commandement... qui avait l'outrecuidance de porter gravée une inscription alphabétiforme !

(1) *Œuvres d'art du magdalénien final de la grotte du Pendo, près Santander*, par Hugo Obermaïer, prof. à l'Université de Madrid, in *Préhistoire*, Tome I, fac. I. Au sujet de cet article, M. Reinach a écrit dans la *Revue Archéologique* de juillet-octobre 1932 : « *M. Obermaïer devrait savoir, ou il affecte d'ignorer, que ces signes ont été publiés dans le* MERCURE *en liaison avec ceux de La Madeleine, de Rochebertier, de saint Marcel, etc., comme les premiers essais de l'écriture linéaire qui devait fleurir ensuite à Glozel. Je n'incrimine pas sa bonne foi, mais j'y fais appel.* »

(2) *L'inscription glozélienne du bâton de commandement de Santander.*

(3) *Bastón de mando prehistórico procedente de la Caverna del Pendo (Santander)*, por J. Carballo. Santander. Año de 1927.

Aujourd'hui, il le republie magnifiquement, en son nom, dans la luxueuse revue *Préhistoire,* sans citer une seule

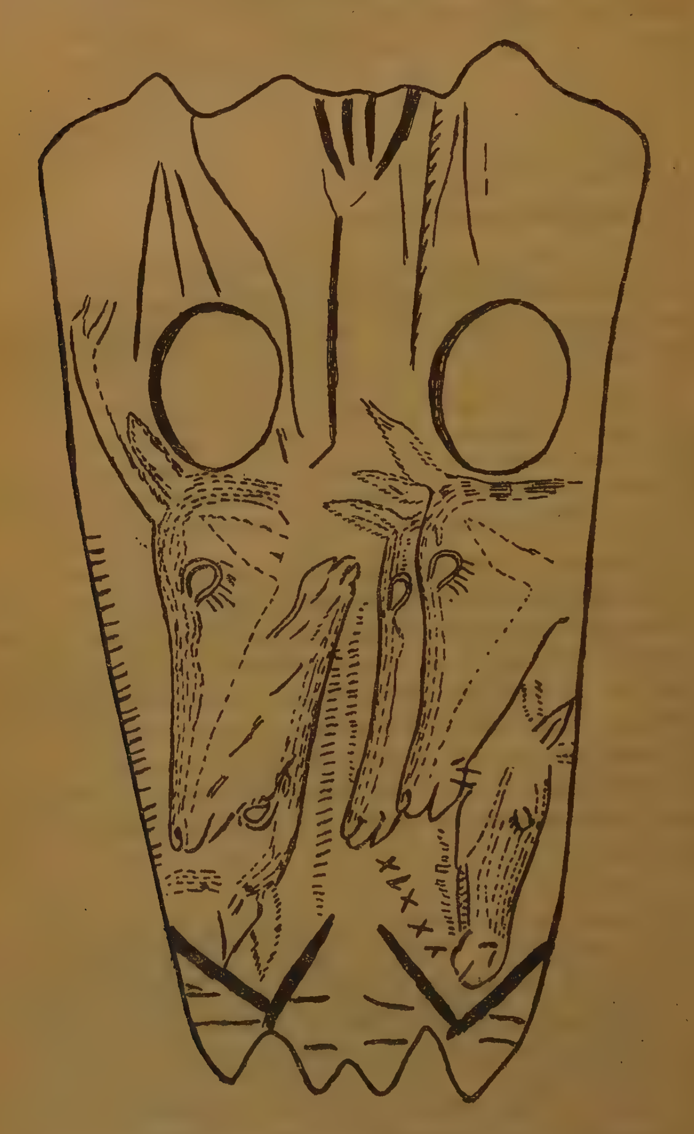


Fig. 1. — Développement du bâton d'El Pendo par M. Carballo.

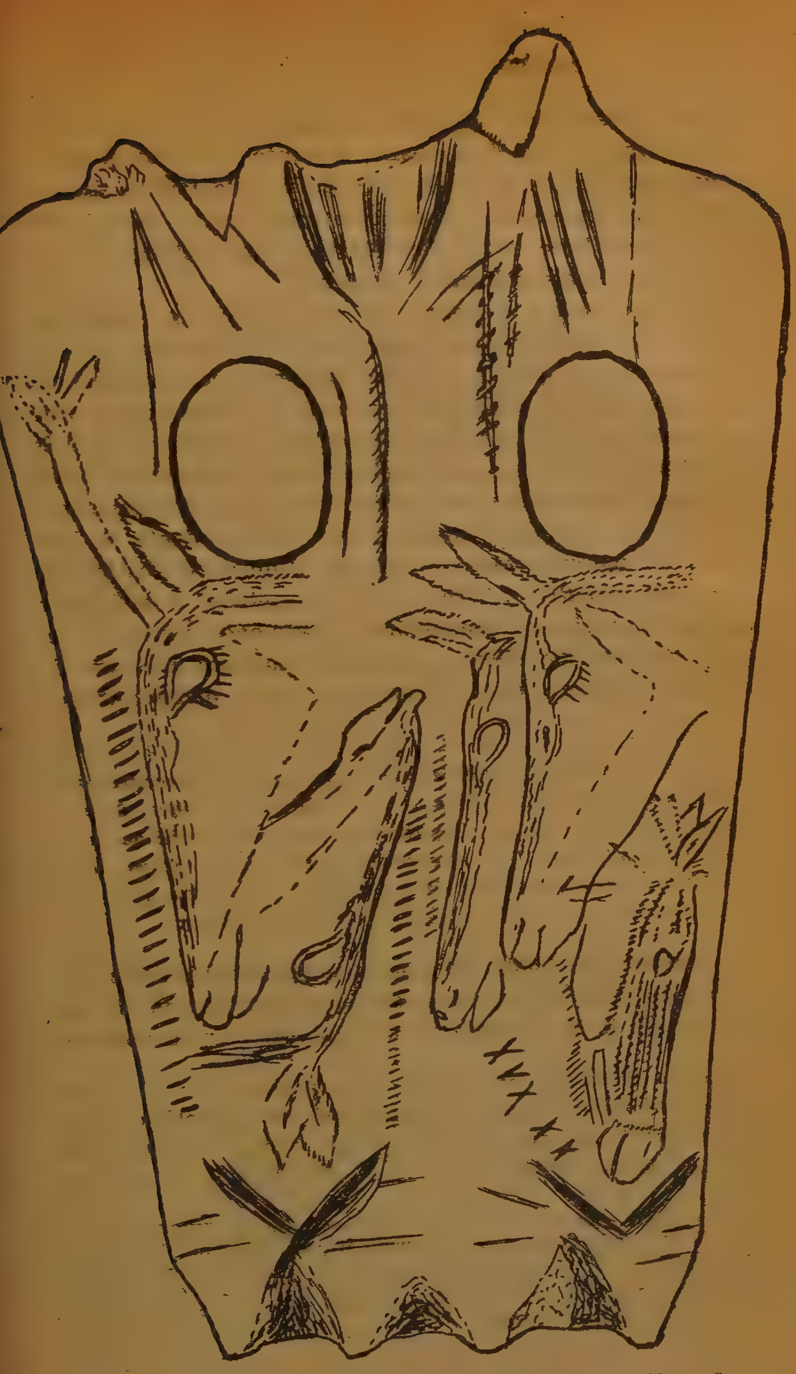


Fig. 2. — Développement du bâton d'El Pendo par M. Obermaïer.

phrase de la belle monographie princeps, de 51 pages, avec 10 illustrations, de M. Carballo, qualifiée négligeamment de « *courte notice* ». Bien plus, les dessins de *Préhistoire*, — même ceux qui viennent comme comparaison, — sont copiés sur ceux du livre de M. Carballo (voir fig. 1 et fig. 2) sans qu'il y ait jamais indication d'origine.

Pour se mettre à l'abri, M. Obermaïer croit suffisant d'écrire, *en note*, en petits caractères, au milieu d'autres publications pour qu'il passe bien inaperçu, le titre seul de l'ouvrage de M. Carballo. Evidemment, il le remerciera « *de sa courtoisie* » (4), car il est de règle de vanter les qualités de l'homme quand on pille l'auteur. Pour s'assurer les bénéfices de l'expropriation, les pontifes ferment hermétiquement les revues spécialisées aux fouilleurs indépendants. Si l'un d'eux fait une importante découverte, il lui est impossible de la « *faire admettre* ». Il en est réduit à publier, à ses frais, à quelques centaines d'exemplaires, une monographie sur laquelle on fera le silence et qu'on qualifiera un jour de « courte notice » dans de grandes revues d'expropriation magistrale.

Un tel exploit n'est possible qu'aux puissants, écrit courageusement Charles Nicolle, professeur au Collège de France, dans sa *Biologie de l'invention*, au chapitre des « larrons de la découverte ». *Leurs titres officiels, la considération que le public attache à ces titres les mettent au-dessus de la justice. Malheur au novice qui confie le secret de sa découverte à de tels rapaces...*

A l'encontre de l'abbé Obermaïer, je citais dans le *Mercure*, *in extenso* selon ma coutume, des pages entières de l'important travail de M. Carballo et donnais ensuite mon opinion :

Dans un *Essai sur les Inscriptions magdaléniennes* (5), disais-je, nous définissions les écritures primitives « un ensemble de signes linéaires différents, alignés avec méthode, sans qu'on puisse leur attribuer aucune utilité manuelle ni décorative ». Or, de toute

(4) De même, dans son article de l'*Anthropologie* (T. XXXVI, n°s 5-6), l'abbé Breuil, qui croyait à Glozel quand il pensait pouvoir l'accaparer, parlait du gisement comme s'il n'avait jamais été étudié avant lui, mais vantait ma « *complaisance* » à lui laisser « *examiner une grande partie des remarquables séries recueillies au cours des fouilles de Glozel* ».
(5) *Mercure*, 15 avril 1929.

évidence, l'inscription du bâton de commandement de Santander correspond à ces données. D'ailleurs, plusieurs de ces signes rappellent ceux de l'inscription de Rochebertier, de même qu'ils sont tous compris dans l'écriture de Glozel.

Aussi bien, enregistrons-nous, avec l'inscription paléolithique de Santander, une nouvelle preuve que les premières écritures furent « dès le début formées de lignes géométriques (Piette) ».

Les lecteurs du *Mercure de France* sont assez familiarisés avec les nombreuses inscriptions paléolithiques qui y ont été reproduites (inscriptions de La Madeleine, de Rochebertier (le Placard), de Gourdan, de Laugerie-Basse, de Balmori, de Saint-Marcel, des Marseilles, de la Grotte de la Vache, du Mas d'Azil, de Lorthet, de Montespan--Ganties, de Spy, d'Isturitz, d'Aurensan-Caubéta, de Combe-Cullier, de l'abri Mège, des Combarelles, etc.) pour se faire une opinion personnelle sans avoir besoin des lumières de M. Obermaïer. L'inscription d'El Pendo n'est pas isolée.

Et les tenants de l' « écriture paléolithique », — dont le nom seul fait frémir d'horreur le sensible abbé, — sont peut-être plus nombreux que ne voudrait le laisser supposer son dédaigneux « d'aucuns ».

Voici quelques opinions :

— Ne serait-ce pas là une série de signes ayant une valeur conventionnelle? Ces pièces ne mettraient-elles pas sur la voie d'une découverte nouvelle, celle des caractères qui ont servi à représenter une idée par des signes? (*Dr Garrigou*, au sujet des inscriptions de la grotte de la Vache, 1866.)

— Les deux seules inscriptions linéaires des temps glyptiques que nous possédions ne sont pas de la région pyrénéenne, mais de la partie septentrionale du bassin de la Garonne et du Centre de la France. (*Piette, Anthropologie*, 1905.)

— Il me semble impossible de n'y voir qu'un simple griffonnage sans signification et de nier qu'on soit en présence d'une sorte d'inscription. (*Abbé Breuil*, au sujet de la pendeloque de Saint-Marcel, *Anthropologie*, 1902.)

— Il n'est guère possible de concevoir que des hommes aussi industrieux que les magdaléniens n'aient pas eu un système quelconque d'écriture. (*Adolphe Reinach. Revue épigraphique*, janv.-mars 1914.)

— Pourquoi les hommes qui ont tracé les décorations d'Altamira n'auraient-ils pas eu l'idée de rendre avec des signes les modulations de la parole? (*Espérandieu, Mercure,* 1er octobre 1926.)

— Ces écritures descendent, par voie de développement, des rudiments de l'art d'écrire à l'âge du renne... (*Salomon Reinach, De bello glozelico, Le Temps,* 13 nov. 1927.)

— On ne saurait attribuer ces faits à la fantaisie décorative des graveurs magdaléniens. Remarquons aussi que la culture magdalénienne révèle, sous plusieurs aspects, un essor intellectuel extraordinaire. Mais, si l'on peut admettre que l'on est devant une véritable écriture, nous ne sommes pas en mesure de savoir si ces signes ont une valeur idéographique, syllabique ou alphabétique. (*A. Mendès-Corréa,* au sujet de l'inscription de Balmori. 1928).

— On a pu recueillir à partir du magdalénien quelques-unes de ces associations de signes qui ont tout à fait l'aspect de véritables inscriptions. On peut les considérer peut-être comme constituant la prime origine de l'écriture. (*Dr Capitan,* in *La Préhistoire* (2e édit., 1925.)

— Lors de leurs fouilles à La Madeleine, Lartet et Christy recueillirent un fragment de bois de renne, portant une série de signes alphabétiformes dont l'ensemble paraît former un mot ou une phrase, mais qui est une énigme pour nous...; quand ces caractères sont sur des objets insignifiants et qu'ils se répètent ou se combinent, nous ne pouvons admettre ni qu'ils aient eu un but ornemental, ni que ce soit de pures marques d'auteurs; il nous semble plutôt que ce sont des signes ayant une signification pour ceux qui les employaient, connus de tous les gens d'une tribu et probablement même de beaucoup de tribus, puisqu'on les rencontre dans tous les gisements magdaléniens du sud-ouest de la France; c'était vraisemblablement la première écriture. (*Dr Capitan et Peyrony,* in *La Madeleine.*)

II. — Comme Achille s'emportait contre la gloire, l'abbé Obermaïer déploie sa brillante imagination contre la prétendue imagination des autres.

Il ne craint pas de se faire l'interprète d'une première intention de l'artiste paléolithique et va jusqu'à attribuer à une chimérique tête de cheval, — *œuvre magdalénienne,* — quatre oreilles et autant de museaux!

Sans doute tient-il ainsi à nous donner des écarts de la « folle du logis » un exemple personnel, bien caractérisé :

L'objet, écrit-il, primitivement préparé en vue d'obtenir une sculpture, a la forme d'une tête d'animal très allongée, d'ailleurs mal venue et de travail imparfait (fig. 3, *a* et *b*, dessins au trait

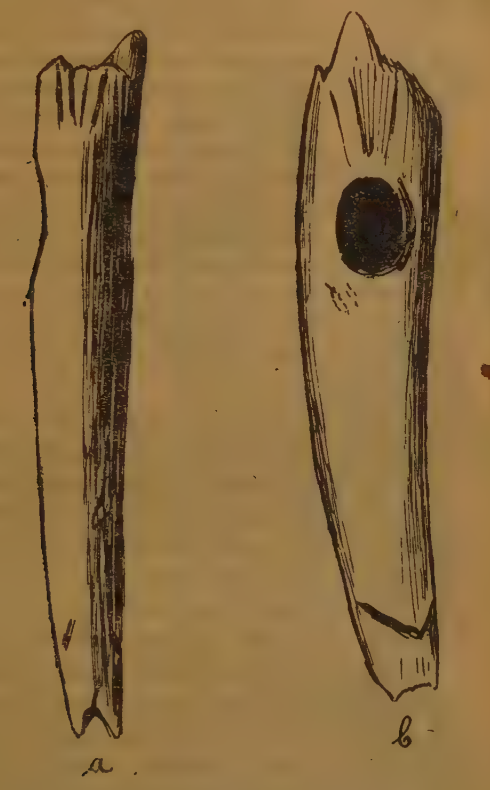


Fig. 3. — *a*) face; *b*) profil.

reproduisant les deux photographies données par M. Obermaïer). La perforation représente « l'œil » de l'animal et ne porte au pourtour aucune trace de gravures. L'extrémité proximale du bâton se termine par quatre petites protubérances dont une seule, longue de 15 mm., subsiste encore à l'état complètement intact. Ces appendices figuraient certainement des « oreilles », et leur multiplicité n'est pas pour étonner, puisqu'il s'agit d'une stylisation du magdalénien final. De même manière, à l'extrémité opposée, le « museau » se profile en quatre saillies pointues; vers l'arrière, il est limité sur les côtés par deux traits profonds et convergents.

Il est évident que l'artiste a cherché à reproduire une tête d'animal, et c'est la vue de face, montrant le front étroit de l'animal, qui fait clairement ressortir cette intention (voir fig. 3, *a*). Une forte dépression est visible en-dessous des oreilles, ainsi que quatre larges incisions, représentation évidente d'une mèche frontale de poils. Le chanfrein, allongé et légèrement convexe, apparaît de profil entre les orbites, quelque peu rétréci, il est vrai. Toutes ces traces d'un patient aménagement de la matière et, à l'extrémité inférieure, les incisions soulignant la vue de face, tendent à rendre, bien que d'une façon très subjective, les caractères d'une tête de cheval.

A cette « façon très subjective » d'envisager une pièce préhistorique, j'opposerai l'hypothèse *objective* de l'éminent directeur des fouilles d'Afghanistan, à qui je montrai le moulage du bâton d'El Pendo. M. Barthoux, prenant la pièce bien en main, introduisant l'index dans la perforation pratiquée à distance voulue pour que la grosse extrémité, avec ses tubérosités, vienne s'appliquer très solidement dans la paume de la main, m'indiqua la grande ressemblance, la quasi-identité de cet objet avec les « *fendeurs* » ou « *fendoirs* », dont se servent encore de nos jours les vanniers pour fendre les tiges d'osier. Quatre encoches profondes, taillées sur la petite extrémité de l'instrument et réunies par un double pont, en forme d'X, à lame tranchante, pouvaient diviser les tiges et diriger



Fig. 4. — Bâton d'El Pendo avec ses quatre encoches à l'extrémité supérieure

ensuite les brins séparés (fig. 4). Des traces d'usure très nettes s'y voient encore.

C'est le même dispositif qu'on rencontre sur la partie œuvrante des outils modernes (fig. 5), comme on peut s'en ren-

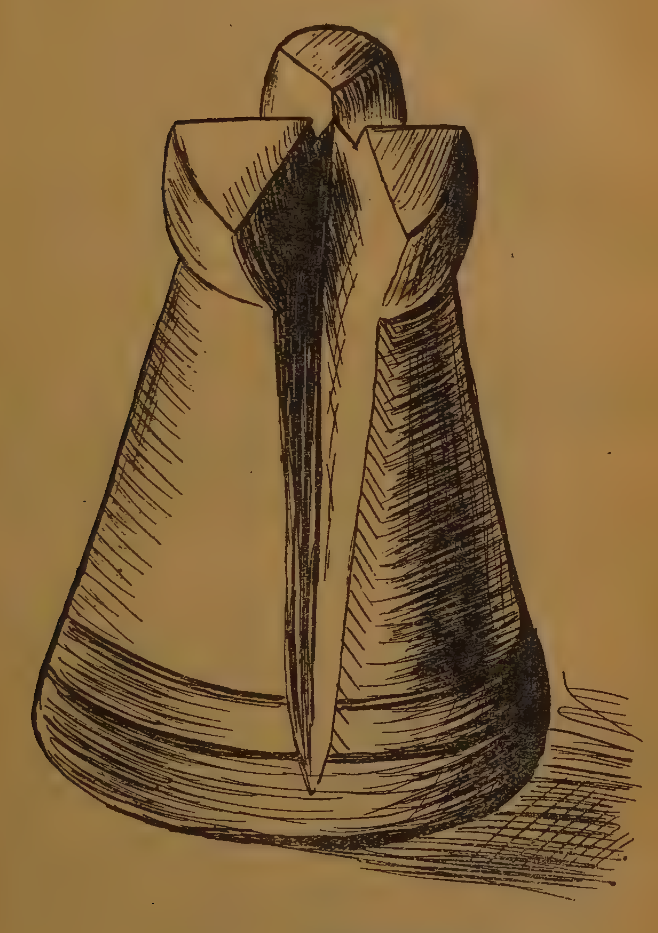


Fig. 5. — Fendeur moderne

dre compte ici sur le fendoir qu'a bien voulu m'adresser M. le Docteur Jude, le savant préhistorien de La Réole.

De son côté, l'abbé Labrie a décrit au Congrès de l'A.F.A.S.

de Montauban (1902) un instrument semblable trouvé « en place dans la couche magdalénienne » de la vaste caverne de Fontarnaud (Gironde).

Cet objet, écrit l'abbé Labrie, se rapproche extrêmement de l'outil que les vanniers appellent *fendeur* ou *fendoir* et qui sert à diviser les brins d'osier, à tel point qu'il est difficile de lui attribuer un autre usage. La seule différence est dans les dimensions : plus petit que le fendeur actuel, l'outil magdalénien a dû diviser des fibres plus ténues que celles de l'osier; mais pour les deux, le procédé reste le même.

Le fendeur est un outil extrêmement simple. Il consiste en un morceau de bois dur, long de 8 à 10 centimètres, à section arrondie égalant environ la grosseur du pouce vers l'extrémité travaillée; l'autre extrémité, qui sert de manche, est ordinairement un peu plus grosse. A la partie supérieure, qui est la partie essentielle de l'outil, commencent trois rainures qui se dirigent vers l'autre extrémité. Très profondes au début, de façon à laisser néanmoins entre elles une cloison résistante, ces trois rainures deviennent de plus en plus petites, à mesure qu'elles se rapprochent du manche, puis finissent par disparaître après 3 ou 4 centimètres. *Certains fendeurs ont quatre rainures au lieu de trois,* mais ils sont plus rares.



Fig. 6. — Fendeur magdalénien de Fontarnaud et tige de lin sauvage fendue en quatre à l'aide de cet instrument.

Le gros bout d'une branche d'osier étant légèrement fendu en trois ou, selon le cas, en quatre parties, chacune est engagée dans une rainure. Tenant alors l'osier et l'outil dans chaque main, on n'a qu'à pousser l'un contre l'autre pour que l'osier se fende régulièrement jusque vers l'autre extrémité.

Le fendeur de Fontarnaud (fig. 6, reproduction aux 2/3 de la grandeur naturelle), a quatre rai-

nures et porte à sa base un double biseau d'emmanchement : on devait donc y adapter un manche en bois.

L'idée nous est venue de fendre avec l'outil magdalénien une tige de lin sauvage. Le résultat a dépassé nos prévisions : cette tige, bien qu'un peu grosse pour le fendeur, a été divisée en quatre parties sur une longueur de 40 centimètres, avec une régularité parfaite que l'on peut constater (fig. 6) en examinant l'endroit où nous avons arrêté le fendeur.

Il serait bien inutile de rechercher quelles tiges a divisées ce petit fendeur; la flore quaternaire devait avoir assurément un grand nombre de plantes à fibres utilisables. Peut-être les fibres ainsi divisées étaient-elles destinées à préparer le fil, qui devait servir pour les aiguilles. Nous n'avons en effet par ailleurs aucune donnée sur la préparation du fil (6).

III. — Enfin, à maintes reprises, nous avons signalé dans les gisements où furent recueillis des inscriptions alphabétiformes des objets atypiques identiques à certaines pièces glozéliennes. On se souvient en particulier de l'hameçon et de la pointe de flèche en os de La Madeleine, de l' « aiguille bifide » de Laugerie-Basse, des harpons d'Isturitz, de la « pointe de flèche à base bifurquée » de Combe-Cullier, des hameçons d'Aurensan-Caubéta, etc., etc. Or, ce parallélisme d'objets atypiques s'observe également avec El Pendo. Deux harpons « portent une perforation basilaire taillée dans une protubérance latérale » (fig. 7) que nous retrouvons à Glozel sur un hameçon (fig. 8) bien que le

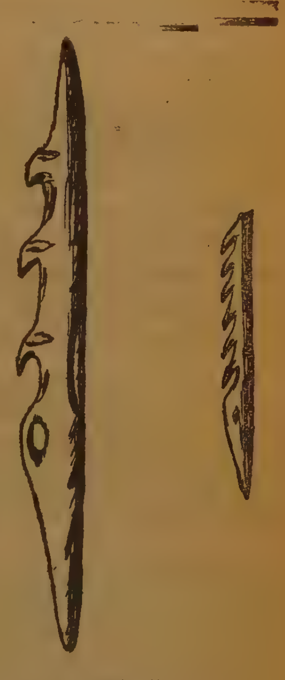


Fig. 7.
Harpons d'El Pendo.

(6) *Sur quelques objets inédits de l'industrie magdalénienne*, par l'abbé Labrie. Extrait des comptes rendus de l'A. F. A. S., Congrès de Montauban, 1902.

trou soit parfaitement centré sur le fût comme à la période azilienne (7).

Ainsi, non seulement l'inscription d'El Pendo présente de grandes ressemblances avec celles de Glozel, mais encore un même mode de perforation pour les harpons et les hameçons établit entre les deux gisements une puissante connexion, tenant vraisemblablement à une véritable filiation de cultures.

Dr A. MORLET.



Fig. 8
Hameçon
de Glozel.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Guy de Pourtalès : *Wagner,* histoire d'un artiste. N. R. F. Librairie Gallimard.

« Une chose tissée comme avec des arcs-en-ciel sur un fond de noir éternel. » Ce n'est pas à propos de Wagner que Carlyle eut cette image sublime, et, pourtant, c'est elle qui me vient à l'esprit chaque fois que je songe à l'auteur de *Tristan.* Wagner peignait sur fond noir, et sa musique, aux développements inouïs (je songe notamment à *Tristan* et au 1er acte du *Crépuscule*) exhale je ne sais quel charme hypnotique et quel souffle de nirvâna.

Ich war, wo ich von je gewesen, wo hin auf je ich geh' : im weiten Reich der Weltennacht. Nur ein Wissen dort uns eigen : göttlich ew'ges Urvergessen (1).

En termes philosophiques, cela se traduit par : abdication du vouloir-vivre. Naturellement, Schopenhauer arrive à

(7) Au sujet des harpons d'El Pendo, M. Obermaïr ajoute : « Il s'agit d'un type très caractéristique de la zone cantabrique dans laquelle il reste exclusivement cantonné... A ce propos, il est intéressant de signaler que le niveau du magdalénien final à La Madeleine même a fourni un harpon à protubérance basilaire de type cantabrique. Mais celle-ci n'est pas perforée; à l'ouverture, s'est substituée un simple décor ovalaire gravé. Les Aziliens ont repris plus tard l'usage de la perforation, mais en la plaçant à la partie médiane de la base de leurs harpons. »

(1) J'étais aux sources de mon être; j'y rentre pour jamais. C'est là que règne l'immense Nuit. Là-bas, on ne sait rien d'autre que l'oubli divin, sans bornes! (*Tristan et Isolde,* traduction d'Alfred Ernst, de Fourcaud et P. Brück.)

la rescousse pour nous « expliquer » ce que, pour ma part, je me contente de sentir poétiquement. Et les commentateurs, « docti cum libro », armés du *Monde comme volonté et comme représentation*, nous démontrent que, sans Schopenhauer, Wagner n'eût jamais écrit le poème de *Tristan*. Certes la découverte de Schopenhauer fut un événement notable dans la carrière de Wagner, mais uniquement en ce sens qu'elle détermina chez lui une espèce de choc en retour, en l'éclairant d'une façon plus consciente sur son propre état de sensibilité. Mais Schopenhauer ne fut nullement le mentor qui imprima son orientation à la pensée wagnérienne. Chez Wagner, comme chez tout artiste, cette pensée n'était autre qu'une intuition *poétique* du monde, qui eût trouvé tout aussi bien son expression *poétique* sans le secours d'aucun système. De même, il n'est pas nécessaire de recourir à Bergson pour justifier Proust.

D'ailleurs, les commentateurs ont la manie de transformer en abstractions philosophiques ce qui, pour les créateurs, fut réalité concrète, vécue, soufferte dans leur chair. Ceci tient à ce que ces commentateurs ignorent tout des conditions réelles, de cette *transe* inexprimable de la création, et se laissent quelquefois abuser par les créateurs eux-mêmes qui, par vanité intellectuelle, ou par besoin de s'étourdir sur leur propre abîme, se forgent des « raisons » et, comme Wagner, construisent des systèmes philosophiques, esthétiques, politiques, etc.

Et je ne parle ici que des commentateurs sincères, de ceux qui ne pèchent que par excès de zèle. Je ne parle pas de quelques esprits modernes, pourris de négation, qui ne demanderaient certes pas mieux que de nous présenter un Wagner juif, opiomane, radotant Schopenhauer et plagiant le beau-papa Liszt. La plus couramment admise de ces légendes est justement celle de Wagner plagiaire de Liszt. C'est aussi la plus sournoise et la plus vile, et il importe d'en faire justice.

L'échelle musicale se composant de douze sons — si nous ne tenons pas compte des enharmoniques, qui intéressent les acousticiens — il est inévitable que les mêmes dessins mélodiques se répètent dans plusieurs œuvres. Si l'originalité

d'un thème réside dans sa matérielle contexture mélodique, il en résulte que Wagner, pas plus qu'aucun autre, n'eut une *seule* idée originale. S'il fallait se livrer à une sotte et mesquine besogne, on s'apercevrait que Wagner a pris des thèmes, non seulement à Liszt, mais à... Adam de La Halle! Un des principaux thèmes de *Parsifal* se retrouve, *textuel*, dans *Le Jeu de Robin et Marion*. Et Beethoven n'emprunta-t-il pas des idées à Mozart, et César Franck à Wagner et à Bach, et Debussy aux auteurs russes et à Wagner, et à César Franck lui-même, etc., etc.? Nous autres, musiciens professionnels, nous prétendons savoir ce que c'est qu'un plagiat. Le plagiat consiste infiniment moins dans la reproduction matérielle d'un dessin mélodique, que dans une similitude harmonique, et moins dans cette similitude harmonique elle-même que dans on ne sait quelle parenté d'atmosphère. César Franck, dont personne, je crois, n'osera contester la fulgurante originalité, a reproduit, dans le deuxième mouvement de son quatuor en ré — un des plus hauts sommets de son œuvre — non seulement dans son tour mélodique et rythmique, mais, à peu de chose près, dans son harmonisation même, le second fragment du thème initial de *Tristan* : *sol dièse, la, la dièse, si, — si, do, do dièse, ré*. Mais l'atmosphère, la présentation sont absolument autres. Cette atmosphère, ce sentiment de la *situation* des idées, sont essentiels et ne se définissent pas, car ils tiennent au génie lui-même. Chez Franck, l'atmosphère est si puissamment originale, si enivrante que, pour ma part, j'ai mis du temps à m'apercevoir de la rencontre amusante et purement fortuite que je viens de signaler.

Or, ce qui est permis au musicien de génie ne l'est pas à d'autres. C'est ainsi que je serai le premier à crier au plagiat, lorsque M. Massenet « chipe » à Beethoven un thème du quatuor en ut dièse, à César Franck une mélodie de *Ruth*, lorsque Saint-Saëns, dans sa *Valse Caprice*, reproduit l'admirable modulation du thème du Rhin, telle qu'on la trouve, par exemple, dans le prélude du 3e acte de *Siegfried* : ré, fa dièse, la, *do bécarre*. Ici, point d'atmosphère compensatrice, point de génie!

Tous les prétextes sont bons à certains individus pour ten-

ter de diminuer un homme dont l'excessive, l'exceptionnelle grandeur les offusque... N'ai-je pas lu encore, récemment, que Richard Strauss orchestrait « bien mieux » que Wagner? Qu'est-ce que n'importe qui ne fait pas « bien mieux » que Wagner! En vérité (et c'est là où, précisément, le bât blesse MM. les dénigreurs), qu'il s'agisse de Wagner, de Franck, de Debussy, les musiciens doués de génie exercent toujours une sorte d'envoûtement sur les successeurs, lorsque ceux-ci, comme il arrive le plus souvent, en sont dénués. Mais ils ne gênent nullement le génie à venir, tout au contraire. Wagner n'a pas empêché Debussy, et c'est pourquoi ce dernier, qui pourtant connaissait la jobardise et la méchanceté humaines, aurait pu diriger sur d'autres les traits de son humeur sarcastique.

Naturellement, M. de Pourtalès accrédite la fable d'un Wagner procédant de Liszt et fait ainsi — sans le savoir, soit dit à sa décharge — le jeu des détracteurs du maître, en affirmant avec une belle assurance que :

Tout le Wagner de demain est dans ces pages grandioses [la Sonate en si mineur de Liszt] remplies — comme celles de la *Faust-Symphonie* — d'innovations phonesthétiques d'où vont naître les harmonies de *Tristan* et celles du *Crépuscule.*

Or, quoi qu'en ait pu dire Wagner en personne — dans un de ces moments d'exaltation où, ivre de lui-même et devenu, par là-même, incapable d'un effort objectif de jugement, il trouvait volontiers tout sublime — la grandiose sonate de Liszt n'est qu'un informe pot-pourri où déferlent les torrents d'une sempiternelle virtuosité. C'est cet élément de virtuosité qui, seul, assure, aujourd'hui encore, le succès de Liszt au concert, auprès d'un public toujours avide de pitreries et de cabrioles, et c'est pour ce public que Risler jouait, par exemple, le grotesque *Saint François-de-Paule marchant sur les flots*, en s'assurant ainsi une récolte d'applaudissements que ne lui valurent jamais ses plus belles interprétations de Bach et de Beethoven.

Le pathos ridicule de Liszt semblait être le sommet de l'art à une époque où tout bon romantique mettait ses rages de dents en musique. Quant à Wagner, autrement si clair-

voyant, il était aveuglé, ici, par de bien naturels sentiments d'affection et de reconnaissance envers un homme qui, pour n'être qu'un médiocre musicien, n'en fut pas moins un grand cœur, un noble ami et un précieux auxiliaire pratique. Je serai moi-même le dernier à me fâcher contre un être aussi foncièrement, aussi chrétiennement bon, mais je trouve la plaisanterie un peu forte quand, soit par paresse d'esprit, soit par ignorance, soit par pur besoin de dénigrement, soit enfin par suite d'une interprétation à la lettre de certaines paroles où Wagner prête généreusement à Liszt ses propres inspirations (1), on dit, on répète, on ressasse que de pauvres choses comme la Sonate ou la Faust-Symphonie sont la « source » d'œuvres aussi capitales, aussi immortellement belles que *Tristan* ou le *Crépuscule*. Ce ne serait vraiment pas la peine de compter parmi les plus grands génies de l'humanité, d'être de la taille des Shakespeare, des Dante, des Beethoven, pour aller puiser ses idées ailleurs que dans ce génie lui-même. N'a-t-on pas bramé en chœur que Debussy était né du pauvre Erik Satie? C'est la souris qui accouche d'une montagne.

Rendons tout au moins cette justice à M. de Pourtalès que — comme M. René Peter dans son *Debussy* — il a le grand mérite de ne s'attaquer à aucun problème d'esthétique musicale, de n'entrer dans aucune de ces dissertations le plus souvent oiseuses, où chacun fait valoir sa théorie, affiche ses préférences, décrète des lois, et oublie qu'il existe fort heureusement une réalité musicale objective, sereinement étrangère aux caprices des subjectivités individuelles.

Pourtant, il sacrifie encore trop souvent à ce que j'appelle « la manie paralléliste ». La pure admiration pour une œuvre est un sentiment infiniment rare, d'ordre quasi mystique, et dévolu seulement à quelques rares artistes. Chez la plupart des gens, et surtout chez les femmes, il s'y mêle toujours une forte dose d'intérêt humain. On veut voir dans l'œuvre le reflet de la vie, et ainsi on la comprend mieux, ou du moins on croit la comprendre mieux. Il s'établit donc dans les esprits l'idée romantique et puérile d'un parallélisme inévitable entre la vie et l'œuvre, idée selon laquelle continuent

(1) Oui, et en dépit, je le répète, d'illusoires ressemblances matérielles.

de procéder la plupart des biographes, pour la plus grande satisfaction de leurs lecteurs. C'est ainsi que M. Barthou, par exemple, s'est fait ramasseur de potins sur la vie de Wagner, et que la plus pauvre anecdote devient nécessairement l'un des deux termes d'une équation où l'œuvre figure l'autre terme. Hommage soit rendu à la perspicacité et à la hauteur de vues de M. Barthou! Empressons-nous de dire que le livre de M. de Pourtalès est d'un tout autre aloi. Evidemment, à propos du goût précoce de Wagner pour... l'acrobatie et la corde raide, l'auteur ne manque pas de citer le célèbre apologue du danseur de corde que Nietzsche plaça au début de son *Zarathoustra,* et d'opérer ainsi un « rapprochement symbolique » entre la destinée du musicien et les amusements du gosse. Il paraît aussi que le duo de Siegmund et Sieglinde trouve sa source dans la très épisodique et banale aventure avec Jessie Laussot, etc., etc... Heureusement que le plus souvent M. de Pourtalès raconte fidèlement, sans plus, la vie de Wagner, telle qu'il l'a reconstituée d'après une documentation très complète, en éliminant des éléments secondaires qui eussent nui à la clarté et à l'intérêt d'un récit déjà très touffù. Je l'ai lu moi-même d'un bout à l'autre, bien que l'aventure avec Jessie Laussot m'intéresse beaucoup moins que le 1er acte de la *Valkyrie,* et que Mme Wesendonck elle-même me paraisse bien terne à côté d'Isolde. Je l'ai lu comme je lis tout ce qui concerne mes grands hommes familiers, avec ce sentiment de tristesse où me plonge le spectacle de leur pauvre vie erratique, vraiment dénuée de toute espèce de *confort* (quelles que soient les apparences), longue insomnie hantée par tous les démons de ce que les Anglais appellent « restlessness » — littéralement : absence de repos.

§

Je déplorais, au cours de mon dernier article sur Debussy, les « coupures » qu'il est d'usage de pratiquer dans des œuvres comme *Tristan, Pelléas,* etc. A propos de *Pelléas et Mélisande,* je protestais contre la suppression de la scène d'*Yniold et des moutons,* au 4e acte. Or, quelle ne fut pas mon heureuse surprise, à la représentation du 23 décembre

à l'Opéra-Comique, d'entendre pour la première fois la dite scène, supprimée depuis 1902!

Je ne saurais trop remercier et féliciter M. Gheusi de son intelligente initiative, et de cette preuve qu'il vient de nous donner de son respect pour les chefs-d'œuvre. Je le félicite également d'avoir appelé au pupitre M. Inghelbrecht, un des très rares chefs d'orchestre qui comprennent la musique de Debussy... et la musique tout court, le premier, depuis le regretté Messager, qui nous ait ému par une interprétation conforme à la pensée du Maître.

EDMOND MARC.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Charles Fournet : *Huber-Saladin;* Paris, Honoré Champion. — Gaby Vinant : *Malwida de Meysenbug* (1816-1903), *sa vie et ses amis;* Paris, Honoré Champion. — Jacques Chenevière : *La Comtesse de Ségur, née Rostopchine;* Paris, Gallimard. — François Berthet-Leleux : *Le vrai Prince Napoléon* (*Jérome*); Paris, Grasset. — Maurice Muret : *L'archiduc François-Ferdinand;* Paris, Grasset.

Connu déjà du public lettré par ses études lamartiniennes, M. Charles Fournet a consacré un gros volume à **Huber-Saladin,** patricien genevois que le poète des *Méditations* honora de son amitié.

Lamartine observe quelque part que la famille Huber, très cosmopolite, « de génies divers, avait acquis aussi divers genres de célébrité ». L'histoire a retenu les noms de l'abbé Huber, qui fut l'ami de Latour (curieux, cet abbé, seul de son espèce dans toute une lignée calviniste), et de Jean Huber, que Voltaire tenait en haute estime.

Le héros de M. Fournet, Jean-Marie-Salvator Huber, né à Rome en 1798, mourut à Myes (canton de Vaud) en 1881. Dans son enfance, on l'appelait « le Prince ». Il avait un beau visage romantique. Homme du monde, soldat, diplomate, romancier, rimeur et philanthrope, il assista, il participa souvent à la plupart des phénomènes intellectuels, politiques et sociaux qui traversèrent le XIX siècle européen. Ayant épousé Ariane Saladin, veuve du baron de Courval, il lui témoigna toujours une sollicitude affectueuse et un grand dévouement. Cette bonne épouse, vieillie avant l'âge et très dure d'oreille, restait

chez elle pendant que son mari allait briller dans les salons du Second Empire. D'autres femmes aimèrent le bel officier, mais lui-même ne semble pas avoir éprouvé de passions bien fortes. En dépit d'une existence très active, parfois même périlleuse (sa campagne d'Algérie, en 1836, ne paraît pas avoir été une paisible promenade militaire), cet aimable homme, d'une nature un peu féminine, était peut-être, au fond, un velléitaire comme Amiel. Mais combien plus sympathique! S'il n'eut pas toujours une conscience nette de son vrai moi, s'il poursuivit bien des chimères, l'âge, l'expérience, la raison éliminèrent peu à peu de son âme tourmentée le virus rousseauiste.

On peut négliger sa littérature, classique par la forme et romantique par les idées. Cette figure d'aristocrate libéral, de mondain déçu par le monde reste néanmoins attachante. M. Charles Fournet en brosse un portrait nuancé, élégant et qui ne manque pas d'allure. A l'arrière-plan s'ordonnent de larges tableaux d'histoire, dont le mérite est d'ajouter un chapitre nouveau à la « physiologie », comme on disait vers 1850, du cosmopolitisme helvétique. A ce point de vue et dans l'ordre chronologique, l'ouvrage de M. Fournet continue brillamment le *Bonstetten* de Mlle Marie Herking et le solide *Sismondi* de M. Jean R. de Salis.

Mlle Gaby Vinant publie une étude sur un autre esprit cosmopolite du XIX[e] siècle. Il s'agit de **Malwida de Meysenbug.** Cette Allemande idéaliste eut une existence fort troublée. Elle connut la pauvreté, l'exil. Jusqu'à son dernier jour, qui fut le 26 avril 1903, elle lutta pour la démocratie, la paix entre les peuples et l'émancipation des femmes. Elle aima un de ses compatriotes, Althaus, que les événements de 1848 envoyèrent en prison et qui, plus tard, la récompensa de sa fidélité et de son « apostolat » en lui préférant une rivale. Je n'ose pas lui donner tort, à ce pauvre homme! Réfugiée à Londres, Malwida y connut d'autres réfugiés politiques: Kinkel, Mazzini, Herzen. A Paris, elle se lia d'amitié avec Richard Wagner. Nietsche aussi fut de ses amis. Parmi ceux des dernières années, on note Lenbach, le prince de Bülow et même Romain Rolland. Sans doute, Mlle de Meysenbug était-elle intelligente et généreuse. Mais un peu folle. Combien les idéo-

logies qui la passionnèrent nous semblent aujourd'hui périmées! Mlle Gaby Vinant, qui, d'ailleurs, écrit bien (je pense en particulier à son premier chapitre), en juge tout autrement, puisqu'elle dédie son livre « aux femmes qui ne veulent être ni des poupées, ni des idoles, ni des esclaves ». Au fait, que veulent-elles donc être, ces femmes? Si je le savais, j'aurais peut-être eu le courage de lire jusqu'au bout la biographie de Malwida. J'avoue qu'il m'a manqué. J'eusse donc été plus sage de n'en rien dire? D'accord, mais le mal est fait.

Les deux ouvrages dont je viens de parler sont des travaux scolaires, des thèses de doctorat ès lettres. Cela leur impose tout un appareil de notes et de références qui ne laisse pas de les alourdir un peu. Les conventions du genre doivent en être tenues pour responsables, qui obligent les auteurs de ces livres savants, d'abord, à montrer au lecteur l'armature documentaire de la bâtisse, ensuite à mettre en veilleuse la flamme de leur esprit, à répandre, enfin, sur les éclats de leur style, cette fine poussière, cette cendre impalpable que l'on respire dans les bibliothèques et les dépôts d'archives.

Contée par M. Jacques Chenevière, l'histoire de la **Comtesse de Ségur, née Rostopchine,** déroule ses péripéties dans un air plus salubre et plus vif. C'est tout naturellement, sans paraître accomplir le moindre effort, que le romancier délicat des *Aveux complets* se mue en biographe et en critique. Il n'a pas romancé le moins du monde la vie de cette grande honnête femme. Il en suit les détours avec exactitude, dans un mouvement aisé et souple. Les « impénétrables secrets de l'âme russe » ne lui résistent guère. La psychologie de cette grand'mère, qui se mit à écrire vers la soixantaine, qui s'improvisa femme de lettres pour l'amusement et l'édification de ses petits-enfants, il la devine et l'explique avec autant d'adresse que celle des jeunes filles d'aujourd'hui dont il a tracé tant de portraits charmants et justes. On le sent guidé par une sympathie sincère pour son modèle, aidé aussi par une connaissance innée, par la « science infuse » de la société qu'il décrit. De même que je voudrais bien rencontrer quelque jour le roman d'un souteneur écrit par un authentique « vrai de vrai » ou les confidences d'une prostituée dictées par une incontestable professionnelle, ainsi me plaît-il que

les « gens du monde », qui ne sont pas nécessairement des snobs, soient dépeints au naturel par un « homme du monde » affranchi de toute affectation et de tout faux-semblant. Le tendre culte que M. Jacques Chenevière voue à la comtesse de Ségur ne l'empêche point de la voir comme elle était, à la fois dévote et pratique, « par moments toute au divin, mais vigilamment sur la terre aussi, et vite raccrochée au réel, en bonne vivante que la mort n'éloigne pas de certaines douceurs matérielles ». Et quelle fine, quelle judicieuse critique de cette *Bibliothèque* où « tout n'est pas rose » ! Tout le livre est alerte, enjoué, sain: à en respirer la bonne odeur de cidre normand, j'ai pris le plaisir le plus vif.

En Suisse romande comme en France, le Second Empire, décidément, est à la mode. Derrière les silhouettes de leurs trois modèles, M. Charles Fournet, Mlle Gaby Vinant, M. Jacques Chenevière en évoquent tour à tour les aspects les plus divers. Voici, pour faire suite aux leurs, un ouvrage posthume de M. François Berthet-Leleux: **Le vrai Prince Napoléon.** En 1874, le fils du roi Jérôme, séjournant dans son domaine de Prangins, avait demandé au recteur de l'Université de Genève si, parmi ses étudiants, il ne se trouverait pas un jeune homme qui pût lui convenir comme secrétaire. Le recteur se renseigna auprès des professeurs. Ceux-ci furent unanimes à désigner Berthet. « Plonplon », ou plutôt « Plom-Plom » (s'il faut en croire M. Ferdinand Bac), avait eu la main heureuse. Après l'avoir longtemps servi avec fidélité, M. Berthet, jusqu'à son dernier souffle, s'efforça de défendre la mémoire, souvent vilipendée, de son maître. Ce trait les honore l'un et l'autre. Il ne laisse pas, cependant, de conférer au livre de M. Berthet un accent d'apologie qui, parfois, induit le lecteur en défiance. Ne cherchez pas dans le récit du secrétaire le pittoresque, les drôleries qui égaient celui du Napoléonide. Mais M. Ferdinand Bac pousse jusqu'à l'indécence le négligé du style. La langue de M. Berthet, si elle manque de brillant, s'efforce au moins à une honnête correction grammaticale. Sur la jeunesse du Prince, l'historiographe genevois, qui le connut tard, dans l'exil où l'avait envoyé la Troisième République, n'apporte rien de très nouveau. En revanche, sur tout ce qu'il a vu de ses yeux ou entendu de ses oreilles, sur les souvenirs et les

confidences de Plonplon, son témoignage est précieux par l'évidente bonne foi dont il porte la marque.

La bonne foi, telle est, à mon sens, la vertu essentielle de M. Maurice Muret, historien et critique. Elle s'appuie, chez ce parfait honnête homme, sur une érudition sans défaut, sur une parfaite connaissance des textes. Personne, par exemple, n'est mieux renseigné que lui sur les origines de la guerre mondiale. Ce n'est pas lui qui se laissera jamais prendre aux sophismes des bons apôtres. Quel que soit le prétexte invoqué — apaisement, réconciliation des peuples — on ne lui fera jamais dire blanc quand il voit noir. Doué d'une mémoire infaillible, disposant d'une documentation perpétuellement tenue à jour, c'est un juge redoutable. Sans haine et sans faiblesse, il interroge tous les témoins, étudie toute les pièces d'archives qui peuvent lui apprendre quelque chose sur chacun des problèmes auquel il s'attache. C'est de cette méthode rigoureuse que ses conclusions tirent leur éminente valeur.

On en trouvera une excellente illustration dans son très remarquable essai sur **L'Archiduc François-Ferdinand.** Patient et impartial dans l'examen des faits, ce bel ouvrage est implacablement logique dans l'exposé de leur enchaînement et des conséquences qui en découlent. S'il avait vécu plus longtemps, l'héritier du trône des Habsbourg aurait-il épargné au monde la guerre qui se déchaîna sur son cadavre? Aurait-il sauvé la Double Monarchie? A ces deux questions, M. Maurice Muret apporte, preuves en main, une réponse nettement négative. Mal entouré, intellectuellement médiocre, rêvant de grandes choses, mais incapable d'agir au moment opportun et sans tergiverser, l'archiduc était de ces princes qui pensent que « les peuples sont faits pour les rois et non pas les rois pour les peuples ». Il s'apprêtait, semble-t-il, à tout bouleverser dans son Empire. Pouvait-il réussir? M. Muret ne le croit pas: « Révolution au dedans, guerre au dehors, il semblait courir au devant de l'une et de l'autre. » Dans le drame de Serajevo, le biographe de François-Ferdinand, sur la foi d'un dossier auquel rien ne paraît manquer et dont il analyse avec soin toutes les pièces, conclut à l'innocence du gouvernement de Belgrade.

Son livre, clairement écrit parce qu'il est conçu par un

homme qui pense juste, jette sur le sujet toute la lumière, toutes les certitudes qu'autorisent les sources actuellement accessibles.

RENÉ DE WECK.

LETTRES PORTUGAISES

Gœthe (Numéro spécial de *Descobrimento*). — José Maria Rodrigues et Afonso Lopes-Vieira : *Lirica de Camoës;* Imp. de l'Université, Coimbre. — Antonio Patricio, poète de l'énergie portugaise. — Paulino de Oliveira : *Poemas; Ed. Descobrimento* (Parceria A. Maria Pereira), Lisbonne. — Antonio Corrêa d'Oliveira : *Job*, Mystère en quatre visions; Cia Editora do Minho, Barcelos. — Mémento.

Essayer, à la lumière des grandes œuvres poétiques, de dégager et de suivre les phases, qui marquent le développement de l'âme humaine à travers les siècles, est un passionnant exercice; mais il est quelque peu périlleux, car il faut apprendre à marcher sur les cimes, si l'on veut surprendre toute la splendeur des paysages. Gravir un sommet permet, d'ailleurs, d'apercevoir d'autres sommets, et les monts s'expliquent l'un par l'autre. Ainsi, du haut de Camoens l'on ne distingue pas seulement la terre et les mers de Portugal, le rêve, la mission, l'empire des fils de Lusus, mais aussi de larges coins d'Europe et d'histoire. Ce qu'il a traduit le plus intensément dans son œuvre c'est, me semble-t-il, l'inquiétude ardente de l'Homme des Découvertes, sa fièvre de connaître et de conquérir, son besoin d'expérimentation directe, qui allait le pousser à discuter les vieilles certitudes, à s'évader des liens traditionnels pour adapter son activité aux exigences d'un monde nouveau. Il est ainsi au seuil de cette crise intellectuelle et morale, qui se manifeste aussi bien dans les œuvres de la Renaissance que dans celles du Romantisme, et qui a trouvé son interprète le plus génial en la personne de **Gœthe.** A juste titre M. Emil Ludwig a pu dire de son grand compatriote : « Son œuvre fut l'une de ses dis« ciplines, non le but de sa vie. » M. Joâo de Castro insiste à son tour dans le même sens, et complète à bon droit :

Non seulement une discipline, dit-il, mais la lutte vécue pour parvenir à la possession de soi-même et à une sérénité, à une certitude non extérieure à l'homme, mais basée sur l'être proprement dit. (*Descobrimento,* fascicule consacré à Gœthe, Automne 1932.)

Au contraire, remarque ailleurs l'éminent essayiste, la *Divine Comédie* n'est pas l'exercice de l'Homme Dante pour se découvrir lui-même, pour se compléter et former; c'est la création d'une âme sûre de soi-même, animée de certitudes, sereine. Pour que Dante ait été le créateur de tout le monde de la *Divine Comédie*, il a été nécessaire que d'autres avant lui aient trouvé la sérénité à travers les certitudes de la foi catholique.

Or, Gœthe refuse de recourir à ces certitudes, et son olympisme est une conquête progressive, acquise par la lutte incessante, une libération par la vertu de l'action intérieure. Ce besoin de libération, M. João de Castro le fait remonter à Montaigne et, dans l'ordre philosophique, il a raison; mais, dans l'ordre des réalités positives, il faut retourner plus haut. La nouveauté gœthienne, c'est un amoralisme suprême. Toute l'éthique de Gœthe, en effet, — et M. João de Castro le note judicieusement, — est basée sur l'*action*. L'être est justification de soi-même; l'activité humaine génère sa propre discipline. Est immoral tout ce qui contrarie ou exalte sans profit, dans le dérèglement des forces ignorantes de leurs limites, l'activité de l'être. Au sein de la Beauté vivante et agissante, Gœthe a ainsi conçu la synthèse de la Science et de l'Art, et sa doctrine du Moi souverain s'appuie sur l'amour de la vie. Il en arrive à proclamer, du fait d'*être*, sa propre éternité. Par la voie des sciences secrètes qu'il avait longuement pratiquées, il s'avère donc l'héritier direct de ces sectes plus ou moins johannites, Bogomiles, Patarins, Vaudois, Cathares, Albigeois, etc., auxquelles se rattachent les Fidèles d'Amour, et sans doute aussi les Templiers. On a maintes fois dit que Dante y était lui-même affilié. Pour eux, le salut s'obtient par la Connaissance, non par le Sacrifice. Ainsi le monde intellectuel est placé au-dessus du monde moral, mais d'abord l'esprit d'aventures et d'expérimentation trouve à se justifier, ne fût-ce, au début, que pour fournir des preuves à la foi. Dès les Croisades, les Templiers retrouvent dans la Méditerranée et en Orient l'esprit de Carthage et de Tyr. En Portugal et en Angleterre, de ce fait, allait triompher selon la juste expression d'Antonio Sergio, la politique de Transport, durant que la France, Etat presque purement agraire à l'époque des Découvertes, s'attachait à la politique

de Fixation. Elle suivait l'exemple romain. Le courant romantique, qui a porté Gœthe vers ses destins d'olympisme, a donc ses sources dans une pensée gnostique, qui a trouvé l'une de ses expressions littéraires dans notre cycle des Romans de la Table-Ronde et du Graal (le Romantisme leur a emprunté son titre). L'*Amadis de Gaule,* si heureusement rajeuni par Afonso Lopes-Vieira, s'y relie, et le mouvement des Croisades, qui devait plus tard donner le branle aux Découvertes, y a puisé son plus sûr aliment. Certes, Camoens se défend de céder à l'inquiétude métaphysique; mais il a vécu intensément la matière de chacun de ses poèmes et, comme Gœthe, l'artiste chez lui a su dominer et ordonner les impulsions romantiques qui ont éveillé ses facultés créatrices. Plus même que Gœthe, en vérité, il est le poète de l'action, et, quoi que raconte une opinion courante insuffisamment informée, il n'est pas unique en Portugal. Au reste, pour bien comprendre les autres, il convient d'abord de l'étudier à fond. C'est ce que va permettre l'édition critique définitive de son œuvre. Nous avons eu l'occasion de signaler ici à l'attention de nos lecteurs, lors de son apparition, la mise au point des *Lusiades* par Afonso Lopes-Vieira. Le grand poète et philologue, qui a entrepris de rendre à la lumière tout ce qui est spécifiquement portugais, à la façon dont Luciano Freire restaura naguère les panneaux de Nuno Gonçalves, a voulu compléter son travail de pieuse exégèse, en nous donnant aujourd'hui en un substantiel volume **La Lyrique de Camoens.** Grâce lui en soient rendues!

L'édition nouvelle des Poésies lyriques de Camoens est le fruit d'une collaboration féconde et qui s'était déjà antérieurement affirmée avec éclat. Ce beau travail d'épuration et de classement méthodique ne pouvait, en effet, se réaliser que par un double effort d'intuition illuminatrice et de contrôle rationnel. Ainsi la divination du Poète devait s'appuyer, pour faire œuvre utile, sur l'érudition du savant. MM. José Maria Rodrigues et Lopes-Vieira se sont ainsi mis d'accord sur l'hypothèse centrale, qui renouvelle entièrement toute la « camonologie », et qui éclaire d'un jour imprévu la vie et l'âme tourmentées du Prince des poètes péninsulaires. La préface du livre débute par cette déclaration qui pose un

principe, celui même auquel, sur un autre terrain, nous faisions allusion au seuil de cette chronique :

Le sentiment de la Réalité donne à la poésie de Camoens tout son caractère... Lui-même affirme à maintes reprises que sa poésie est entièrement vécue et soufferte. Les sentiers nuageux de la métaphysique ne le tentent point, ce qui ne veut pas dire que son œuvre n'ait pas eu de répercussions métaphysiques. Au point de vue religieux, disent les savants commentateurs, ce grand catholique ne s'impose pas à nous par le sentiment mystique, mais bien plutôt par la force de la conscience politique, chrétienne et portugaise. La religion chez lui acquiert un sens nationaliste. Poète essentiellement *humain*, son œuvre peut être considérée comme une autobiographie véritable. De patientes investigations ont permis d'établir que, parmi les poésies publiées d'un siècle à l'autre sous le nom de Camoens, un grand nombre ne pouvaient légitimement lui être attribuées. C'est que son œuvre lyrique n'a été rassemblée qu'à la diable quinze ans après la mort du poète, et que l'on n'a jamais cessé d'y ajouter sans discernement. Or, de l'interprétation des textes dûment authentifiés, il résulte que Camoens n'a jamais nourri de véritable passion que pour une *seule* femme et que l'épisode même de *Dinamène* doit être considéré comme une diversion éphémère.

L'étude attentive des textes tend à prouver l'inanité de la légende de Natercia, alias Catharina de Athaide, forgée de toutes pièces par Faria e Sousa. La clef de l'énigme est dans les références plus ou moins transparentes que le Poète a laissé échapper au sujet de la personne aimée, cause de son exil et qui était placée *très haut*. Elle était blonde, aux yeux clairs, d'allure élégante; elle était peu fertile en paroles. Le portrait correspondrait, trait pour trait, à celui que nous a laissé de l'Infante Dona Maria, fille du roi D. Manuel, le peintre Gregorio Lopes et qui appartient au Musée Condé à Chantilly. Maints autres détails épars dans les poésies lyriques de Camoens confirment cette identification, qui est en même temps une révélation. Armés de ce qu'ils croient pouvoir considérer comme une découverte, les savants éditeurs de la *Lyrique de Camoens* ont basé sur elle l'ordre des poèmes et le plan du livre. Cette mise en ordre est également une mise en valeur documentaire et psychologique, et tout naturellement il n'a été admis que les pièces jugées, tant

pour la langue que pour l'art de la versification et du style, dignes du génie de Camoens. On distingue mieux ainsi combien, chez Camoens, le poète lyrique et le poète épique se compénètrent. Est-ce qu'Adamastor ne raconte pas le roman de son amour ingénu et qui visait l'inaccessible, encore qu'il ait pu être un instant encouragé? Le bel ouvrage de MM. J.-M. Rodrigues et Lopes-Vieira est un livre de méditation et d'étude, que toute bonne bibliothèque portugaise devra posséder. Pour ceux qui veulent pouvoir feuilleter n'importe où un choix des plus belles *Odes*, *Eglogues*, *Elégies*, *Chansons* et *Redondilhas* de Camoens, M. Antonio Sergio a fait paraître à Paris, avec son goût délicat, trois volumes bijou de la Bibliothèque Miniature, avec une préface des plus instructives. Nous nous devions de signaler cette initiative d'un grand exilé à la gloire d'un immortel défenseur de la dignité humaine. C'est que Camoens, malgré ses malheurs immérités, ne fut pas l'ancêtre de ces modernes poètes du renoncement et des morbidesses découragées. C'est le sentiment héroïque de l'existence qui l'animait tout entier et, à ce titre, un João de Barros, celui de *Terra Florida*, d'*Anciedade*, un Antonio Patricio, celui d'*Oceano* (**Antonio Patricio,** *poète de l'énergie portugaise, Descobrimanto,* Automne 1932) — sont bien ses plus légitimes héritiers. Et volontiers, je leur adjoindrais, quoique son inspiration soit d'un ordre assez différent, le beau poète naturiste et païen Paulino d'Oliveira, dont les **Poèmes** viennent de nous être révélés, plus de quinze ans après sa mort, par ses fils MM. D. João de Castro et Osorio d'Oliveira. Un peu plus jeune que Junqueiro, un peu plus âgé qu'Eugenio de Castro, Paulino d'Oliveira était le mari de Mme Anna Osorio de Castro, l'incomparable éducatrice, le beau-frère du beau poète Alberto Osorio de Castro, et l'on sait quelle est la haute activité intellectuelle de ses deux fils pieusement dévoués à la mémoire de leur père. Accaparé durant sa trop courte vie par le journalisme et par la politique, Paulino d'Oliveira ne put de son vivant donner publiquement toute sa mesure. Nul cependant n'a su exalter d'un verbe aussi franc les fécondes beautés de la Terre vivante et nourricière. Il y a, dans son art et dans sa pensée, quelque chose de vraiment cosmique, qui n'a son équivalent chez nul

autre de sa race, et qui font de *Terra Mater*, de *Chansons de la Terre, Restelo, Les Quatre Saisons, L'Auto de l'An nouveau* un ensemble digne d'être médité par les générations. Rien qui sente là l'imitation des classiques pastorales, mais des rythmes personnels et de plein air, que l'on n'oublie plus. Cette œuvre aussi est une révélation, et elle est riche encore d'autres éléments plus intimes. Antonio Corrêa d'Oliveira communie, lui aussi, directement avec les choses, mais de façon plus mystique, et la plupart de ses poèmes se développent à la façon d'une symphonie musicale. Tel est le cas pour la dernière en date de ses œuvres : **Job**, où le symbole sert à marier intimement le rêve à la réalité, celle-ci n'étant plus qu'un décor projeté hors du temps, mais gardant l'odeur du sol portugais, et restant imprégné de son atmosphère.

Dans sa ferveur de chrétien pur, Antonio Corrêa d'Oliveira fait de *Job* le symbole de l'Homme entier au cours de son épreuve nécessaire, qui est condition même de son salut. Le poème se déroule comme une liturgie en quatre visions successives, qui n'empruntent que peu de chose au thème biblique. Dans une étourdissante variété de rythmes s'entrelacent les images, les figures et les sonorités, pour signifier tour à tour l'illusion, la douleur et l'extase. Au début, *Job* nous est présenté dans toute la splendeur de la jeunesse. Il est beau et puissant, mais humble de cœur. Il est le Père, le Prince et le Pontife. Il règne et, dans l'aurore naissante, monte autour de lui, comme une action de grâces, le chant des moissonneurs. Déjà pourtant se profile devant lui l'ombre du Chemineau, qui n'est que la préfiguration de Satan. Le Chant II se déroule au pied du trône du Tout-Puissant, parmi les chœurs angéliques, là où la Lumière Incréée dévoile son mystère. Satan, jaloux des biens réservés à l'Homme, obtient licence de le tenter et, pendant que les Esprits démoniaques font entendre un chant de triomphe, le chœur clame Miséricorde! Le Chant III nous montre *Job* enveloppé de haillons, tremblant de froid et de fièvre, rongé par la lèpre et blasphémant dans la nuit, au milieu de ses amis, qui cherchent à le consoler à travers le cri des oiseaux nocturnes. Nous sommes en pleine nuit de Walpurgis, et quelque chose de gœthien anime toute cette par-

tie du poème. Mais lorsque Satan convie *Job* à s'unir définitivement à lui pour vaincre le Ciel, *Job* s'écrie : « J'espère en Christ! » Maintenant la Rédemption peut s'accomplir. Le Chant IV célèbre l'apothéose du Verbe, qui est la Vérité et la Vie, et que magnifie le chœur des pèlerins. L'ange Gabriel est devenu le mentor et le compagnon de *Job*. Au pied de l'image de Jésus crucifié, *Job* s'écrie devant les trois figures sacrées d'Eve, de la Sulamite et de la Vierge :

...O doux Ami,
Bénie soit l'heure où j'ai souffert avec toi,
En unissant au tien mon pauvre cœur!

La fin du poème laisse deviner que *Job* symbolise également le Portugal : il se termine dans la plus pure adoration.

Pareille œuvre et de conception si haute n'a pas d'équivalent en France. Les points de comparaison ne se pourraient trouver qu'en Angleterre et en Allemagne; mais l'accent est essentiellement péninsulaire et portugais. Jamais Corrêa d'Oliveira n'était monté si haut.

Et il est inexact de dire que la poésie de Portugal soit essentiellemeent plaintive et triste.

Mémento. — Cette fois encore nous ne pourrons parler comme il convient ni de Vila-Moura, interprète génial du mystère de l'âme lusitanienne, ni du *S. Antonio* de Lopes-Vieira, ni du pénétrant *Diario romantico* d'Osorio d'Oliveira, ni des derniers livres d'Antonio Botto, ni de la magnifique *Historia do Regimen Republicano em Portugal*, en cours de publication et qui est un monument véritable, ni de Manuel da Silva-Gayo, ni des œuvres de Galice. Force nous est de remettre encore une fois à plus tard, avec regret. Nous ne saurions omettre toutefois de dire que l'étude de M. J. Preto Pacheco *Algumas Bases d'uma Economia Sâ* est de toute actualité (*Integralismo Lusitano*, Fasc. VIII et IX). Aux mêmes fascicules, il convient également de lire, sous la plume érudite de MM. de Sampayo-Ribeiro *A Obra Musical do Padre A. Pereira de Figueiredo*.

Il faut lire à *Seara Nova* (N° 315) la belle page que Joâo de Barros a consacrée aux délicieuses *Cartas a Columbano* du maître styliste Teixeira Gomes; (N° 319) la *Carta a Manuel Mendes* (*Explicaçôes ociosas*) par le même Teixeira Gomes, qui est tout enthousiasme pour la Beauté et joie de vivre; (N° 319) *A Epopeia*

de Massangano par G. Sousa Dias; et (N° 320) *Linha geral de um pensamento agrario* par Mario de Castro;

A *Portucale* (Juin 1932) : *Cantico de Tras-os-Montes*, poème d'Alberto Osorio de Castro; et (Octobre 1932) *Notes de Littérature portugaise* (*Synchronisme social*) par Afranio Peixoto;

A *l'Arquivo historico da Madeira* (3-4) une instructive étude sur le poète J. Népomucéno d'Oliveira;

A *Presença* (Mai 1932) parmi de curieux poèmes, dont l'un pénétrant de Fernando Pessôa, une page remarquable : *O Homem Gœthe* et une réponse acerbe de M. J. Gaspar Simôes à Antonio Sergio;

A *Nos* de Galice (15 sept. 1932) *Encol do elemento animal na paisaxe* par R. Otero Pedrayo; et (15 nov. 1932) *O Monte sagrado dos Celtas* par Magarinos Negreira;

Dans *Aguia* (Février 1932). *A Maquina e a Alma* par Leonardo Coimbra, et (avril 1932) *Zoolatria* par José Teixeira Rego.

Reçu : *Acronios*, poèmes modernistes, avec préface de F. Pessôa, par Luis Pedro; *Indefinidamente*, poèmes par Antonio Porto; *Litoral*, poèmes par J. Cabral do Nascimento; *Meio-Dia*, proses açoriennes par Manuel Carreiro, *Santo Antonio e o franciscanismo*, par Antonio Cid, etc.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES CHINOISES

J. O. P. Bland : *China, The pity of it;* Heinemann. — Documents de la Société des Nations : Communications de la Délégation chinoise, 21 et 23 nov.; *idem* 6 et 8 déc. — Dr V. K. Wellington Koo : *Opinion du gouvernement chinois sur le rapport Lytton*. — Recueil des Résolutions de la Société des Nations relatives au conflit sino-japonais. — Contemporary Japan. — Sung-nien Hsu : *Les chants de Tseu-ye;* Pekéa. — Kuratz (traduction Kuni Matsuo et Strinilber-Oberlin) : Le Prêtre et ses disciples, Rieder.

Le conflit sino-japonais continue d'occuper, et de plus en plus profondément, l'opinion publique, les peuples d'Asie et la Société des Nations. Il ne semble pas cependant qu'en Europe, on se rende pleinement compte des conséquences normales de cet état de choses, si l'on n'y met pas bientôt bon ordre.

Le Mandchoukouo s'est installé et a été reconnu *de jure* par le Japon, et en somme *de facto* par les puissances, même par celles qui feignent d'y voir un « gouvernement de marionnettes ». Maintenant, il songe à grandir et revendique le Jehol, partie de Mongolie couvrant le nord de la région de Péking.

Le Jehol était le parc de chasse et résidence d'été des empereurs mandchous. L'illustre Krang-si, qui régna soixante ans (1662-1723), y donnait des réceptions grandioses que décrivent les Jésuites de la mission envoyée par l'Académie des sciences. Tous les autres empereurs y firent de longs séjours jusqu'en 1875, où la vieille impératrice douairière Tse-si, y ayant plus ou moins aidé à la mort de son mari l'empereur Sïenn-fong, en 1862, décida de passer désormais les chaleurs au Palais d'Eté, dans les jardins et les pavillons exquis du parc « pour passer la vieillesse en paix ».

D'autre part, le Jehol est situé sur le plateau mongol (altitude 800 à 1.000 mètres) et domine les passes permettant de franchir les montagnes escarpées, sortes de falaises entourant au nord la plaine rase de Péking (altitude 5 mètres). Qui est maître du Jehol est maître de Péking. La Mongolie nord étant soviétique, si le Jehol tombait aussi aux mains des Russes, la Chine du nord serait à eux.

On comprend, dès lors, les raisons militaires, sentimentales et historiques qui expliquent et rendent inévitable l'occupation en cours du Jehol par le Mandchoukouo, allié du Japon, et gouverné par le dernier empereur de la dynastie mandchoue.

Le point est que, par le Jehol, plaine sans frontière, le Japon va se trouver en contact direct avec la Russie conquérante et autocratique. Il n'y aura plus, pour les séparer, comme en Mandchourie, l'immense fleuve Amour, ou les montagnes de Corée. Rien que la plaine. Quelles occasions de conflits, surtout si l'occupation russe du Turkestan et de Mongolie sud-ouest, déjà commencée, s'affirme.

Les ouvrages et documents pleuvent sur ma table. Rapports à la Société des Nations par la Chine, le Japon et aussi par le Mandchoukouo, représenté en Europe par une mission spéciale officieusement écoutée.

Le livre qui me touche le plus est celui de Bland, qui fut longtemps président de la ville libre internationale de Changhaï. Son titre déjà, **La Chine, quelle pitié!** montre que l'auteur voit la question sous son véritable jour: oui ou non, l'humanité se sent-elle solidaire des malheurs du peuple, qu'il soit chinois ou autre, ou bien n'est-elle préoccupée que de

profits louches et de fabrication d'acier meurtrier? Dans tous les chapitres, on retrouve cette vision de cauchemar: la mort de faim de millions d'êtres travailleurs et consciencieux, pillés et ruinés par des brutes armées par l'Europe.

Sur le Péril Rouge, dont la presse américaine parle beaucoup sans rien en connaître, Bland écrit des pages pleines de bon sens et de vérité. Il montre (p. 290 à 299) ce que sont les soi-disant bandits, les soi-disant Rouges et les soi-disant armées nationales. Sous les mots trompeurs dont on nous « bourre le crâne », la situation dans l'histoire a toujours été la même: le pouvoir-esclavage (car il n'y a de pouvoir qu'en proportion de son exercice) s'est toujours établi par un coup de force aidé de ruse, et dans le but de prendre le plus possible des gains des producteurs et travailleurs. Quand l'abus devient flagrant, des patriotes se lèvent, se sacrifiant pour sauver les leurs, ou pour les venger. Ils sont aussitôt entourés d'une bande de profiteurs en proportion de leurs succès: d'où pillages et ravages, ou bien simplement levée d'une taxe au profit de la défense générale des contribuables. D'autre part, quand le pouvoir-esclavage se relâche, les gens sans scrupules, se sachant à l'abri des poursuites, commettent malversations ou pillages. Et si leur bande se gonfle, ils prennent une étiquette de réformistes et deviennent parti politique: les profiteurs se joignent à eux.

Les chefs qui sont les plus puissants fondent un Etat et organisent le pays occupé. Leurs gens armés, de pillards et bandits, deviennent troupes régulières reconnues par l'Europe. Mais la situation est la même pour le travailleur pillé, ruiné, n'ayant plus de grains pour planter, et mourant de faim. D'époque en époque, un chef austère et impitoyable, respecté pour cela même, arrive à établir son pouvoir sur l'étiquette du respect du contribuable et de l'ordre, et le travailleur respire un peu: il ne paie plus que 20 % de ses gains au lieu de 95 %. Un pareil homme existe en Chine: c'est Ienn Si-chann, qui règne au Chann-si, appelée la province modèle. Mais ses concurrents sont subventionnés par l'Europe, car il ne veut pas acheter d'armes à l'étranger.

Que valent, devant cela, les discours et exposés, à Genève, du Japon et de la Chine-ville de Nanking qui y est seule re-

présentée? Quel n'est pas le crime de l'Europe et de l'Amérique, regorgeant de blés invendus, contrôlant les fonds des douanes chinoises et les laissant aller à des achats d'armes, au lieu de les employer à des achats de blé?

Quelle fraîcheur, après cela, dans la lecture du **Prêtre et ses disciples,** où Kurata (la pièce est de 1917) montre, en une affabulation pour le théâtre, les idées de la secte bouddhique de la Terre pure, célèbre au Japon, et dont j'avais écouté l'enseignement en Chine, dans un monastère de l'admirable province du Tche-tsiang. Que notre amour ne fasse pas souffrir ceux que nous aimons, tel est le premier précepte. Que tous puissent se sauver de faire du mal et arriver à aimer faire du bien, telle est la grande croyance. La traduction est excellente. Il faut louer les traducteurs qui nous avaient déjà donné, l'an dernier, un ouvrage unique et passionnant sur **les Sectes Bouddhiques.** Tout le Japon et tout l'Extrême-Orient ne sont pas militaristes. La flamme de l'idéalisme y brûle, toujours ardente.

Les traductions de poèmes chinois de **M. Sung-nien Hsu** sont connues de tous ceux qui s'intéressent à la littérature. Elles sont littérales et agrémentées de notes. J'aurais aimé que la traduction fût plus près de l'esprit.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Général J. Rouquerol : *Charleroi.* Payot. — Col. A. Grasset : *Rossignol-Saint-Vincent, 22 août 1914.* Berger-Levrault. — Jean Pichon : *Sur la Route des Indes.* Soc. d'Edit. Géog. — Ch. Maurras : *Le Quadrilatère.* Flammarion. — Mémento.

L'étude sur **Charleroi** de M. le général J. Rouquerol peut être considérée comme à peu près définitive. Il n'y a plus aujourd'hui, après cette publication, d'énigme de Charleroi. Cependant, si le voile n'est pas encore complètement levé, nous pensons que seules des questions de convenances personnelles s'y sont opposées. Nous savons maintenant ce qui s'est passé. L'ordre du 21 août, 8 heures adressé par le Commandant de la V[e] armée à ses chefs de corps, leur interdisant de descendre dans les fonds de la Sambre et leur prescrivant de se retrancher sur le plateau d'Arsimont, n'est pas arrivé à

destination. Il s'est trouvé arrêté en cours de transmission; c'est ce que nous pouvons ajouter pour notre compte personnel. Mais nous comprenons trop bien les raisons qui ont retenu le général J. Rouquerol, pour achever de lever nous-même le voile. Disons simplement qu'un pareil incident pourra faire plus tard l'objet d'une curieuse étude de psychologie militaire.

Les initiatives prises par les chefs de corps, dans les fonds de la Sambre, ne sont pas à blâmer en principe, puisque, dans l'ignorance des intentions du Commandant de la V[e] armée, elles se conformaient aux idées d'offensive de l'Instruction du G. Q. G. du 8 août, la seule venue à leur connaissance. Avec une entière liberté d'esprit, le général J. Rouquerol fait une juste discrimination des responsabilités, avant d'aboutir à sa conclusion, qui est tout à l'honneur du Commandant de la V[e] armée (p. 203) :

Une opération de guerre souffre toujours d'une divergence profonde de vues entre le chef qui l'ordonne et le subordonné qui l'exécute. Cet inconvénient s'est gravement fait sentir... à Charleroi. Il eût certainement mieux valu que cette divergence n'eût pas existé, mais à une condition toutefois, qui est capitale, c'est que la direction générale des opérations fût inspirée de la clairvoyance du commandant de la 5[e] armée. L'offensive, menée à fond, dans les conditions prescrites par l'autorité supérieure, se serait terminée par un désastre.

Il proteste, en outre, contre le « message sciemment faux », envoyé le 25 au matin par le G. Q. G., annonçant « les bonnes conditions » de l'attaque de la IV[e] armée. Or, cette attaque avait échoué la veille sur toute la ligne. Un tel message, si le Commandant de la V[e] armée avait été moins clairvoyant, pouvait déterminer la perte de son armée.

Ajoutons que, pour la première fois, à notre connaissance, un officier général de notre armée rend pleine justice à l'armée belge, en reconnaissant l'efficacité de sa défense, devant Liége et Namur.

M. le colonel Grasset, poursuivant la série de ses études sur les premiers engagements d'août 1914, nous donne aujourd'hui les résultats de son enquête sur la surprise de la 3[e] Division coloniale à **Rossignol-Saint-Vincent,** qui eut pour con-

séquence sa destruction presque complète, malgré une défense héroïque. L'auteur nous dit, avec raison, que « ces combats des premiers jours ne seront jamais assez connus, ni assez médités, parce qu'ils conservent, surtout au point de vue psychologique, une valeur d'enseignement » unique. Dès lors, pourquoi M. le colonel Grasset ne met-il pas mieux en lumière les raisons de l'aveuglement du commandement dans ce cas particulier du corps colonial? La mentalité de son chef ne diffère guère de celle de presque tous les chefs de nos armées, qui devaient leur situation au généralissime, et plaçaient en lui une confiance naïve, quasi mystique, dont la conséquence est de les priver de toute liberté d'esprit et de toute faculté de raisonnement. Le général Lefèvre, commandant le corps colonial, muni d'un bulletin de renseignements du G. Q. G., vieux de 48 heures, ne pense pas un seul instant que la situation a pu changer dans ce laps de temps. Ce bulletin lui affirme que les Allemands sont retranchés derrière la ligne de la Lesse, au nord de Neufchâteau. Dès lors, il tient pour faux, absurdes et controuvés, tous les renseignements que lui apportent le 21, au soir, les officiers de son propre état-major, qui viennent d'être accueillis à coups de fusil, dans des localités, à plus de 20 kilomètres de Neufchâteau. A cette date, les villages de Saint-Vincent, sur notre axe de marche, et de Tintingy sur notre droite, étaient déjà occupés par l'ennemi. En fait, l'état-major du VI[e] Corps allemand, exactement informé de nos mouvements, a réussi, par une manœuvre judicieuse, à nous prendre au piège et à nous encercler. Il n'est rien qui soit dû au hasard, en cette pénible aventure, comme le laisse entendre M. le colonel Grasset. Sous cette réserve, son étude, avec son accumulation de détails, est particulièrement vivante et dégage une douloureuse émotion.

Sous le titre **Sur la route des Indes,** qui peut prêter à confusion, M. Jean Pichon, attaché au détachement français, adjoint en 1918 aux troupes du général Allenby, en Palestine, nous donne le récit des opérations, qui eurent pour résultat la déroute des armées turco-allemandes et notre entrée à Damas. De curieux détails sur l'*Intelligence Service,* travaillant de tout son pouvoir à ruiner notre influence en Syrie. Nous assistons, avec l'arrivée du général Gouraud (1920), aux pre-

mières réactions françaises, qui marquèrent notre rétablissement dans ce pays. Détails peu connus, d'un grand intérêt.

M. Ch. Maurras, en écrivant **le Quadrilatère,** a sans doute voulu symboliser ainsi l'armature, formée par les quatre chefs, Gallieni, Mangin, Foch et Joffre, dont les efforts combinés ont, d'après lui, sauvé notre pays. Il accorde aux trois premiers ce que l'Histoire reconnaissante leur reconnaîtra plus tard. Quant à Joffre, il lui fait une part assez singulière. Sa « dure dictature, écrit-il, vainquit la République avant d'arrêter l'Allemand ». Le propos ne manque pas de piquant. Mais où et quand M. Ch. Maurras a-t-il vu que Joffre avait vaincu la République? Est-ce en conseillant au gouvernement de filer sur Bordeaux? Ce n'était là, cependant, qu'un conseil de prudence pour mettre ses amis et protecteurs à l'abri du froid et du chaud. Ce qui est plus vrai, historiquement, est que le gouvernement de la République a, par voie de décret, mis fin, d'un trait de plume, en décembre 1916, à la dictature de Joffre.

Mémento. — Il était peut-être prématuré d'écrire une *Petite Histoire de la Grande Guerre* (Rieder); M. J.-M. Bourget (1) s'y est essayé, cependant, avec succès. — Paul Chack : *Branle-bas de combat* (Edit. de France) : deux épisodes de la guerre navale, le torpillage du *Léon-Gambetta,* qui sera longtemps encore le sujet de discussions entre marins, et la fin d'un bateau-piège, trop romancée pour une action strictement militaire. — G. Becker : *Verdun* (Berger-Levrault), plein de souvenirs personnels très savoureux. — Saint-Dizier : *L'Aigle blanc contre l'Etoile rouge* (idem) : exposé de la guerre polono-bolchevique de 1920. — Robert Pimienta : *La Belle Epopée de l'Alsacienne* (1914-19), (Peyronnet, 2 vol.), histoire familière de la 66e D.I. avec de nombreuses illustrations. — *L'Armée d'Orient vue à 15 ans de distance* (Rev. des Balkans) : exposés de notabilités civiles et militaires ayant provoqué l'expédition de Salonique ou y ayant participé.

JEAN NOREL.

(1) Depuis que nous écrivions ces lignes, nous avons appris la mort prématurée de ce critique éminent, à qui, malgré des désaccords passagers, nous avons toujours accordé une estime particulière.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Ethnographie

Claudius Vaillat : *Le culte des sources dans la Gaule antique.* Préface de Jules Toutain; Leroux. 40 »

Finance

Robert Lainville : *Qu'est-ce que le budget communal?* Sirey. 25 »

Histoire

Ch. Florange : *Le Siège d'Anvers 1832.* Avec des illust.; J. Florange. » »

F. Funck-Brentano : *Le masque de fer.* Avec 4 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3.75

Paul Milioukov, Charles Seignobos et L. Eisenmann, avec la collaboration de divers : *Histoire de Russie.* Tome II : *Les successeurs de Pierre le Grand. De l'autocratie appuyée sur la noblesse à l'autocratie bureaucratique;* Leroux. 60 »

Jean Thiry : *Le Sénat de Napoléon, 1800-1814;* Berger-Levrault. 40 »

Littérature

Yves Chatelain : *Luc Durtain et son œuvre.* Frontispice de Picard Le Doux; Œuvres représentatives. 12 »

Jean Deloulme : *Muses et Ames,* anthologie nationale des poètes vivants. Tome I : 1932; Imp. Taverne et Chaudioux, Autun. » »

Guichardin : *Pensées et Portraits,* traduits par Juliette Bertrand. Avec une étude de Jacques Bainville; Denoël et Steele. » »

Antoine Orliac : *La Cathédrale symboliste,* I : *Délivrance du Rêve* (Le tourment romantique. Poétique de Delacroix. Le pessimisme chez les Parnassiens. Trois seigneurs du songe : Balzac, Gérard de Nerval, Villiers de l'Isle-Adam. Le drame de l'intelligence chez les Poètes maudits. Synthèse du Symbolisme); Mercure de France. 15 »

Lucie Paul-Margueritte : *Le miroir magique.* Décoration dessinée par B. Zworykine : Piazza. » »

Raoul Raynaud : *Le pâle enchantement;* Edit. Debresse. 6.50

Adolphe Retté : *En attendant la fin.* Préface de Marius Boisson; Messein. 10 »

J.-J. Rousseau : *Correspondance générale,* collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour. Tome XVIII : *Fin du séjour à Trye, Lyon, Grenoble et Bourgoin* (26 *novembre 1767-7 novembre 1768*). Avec 6 pl., h. t.; Colin. 45 »

Léon Savary : *Le Collège Saint-Michel;* Victor Attinger. » »

Carmen Sorgente, Marie-Thérèse Desbruyères : *Lettres d'aujourd'hui;* Figuière. 12 »

Marquis de Toustain : *Mémoires 1790-1823,* publiés par la marquise de Perry de Nieuil; Plon. 25 »

Nicolaas Van Wijngaarden : *Les odyssées philosophiques en France entre 1616 et 1789;* Drukkerij Vijlbrief, Haarlem. » »

Musique

L. F. Choisy : *Richard Wagner; l'homme, le poète, le novateur;* Fischbacher. 18 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Ministère des Affaires Etrangères. Commission de publication des documents relatifs aux Origines de la Guerre de 1914 : *Documents diplomatiques français 1871-1914,* 2e série : *1901-1911.* Tome IV : *5 octobre 1903-8 avril 1904;* Costes. » »

Philosophie

Henri Piéron : *L'année psychologique,* 32e année; *1931,* tome I et tome II; Alcan. 120 »

J. Vialatoux : *Philosophie économique,* études critiques sur le naturalisme; Desclée De Brouwer. » »

René Descartes : *Regulæ ad directionem ingenii;* (*Règles pour la direction de l'esprit*). Texte et traduction; Boivin. 20 »

Poésie

R. Hautier : *L'oiseau phénix;* S. n. d'édit. » »

Max Perret : *Au gré de la vie, au rythme du vent;* Victor Attinger.

Henri Thuile : *Jeux d'Arlequin;* Victor Attinger. » »

Germaine Trézel : *Si Canimus silvas...,* sonnets champêtres ; Edit. Rhodaniennes, Lyon. 15 »

Politique

Henri Guilbeaux : *Du Kremlin au Cherche-Midi;* Nouv. Revue franç. 15 »

Eugène Paumès : *Arpad blessé ou la Hongrie nouvelle.* Préface de M. W. d'Ormesson ; Maurice d'Hartoy. 12 »

Comte Sforza : *Les frères ennemis.* (*L'Europe d'après guerre*); Nouv. Revue franç. 15 »

E. O. Volkmann : *La révolution allemande,* traduit de l'allemand par Blaise Briod; Plon. 18 »

Questions militaires et maritimes

Colonel A. Grasset : *La Guerre d'Espagne 1807-1813,* tome III. Avec 18 croquis dans le texte et h. t., 4 portraits, un plan et une carte; Berger-Levrault. 30 »

Général E. L. Spears : *En liaison 1914,* traduit de l'anglais par le lieut.-col. Mercier, le commandant O'Mahony et le capitaine de Labouchère. Avec 19 cartes en couleurs; Nouv. Revue franç. 60 »

Jean Thiry : *Rôle du Sénat de Napoléon dans l'organisation militaire de la France impériale 1800-1814;* Berger-Levrault. 20 »

Questions religieuses

Louis Chalençon : *Révélation de l'Apocalypse de saint Jean;* Imp. Chauvet, Aix-en-Provence. » »

Louis Gernet et André Boulanger : *Le génie grec dans la religion.* (Coll. *L'Evolution de l'humanité,* dirigée par Henri Berr); Renaissance du Livre. 40 »

Roman

Marcel Allain : *L'atroce ménage;* Férenczi. 3.50

Marcel Allain : *L'empreinte sanglante;* Férenczi. 3.50

Maurice Bedel : *Zulfu;* Nouv. Revue franç. ...

Maurice Bedel : *Zulfu;* Nouv. Redeur; Querelle. » »

Binet-Valmer : *Une épouse et son destin;* Flammarion. 12 »

Francis Carco : *L'Ombre;* Albin Michel. 15 »

Albert Erlande : *Un festin de vautours;* Flammarion. 12 »

Arnould Galopin : *La résurrection d'Edgar Pipe;* Albin Michel. 15 »

Georges Gissing : *Né en exil,* traduit de l'anglais par Marie Canavaggia; Introduction d'Emile Henriot; Edit. du Siècle. » »

Thomas Hardy : *Le retour au pays natal,* traduit de l'anglais par Marie Canavaggia. Introduction de Léon Daudet; Edit. du Siècle. » »

Aldous Huxley : *Le meilleur des mondes,* traduit de l'anglais par Jules Castier; Plon. 15 »

Ernst Johannsen : *Station 3,* traduit de l'allemand par Robert Lorette; Flammarion. 12 »

Erich Kaestner : *Fabien, histoire d'un moraliste,* traduit de l'allemand par André Gaillard. Nouv. édit., revue et corrigée. Préface de Henri Jourdan; Stock. 15 »

vue franç. 12 »

Pierre Bénard : *Ces Messieurs de Buenos-Ayres;* Edit. de France. 6 »

Marie Bindels-Villette : *Mimi Splen-*

Arsène Lefort : *Le mystère de Ker-Gor,* roman policier; Edit. de France. 6 »

C. F. Ramuz : *Farinet ou la fausse monnaie;* Grasset. 15 »

Romain Rolland : *L'âme enchantée,* Tome IV : *L'Annonciatrice (Anna Nuncia)*; Albin Michel. 12 »

J.-H. Rosny aîné : *Les Destins contraires;* Flammarion. 12 »

A. Roux-Champion : *Des clameurs dans le soir.* Avec 17 dessins de H. Collins; Jeheber, Genève. » »

Alexandre Sytine : *Le pasteur des tribus,* traduit du russe par Mme D. Ergaz ; Nouv. Revue franç. 15 »

Jean Sorgues : *La femme en gris,* roman policier; Edit. de France. 6 »

Adrienne Thomas : *Catherine soldat,* traduit de l'allemand par Hélène Kra et Armand Pierhal. Préface de Jean Giraudoux ; Stock. 15 »

Jean Variot : *Les coursiers de Sainte-Hélène;* Nouv. Revue franç. 15 »

Sciences

Gaston Bachelard : *Les intuitions atomistiques,* essai de classification; Boivin. 15 »

Paul Bary : *Les colloïdes, leurs gelées et leurs solutions.* Avec 143 figures, 2e édit. refondue et mise à jour; Dunod. 98 »

Sociologie

Docteur Fred Cornelissen : *Les industries des Pays-Bas, leur localisation géographique et leur évolution;* Alcan. 50 »

Théâtre

A. Blanc-Péridier : *La cagote,* comédie dramatique en un acte pour jeunes filles; Téqui. 3 »

A. Blanc-Péridier : *L'école des gendres ou les amoureux déguisés,* comédie en un acte; Téqui. 4 »

A. Blanc-Péridier : *Le rossignol de la princesse Azadé,* comédie enfantine en un acte, pour fillettes, garçons ou rôles mixtes; Téqui. 4 »

Jean Deloulmé : *L'ange de gloire,* comédie sentimentale en 5 actes, en vers; Imp. Taverne et Chandioux, Autun. » »

Jules Supervielle : *La belle au bois,* pièce en 3 actes; Nouv. Revue franç. 15 »

Voyages

Léon Riotor : *Byrd au pôle sud. La Petite Amérique.* Avec des illust.; Pierre Roger. 15 »

Hermann Viele : *Une aventure de chasse dans les forêts vierges de l'Inde. Trente ans explorateur et chasseur.* Traduction libre d'Edgard Marrauld. Avec 16 illust. orig. de l'auteur; Jeheber, Genève. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Jean Court. — Mort de John Galsworthy. — George Moore. — La Pucelle d'Orléans et le R. P. Louis Lajoie, supérieur des chapelains de la basilique de Domrémy. — Les derniers jours de Wagner. — Wagner et Pasdeloup en 1876. — L'historicité de Jésus. — Une exposition Flaubert. — La lettre du cochon. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de Jean Court. — Jean Court, qui vient de mourir (5 février) était l'un des dix fondateurs du *Mercure de France*.

Né à Oullins, près de Lyon, le 16 janvier 1867 et venu de bonne heure à Paris, où il termina ses études, il semblait destiné à la carrière des lettres. Il fréquentait les cafés littéraires du Quartier Latin et le monde des petites revues. C'était à l'aurore du mouvement symboliste. Il y avait de l'enthousiasme dans l'air. Il ne pouvait manquer d'en être imprégné. Il donna quelques poèmes au *Mercure de France*, conçus dans la formule nouvelle, et publia même un roman, l'*Eléphant*, écrit en collaboration avec Charles Merki, mais il fallait vivre, car il ne disposait pas de ressources personnelles, et la littérature ne nourrit guère son homme.

Il entra d'abord, comme expéditionnaire, dans les bureaux de la Préfecture de Police. Toutefois, s'accommodant mal de la vie sédentaire de rond-de-cuir, il demanda bientôt à permuter pour le service plus actif des commissariats et fut nommé secrétaire. C'est comme secrétaire du commissariat Saint-Victor qu'il fut chargé de l'enquête concernant la mort de ce pauvre Edouard Dubus, trouvé inanimé sur la voie publique. Grâce à lui, le corps, bien vite identifié, ne fut pas exposé sur les dalles de la morgue.

Nommé officier de paix du XV[e] arrondissement, où j'étais commissaire de police, Jean Court consentit à faire partie de la collaboration du *Sagittaire*, que je venais de fonder avec quelques amis, mais il y collabora peu. C'était en 1900. L'Exposition universelle requérait tous ses soins et, reconnaissant que la littérature n'était pas sa vraie voie, il cessa d'écrire et brûla ses manuscrits.

D'ailleurs, son tempérament de Lyonnais, un peu voisin du flegme britannique, son équilibre parfait, le laissait peu tourné vers la fantaisie. Armé de bon sens, il jetait, sur toute chose, un œil trop perspicace pour ne pas se déprendre à mesure des travers et des outrances de la bohème littéraire.

Il s'intéressait toujours aux Lettres, mais en amateur éclairé. Il était revenu aux classiques latins, dont il savait des passages

par cœur. Il lisait les modernes pour se tenir au courant, mais écartait de plus en plus les ouvrages de pure imagination, pour se consacrer aux livres de philosophie et d'érudition. Il s'était composé une importante bibliothèque d'ouvrages de fond, de mémoires et de documents relatifs à l'histoire de France.

Il n'est pas inutile, même pour exercer des fonctions aussi terre à terre que celles d'officier de police, d'être un lettré et de garder, en son âme, un petit coin d'idéal. Il n'est pas inutile, pour débrouiller l'écheveau d'une affaire compliquée, d'avoir cette expérience des choses et des hommes que donne la littérature et d'y mêler l'intuition du poète.

Bien que Jean Court, ennemi du bruit, de la réclame et du bluff, n'ait jamais rien sollicité, la Préfecture de Police lui confia des postes importants.

Il fut nommé chef de la brigade des Anarchistes, dont il sut habilement tourner tous les écueils. Il fut, un peu plus tard, nommé chef de la brigade des garnis, d'un maniement moins dangereux, mais plus délicat, parce qu'il avait, sous ses ordres, la fameuse *brigade mondaine.*

Les abus de cette brigade avaient fait crier si fort que l'on avait senti, en haut lieu, la nécessité de mettre à sa tête un homme incorruptible, dont le nom seul fût une garantie de sagesse clairvoyante et de probité professionnelle.

Jean Court s'imposait, et il se montra à la hauteur de sa tâche. Rien ne dispose tant à l'arbitraire que le service des mœurs, lequel ne fonctionne encore chez nous qu'en vertu d'ordonnances de l'ancien régime.

« Je n'ignore pas, disait Jean Court, que les règlements me donnent carte blanche pour agir dans cette matière, mais plus mes droits sont étendus, plus je dois y faire contrepoids par les prescriptions impérieuses du Devoir. Ma tâche n'est pas de supprimer le vice, ce qui est impossible, mais de le circonscrire et de ne pas en ébruiter les manifestations, à l'aide de râfles bruyantes et de descentes à grand orchestre, lesquelles ne servent le plus souvent à rien et démoralisent l'opinion. L'agent des mœurs tient en mains l'honneur de ses concitoyens. C'est un dépôt sacré, avec lequel il n'est pas permis de jouer. »

Aussi, durant qu'il dirigeait la brigade mondaine, on n'y eut à déplorer aucun scandale.

Sa réputation d'organisateur était telle qu'après la guerre, au moment où le service de la surveillance des étrangers faisait l'objet de violentes critiques, la Préfecture de Police s'adressa à lui, bien qu'il fût déjà mis à la retraite, pour fournir un projet de réorganisation.

Depuis, il occupait ses loisirs à parfaire son érudition. On le rencontrait souvent, au Collège de France, dont il suivait les cours ou dans les salles de conférences.

Et maintenant, devant sa dépouille funèbre, je me récite sa dernière chanson :

Un fol vagabond chante, emmi le vent qui pleure
Sous le ciel orageux écartelé d'éclairs :
« Pour reposer mon âme et narguer la male heure,
Qui donc m'indiquera l'Auberge aux vitraux clairs?

Qui sera pitoyable au fol plein de tristesse
Dont on vola le Rêve et qui s'est éveillé,
Les yeux hagards, le front blêmi, l'âme en détresse
Comme un avare auprès de son trésor pillé? »

....

La Mort féroce chasse en quête de carnages,
Le cor funèbre sonne au creux des noirs vallons,
N'entends-tu pas, au loin, les hurlements sauvages
De la meute aux abois lâchée à tes talons?

Pauvre fol, triste fol, puisque ton âme est lasse,
Ici, chante à genoux ta dernière oraison,
Car voici le repos enfin!... La chasse passe,
Et c'est toi qui, ce soir, seras la venaison.

ERNEST RAYNAUD.

§

Mort de John Galsworthy. — John Galsworthy est mort le mardi 31 janvier, à Londres, à 9 h. 15 du matin. Il naquit en 1867, dans le Surrey, à Coombe Warren, fit ses études à Harrow, puis à Oxford et publia son premier livre, *Jocelyn*, en 1898. Ce roman, de même que ceux qui suivirent jusqu'en 1904 : *From the four Winds, Villa Rubein, A man of Devon*, retinrent peu l'attention. Cette année-là *The Island Pharisee* fut remarqué davantage. Déjà s'y accuse l'opposition, qui se retrouve dans presque tous ses livres, entre les droits du cœur et la discipline des sociétés.

The man of Property, en 1906, marque le point de départ de sa renommée. Il entreprit, dans cette série, d'écrire en une dizaine de volumes l'histoire d'une famille de la grande bourgeoisie anglaise, les *Forsyte*. Ainsi est née et s'est développée son œuvre maîtresse, cette *Forsyte Saga* qui a porté son nom hors des frontières de son pays. Toutefois, à la différence d'Emile Zola, écrivant l'histoire des Rougon-Macquart, il respecte, en bon Anglais qu'il est, la personnaliué individuelle de ceux qu'il met en scène. Psychologue habile, il ne pousse cependant pas l'analyse au point de ralentir l'action.

Son dernier livre : *Flowering Wilderness* parut l'année où lui fut attribué le grand prix Nobel de littérature (1932). Le per-

sonnage principal de ce roman, Wilfred Desert, déjà rencontré dans la *Forsyte Saga,* voit se dresser contre lui toute la société anglaise, qui ne lui pardonne pas d'avoir abjuré sa religion pour embrasser l'islamisme, à seule fin de sauver sa vie. Il est ainsi condamné à renoncer à l'union rêvée. Il retourne donc chez les Bédouins, d'où il arrive, et laisse à celle qu'il aimait son chien.

D'une façon générale, John Galsworthy — un des plus grands écrivains de l'Angleterre — se rattache à l'époque victorieuse contre laquelle il marqua pourtant une forte réaction. Faire de lui un réformateur social, possédant un système bien défini, serait une représentation inexacte de son tempérament bien autrement varié et nuancé; il serait plus juste de le qualifier de satirique.

§

George Moore. — C'est une des figures les plus originales, parmi les écrivains anglais d'aujourd'hui, qui vient de disparaître avec George Moore.

Issu d'une famille irlandaise, il naquit à Moore Hall, à Ballyglass, le 24 février 1852.

En 1870, à la mort de son père qui avait été pendant quelque temps un représentant au Parlement du comté de Mayo, il vint en France pour y étudier, à Paris, les Beaux-Arts. Toutefois, il comprit bien vite que sa véritable vocation le destinait aux lettres, une vocation qu'il avait senti s'éveiller, alors qu'il n'avait que quinze ans, en lisant *Adam Bede,* un livre qui exerça sur lui une influence durable et dont il s'est souvenu quand il écrivit *Esther Waters.*

A Paris, où il habite, rue de la Tour-des-Dames, il est assidu chez Mallarmé à qui l'a présenté Villiers de l'Isle-Adam; il rencontre fréquemment Goncourt, Manet qui fit son portrait, Zola et ses amis du groupe de Médan, Jacques-Emile Blanche, l'un de ses autres portraitistes, etc... C'est de cette époque que datent des amitiés demeurées fidèles, et l'an dernier, au jour de ses quatre-vingts ans, il reçut une adresse que lui envoyaient des centaines de ses admirateurs français.

Il débuta, en 1877, par un volume de vers : *Flowers of passion* (Fleurs de passion) que suivit, en 1881, *Pagan Poems* (Poèmes païens).

Il revient dans son pays et entreprend une réforme de la prose anglaise qu'il prétend libérer de ses chaînes de l'ère victorienne; c'est alors qu'il a publié : *A Modern Lover* (un Amant moderne), *A Drama in Muslin* (un Drame en mousseline), *Impressions and*

opinions. Fortement influencé par les naturalistes français — Zola et Huysmans en particulier — il fait paraître *Esther Waters,* déjà cité, qui rend son nom familier au public. *Evelyn Innes* et *Sister Teresa,* qui suivent, consolident sa renommée. Quelques-uns de ses livres sont interdits; l'un d'eux, *Lewis Seymour and Some Women* (Louis Seymour et quelques femmes), est même l'objet de poursuites judiciaires.

Jusqu'à son dernier jour, jamais son activité littéraire ne s'est ralentie. S'il faut citer encore quelques-uns de ses livres, on ne saurait manquer de mentionner *The Brook Kerith,* dont il disait : « C'est une œuvre épique de la littérature anglaise », *Aphrodite in Aulis,* dont il prétendait que ce serait son dernier livre, et pourtant, quand il mourut, il achevait un nouveau roman où il mettait en scène deux jeunes gens dont l'union ne peut avoir lieu par suite de l'opposition de la famille de la jeune fille, une catholique, qui entre alors au couvent. Quelques années plus tard, un hasard la met en présence de celui qu'elle a aimé et qu'elle suit. Ils vivent ensemble jusqu'au moment où la mort de l'homme lui permet de rentrer dans son couvent.

Il terminait aussi : *A Communication to my Friends* (Une Communication à mes amis) qui, avec les *Confessions of a Young Man* (Confession d'un jeune homme); *Memoirs of my Dead Life* (Mémoires de ma vie morte) et la trilogie : *Hail and Farewell* (Salut et adieu) : *Ave, Salve, Vale,* devait constituer une autobiographie commencée en 1888.

Ainsi, George Moore aura consacré sa vie tout entière aux lettres, il aura été, selon le mot du critique Desmond MacCarthy, « un prêtre de la littérature » — un prêtre qui avait fait vœu de célibat. Ne disait-il pas, il n'y a pas très longtemps : « J'aurais aimé épouser une gentille femme, mais je sais que, dans ce cas, je n'aurais pas écrit mes livres. J'ai eu le courage de tout donner à mes livres »; et, montrant ceux-ci rangés sur les rayons de sa bibliothèque, il ajoutait : « J'ai mis tant de ma vie en eux, et tout cela n'est plus... »

C'est, en effet, lui-même qui constitue l'intérêt principal de ses écrits où il s'exprime avec une franchise égale à celle de cet autre Irlandais, Bernard Shaw.

Mais à la différence de celui-ci, George Moore s'est révélé plus égotiste et, sans doute aussi, plus artiste. On sait quel soin il apportait à la présentation de ses écrits, corrigeant les épreuves avec une rare minutie. On prétend que les corrections d'un de ses ouvrages lui coûtèrent 120 livres — plus de dix mille francs!

Il en vint même à se faire son propre éditeur, publiant ses

livres à un petit nombre d'exemplaires, non mis dans le commerce, sur un papier et avec des caractères choisis avec soin.

Il voulait que l'on gravât sur sa tombe :

Here lies George Moore who looked upon
corrections as the one morality.

(Ici repose George Moore qui considérait les corrections comme l'unique moralité). — A.-C.-C.

§

La Pucelle d'Orléans et le R. P. Louis Lajoie, Supérieur des chapelains de la Basilique de Domrémy. — J'ai déjà eu l'occasion de parler dans le *Mercure de France* du singulier accueil fait par la presse catholique à mes articles et à mon livre sur le « Secret de Jeanne d'Arc ». Certes, cette presse ne reflète pas l'opinion catholique dans sa totalité; j'ai pu m'en assurer par les nombreux encouragements et les marques de sympathie que j'ai reçus de personnalités dont la foi ne saurait être mise en doute. On sait, du reste, que les journaux inspirés par le Saint-Siège sont fort souvent en contradiction absolue avec les tendances dominantes parmi les catholiques français; on sait qu'à l'occasion de ces divergences, des prêtres, des évêques, un cardinal même, se sont élevés avec éclat contre les directives qu'on prétendait leur imposer. Le cas de mon ouvrage n'est qu'un nouvel et fort modeste exemple d'un de ces mots d'ordre venus d'en haut, et non d'un courant d'opinion généralisé.

La grande attaque contre mon ouvrage a été déclenchée par les *Etudes* où un R. P. Jésuite s'est chargé de me pulvériser. J'ai fait ici-même un sort à cet article, en en démontant pièce par pièce le mécanisme véritablement par trop primitif et en signalant la surprenante ignorance de mon critique. Le R. P. Doncœur a eu le bon esprit de se taire et de laisser l'oubli tomber sur son imprudente sortie. La presse catholique, après avoir agité quelque temps l'épouvantail Doncœur, a brusquement changé ses batteries. Depuis que j'ai dû rappeler à mes adversaires quelques opinions du R. P. Ayroles, historien jésuite, au sujet de Jeanne d'Arc, les accusations d'avoir « outragé » l'héroïne, de l'avoir « calomniée », de l'avoir traitée de « parjure », ont disparu des articles consacrés à mon ouvrage. D'autres moyens, d'autres procédés, sont mis en œuvre, dont je veux dire quelques mots.

Le premier est celui de la critique historique, mesurée dans son ton, à part quelques excès de langage, et d'allure impartiale. J'avoue n'en connaître qu'un seul exemple, mais il est d'impor-

tance, car l'étude qui répond à ces qualificatifs nous vient d'un lieu évocateur entre tous : Domrémy. L'auteur de cette étude, le R. P. Louis Lajoie, Supérieur des Chapelains de la Basilique de Domrémy, a consacré à l'analyse de mon ouvrage trois copieux articles dans la *Croix* des 20, 21 et 22 janvier; malheureusement, mon honorable contradicteur n'a exercé sa critique que sur mes articles parus dans le *Mercure de France* et non sur mon livre, dont il a probablement ignoré la publication à ce moment.

J'ai parlé de « l'allure impartiale » de l'étude du R. P. Lajoie; cet effet y est obtenu par quelques compliments, par quelques petites concessions, qui doivent donner l'impression du « fair play », de la sincérité. En fait, il en est tout autrement; les trois articles de la *Croix* ont un caractère nettement tendancieux qu'ils manifestent de plusieurs façons : en rejetant en bloc toute explication historique de la mission de Jeanne; en contenant d'évidentes contradictions; en m'attribuant des affirmations que je n'ai pas faites; en présentant des erreurs historiques voulues; en déformant consciemment les faits les mieux établis.

En voici une série d'exemples. Parlant de l'âge de Jeanne d'Arc, le R. P. Lajoie m'accuse de préférer « au témoignage de sainte Jeanne, qui a environ dix-neuf ans, dit-elle à ses juges, ceux imprécis et incomplets de Durand Laxart, de Poulengy et de Mengette ». Or, 1° je ne dis pas un mot, au sujet de l'âge de Jeanne, des témoignages de Laxart et de Poulengy; 2° mon contradicteur passe sous silence que le témoignage de Jeanne est fort imprécis (respondit quod, *prout sibi videtur,* est *quasi* XIX annorum); et qu'il est en absolue contradiction avec ses autres dépositions des 22, 24 et 27 février, d'après lesquels elle aurait vingt et un ans *au moins*; 3° le témoignage d'Hauviette (que le R. P. confond avec Mengette, une autre amie de Jeanne qui n'a rien à voir ici) est formel et reporte la naissance de Jeanne à l'année 1407-1408. Il n'y a donc là aucune *préférence* et mon critique eût mieux fait de donner à ces contradictions une autre explication que la mienne, ce qu'il se garde bien de faire, et pour cause.

Autre exemple : toutes les fois que je cite une référence gênante pour lui, le R. P. s'empresse de déclarer pour tout argument qu'il s'agit d'un personnage ou d'un auteur de second plan; les premiers compagnons de Jeanne, Poulengy et Novelonpont, Bellier, Gaucourt qui fut près d'elle à Chinon, Machet, confesseur du roi, aucune de ces personnes, qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire de la Pucelle, qui ont apporté, directement ou indirec-

tement, leur précieux témoignage à cette histoire, n'existe aux yeux du R. P. Lajoie. Il les supprime purement et simplement. Son zèle l'entraîne même à supprimer, par la même occasion, le témoignage d'un pape, Pie II, dont il traite dédaigneusement les mémoires de « livre de second plan ». Voici un procédé de critique bien simplifié!

Le R. P. cite, d'après mon ouvrage, le témoignage de Dunois, d'après lequel Jeanne aurait exprimé, après Reims, le désir de retourner dans son village auprès de ses parents. « Le texte est gênant, plus que gênant : catastrophique. déclare le P. Lajoie. M. Jacoby est heureux d'abord de s'abriter derrière Andrew Lang : « la mémoire de Dunois doit l'avoir trompé », répète-t-il après celui-ci. » Or, Lang ne se contente pas de nier la déposition de Dunois, il donne des preuves irréfutables de l'inexactitude de cette déposition. Que fait mon honorable contradicteur? Ces preuves, il me les attribue à moi, en prenant soin de les discréditer par la remarque que, dans ma critique, « le souhait devient volonté expresse ». On saisit ce que veut insinuer le P. Lajoie : la déposition de Dunois étant « catastrophique » pour ma thèse, je l'écarte, en imaginant *après coup* des objections contre elle. Or, c'est juste le contraire; les objections venant de Lang, que les paroles de Dunois ne gênaient en aucune façon et qui ne pouvait, en conséquence, avoir contre elles nulle idée préconçue, je n'avais donc qu'à les prendre en considération, comme doit le faire tout historien consciencieux, à moins que ces objections ne puissent être réfutées, ce que le R. P. Lajoie, du reste, n'essaye même pas de faire. J'oublie, cependant, que Lang est également catalogué, avec le pape Pie II, parmi les écrivains de second plan, donc tout à fait négligeables!

Le R. P. Lajoie m'accuse de contradiction. Ainsi, j'aurais affirmé que « Novelonpont ignore les intentions de Poulengy », tandis qu'à un autre endroit j'écris que tous deux, sans aucune différence, ont révélé à Jeanne son secret. Or, je n'ai jamais dit que Novelonpont ignorât les intentions de Poulengy, mais qu'il « n'est pas exactement au courant de *toutes* les intentions de son chef ». On voit l'entorse que mon adversaire fait subir à mon texte pour y découvrir une contradiction. Il se livre, du reste, au même tour d'adresse au sujet du « secret », qui aurait été, d'après moi, communiqué à Jeanne tantôt à Domrémy, tantôt à Chinon. Il n'est pas permis à un historien d'ignorer que Jeanne ait reçu à Domrémy la promesse d'un signe qui la ferait recevoir par le roi. A quel moment exact ce « signe » lui fut confié? Je n'affirme

nulle part que cela soit à Domrémy, me contentant simplement d'établir que « Jeanne connaissait ce secret, ou du moins savait qu'on le lui apprendrait, avant qu'elle fût reçue par le roi » (p. 61) et « qu'il n'est même probablement communiqué à elle-même qu'à Chinon, avant l'audience » (p. 207). Où est la contradiction?

Le R. P. use du même escamotage pour m'attribuer l'affirmation que Jeanne fut armée chevalier. « En histoire on ne risque pas la plaisanterie, sous peine de se faire tourner en ridicule », ajoute ironiquement le P. Supérieur. Pour obtenir le résultat voulu, mon contradicteur a simplement supprimé le mot « en » de ma phrase qu'il cite. J'avais, en effet, écrit que Jeanne fut armée *en chevalier*, ce qui veut dire *comme* un chevalier et a trait à son armure, et non qu'elle fut armée chevalier, dont le sens serait : « faite chevalier », absurdité que cherche à m'attribuer le P. Lajoie.

Autre chose plus grave. Le R. P. Doncœur, dont l'ignorance de l'histoire de Jeanne d'Arc est manifeste, avait cru voir en Poulengy et Novelonpont les personnages qui, d'après moi, auraient amené Jeanne à Domrémy en 1408. Pris de pitié, j'avais tendu la perche au R. P. en lui expliquant qu'il n'est rien dit de pareil ni dans mes articles, ni dans mon livre, et que, du reste, si j'avais proféré l'absurdité qu'il me prête, il eût pu m'écraser rien qu'en citant l'âge des deux personnages, indiqué dans mon ouvrage : en 1408, l'un avait environ quatorze ans, l'autre cinq.

Que fait maintenant le R. P. Lajoie? Connaissant parfaitement cette mise au point, il me ressert, cependant, presque mot à mot, mes propres arguments au sujet de l'âge de Poulengy et de Novelonpont, en affectant de croire que je leur attribue le transport de l'enfant en 1408! Certes, ce R. P. est plus circonspect que l'autre. Il avoue que je n'affirme pas que Poulengy eût amené Jeanne à Domrémy, mais que je le laisse entendre. Comment? par la phrase suivante : « Son mentor, qui l'a surveillée depuis son enfance, Bertrand de Poulengy... » Le R. P. ignore-t-il que le fait d'avoir connu Jeanne dès son enfance est confirmé par Poulengy lui-même dans sa déposition, ce dont je parle du reste dans mon livre (p. 41), et où voit-il dans ce fait une allusion à ce que ce chevalier ait été chargé, en 1408, du voyage à Domrémy? On reste véritablement confondu devant de pareils procédés de critique.

Comme la plupart de mes contradicteurs, le R. P. Lajoie escamote l'un des grands mystères de la carrière de Jeanne : la raison

des honneurs surprenants dont on l'avait entourée, dès sa venue à Chinon, donc avant qu'elle ait commencé ses exploits. Mon contradicteur veut bien reconnaître que ces honneurs sont extraordinaires, mais... il n'est « aucunement surpris de les voir attribuer à Jeanne dans ce siècle religieux jusqu'à la superstition... ».

C'est bien à la Vierge inspirée que furent attribués tous ces honneurs et même si Charles d'Orléans donna ses couleurs à la Pucelle, ce ne fut pas pour honorer celle-ci, mais pour honorer ses couleurs.

Mon critique sent parfaitement la faiblesse de cette explication enfantine, aussi tente-t-il une référence au jugement des docteurs de Poitiers, après lequel Jeanne serait devenue « la Vierge inspirée ».

Il est impossible de supposer que l'honorable Supérieur des chapelains de la basilique de Domrémy ignore le rapport de Poitiers; il sait donc parfaitement que ce document (ou ce que nous en possédons) ne contient absolument rien de ce qu'il lui attribue et, bien au contraire, fait montre de beaucoup de réserve à l'égard de Jeanne, en l'appelant « la Pucelle, *qui se dit* envoyée de Dieu » et consent à son envoi à Orléans, « vu sa constance et sa persévérance en ses affirmations... » Etc.

Le rapport de Poitiers ne justifie donc aucunement les honneurs conférés à Jeanne non seulement *après*, mais même *avant* ce rapport, soit dès son arrivée à Chinon. Il reste donc à trouver une autre explication, si la mienne ne plaît pas au R. P. Lajoie.

Mais je dois m'arrêter dans cette énumération des singulières critiques de mon respectable adversaire. Tout ceci n'est que broutilles, le principal se trouve autre part. Le R. P. Lajoie insiste singulièrement et à plusieurs reprises sur la psychologie spéciale du XVe siècle, qu'il me reproche de ne pas prendre assez en considération.

La pensée religieuse, d'après le R.P., revêtait souvent des formes nettement superstitieuses... des interprétations outrancières, qui nous choquent maintenant, étaient la conséquence de cet état d'esprit : on passait facilement de la sainteté à la sorcellerie dans l'appréciation des faits et des gens...

A quoi rime cette justification embarrassée de la pensée religieuse du XVe siècle et de la facilité du passage de *la sainteté à la sorcellerie*? Vous n'avez pas deviné? Mais à la justification de Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, et du tribunal ecclésiastique de Rouen, qui avait pris une sainte pour une sorcière! Car c'est le procès de Rouen, cette tache sur l'Eglise, qui domine l'interprétation, non pas religieuse, mais ecclésiastique de l'his-

toire de Jeanne. Le jugement de Rouen vous choque, vous émeut, vous indigne? Il n'y a vraiment pas de quoi; le R. P. Lajoie vous expliquera lumineusement que vous manquez du sens de la psychologie et que vous ignorez celle du XVe siècle.

Toute l'étude du R. P. est comme imprégnée de cette idée : justifier le rôle de l'Eglise dans le procès de Jeanne d'Arc, même en niant les faits les mieux établis, même en sacrifiant la logique et le bons sens. Une preuve? En voici : le critique de Domrémy porte contre moi l'accusation suivante :

Aussi, page 543 (1), *parlant de ce qu'il se refuse à comprendre, l'auteur tombe-t-il dans des plaisanteries de goût douteux : si le peuple, écrit-il, plus sensible au rayonnement irrésistible de l'âme, adorera ses images* (*de Jeanne d'Arc*) *et ses statues, comme si elle était déjà béatifiée* (*arrêtons un instant la citation pour mettre au défi M. Jacoby et l'auteur dont il fait siennes les paroles, de nous prouver historiquement cela*) *si le bruit public lui attribuera encore des miracles* (*encore une chose qu'il faudrait appuyer solidement*), etc.

Le P. Lajoie ne peut certainement ignorer que les faits en question ne constituent nullement l'avis d'un auteur, comme il l'avance, mais sont consignés dans un document officiel dont il ne récusera pas la valeur : le Procès de Jeanne d'Arc. En effet, nous y trouvons que la Pucelle « s'est laissé adorer et vénérer » (se permisit adorari et venerari) (Procès I, 206), et que « beaucoup l'ont en sa présence adorée comme sainte, et en son absence l'adorent encore, ordonnent en son honneur messes et collectes dans les églises. Plus est, ils disent qu'elle est la plus grande de toutes les saintes après la Sainte Vierge, lui élèvent des statues et dès images et portent sur eux des médailles de plomb ou d'autre métal, qui la représentent, absolument comme fait l'Eglise pour honorer la mémoire et le souvenir des saints canonisés... » (Procès I, 290-291.)

Cette vénération du peuple pour Jeanne est également attestée par les chroniqueurs du temps, notamment par Monstrelet (Procès IV, 444) et le Bourgeois de Paris (Procès IV, 468); ainsi que par Pontus Heuterus (Procès IV, 449).

Quant aux miracles que le bruit public attribuait à Jeanne, ils sont rapportés par de nombreux chroniqueurs, dont quelques-uns très bien informés; citons Perceval de Boulainvilliers, Eberhardt Windeck, Morosini (que le P. Doncœur accuse justement de s'être fait l'écho de tous les bruits qui couraient sur la Pucelle).

(1) C'est la page du *Mercure de France* du 1er novembre 1932, ce qui montre, comme je l'ai indiqué, que le R. P. Lajoie a fait sa critique d'après les articles parus dans la revue et non d'après le livre.

Pourquoi, s'il connaît ces références, le P. Lajoie qualifie-t-il ma phrase de « plaisanterie d'un goût douteux »? La raison en est bien simple : si le peuple avait deviné la sainteté de Jeanne d'Arc, à l'époque même où elle vivait, la faute de l'Eglise, qui l'a brûlée comme « hérétique, relapse, ydolâtre » et a attendu cinq cents ans pour reconnaître son erreur, n'en est que plus lourde. Aussi ce simple fait, si profondément émouvant : la piété, la vénération du peuple pour la Pucelle, met-il mon adversaire fort en colère, car, dans ce cas, que devient l'argument qu'il tire de cette fameuse psychologie du xve siècle, de cet amalgame de superstition et de religion, de ce mélange de sorcellerie et de sainteté, qui a faussé l'entendement des juges de Rouen, si cette psychologie n'a pas empêché le peuple de percevoir le rayonnement de la Sainte?

J'ai déjà indiqué, dans un article précédent, que l'Eglise n'aime pas qu'on glorifie trop Jeanne. Ainsi, le R. P. Ayroles affirmait qu'elle n'avait rien d'une femme supérieure, traitait cette opinion de « creuse divagation » et niait l'héroïsme de la mission de la Pucelle, « *contraire à tous les sentiments de la nature et au devoir le plus élémentaire* »; le R. P. Doncœur stigmatise le plan de cette mission de « folie » et, enfin, un troisième R. P., le respectable Supérieur des Chapelains de Domrémy, va jusqu'à soutenir que l'idée même de l'œuvre patriotique et nationale entreprise par Jeanne et de son admirable sacrifice aurait dû rencontrer dans la piété de la jeune fille le plus grand des obstacles. Car, ajoute sentencieusement le R. P. Lajoie, « *la piété chrétienne suppose un ensemble de vertus qu'eût choqué cette proposition insolite : prudence, chasteté, humilité eussent opposé un « non » formel à une telle ouverture* ». C'est exactement ce que disait Pierre Cauchon; l'Eglise, après cinq cents ans, partage entièrement l'avis des juges de Rouen.

Dire, dans ces conditions, que la Pucelle a été vénérée par les bonnes gens du peuple, c'est faire montre d'anticléricalisme, reproche que m'adresse justement le P. Lajoie. Et comme rien de pareil n'apparaît dans mon ouvrage, où j'évite, bien au contraire, tout ce qui pourrait prêter à critiquer l'Eglise, le R. P. s'empresse de prévenir ses lecteurs de « ne pas se laisser prendre au style modéré et aux formes courtoises de M. Jacoby », car il « excelle à saluer révérencieusement ceux qu'il s'apprête à confondre ». Cependant, le R. P. Lajoie finit par trouver une preuve, une seule, de mon anticléricalisme, dans la phrase suivante, qu'il qualifie de mensongère : « Il fallut près de cinq cents ans à l'Eglise catholique pour avouer qu'elle avait brûlé une Sainte. » Jeanne n'a-

t-elle pas été condamnée par un tribunal ecclésiastique, n'a-t-elle pas été béatifiée et canonisée par l'Eglise que cinq cents ans plus tard? Où le P. Lajoie voit-il le mensonge dans ceci? Certes, toute vérité n'est pas bonne à dire, mais, enfin, il n'est pas facile d'en dissimuler une de cette importance.

Ce qui me console un peu d'être traité d'anticlérical, c'est que Jeanne d'Arc se vit justement accusée du même crime. La Faculté de théologie de l'Université de Paris ne la proclama-t-elle pas « téméraire dans ses assertions et mal pensante sur l'autorité de l'Eglise »? Je préfère, je l'avoue, être mal pensant avec Jeanne d'Arc que bien pensant avec Pierre Cauchon et le R. P. Lajoie.

C'est dans ce même ordre d'idées qu'il faut ranger le reproche que me fait le R. P. de « n'avoir connu (comme historiens) et consulté que des adversaires de notre religion », et son affirmation que « des docteurs » en la matière, comme le P. Ayroles, le cardinal Touchet, Mgr Debout » me sont totalement inconnus. « De telles autorités se citent au moins une fois dans un travail qui prétend bouleverser l'histoire », conclut le P. Lajoie.

Je ne sais si le P. Lajoie range Quicherat, Siméon Luce, Lefèvre-Pontalis, Michelet, Hanotaux, Lang et tous les autres grands historiens de la Pucelle que je cite, parmi les ennemis de la religion; mais s'il eût pris la peine d'ouvrir mon livre, il eût pu facilement s'assurer que je cite non seulement les historiens ecclésiastiques qu'il me reproche d'ignorer totalement, mais d'autres encore. Ainsi le P. Ayroles est cité p. 260, 232 et 289, le cardinal Touchet aux pages 163 et 254, Mgr Dupanloup à la page 73, etc.

Cependant, si la critique du R. P. Lajoie est tendancieuse, et par là privée de toute valeur historique, si elle n'avance aucun argument sérieux, ni contre ma thèse ni pour la sienne, l'étude de ce vénérable ecclésiastique n'en conserve pas moins une apparence d'impartialité, une allure littéraire, qui la met bien au-dessus des élucubrations du R. P. Doncœur, par exemple.

Mais j'avais parlé de plusieurs nouveaux procédés, mis en œuvre pour attaquer mon ouvrage. Après le genre « critique historique », voici le genre plaisantin, « mon curé chez les riches » discutant de la Pucelle; ceci, évidemment, étant destiné à toucher la foule des ignorants, amateurs de gros sel. Je trouve un bel exemple de cette littérature dans un article, signé « Mgr Platau », qui s'intitule modestement « auteur de plusieurs opuscules sur Jeanne d'Arc ». A. Lang avait parlé de « l'éternel et déplaisant ricanement dont A. France accable littéralement ses lecteurs » dans l'ouvrage qu'il a consacré à l'héroïne. C'est à peu près l'impression que

produit l'article de Mgr Platau. A défaut de l'esprit attique de France, qui manque totalement à l'honorable prélat, ce dernier se livre à des plaisanteries dans le genre de celle-ci : « *la caravane s'organise et prend la direction de l'Est* (*la gare de ce nom n'existe pas encore, quel dommage!*) ou bien : « *Mais comment M. Jacoby sait-il que l'enfant qui va naître d'Isabeau de Bavière est bien celui du duc d'Orléans? Comme il n'a pas été convoqué pour la circonstance, cela va sans dire...* » Etc. Et cela continue, sur ce ton, pendant cent cinquante lignes. Certes, chacun est libre d'apprécier différemment la mission historique de Jeanne, libre de ne pas avoir pour la splendide héroïne ce sentiment de vénération qui est le mien, mais il semblerait que le reflet du bûcher de Rouen devrait glacer le rire sur les lèvres les plus irrévérencieuses. Tel n'est pas apparemment l'avis de Mgr Platau.

Mais là où ce digne ecclésiastique sort, malheureusement pour lui, de son rôle d'amuseur, c'est lorsqu'il s'efforce de jouer à l'historien. Il affirme « qu'il serait facile et même, hélas! amusant de réfuter une à une les assertions de M. Jacoby », et, parmi ces réfutations faciles, il choisit celle qui lui paraît la plus probante et la plus écrasante pour ma thèse. De quoi s'agit-il donc?

M. Jacoby traduit le verbe latin *credere* non pas par *je crois* dans le sens de « je suis convaincu », mais dans le sens de « je suppose, c'est mon opinion » (en latin *putare*). Ce n'est pas du tout la même chose.

Et voici la *seule* objection que Mgr Platau trouve à m'opposer dans les deux colonnes de son article!

Il est toujours très délicat de donner une leçon, fût-ce de latin, à une personne revêtue d'un caractère sacré. Je me vois obligé, pourtant, de constater que mon honorable contradicteur a dû oublier son latin depuis le séminaire. Il n'aurait eu, en effet, qu'à ouvrir un dictionnaire pour y trouver que le mot *credere*, contrairement à ce qu'il affirme, possède plusieurs sens, notamment celui de penser, supposer. Il est employé dans ce sens non seulement par les auteurs latins (par Plaute, César, Cicéron), mais par les greffiers du procès de Jeanne d'Arc, document que Mgr Platau paraît ignorer. Ainsi, à la question au sujet du prêtre qui l'a baptisée, Jeanne « respondit quod dominus Johannes Minet, *prout credit* », ce qui se traduit en français par : « le père Jean Minet, *à ce qu'elle pense* (ou : *à ce qu'elle croit*) (Procès I, 46); lorsqu'on lui demande si ce prêtre est encore en vie, elle répond que oui *à ce qu'elle pense* (respondit quod sic, *prout credit*) (Procès I, 46). C'est ainsi, du moins, que traduisent tous les historiens de Jeanne d'Arc, tous, sauf... Mgr Platau!

Descendons encore d'un degré; le troisième procédé de critique

est celui... du mensonge, conjugué avec l'ignorance la plus épaisse. La *Croix Meusienne* du 14 janvier en donne un spécimen dans un article dont l'auteur a préféré conserver l'anonymat. On y apprend, entre autres choses effarantes, que nous possédons « l'acte de baptême de Jeanne » ! Que « l'anoblissement de la famille d'Arc fut bien postérieur à la Pucelle et les armoiries encore plus » ! ! Que les armoiries de la maison d'Orléans « portent en travers le pont d'Orléans » ! ! ! Que répondre à ce primaire, sinon le renvoyer à l'école? Mais le directeur de la *Croix Meusienne* se devrait de ne pas publier de pareilles absurdités, qui ne peuvent que faire rire aux dépens de son journal. Que ne produit-il pas cet « acte de baptême » de Jeanne, ce document d'une importance capitale, découvert mystérieusement par l'auteur anonyme de l'article et ignoré jusqu'à ce jour de tous les historiens de la Pucelle? Que n'ouvre-t-il pas n'importe quelle histoire de Jeanne d'Arc, il y trouverait que son anoblissement date de décembre 1429, alors qu'elle fut suppliciée en mai 1431. Que ne consulte-t-il pas le procès, pour s'assurer que les armoiries des d'Arc ont été décrites par Jeanne elle-même (Procès I, 117) et par l'accusation (Procès I, 300)? Enfin, peut-il ignorer que les armoiries des Orléans étaient « de France au lambel d'argent », ce lambel que l'ignare de la *Croix Meusienne* a pris pour un pont? Ce tissu d'insanités, qui ferait hausser les épaules à n'importe quel candidat au bachot, est évidemment destiné à impressionner des lecteurs du niveau le plus bas.

C'est à ce genre de public que doit s'adresser une autre feuille de chou, paraissant à La Rochefoucauld; elle n'hésite pas à affirmer que « la thèse sensationnelle *jacobine* (vous saisissez tout l'esprit de ce jeu de mots?) est celle-ci : La France ne pouvant être sauvée ni par une paysanne, ni par une envoyée de Dieu, Jeanne d'Arc n'est ni une paysanne, ni une envoyée de Dieu ». Pauvres lecteurs du *Petit Courrier de la Charente*, à quelle nourriture spirituelle en êtes-vous réduits!

M. Henri de Régnier, dans un bel article paru dans le *Figaro*, me fait l'honneur de reconnaître que mon « ouvrage est conçu dans un esprit de profonde admiration pour la Fille au grand Cœur, qui délivra le royaume de la domination étrangère et arracha les lys de France à la gueule du léopard d'Angleterre ». Pourrait-on, en toute justice, porter la même appréciation sur les chicanes de sacristie que les Révérends Pères, petits et grands, cherchent à la merveilleuse héroïne française et à ceux qui, de bonne foi, s'essayent à comprendre les passionnants mystères de son existence? — J. JACOBY.

§

Les derniers jours de Wagner. — On pourrait appliquer à celui dont le monde musical célèbre le cinquantenaire funèbre la phrase liminaire de la *Vie de Rossini* par Stendhal :

> Depuis la mort de Napoléon, il s'est trouvé un autre homme duquel on parle tous les jours à Moscou comme à Naples, à Londres comme à Viennes, à Paris comme à Calcutta.

« La gloire de cet homme ne connaît d'autres bornes que celles de la civilisation. » Stendhal ajoute, — et là s'arrête la comparaison : « et il n'a pas trente-deux ans ». La gloire de Wagner fut moins précoce que celle de l'heureux Pesarais, plus solide aussi, puisque un demi-siècle après sa mort, elle brille encore d'un assez vif éclat, malgré les coups d'épingle des pygmées. Et tandis que Rossini abandonnait la carrière vers la quarantaine, Wagner, au même âge, était, somme toute, peu connu, malgré *le Hollandais*, *Tannhauser* et *Lohengrin*, qui passaient pour l'œuvre d'un révolutionnaire ou d'un demi-fou...

On sait la fortune prodigieuse qui lui échut, la soixantaine sonnée, lorsqu'il put se construire le théâtre qu'il rêvait depuis un quart de siècle, sur la colline de Bayreuth. L'inauguration en eut lieu, on le sait, en 1876. Mais le succès matériel ne répondit pas aux résultat que s'en promettait Wagner; et six années devaient s'écouler encore avant qu'une deuxième série de représentations pût être donnée, avec *Parsifal*. Six cycles de l'*Anneau du Nibelung* suivirent les seize premières représentations de *Parsifal*. Maintenant, Wagner pouvait répéter avec son Wotan : « Achevé l'œuvre étonnant! Je l'ai porté comme un rêve... Il brille somptueusement sur le Monde! »

Sa mission était terminée; sa vie devait s'achever. Un dernier voyage en Italie, à Venise, où jadis il avait composé son *Tristan*, lui fit quitter l'Allemagne après les triomphantes représentations de l'été de 1882. La mort allait l'y surprendre, le 13 février suivant, au milieu de sa famille, avec laquelle il s'était installé au palais Vendramin, sur le Grand-Canal.

Au cours d'un demi-siècle de luttes incessantes, le maître, presque septuagénaire, avait donné peu de prise à la maladie. Bien que fatigué par les nombreuses répétitions qui avaient précédé les représentations de Bayreuth, il semblait avoir retrouvé l'usage de toutes ses facultés surmenées. Malheureusement, le mauvais temps qu'il fit, à l'automne, provoqua chez lui une certaine dépression, à la fois physique et morale. Il fut pris de crises nerveuses, qui devinrent si fréquentes, vers le mois de janvier,

qu'il fit appeler en consultation, avec le docteur Kurz, son médecin ordinaire, le docteur Keppler. Ceux-ci diagnostiquèrent une névralgie très bénigne de l'estomac et sans complications imminentes. Des massages furent ordonnés, et vers la fin du mois, Wagner, tout à fait remis, dit un jour à sa femme, en plaisantant : « Nous ne mourrons donc jamais !... »

L'esprit serein, d'une gaîté qu'il avait rarement connue au cours de sa vie agitée, il faisait montre d'une bonne humeur inaltérable, nous dit son biographe Glasenapp, et la ferme résolution qu'il avait prise de ne plus se fâcher de rien, était devenue enfin une réalité. Son caractère entier, servi par cette volonté imperturbable qui lui avait fait accomplir tant d'œuvres grandioses, avait des condescendances jusqu'alors ignorées par son entourage, — ce qui n'excluait pas une vivacité d'esprit toute juvénile. Les crises nerveuses ne l'immobilisaient, du reste, qu'à de rares intervalles.

Au Mardi-Gras, on vit le maître de *Parsifal* se mêler à la foule bruyante des masques, dans les petites rues et les places de Venise. Il marchait d'un pas alerte, sans masque, la tête haute, rejetée en arrière. On lisait dans ses yeux le plaisir qu'il prenait à ces réjouissances populaires qui, peut-être, lui remémoraient son œuvre de jeunesse, *Défense d'aimer ou la Novice de Palerme*...

La veille de sa mort, le 12 février, Wagner avait passé toute la soirée au milieu des siens, qu'il quitta, comme à regret, très tard. « Restez donc encore, mes enfants », leur avait-il dit, comme si un secret pressentiment l'eût averti qu'il les voyait pour la dernière fois.

A 11 heures, il se mit au piano et, probablement sous l'influence de la lecture de l'*Ondine* de La Motte-Fouqué, qui l'intéressait alors, il joua la plainte des Filles du Rhin, au finale du *Rheingold*.

« Faux et lâche est tout ce qui se réjouit là-haut !... »

Mais s'interrompant :

« Comme j'ai bien fait, dit-il, d'avoir compris à temps qu'il n'y a de vérité et de bonté que dans les profondeurs ! »

Le lendemain matin, le maître eut comme un pressentiment de sa fin toute proche. S'adressant à son fidèle serviteur, Georg : « Je ferai bien de prendre des précautions aujourd'hui », dit-il.

Après son petit déjeuner, il s'enferma dans son cabinet de travail et continua de travailler à une étude critique *sur le Principe féminin dans l'être humain*, commencée l'avant-veille, 11 février, « comme conclusion de *Religion et Arts* ». Il pleuvait à

torrents sur le Grand-Canal; le ciel était d'un gris désespérant.

Le peintre Joukowski, un familier du palais Vendramin, a, dans des notes personnelles, rapporté les derniers moments de Wagner. Sans inquiétude, on attendait celui-ci pour se mettre à table, lorsqu'il fit dire qu'on ne l'attendît pas. Il était deux heures. Cosima Wagner accourut aussitôt auprès de son mari, puis revint un instant après : « Mon mari vient d'avoir une crise un peu plus forte que d'habitude, dit-elle; mais cela va mieux. » Et l'on commença à dîner.

Suivant son habitude lorsqu'il méditait, Wagner se promenait de long en large dans son cabinet de travail, quand il fut surpris par cette crise; mais il avait pensé s'en tirer sans le secours de personne .Une domestique qui se trouvait, seule, dans une pièce contiguë, raconta plus tard avoir entendu le maître se plaindre plus violemment que jamais; mais, sur le moment, elle n'y avait pas attaché d'importance.

Le malaise persistant, Wagner s'était assis à sa table, mais sans se remettre au travail. Il sonna, et surmontant les douleurs atroces qui le torturaient, il prononça avec peine ces seuls mots : « Ma femme et le docteur!... » Cosima Wagner accourut immédiatement; elle trouva son mari en proie à de violentes convulsions, qu'aucun remède ne put apaiser. Ce furent probablement ces convulsions qui provoquèrent un épanchement sanguin au cœur.

On étendit le moribond sur une petite banquette, dans son cabinet de toilette, où son valet de chambre, le fidèle Georg, se mit à le dévêtir. La montre en or que portait Wagner (c'était un cadeau de sa femme) glissa sur le tapis :

« Ma montre! » dit-il. Ce furent ses dernières paroles.

Lorsque le docteur Keppler, mandé en hâte, se présenta, Wagner avait déjà cessé de vivre : toutes les tentatives faites pour le ranimer avaient été vaines.

En bas, les enfants, qui ne se doutaient de rien, parlaient de faire une promenade, l'après-midi.

Cosima veilla le cadavre pendant vingt-cinq heures consécutives.

La nouvelle de la mort de Wagner, télégraphiée partout, étonna d'abord — car rien ne la faisait prévoir — le monde musical, qui discutait encore la dernière œuvre du maître de Bayreuth.

En France notamment, l'heure du triomphe, malgré les efforts des Pasdeloup, des Colonne et du jeune orchestre Lamoureux — était encore lointaine au théâtre; et le chef (alors fort malmené

par certains) de l'Ecole française, Charles Gounod, dans ce style imagé qu'il affectionnait, écrivait à sa femme, le 14 février :

« Un télégramme de Venise annonce ce matin la mort de Richard Wagner à soixante-neuf ans et demi. — Si c'était Goliath, gloire à la fronde de David ! »

Un demi-siècle a passé depuis lors, et, tel le Veau d'or de *Faust*, Goliath-Wagner « est toujours debout », et celui-ci n'a pas tué celui-là ! — J.-G. PROD'HOMME.

§

Wagner et Pasdeloup en 1876. — Lors des premières représentations wagnériennes au Festspielhaus de Bayreuth, en 1876, Nuitter, traducteur en français de plusieurs poèmes du maître, fut invité, ainsi que Pasdeloup, par Cosima Wagner à assister à la deuxième série de représentations, du *Ring*, qui fut donnée du 20 au 23 août. Cosima Wagner fit suivre l'invitation imprimée, répandue dès le 31 mai par le *Verwaltungsrath der Bühnenfestspiele*, d'une lettre autographe, par laquelle elle invitait en ces termes Nuitter et Pasdeloup à venir à Bayreuth :

Monsieur,

Mon mari me charge de vous remercier pour votre bonne lettre et de vous prier de vouloir bien dire à M. Pasdeloup (auquel il n'a pas le temps d'écrire lui-même) qu'il le prie d'assister aux représentations du mois d'août.

Vous voudrez bien remettre à M. Pasdeloup la lettre d'invitation qui vous a été adressée, et si M. Pasdeloup accepte, il aura à mander son acceptation à M. Feustel, banquier à Bayreuth.

Mon mari vous envoie toutes ses amitiés, et je vous prie, monsieur, de croire à ma considération distinguée et dévouée.

COSIMA WAGNER.

Bayreuth, 21 juillet 1876.

Nuitter transmit l'invitation à Pasdeloup, qui lui répondit immédiatement, de

Trouville-sur-Mer, 3 août 1876.

Mon cher Monsieur Nuitter,

Je vous remercie de la peine que vous avez prise, mais je ne vous étonnerai pas en vous disant que j'ai pour M. Wagner l'estime qu'il mérite et que je n'accepterai jamais une invitation venant de sa part.

C'est pour moi un véritable chagrin de ne pas assister à l'exécution d'une œuvre d'un des rares musiciens de génie de notre époque, mais pourquoi diable c'est-il (*sic*) fait vaudeviliste (*sic*) ?

Je vous serre la main.

PASDELOUP.

On voit par cette lettre intime que le fondateur des Concerts populaires ne manifestait pas seulement en public et dans ses communications à la presse les sentiments qu'il professait, quoique wagnérien, à l'égard de Wagner lui-même. Le Suisse Tissot, —

qui se mêlait peut-être de ce qui ne le regardait pas, — venait d'attiser la querelle wagnérienne, en publiant *Une Capitulation*. Des manifestations violentes se produisirent aux Concerts du Cirque d'hiver, lorsque, le 29 octobre suivant, la marche funèbre du *Crépuscule des Dieux* fut exécutée. Au milieu du tumulte et des sifflets, Pasdeloup prononça quelques paroles : « Je comprends votre sentiment patriotique... Richard Wagner est un grand musicien... L'art est de tous les pays... », mais on ne les entendit guère. Le lendemain, il adressa au *Figaro* une lettre dans laquelle il donnait « au public quelques explications nécessaires sur son attitude après l'audition de la nouvelle marche de M. Wagner », marche que nos confrères Noël et Stoullig jugeaient, à l'époque, sans plan, sans idée, anodine, mais non sans grandeur...

...Aujourd'hui, écrivait Pasdeloup, M. Wagner est jugé comme homme; mais le grand musicien ne l'est pas encore chez nous. Je crois que la France ne doit pas rester en dehors du mouvement musical qui peut se produire au delà de nos frontières; le devoir des concerts publics qui ont toujours marché en avant est de faire connaître à Paris des œuvres qu'on peut ne pas admirer, mais qu'il n'est pas permis d'ignorer, et qu'une très grande partie de mon public est curieuse d'entendre.

Il me semble que ma conduite pendant nos malheurs, où j'ai quitté mère et femme dans l'espoir de pouvoir servir mon pays, me dispense de répondre à des accusations antipatriotiques qui se sont produites.

Je n'ai pas plus le droit d'imposer Wagner aux uns que d'en priver les autres. Je ne puis que supplier tout le monde d'apporter moins de passion dans une question purement artistique et de laisser la musique de Wagner s'abriter à l'ombre des compositeurs classiques dans le culte desquels nous sommes tous unis par un même sentiment d'admiration.

Le billet de Pasdeloup à son ami Nuitter ne fait que confirmer dans le privé son opinion affichée en public dans la lettre au *Figaro*, trois mois plus tard. Dirons-nous que cette attitude fut rare dans tous les temps? — J. G. P.

§

L'historicité de Jésus.

Paris, le 1er février 1933.

Monsieur le Directeur,

M. Emile Laloy est bien dur pour le quatrième évangile. Je ne puis voir dans le récit de la résurrection de Lazare une « histoire grotesque », « le produit d'un mensonge ou d'une suite de mensonges », une histoire inventée par des « menteurs ». C'est un symbole, une parabole, l'expression vive d'une foi, de la croyance que Jésus est vraiment la Résurrection et la Vie. Cette foi même est le fondement du christianisme, bien plus que la croyance à l'historicité de Jésus.

Entre le quatrième évangile et les évangiles synoptiques, je ne vois pas de différence de nature. J'aurais pu prendre dans les Synoptiques des épisodes aussi probants que la résurrection de Lazare, pour montrer que l'histoire de Jésus est une histoire *divine*, et non une histoire *légendaire*. Par exemple, le récit de la multiplication des pains. Si l'on y cherche le déguisement d'un fait réel, l'on tombe forcément en des explications « à la Renan », puériles, plates et compliquées. Le vrai sens du récit est spirituel. Par nature, un tel récit fait partie d'un *hiéros logos*, non d'une légende grossière. La marche de Jésus sur les flots, la malédiction du figuier sont, comme la résurrection de Lazare, des symboles, des paraboles, des décisions de la foi, non des faits travestis.

Prendre les évangiles pour de mauvais documents historiques, c'est, à mon sens, leur faire tort. Et c'est échafauder une construction historique sur un contre-sens fondamental.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, etc.

PAUL-LOUIS COUCHOUD.

§

Une exposition Flaubert. — Rouennais, admirateur de Flaubert et de Huysmans, échappé de la médecine et lettré, M. Pierre Lambert, dont le *Mercure* publia naguère d'intéressantes communications, a organisé rue Jacob, en sa curieuse librairie placée sous l'enseigne de « Chez Durtal », une curieuse exposition flaubertiste. La publication du beau livre de M. René Dumesnil, *Gustave Flaubert*, lui en a fourni l'occasion, et des papiers, provenant des ventes de Mme Franklin Grout, jadis *dite* Commanville, les éléments.

Des notes d'histoire du collégien à l'important dossier de la fête de Saint-Polycarpe (27 avril 1880) ayant précédé de onze jours la mort brusque de l'écrivain : notes de travail, documentation précise et minutieuse (*Salammbô, Tentation de saint Antoine, Légende de saint Julien l'Hospitalier, Bouvard et Pécuchet*), même un numéro du *Colibri*, ce petit journal littéraire où Flaubert adolescent publia ses premiers essais, tout atteste et évoque la vie de travail du maître, tout est intéressant et singulièrement émouvant.

§

La Lettre du cochon. — Puisant avec indiscrétion dans le dossier mis à ma disposition avec une bonne grâce parfaite par M. Pierre Lambert, mon collègue à la « Société Huysmans » et

mon ami, j'en ai publié les pièces principales dans le *Figaro* du 28 janvier.

Il en est une pourtant demeurée jusqu'ici inédite, bien que placée à sa vitrine par « Durtal », c'est la lettre adressée par le cochon de saint Antoine à Gustave Flaubert, à l'occasion de sa fête.

En voici le texte :

† †

Illustre Saint

depui que vous avez fai un livre sur mon patron saint Antoine l'orgueil l'a perdu il est devenu insupportable — il est pis qu'un cochon, sof le respec que je me dois — Il ne pense pu qu'aux fame et a un tas de vilaine chose — Il me fait des propoposition obcène qu'il en es dégoutan, bref je ne peu pu resté avec lui, et je viens vous demandé si vous voulé bien de moi.

je feré ce que vous voudré, meme des cochonerie.

je suis votre humble serviteur

LE COCHON DE St ANTOINE

† évêque.

Flaubert n'avait pas tort, dans son avant-dernière lettre, écrite le lendemain, à sa nièce Caroline, de soupçonner son disciple d'avoir « fortement coopéré à ces farces aimables ». Dans ce billet à l'orthographe phonétique, comme dans la lettre de l'assassin Ménesclou et dans la carte de repentir de l'ancien ministre Pinard, on croit reconnaître, si déguisée soit-elle, l'écriture de Maupassant. — P. DY.

§

Le Sottisier universel.

Ce qui m'a manqué dans cette amitié, c'est de n'avoir jamais grimpé avec peine, à côté de Leipziger, le long du parapet... parmi les gargouillis d'intestins des balles, les déchargements de fardiers des obus, les plaintes stridentes de femmes et les bêlements épouvantables des hommes qui venaient d'être tués. — H. DE MONTHERLANT, *Mors et Vita*, p. 145.

Ce soir-là, comme eût dit Shakespeare, nous ne parlâmes pas plus avant. — É. GASCOIN, *Les Religions inconnues*, p. 32.

A la scène, la parole peut rendre compte d'une action qu'on ne verra pas (récit de la mort de Théramène), parce qu'au théâtre, c'est le verbe qui est roi. — *Mercure de France*, 15 janvier, p. 331.

Par son insouciance, il dépasse Balthazar, qui a acquis une grande renommée pour avoir renvoyé au lendemain les affaires sérieuses. — *Journal des Débats*, 25 janvier.

Procès « profanatoire ». — A Newstadt, en Basse-Autriche, Mme Alice del Preta, née princesse de Bourbon et sa sœur, la princesse Massimo, se disputent un legs fait par Don Jaime de Bourbon. Et parmi les objets faisant partie de l'héritage, cause du litige, se trouvent le collier en brillants dont Napoléon Ier fit cadeau à l'archiduchesse Marie-Antoi-

nette et... le cœur de Louis XV, conservé précieusement. — *Comœdia*, 23 janvier.

Chez les Retraités. — Les différents groupements de retraités fédérés de toutes spécialités du Var se sont réunis hier à Toulon et ont voté un ordre du jour repoussant énergiquement les mesures proposées par le Gouvernement, lesquelles, si elles étaient approuvées, seraient la négation de tout contrat par l'Etat alors que les intéressés exécutent le leur avec honneur et discipline. — *L'Ordre*, 23 janvier.

Choisissez, car il semble bien, comme disait le père Hugo, que seul ceci peut éviter cela. — *Le Quotidien*, 23 janvier.

Afin d'empêcher la rupture des négociations anglo-britanniques. — Washington, 28 janvier. — Sir Ronald Lindsay, ambassadeur de Grande-Bretagne, s'embarquera le 31 janvier, à bord de l'*Europa*, pour venir conférer avec son gouvernement au sujet des prochaines négociations anglo-américaines. — *Ami du Peuple du Soir*, 28 janvier.

§

Publications du « Mercure de France ».

La Cathédrale symboliste. I. Délivrance du Rêve (*Le Tourment romantique. Poétique de Delacroix, Le Pessimisme chez les Parnassiens, Trois Seigneurs du Songe : Balzac, Gérard de Nerval, Villiers de l'Isle-Adam, Le Drame de l'Intelligence chez les Poètes maudits, Synthèse du Symbolisme*), par Antoine-Orliac, vol. in-16 double couronne, 15 fr. Il a été tiré 33 ex. sur vergé de fil Montgolfier, numérotés de 1 à 33, à 40 francs.

Œuvres d'Emile Verhaeren. IX. *Toute la Flandre, II, Les Villes à Pignons, Les Plaines*. Vol. in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 fr. Il a été tiré : 11 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 11, à 80 fr.; 22 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 12 à 33, à 60 fr.

Réimpressions :

Leconte de Lisle, d'après des documents nouveaux (*La Vie. La Jeunesse républicaine et sentimentale. L'Art et l'Action. L'Action publique. L'Art, forme impersonnelle de l'Action. L'Antichristianisme. Le Pessimisme socialiste. L'Hellénisme républicain. L'Idéal primitiviste. Le Patriotisme colonial. L'Ile natale et le génie aryen*), par Marius-Ary Leblond. Vol. in-16 double couronne, 15 fr.

Religions, Mœurs et Légendes, *Essais d'Ethnographie et de Linguistique*, par Arnold Van Gennep. Tomes I et II. Chaque volume in-16 double couronne, 15 fr. (La réimpression de ces deux volumes, qui manquaient, complète la collection des cinq séries, lesquelles se vendent séparément.)

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1933.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE LOUIS PERGAUD

DE GOUPIL A MARGOT. *Histoires de Bêtes* (Prix Goncourt 1910). Vol. in-16 .... 12 »

LA REVANCHE DU CORBEAU. *Nouvelles Histoires de Bêtes.* Vol. in-16 .... 12 »

LA GUERRE DES BOUTONS. *Roman de ma douzième année.* Vol. in-16 .... 15 »

LE ROMAN DE MIRAUT, *Chien de chasse.* Vol. in-16 .... 15 »

LES RUSTIQUES, nouvelles villageoises. Préface de LUCIEN DESCAVES. Vol. in-16 .... 15 »

LA VIE DES BÊTES, études et nouvelles suivies de **LEBRAC BUCHERON,** roman inachevé. Introduction d'EDMOND ROCHER. Vol. in-16 .... 15 »

A LA MÊME LIBRAIRIE :

EDMOND ROCHER

LOUIS PERGAUD CONTEUR RUSTIQUE (Collection *Les Hommes et les Idées*). Avec 2 portraits. Vol. in-16 .... 12 50

CHARLES LÉGER

LOUIS PERGAUD (1882-1915). SA VIE, SON ŒUVRE. Avec la reproduction du Monument et un portrait de LOUIS PERGAUD. En appendice : *L'Aube, L'Herbe d'Avril et autres Poèmes.* Essai de Bibliographie. Lettre-Préface d'ANTOINE BOURDELLE. Vol. in-16 .... 12 fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE HENRI DE REGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

Premiers Poèmes. Volume in-18 ... 12 »
Poèmes, 1887-1892. Volume in-18 ... 15 »
Les Jeux rustiques et divins. Volume in-18 ... 15 »
Les Médailles d'Argile. Volume in-18 ... 12 »
La Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18 ... 12 »
La Sandale ailée. Volume in-18 ... 12 »
Le Miroir des Heures. Volume in-18 ... 12 »
1914-1915, *Poésies.* Volume petit in-18 ... 5 »
Vestigia Flammæ. *Poésies.* Volume in-16 ... 15 »
Flamma tenax, 1922-1928. Volume in-16 ... 12 »
Choix de Poèmes. Volume in-16 ... 15 »

ROMAN

La Canne de Jaspe. Volume in-18 ... 15 »
La Double Maîtresse. Volume in-18 ... 15 »
Les Amants singuliers. Volume in-18 ... 12 »
Le Bon Plaisir. Volume in-18 ... 15 »
Le Mariage de Minuit. Volume in-18 ... 15 »
Les Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18 ... 15 »
Les Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18 ... 15 »
Le Passé Vivant, *roman moderne.* Volume in-18 ... 15 »
La Peur de l'Amour. Volume in-18 ... 15 »
Couleur du Temps. Volume in-18 ... 12 »
La Flambée. Volume in-18 ... 15 »
L'Amphisbène, *roman moderne.* Volume in-18 ... 12 »
Le Plateau de Laque. Volume in-18 ... 15 »
Romaine Mirmault. Volume in-18 ... 15 »
L'Illusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18 ... 12 »
Histoires incertaines. Volume in-16 ... 12 »
La Pécheresse. *Histoire d'amour.* Volume in-16 ... 15 »
Les Bonheurs perdus, nouvelles. Volume in-16 ... 12 »
L'Escapade. Volume in-16 ... 15 »
Le Voyage d'amour ou l'Initiation vénitienne. Volume in-16 ... 12 »

LITTÉRATURE

Figures et Caractères. Volume in-18 ... 12 »
Sujets et Paysages. Volume in-18 ... 15 »
Discours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18 ... 2 50
Portraits et Souvenirs. Volume in-18 ... 12 »
Esquisses Vénitiennes. Volume in-16 ... 9 »
Proses datées. Volume in-16 ... 15 »
L'Altana ou la Vie vénitienne, 1919-1924. Deux volumes in-16 ... 30 »
Lui ou les Femmes et l'Amour suivi de **Donc...** et de **Paray le Monial.** Volume in-16 ... 12 »
Nos Rencontres. Volume in-16 ... 12 »

THÉATRE

Le Théâtre aux chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume in-18 ... 12 »

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT

ROMAN

Le Pèlerin du Silence. Volume in-18 .... 12 »
Les chevaux de Diomède. Volume in-18 .... 12 »
D'un Pays lointain. Volume in-18 .... 15 »
Le Songe d'une Femme. Volume in-18 .... 12 »
Une Nuit au Luxembourg. Volume in-18 .... 12 »
Un Cœur Virginal. Couv. de G. D'ESPAGNAT. Volume in-18 .... 12 »
Couleurs, *suivi de* **Choses anciennes.** Volume in-18 .... 12 »
Sixtine. Volume in-18 .... 15 »
Histoires magiques. Volume in-18 .... 15 »

LITTÉRATURE

Le Livre des Masques. *Portraits symbolistes, Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. VALLOTTON. 2 volumes in-18. Chaque volume .... 15 »
La Culture des Idées. Volume in-18 .... 15 »
Le Chemin de velours. Volume in-18 .... 15 »
Epilogues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18 .... 15 »
Epilogues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie.* (IIe série). Volume in-18 .... 15 »
Epilogues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie.* (IIIe série), Volume in-18 .... 15 »
Epilogues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18 .... 15 »
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910. Volume in-18 .... 15 »
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les Choses du temps. Vol. in-16. 15 »
Esthétique de la Langue française. Volume in-18 .... 15 »
Le Problème du Style. Volume-in-18 .... 15 »
Promenades Littéraires. 7 volumes in-18 à .... 15 »
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Volume in-16 .... 2 50
Pendant l'Orage. Préface de JEAN DE GOURMONT. Volume petit in-18 .... 12 »
Pendant la Guerre. Volume in-16 .... 12 »
Lettres à l'Amazone. Volume in-16 .... 15 »
Lettres intimes à l'Amazone. Volume écu in-8 .... 15 »
Lettres d'un Satyre. Volume in-16 .... 12 »
Lettres à Sixtine. Volume in-16 .... 12 »
Pages choisies. *Avec un portrait.* Préface de MARCEL COULON. Volume in-18.... 15 »
Le Latin mystique. Avec une Préface. Vol. in-8 carré .... 24 »

PHILOSOPHIE

Physique de l'Amour. *Essai sur l'Instinct sexuel.* Volume in-18 .... 15 »
Promenades Philosophiques. 3 Volumes in-18 à .... 15 »

POÉSIE

Divertissements, poèmes en vers. Volume in-18 .... 12 »

THÉATRE

Lilith, suivi de Théodat. Volume in-18 .... 12 »

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

Remy de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16 .... 2 50
La Femme et le Sentiment de l'Amour chez Remy de Gourmont. Volume in-16 .... 12 »

POUR VOS VOYAGES AU MAROC PASSEZ PAR MARSEILLE

Le Maroc vous tente ? Vous désireriez admirer ses kasbahs, ses mosquées, ses somptueux palais, ses souks aux couleurs étranges où grouille une population bruyante. Vous pouvez vous y rendre rapidement et commodément en passant par Marseille.

De nombreux trains rapides et express, offrant toutes catégories de places assises ou couchées, convergent, en effet, des principaux centres de la France et de l'étranger vers le grand port méditerrannéen. Les luxueux navires de la Cie Paquet (tel le *Maréchal-Lyautey* et le *Nicolas-Paquet*, de 10.500 tonnes) en partent tous les samedis à 11 heures pour Tanger et Casablanca qu'ils atteignent, respectivement, le lundi vers midi et le mardi matin.

Les principales gares P.-L.-M. et les Agences de la Compagnie de Navigation Paquet délivrent pour Tanger et Casablanca, des billets simples valables 15 jours et des billets d'aller et retour valables 30 ou 90 jours, donnant droit à l'enregistrement direct des bagages. Vous pouvez obtenir aussi, dans les principales gares P.-L.-M. et dans les Agences de la Cie Paquet, des billets qui vous sont nécessaires pour les trajets à effectuer sur les Chemins de fer marocains ; l'enregistrement de vos bagages a lieu, dans ce cas, pour votre destination définitive au Maroc.

DE FRANCE EN ALGÉRIE OU EN TUNISIE PAR MARSEILLE

Un voyage en Algérie ou en Tunisie, vers ces pays de soleil et de rêve, quelle heureuse perspective pour tous ceux qui craignent les rigueurs de l'hiver !

On se rend dans ces pays rapidement et commodément en passant par Marseille.

Vers le grand port méditerranéen convergent, en effet, des principaux centres de la France et de l'étranger, de nombreux trains rapides ou express, offrant toutes catégories de places assises ou couchées. De ses quais, partent, chaque semaine, une vingtaine de paquebots, du type le plus vite et le plus confortable, qui assurent la liaison de la Métropole avec Alger, Oran, Philippeville, Bône, Bizerte et Tunis.

Des billets simples valables 15 jours et des billets d'aller et retour valables 30 ou 90 jours, donnant droit à l'enregistrement direct des bagages, sont délivrés pour Alger, Oran, Bougie, Philippeville, Bône, Bizerte et Tunis, dans les principales gares P. L. M.

Pour les indications plus détaillées, veuillez vous renseigner près des gares.

BANQUE DE FRANCE

L'assemblée générale des actionnaires de la Banque de France s'est tenue, le 26 janvier sous la présidence de M. C. Moret, gouverneur, qui a donné lecture, au nom du Consei général, du compte rendu des opérations pour l'exercice 1932.

Le rapport, après avoir analysé le développement de la crise économique et des diffi cultés financières, souligne la puissance et l'élasticité de l'armature du franc, et affirm l'attachement de la Banque de France au principe de la convertibilité en or des billets qui peut seul assurer la stabilité monétaire.

L'encaisse-or s'est accrue, en un an, de 14 milliards et demi.

La proportion de l'encaisse-or au total des engagements à vue, dont le minimum léga est de 35 0/0, est passée de 60,57 0/0 à 77,65 0/0, bien que le montant de la circulation de billets soit demeuré relativement stable.

Les approvisionnements de devises étrangères détenus par la Banque de France ont ét ramenés de 20 milliards et demi à un peu plus de 4 milliards.

Le portefeuille d'escompte à fléchi, au cours de l'exercice, de plus de 4 milliards. s'élevait, au dernier bilan de l'année, à 3 milliards et demi.

Les versements à l'État, au titre d'impôts généraux ou spéciaux et de redevances, ains qu'à la Caisse Autonome d'Amortissement, en exécution des conventions du 23 juin 1928 e du 7 décembre 1931, ont atteint, pour l'année, le total de 141 millions de francs.

Le dividende net de l'exercice 1932 a absorbé 36.500.000 francs. Il a été de 200 francs pa action, au lieu de 385 en 1931.

M. Georges Pascalis a présenté, en son nom et au nom du Collège de Censure, le rappor des Censeurs.

L'assemblée a réélu régents : MM. William d'Eichthal, Jacques de Neuflize et Rober Darblay. M. René Duchemin, industriel, a été élu régent en remplacement de M. Ren Laederich, décédé.

M. Gaston Bassot, industriel, a été élu censeur, en remplacement de M. Michel Machar décédé.

BULLETIN FINANCIER

Toute la seconde quinzaine de janvier aura été dominée par la recherche des solu-
ions que comporte le problème budgétaire. Certaines mesures proposées par la Com-
nission des finances de la Chambre, notamment la suppression de la forme « au
porteur » pour les actions émises par les sociétés françaises et le rétablissement du
régime de l'abonnement au Timbre français pour les titres introduits sur notre marché
par des sociétés étrangères — ont causé une vive émotion dans les milieux boursiers.
Les commis de la Bourse se sont mis en grève. Bien à tort, car il est matériellement
mpossible de supprimer la forme « au porteur ». Et il est démontré depuis longtemps
léjà que toute réglementation des introductions de valeurs étrangères aboutit à la
création de marchés clandestins, au détriment du Trésor lui-même. La chute du
ninistère Paul-Boncour a d'ailleurs prouvé que la « socialisation » de la propriété a
tteint une limite. Serait-elle poursuivie que les sociétés y répondraient par la ferme-
ure de leurs usines et par des « lock-out » dont les classes laborieuses seraient les
premières à pâtir. La Franco-Belge de Matériel de Chemin de fer vient, pour com-
nencer, de donner une sévère leçon aux pouvoirs publics en annonçant la fermeture
le ses ateliers.

Aussi bien, après avoir manifesté une agitation assez compréhensible, la Bourse
a-t-elle rapidement retrouvé tout son sang-froid. Et ce ne sont pas les théories bizarres
qu'ont exposées certains membres du ministère Daladier sur la possibilité de vivre
avec un déficit permanent du budget qui inquiéteront beaucoup les milieux financiers
où l'on n'ignore pas que le déficit permanent a pour corollaire l'emprunt permanent. Or,
l'emprunt suppose un rétablissement de la confiance, ou alors il aboutit à cette inflation
fiduciaire dont personne ne veut, même les plus distingués théoriciens du parti socia-
liste. Beaucoup de bruit pour rien : l'équilibre budgétaire sera rétabli par les voies
ordinaires : la déflation budgétaire et l'emprunt productif, source de richesses nou-
velles et par conséquent de matière imposable.

Le calme dont la Bourse fait preuve s'appuie donc sur des raisons sérieuses, tirées
des expériences du passé. Et tout porte à croire que ce calme subsistera, car, quoi
qu'on en dise, la crise s'atténue peu à peu. Depuis quelques mois, les recettes du Canal
de Suez augmentent, le trafic des chemins de fer s'améliore légèrement et les recettes
mensuelles des compagnies d'électricité accusent des chutes moins sensibles.

Par ailleurs, les places étrangères font preuve de dispositions relativement satisfai-
santes, tant il est vrai que la question des réparations et des dettes sera résolue avant
la fin de cette année, que la Conférence économique, — actuellement en préparation,
— devra conclure à l'abolition des barrières douanières et au rétablissement de l'étalon
l'or.

La hausse des mines d'or et de l'or lui-même prouve d'ailleurs que ce métal reste
le prototype des signes monétaires. Une véritable fièvre de spéculation a saisi la
population sud-africaine. Et les mines d'or ainsi que les grands trusts miniers sud-
africains ont enregistré à Johannesburg, à Londres et à Paris des progrès considé-
rables. Ils sont paradoxaux, car la baisse de la livre sud-africaine au-dessous de la
livre sterling anglaise entraîne une réduction du montant des dividendes semestriels
annoncés par les mines d'or en décembre écoulé. Mais on considère que la chute de la
livre sud-africaine va permettre aux mines aurifères d'annoncer des bénéfices de change
qui s'ajouteront à leurs profits normaux. Ce sera vrai tant que le gouvernement sud-
africain n'aura pas décidé de nouveaux impôts et que les mineurs n'auront pas réclamé
des relèvements de salaires.

La baisse du pétrole brut américain a entraîné une réaction des valeurs pétrolières.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1933.